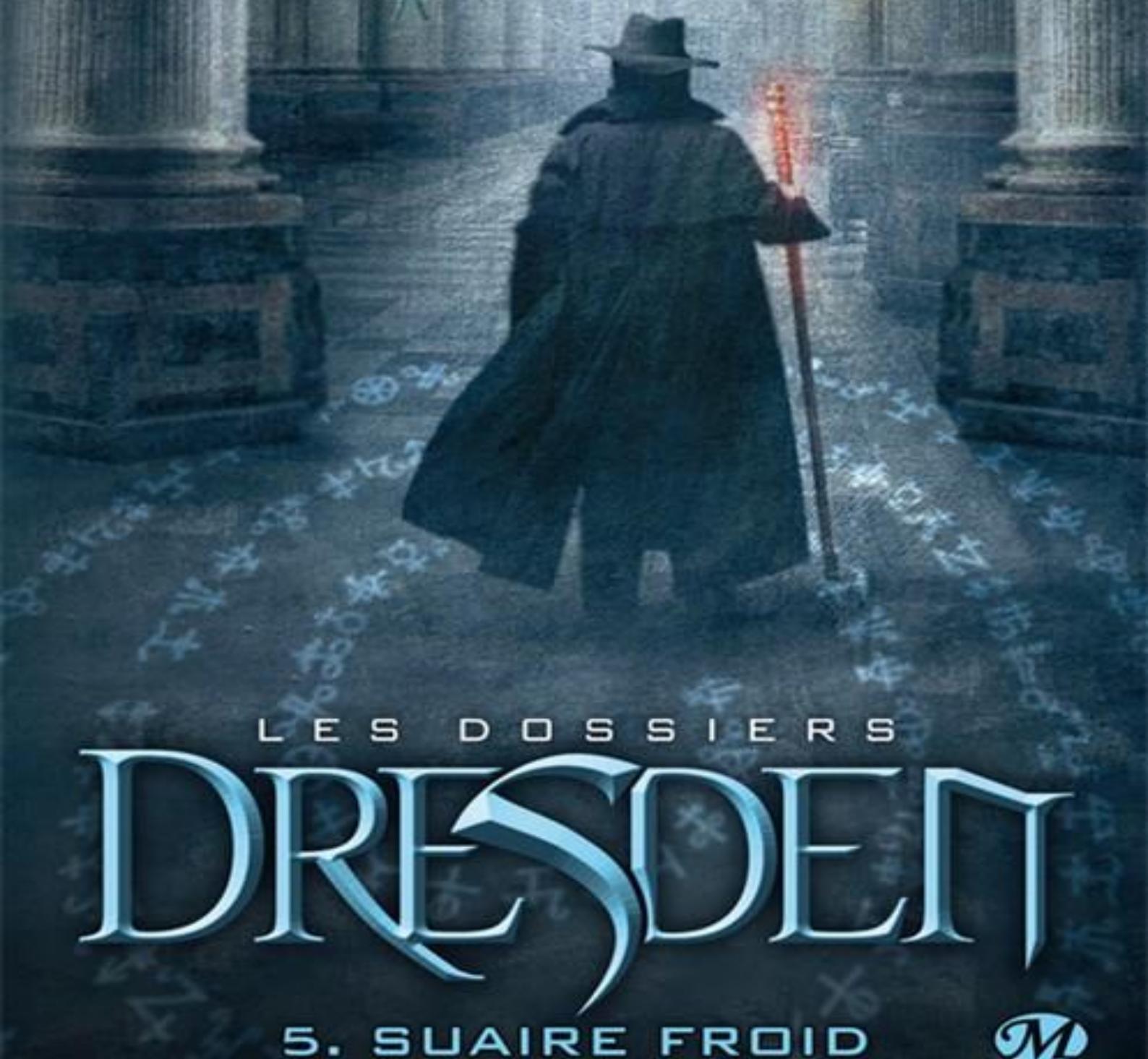


JIM  
BUTCHER



LES DOSSIERS

DRESDEN

5. SUAIRE FROID



Jim Butcher

# *Suaire Froid*

Dossiers Dresden – 5

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Guillaume Le Pennec



*L'ombre de Bragelonne*

Milady est un label des éditions Bragelonne

Cet ouvrage a été originellement publié en France  
par Bragelonne sous le titre : *Masques mortuaires*

Titre original : *Death Masks*  
Copyright © Jim Butcher, 2003

© Bragelonne 2008, pour la présente traduction

Illustration de couverture :  
© Chris McGrath

ISBN : 978-2-8205-0089-2

Bragelonne – Milady  
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

*À la mémoire de Plumicon et Ersha,  
héros disparus.*

# Chapitre premier

Certaines choses ne vont tout simplement pas ensemble. Comme l'huile et l'eau. Le jus d'orange et le dentifrice.

Les magiciens et la télévision.

Les projecteurs m'aveuglaient. Leur chaleur menaçait de mettre à mal l'épais maquillage qu'une technicienne à l'air soucieux m'avait appliqué en hâte quelques minutes plus tôt. Les lumières sur les caméras commencèrent à clignoter, le générique du talk-show retentit et le public du studio se mit à scandez :

— La-RRY, La-RRY, La-RRY !

Larry Fowler, un petit homme vêtu d'un costume impeccable, passa les portes au fond du studio et s'avanza jusqu'à la scène. Il serra sur son chemin les mains d'une dizaine de personnes assises au bout de leur rangée, tout en décochant de grands sourires éblouissants. Le public se mit à siffler et à l'acclamer. Le bruit me fit tressaillir sur mon siège installé sur la scène et je sentis un filet de sueur couler le long de mes côtes, sous ma chemise blanche habillée et ma veste. J'envisageai brièvement de m'enfuir en hurlant.

Ce n'est pas comme si j'avais le trac ou quoi que ce soit du genre, vous voyez. Ce n'était pas le cas. C'est juste qu'il faisait vraiment chaud là-haut. Je m'humectai les lèvres et vérifiai du regard toutes les issues de secours, par précaution. Il arrive parfois qu'on ait besoin de faire une sortie précipitée. Les lumières et le bruit rendaient ma concentration difficile et je sentis le sortilège que j'avais tissé autour de moi faiblir. Je fermai les yeux l'espace d'une seconde, le temps de le stabiliser.

Sur le siège à côté de moi se trouvait un homme courtaud, la quarantaine bien tapée, atteint d'un sérieux début de calvitie, et qui portait un costume présentant bien mieux que le mien.

Mortimer Lindquist patientait tranquillement, un sourire poli sur le visage. Mais, du coin des lèvres, il murmura :

— Ça va aller ?

— Je me suis déjà retrouvé dans des maisons en flammes où je me suis senti plus à l'aise.

— C'est vous qui avez voulu cette rencontre, pas moi, répondit Mortimer. (Il fronça les sourcils en regardant Fowler serrer longuement la main d'une jeune femme.) Quel frimeur !

— Vous pensez que ça va prendre longtemps ? demandai-je à Morty.

Il jeta un coup d'œil vers la chaise vide à côté de lui, puis vers une autre près de moi.

— Deux invités mystère. Je pense que cette fois ça pourrait durer un moment. Ils filment plus qu'il en faut et gardent les meilleures séquences au montage.

Je soupirai. J'avais participé au *Larry Fowler Show* juste après m'être lancé en tant que détective privé et c'avait été une erreur. J'avais été obligé de ramer à contre-courant pour résister au flot de critiques déclenché par ma présence dans cette émission.

— Qu'avez-vous découvert ? demandai-je.

Morty me décocha un regard nerveux avant de répondre :

— Pas grand-chose.

— Allez, Mort !

Il ouvrit la bouche pour répondre puis leva les yeux tandis que Larry Fowler grimpait les marches menant à la scène.

— Pas maintenant. Attendons une coupure de pub.

Larry Fowler se pavana jusqu'à nous et me secoua la main, puis celle de Mort, avec un enthousiasme toujours aussi exagéré.

— Bienvenue dans l'émission, lança-t-il dans le micro qu'il tenait à la main. (Il se tourna pour faire face à la caméra la plus proche.) Notre sujet du jour est : « Sorcellerie et magie : bidon ou merveilleux ? » Avec nous, pour nous faire partager leur opinion, nous accueillons le médium et conseiller parapsychologue local Mortimer Lindquist.

La foule applaudit poliment.

— Et, à ses côtés, Harry Dresden, le seul magicien

professionnel de Chicago.

Cette fois les applaudissements furent accompagnés de rires moqueurs. On ne peut pas dire que j'étais surpris. Les gens ne croient pas au surnaturel de nos jours. Le surnaturel fait peur. C'est bien plus confortable de se reposer sur la conviction que personne ne peut utiliser la magie pour vous tuer discrètement à distance, que les vampires n'existent que dans les films et que les démons ne sont que des dysfonctionnements psychologiques.

Complètement faux, mais bien plus confortable.

Malgré le désaveu tout relatif du public, mon visage s'empourpra. Je déteste quand les gens se moquent de moi. Une vieille douleur vint s'ajouter à ma nervosité et je dus lutter pour maintenir le sortilège de suppression.

Oui, j'ai dit « sortilège ». Car voyez-vous je suis vraiment un magicien. Je fais de la magie. J'ai été confronté à des vampires, à des démons et à toutes sortes de choses entre les deux. Et j'ai les cicatrices pour le prouver. Le problème, c'est que la technologie ne semble pas apprécier de coexister avec la magie. Lorsque je suis dans le coin, les ordinateurs plantent, les ampoules claquent et les alarmes de voiture se mettent sans raison à ululer. J'avais mis au point un sort pour étouffer la magie qui émanait de moi, au moins temporairement. Ainsi j'avais au moins une chance de ne pas faire exploser les spots et les caméras du studio et de ne pas déclencher les alarmes incendie.

C'était quelque chose de délicat par nature et extrêmement difficile pour moi à maintenir en place. Jusque-là, ça allait, mais je vis le cameraman le plus proche grimacer et retirer vivement le casque de ses oreilles. Le sifflement aigu d'un feed-back émanait des écouteurs.

Je fermai les yeux et maîtrisai mon embarras et mon malaise pour me concentrer sur le sort. Le larsen disparut.

— Bien, alors, dit Larry après une demi-minute de joyeux bla-bla, Morty, cela fait plusieurs fois que nous vous recevons à présent. Pouvez-vous nous dire quelques mots sur ce que vous faites ?

Mortimer écarquilla les yeux et murmura :

— Je vois des morts.

Le public se mit à rire.

— Plus sérieusement, je dirige principalement des séances de spiritisme, Larry, ajouta Mortimer. Je fais mon possible pour aider ceux qui ont perdu un être cher ou qui ont besoin de le contacter dans l'au-delà pour régler des problèmes restés en suspens ici, sur Terre. Je propose également un service de prédictions pour aider mes clients à prendre des décisions sur des difficultés à venir et pour tenter de les avertir d'éventuels dangers.

— Vraiment ? demanda Larry. Vous pourriez nous faire une démonstration ?

Mortimer ferma les yeux et appuya l'extrémité des doigts de sa main droite entre ses deux yeux. Puis, d'une voix caverneuse, il annonça :

— Les esprits me disent... que deux invités supplémentaires vont bientôt arriver.

Les gens rirent de nouveau et Mortimer s'inclina devant eux avec un sourire gracieux. Il savait plaire à la foule.

Larry décocha à Mortimer un sourire tolérant.

— Et pourquoi êtes-vous ici aujourd'hui ?

— Larry, je souhaite simplement permettre au public de mieux connaître l'univers de la parapsychologie et du paranormal. Presque quatre-vingts pour cent des adultes américains interrogés lors d'un récent sondage ont affirmé qu'ils croyaient en l'existence des esprits des morts, des fantômes. Je veux simplement aider les gens à comprendre qu'ils existent et qu'il y a d'autres personnes là-dehors qui ont fait l'expérience de rencontres étranges et inexplicables avec eux.

— Merci, Morty. Et Harry – je peux vous appeler Harry ?

— Bien sûr. C'est vous qui payez, répondis-je.

Le sourire de Larry se crispa légèrement.

— Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur ce que vous faites ?

— Je suis magicien, répondis-je. Je retrouve les objets perdus, j'enquête sur les événements paranormaux et je forme ceux qui se débattent pour gérer le développement soudain de

leurs propres capacités.

— Est-il vrai que vous assistez parfois le bureau des Enquêtes spéciales de la police de Chicago ?

— Occasionnellement, dis-je. (Je voulais éviter de parler du B.E.S. si je le pouvais. La police de Chicago n'aurait aucune envie que l'on fasse sa pub dans le *Larry Fowler Show*.) De nombreux services de police à travers le pays emploient ce genre de consultants lorsque toutes les autres pistes ont échoué.

— Et pourquoi êtes-vous avec nous aujourd'hui ?

— Parce que je suis fauché et que votre producteur me paie le double de mon tarif normal.

La foule rit de nouveau, plus franchement. Une lueur d'impatience passa dans le regard de Larry Fowler derrière ses lunettes. Son sourire se transforma en grincement de dents.

— Non, sérieusement, Harry. Pourquoi ?

— Pour la même raison que Mort... euh... que Morty, ici présent, répondis-je.

Ce qui était vrai. J'étais venu pour voir Mort et obtenir des informations de sa part. Il était venu ici pour me rencontrer, car il refusait d'être vu avec moi dans la rue. J'imagine qu'on peut dire que ma réputation n'est pas excessivement engageante.

— Et vous prétendez être capable de faire de la magie, ajouta Larry.

— Ouais.

— Pourriez-vous nous montrer ? me proposa Larry.

— Je pourrais, Larry, mais je ne pense pas que ce soit très avisé.

Larry hocha la tête et tourna vers le public un regard entendu.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que ça ferait probablement sauter l'équipement de votre studio.

— Bien sûr, répondit Larry. (Il fit un clin d'œil au public.) Eh bien, c'est quelque chose qu'il semble préférable d'éviter, n'est-ce pas ?

De nouveaux rires et quelques sifflets se firent entendre dans le public. Des passages tirés de *Carrie* et de *Charlie* me vinrent à l'esprit mais je me maîtrisai et maintins le sort de suppression.

Un maître en sang-froid, voilà ce que je suis. Mais je crevais d'envie de me jeter sur la sortie de secours la plus proche.

Larry continua à discuter, selon le principe de son émission, évoquant les cristaux, la perception extrasensorielle et les cartes de tarot. C'était surtout Mort qui répondait tandis que je lâchais de temps en temps une ou deux monosyllabes.

Au bout de plusieurs minutes de discussion, Larry annonça :

— On se retrouve après cette page de publicité.

Des machinistes levèrent des panneaux indiquant « APPLAUDISSEZ » et les caméras enchaînèrent travellings et zooms sur le public qui sifflait et s'enthousiasmait.

Larry me décocha un regard agacé, puis sortit de scène d'un pas rapide. Dans les coulisses, il entreprit de descendre en flammes une maquilleuse au sujet de sa coiffure.

Je me penchai vers Mort.

— D'accord. Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

Le petit ectomancien secoua la tête.

— Rien de concret. J'en suis toujours à réapprendre la meilleure manière de contacter les morts.

— Même comme ça, vous avez plus de contacts dans ce domaine que moi, répondis-je. Mes sources sont bien incapables de dire qui est mort récemment, donc je suis preneur de toute information. Est-ce qu'elle est encore vivante, au moins ?

Il opina du chef.

— Elle est vivante. Ça, j'en suis sûr. Elle est au Pérou.

— Au Pérou ? (J'étais largement soulagé d'apprendre qu'elle n'était pas morte, mais que pouvait bien faire Susan au Pérou ?) C'est un territoire de la Cour Rouge.

— En partie, acquiesça Mort. Quoique la plupart de ses membres se trouvent au Brésil et dans le Yucatan. J'ai tenté de découvrir où elle était exactement, mais j'ai été bloqué.

— Par qui ?

Morty haussa les épaules.

— Aucun moyen de le savoir. Désolé.

Je secouai la tête.

— Non, ce n'est rien. Merci, Mort.

Je m'appuyai contre le dossier de mon siège en retournant

ces nouvelles dans ma tête.

Susan Rodriguez était reporter pour une feuille de chou à sensation, *Les Arcanes de Chicago*. Elle s'était intéressée à moi juste après l'ouverture de mon agence, et m'avait traqué sans répit pour en apprendre plus sur ces créatures qui frappent la nuit. Nous nous étions rapprochés et, lors de notre premier rencard, elle s'était retrouvée gisant nue à terre sous une pluie d'orage tandis que la foudre faisait exploser un démon qui ressemblait à un crapaud en mille morceaux gélatineux. Après ça, elle avait exploité ses rencontres avec des choses sorties de mes affaires pour alimenter une rubrique régulière largement diffusée.

Environ deux ans plus tard, elle avait fini par me suivre dans un nid de vampires réunis pour un grand événement, et ce malgré tous mes avertissements. Une noble de la Cour Rouge des vampires s'était emparée de Susan et avait entamé sur elle le processus de transformation de mortelle en vampire. Une revanche pour quelque chose que j'avais fait. La noble vampire en question s'imaginait que son haut rang au sein de la Cour Rouge la rendait intouchable, que je n'oserais pas prendre le risque de me mettre la Cour entière à dos. Elle m'avait annoncé que si je tentais de reprendre Susan, je déclencherais une guerre à l'échelle mondiale entre le Conseil Blanc des magiciens et la Cour Rouge des vampires.

Ce que j'avais fait.

Les vampires ne m'avaient pas pardonné de leur avoir repris Susan, sans doute parce qu'un paquet d'entre eux, y compris l'une de leurs nobles, avait été réduit en cendres au passage. Voilà pourquoi Mort ne voulait pas être vu avec moi. Il n'était pas impliqué dans le conflit et ne comptait pas l'être.

En tout cas, Susan n'était pas allée au bout de sa transformation, mais les vamp' lui avaient transmis leur soif de sang. Et si elle y succombait un jour, elle rejoindrait les rangs de la Cour Rouge. Je lui avais demandé de m'épouser, en lui promettant de trouver un moyen de lui rendre son humanité. Elle avait refusé, puis avait quitté la ville. Pour régler les choses elle-même, j'imagine. Je n'en avais pas moins continué à chercher un moyen de résoudre son problème, mais je n'avais

reçu de sa part que quelques cartes postales depuis son départ.

Deux semaines plus tôt, sa rédactrice en chef m'avait appelé pour me dire que les articles que Susan envoyait habituellement aux *Arcanes* étaient en retard. Elle m'avait demandé si je savais comment la joindre. Ce n'était pas le cas, mais je m'étais mis à chercher. Ayant fait chou blanc, je m'étais tourné vers Mort Lindquist pour voir si ses contacts dans le monde des esprits se révéleraient plus payants que les miens.

Je n'avais pas obtenu grand-chose, mais au moins elle était en vie. Les muscles de mon dos se décrispèrent légèrement.

Je levai les yeux à temps pour voir Larry remonter sur scène accompagné de son thème musical. Les haut-parleurs émirent des crissements et des bruits de succion lorsqu'il commença à parler et je pris conscience que j'avais encore perdu la maîtrise du sort. Ce sortilège de suppression était foutrement plus difficile à maintenir que ce que j'avais imaginé et ça n'allait pas en s'arrangeant. Je tentai de me concentrer et les haut-parleurs se calmèrent, ne laissant plus filtrer que quelques craquements occasionnels.

— Heureux de vous retrouver, dit Larry à la caméra. Aujourd'hui nous discutons avec des praticiens du paranormal, venus partager leur point de vue avec le public du studio et nos chers téléspectateurs. Pour explorer plus avant ces thèmes, j'ai demandé à deux experts d'avis opposés de nous rejoindre aujourd'hui. Et les voici.

Le public applaudit tandis que deux hommes émergeaient chacun d'un côté de la scène.

Le premier s'assit sur le siège près de Morty. Il était mince et légèrement plus grand que la moyenne, avec une peau tannée et brunie par le soleil. Il pouvait avoir quarante ans comme soixante. Ses cheveux étaient grisonnants et soigneusement coupés et il portait un costume noir dont le col clérical blanc était rehaussé d'un rosaire et d'un crucifix. Il fit un signe de tête aimable vers Mort et moi avant de serrer la main de Larry.

— Permettez-moi de vous présenter le père Vincent, qui est venu spécialement du Vatican pour se joindre à nous aujourd'hui. C'est un érudit et un chercheur éminent au sein de l'Église catholique pour tout ce qui touche à la sorcellerie et à la

magie, d'un point de vue à la fois historique et psychologique. Mon père, bienvenue dans cette émission.

La voix du père Vincent était un peu rauque, mais il parlait anglais avec l'accent cultivé typique des gens élevés dans un milieu aisé.

— Merci Larry. Je suis ravi d'être ici.

Mon regard passa du père Vincent au deuxième homme, qui s'était installé sur le siège à côté de moi, tandis que Larry lançait :

— Et, venu de l'université du Brésil à Rio de Janeiro, voici le docteur Paolo Ortega, chercheur de renommée mondiale et démystificateur du surnaturel. Merci de l'applaudir.

Larry ajouta autre chose, mais je ne l'entendis pas. Je me contentais d'observer l'homme à côté de moi, un homme que je reconnaissais. C'était un homme de taille moyenne, trapu, avec des épaules larges et un torse massif. Il avait le teint sombre, ses cheveux noirs étaient soigneusement coiffés, son costume gris et argent classieux respirait le bon goût.

C'était également un duc de la Cour Rouge, un vampire ancien et mortellement dangereux, qui se tenait en souriant à quelques centimètres de moi. Mon pouls passa de soixante à cent cinquante millions de pulsations par minute, la peur faisant courir des éclairs de foudre argentés à travers mes membres.

Les émotions sont puissantes. Elles alimentent une grande partie de ma magie. La peur me frappa et la pression redoubla sur le sort de suppression. De la caméra la plus proche jaillit un flash de lumière, suivi d'un nuage de fumée. L'opérateur chancela en arrière, et arracha son casque avec l'un de ces jurons que l'on coupe au montage des émissions diffusées durant la journée. De la fumée continua à s'échapper de la caméra, en même temps qu'une odeur de caoutchouc brûlé, et les moniteurs du studio se mirent à crisser sous l'effet des larsens.

— Eh bien ! souffla Ortega. Heureux de vous revoir, monsieur Dresden.

Je déglutis et portai maladroitement la main à ma poche, où se trouvaient deux ou trois gadgets de magicien que j'utilise

pour l'autodéfense. Ortega posa la main sur mon bras. Il ne donna pas l'impression de faire un effort, mais ses doigts se refermèrent sur mon poignet comme des menottes, assez durement pour faire remonter des flashs de douleur le long de mon coude et de mon épaule. Je regardai autour de moi, mais tout le monde était obnubilé par la caméra endommagée.

— Du calme, me souffla Ortega, avec un accent prononcé et vaguement latin. Je ne vais pas vous tuer à la télévision, magicien. Je suis ici pour vous parler.

— Lâchez-moi, dis-je.

Ma voix était aiguë, tremblante. Satané trac !

Il relâcha sa prise et j'écartai vivement le bras. L'équipe fit rouler la caméra fumante vers les coulisses et un type avec un casque sur les oreilles, qui devait être le réalisateur, accomplit un mouvement circulaire avec les doigts d'une main. Larry lui adressa un signe de tête et se tourna vers Ortega.

— Désolé pour cet incident. Nous couperons cette partie au montage.

— Aucun problème, le rassura Ortega.

Larry marqua une brève pause, avant de lancer :

— Docteur Ortega, bienvenue dans l'émission. Vous êtes réputé pour être l'un des plus éminents analystes des phénomènes paranormaux au monde. Vous avez prouvé qu'un large éventail d'événements supposés surnaturels n'était en réalité que d'habiles canulars. Pouvez-vous nous en dire quelques mots ?

— Certainement. Cela fait un certain nombre d'années que j'enquête sur ces événements et je n'en ai jamais rencontré qui ne puissent être expliqués de manière rationnelle. Les cercles dans les blés d'origine prétendument extraterrestre, par exemple, se sont révélés constituer le passe-temps d'un petit groupe de fermiers britanniques. D'autres exemples bizarres sont certainement inhabituels mais en aucun cas surnaturels. Même ici, à Chicago, vous avez connu une pluie de crapauds dans un de vos parcs municipaux, ce dont ont été témoins des dizaines, voire des centaines de personnes. Et il est apparu plus tard qu'une tempête exceptionnelle les avait cueillis ailleurs avant de les déposer ici.

Larry hocha la tête d'un air sérieux.

— Donc vous ne croyez pas à ces événements.

Ortega gratifia Larry d'un sourire condescendant.

— J'adorerais penser que de telles choses sont vraies, Larry.

Ce monde manque sérieusement de magie. Mais j'ai bien peur que, même si nous avons tous en nous une part innocente qui aimerait croire en des choses merveilleuses et en des pouvoirs fantastiques, le fait est qu'il ne s'agit finalement que de superstitions primitives.

— Alors, selon vous, ceux qui pratiquent le surnaturel...

— ... sont des charlatans, affirma Ortega avec certitude. Sans vouloir offenser vos invités, évidemment. Tous ces soi-disant médiums, en admettant qu'ils ne s'illusionnent pas eux-mêmes, sont simplement d'habiles acteurs qui ont acquis une compréhension de base de la psychologie humaine et savent l'exploiter. Ils n'ont guère de mal à tromper les plus crédules, à leur faire croire qu'ils peuvent contacter les morts ou lire dans les pensées, voire qu'ils sont eux-mêmes des créatures surnaturelles. Après tout, en y consacrant quelques minutes dans le cadre approprié, je suis certain que je pourrais convaincre n'importe qui dans cette pièce que je suis moi-même un vampire.

Les gens se mirent à rire. Je fronçai les sourcils en direction d'Ortega et sentis la colère grandir en moi. La pression s'accrut encore sur le sort de suppression. L'air autour de moi commença à se réchauffer notablement.

Un deuxième cameraman poussa un cri et retira brusquement son casque qui sifflait tandis que sa caméra se mettait à tourner lentement sur son pied, enroulant les câbles d'alimentation autour du support en acier sur lequel elle était posée.

Les lumières signalant la transmission en direct s'éteignirent. Larry s'avança jusqu'au bord de l'estrade pour crier sur le cameraman. Le réalisateur sortit des coulisses, l'air contrit, et Larry s'en prit à lui. L'homme encaissa les réprimandes avec une sorte de patience bovine avant d'examiner la caméra. Il marmonna quelque chose dans son casque puis, accompagné du cameraman visiblement secoué, fit

rouler à l'écart la caméra en panne.

Larry croisa les bras d'un air impatient, puis se tourna vers ses invités en disant :

— Je suis désolé. Donnez-nous quelques minutes pour installer une caméra de rechange. Cela ne prendra pas longtemps.

— Aucun problème, Larry, le rassura Ortega. Nous allons simplement discuter quelques instants.

Larry porta son regard sur moi.

— Tout va bien, monsieur Dresden ? Vous avez l'air un peu pâle. Il vous faut quelque chose à boire ?

— Ce ne serait pas de refus pour ma part, intervint Ortega tout en fixant les yeux sur moi.

— Je vais vous faire apporter des boissons, dit Larry avant de quitter la scène pour rejoindre son coiffeur.

Morty s'était lancé dans une discussion à voix basse avec le père Vincent et me tournait délibérément le dos. Je fis de nouveau face à Ortega, avec prudence. J'étais raide comme un piquet et je luttais pour ravalier ma colère et ma peur. Habituellement, être mort de trouille est plutôt utile. La magie provient des émotions et la terreur est un carburant bien pratique. Mais ce n'était pas l'endroit rêvé pour commencer à invoquer des bourrasques de vent ou des éclairs de feu. Il y avait trop de gens tout autour et il serait très facile de blesser, voire de tuer quelqu'un.

Qui plus est, Ortega disait vrai. L'heure n'était pas au combat. S'il était ici, c'est qu'il voulait juste me parler. Sans quoi il m'aurait simplement attaqué par surprise dans le parking souterrain.

— D'accord, finis-je par lancer. Qu'avez-vous à me dire ?

Il se pencha un peu plus en avant pour ne pas avoir à éléver la voix. Je me sentis rapetisser intérieurement mais ne bougeai pas d'un poil.

— Je suis venu à Chicago pour vous tuer, monsieur Dresden. Mais d'abord, j'ai une proposition à vous soumettre.

— Vous devriez vraiment revoir votre technique d'approche, dis-je. J'ai lu un livre sur l'art de la négociation. Je pourrais vous le prêter.

Il me gratifia d'un sourire dénué d'humour.

— La guerre, Dresden. La guerre entre votre camp et le mien est trop coûteuse, pour les deux.

— La guerre est une option plutôt stupide, d'une manière générale, répondis-je. Je ne l'ai pas souhaitée.

— Mais vous l'avez commencée, reprit Ortega. Vous l'avez déclenchée pour une question de principe.

— Je l'ai déclenchée pour sauver une vie humaine.

— Et combien d'autres en sauveriez-vous en y mettant fin maintenant ? demanda Ortega. Il n'y a pas que les magiciens qui souffrent de tout ceci. L'attention que nous portons à la guerre nous laisse moins de temps pour contrôler les éléments les plus sauvages de notre propre Cour. Nous n'appréciions pas les tueries irresponsables, mais les membres blessés ou sans chef de nos Cours tuent souvent sans que cela soit vraiment nécessaire. Mettre fin à la guerre dès maintenant sauverait des centaines, peut-être des milliers de vies.

— De même que de tuer tous les vampires sur la planète. Où voulez-vous en venir ?

Ortega sourit, dévoilant ses dents. Des dents normales, pas de longues canines ni quoi que ce soit de ce genre. Les vampires de la Cour Rouge ont l'air d'êtres humains... jusqu'au moment où ils se transforment en quelque chose sorti tout droit d'un cauchemar.

— Ce que je veux dire, Dresden, c'est que la guerre est stérile, indésirable. Vous en êtes la cause symbolique pour mon peuple, ainsi que l'obstacle entre nous et votre propre Conseil Blanc. Une fois que vous aurez été tué, le Conseil acceptera une proposition de paix, de même que la Cour.

— Donc vous me demandez de me rouler en boule et de mourir ? On ne peut pas dire que ce soit une offre très alléchante. Il faut vraiment que vous lisiez ce bouquin.

— Je vous fais une offre. Affrontez-moi en combat singulier, Dresden.

Je ne lui ris pas tout à fait au nez.

— Et pourquoi ferais-je une chose pareille ?

Son regard était dénué d'expression.

— Parce que si vous le faites, cela signifiera que les guerriers

que j'ai amenés en ville avec moi ne seront pas obligés de prendre pour cibles vos amis et vos alliés. Que les assassins mortels dont nous nous sommes assuré les services n'auront pas à recevoir de confirmation finale pour tuer bon nombre des clients qui vous ont embauché durant les cinq dernières années. Je suis sûr qu'il est inutile de citer des noms.

Ma peur et ma colère avaient été sur le point de se calmer, mais elles rejoignirent, plus fortes que jamais.

— Il n'y a aucune raison d'agir ainsi, dis-je. C'est après moi que vous en avez, alors tenez-vous-en à moi.

— Avec plaisir, répondit Ortega. Je n'approuve pas ce genre de méthodes. Mesurez-vous à moi selon les règles de duel des Accords.

— Et après que je vous aurai tué, que se passera-t-il ? (Je ne savais pas si je pouvais le tuer, mais il n'y avait aucune raison de le laisser croire que je n'étais pas sûr de moi sur ce plan.) Un autre ténor de la Cour Rouge viendra me faire le même cirque ?

— La Cour a accepté que, si vous me battez, cette ville devienne un territoire neutre. Que ceux qui y vivent, y compris vous-même, vos amis et vos associés, soient protégés de toute menace d'attaque tant qu'ils s'y trouveront.

Je le regardai intensément pendant un instant.

— Chicago-Blanca, hein ?

Il haussa un sourcil perplexe dans ma direction.

— Oubliez ça, dis-je. Ce n'est pas de votre époque.

Je détournai les yeux et léchai la sueur sur ma lèvre supérieure. Un machiniste s'approcha avec deux bouteilles d'eau, qu'il nous tendit. Je pris une longue gorgée. La pression du sortilège faisait flotter des points de couleur dans mon champ de vision.

— M'affronter est stupide, dis-je. Même si vous me tuiez, mon Ultime Malédiction vous frapperait.

Il haussa les épaules.

— Je ne suis pas aussi important que la Cour tout entière. Je prendrai ce risque.

Enfer et damnation ! Dévoué, honorable, courageux, prêt à se sacrifier. Le pire genre de taré contre lequel devoir se battre. Je tentai une dernière esquive, en espérant qu'elle se révélerait

payante.

— Il va me falloir tout ça par écrit. Et le Conseil en recevra une copie. Je veux que tout ceci soit formulé et officialisé selon les Accords.

— Cela fait, accepterez-vous le duel ?

Je pris une profonde inspiration. Je n'avais pour rien au monde envie d'affronter un nouveau méchant surnaturel. Les vampires me fichent la frousse. Ils sont puissants et bien trop rapides, sans parler de leur côté dégueu. Leur salive est un narcotique à fort pouvoir d'accoutumance et j'y avais été suffisamment exposé pour m'agiter de temps en temps en me demandant ce que cela ferait de prendre une dose de plus.

Je sortais rarement après la tombée de la nuit ces derniers temps, particulièrement parce que je ne voulais pas croiser de vampires. Un duel signifierait un combat loyal, et je déteste les combats à la loyale. Pour citer une reine des fées meurtrière : il est trop facile de les perdre.

Bien entendu, si je n'acceptais pas l'offre d'Ortega, je devrais quand même l'affronter, probablement à l'endroit et au moment de son choix. Et j'avais la nette impression qu'Ortega ne ferait pas montre de l'arrogance et de la suffisance que j'avais rencontrées chez les autres vampires. Quelque chose chez lui me laissait à penser que son seul but était de me faire cracher mon dernier souffle, sans guère se soucier des moyens pour y parvenir. Pire, j'étais convaincu qu'il s'attaquerait aux personnes à qui je tiens s'il n'arrivait pas à m'atteindre.

Regardons les choses en face : il faisait appel aux pires clichés en matière d'infâme chantage.

Et c'était indéniablement efficace.

J'aimerais bien vous dire que j'ai soigneusement pesé le pour et le contre, que j'ai suivi le cheminement d'un raisonnement sérieux jusqu'à une conclusion argumentée, et que j'ai fait le choix rationnel de prendre un risque calculé. Mais ce n'est pas le cas. La vérité est que j'ai imaginé Ortega et compagnie en train de faire du mal à des personnes auxquelles je tiens et que je me suis soudain senti suffisamment en colère pour l'affronter là, sur place. Je lui ai fait face, les yeux étrécis, sans me soucier de maîtriser ma fureur. Le sort de suppression a commencé à céder

et je n'ai même pas cherché à le maintenir. Le sortilège a craqué et toute l'énergie brute qu'il contenait s'est répandue, silencieuse et invisible, à travers le studio.

Les haut-parleurs sur la scène ont craché un bruit blanc avant de rendre l'âme avec des craquements violents. Les projecteurs ont explosé d'un coup au milieu de flashs aveuglants, et une pluie d'étincelles s'est abattue sur tous ceux qui se trouvaient sur le plateau. L'une des deux caméras survivantes a brusquement pris feu, des flammes bleutées s'élevant de son enveloppe métallique. Puis les grosses prises de courant le long des murs ont commencé à cracher des étincelles orange et vert. Larry Fowler a poussé un cri et bondi en triturant frénétiquement sa ceinture avant de projeter au sol un téléphone portable fumant. Les lumières se sont éteintes et les gens ont commencé à hurler sous l'effet de la panique.

Ortega, uniquement éclairé par les étincelles, avait l'air à la fois sinistre et impatient d'en découdre. Des ombres dansaient sur son visage, ses yeux étaient énormes et sombres.

— Très bien, dis-je. Fournissez-moi ça par écrit et le marché sera conclu.

L'éclairage d'urgence s'alluma et les alarmes incendie se mirent à hurler. Les gens se dirigèrent précipitamment vers les sorties. Ortega me sourit de toutes ses dents puis quitta la scène d'un mouvement fluide et disparut dans les coulisses.

Je me relevai, légèrement tremblant. Un débris tombé du plafond avait apparemment touché Mort à la tête. Une plaie de laquelle le sang s'échappait déjà s'était ouverte sur son front, et il vacilla sérieusement en tentant de se lever. Je l'aidai à se redresser, assisté de l'autre côté par le père Vincent. On tira le petit ectomancien en direction des portes coupe-feu.

On le traîna jusqu'au bas de l'escalier puis à l'extérieur du bâtiment. La police de Chicago était déjà sur place, au milieu des flashs de lumières bleues et blanches. Des pompiers et plusieurs ambulances descendaient tout juste la rue. On installa Morty au milieu d'une rangée de personnes qui souffraient de blessures mineures avant de nous mettre à l'écart.

Nous reprîmes tous les deux notre souffle tandis que les techniciens des urgences médicales se chargeaient de trier les

blessés.

— En réalité, monsieur Dresden, dit le père Vincent, je dois vous confesser quelque chose.

— Hé, répondis-je, n'allez pas croire que l'ironie d'une telle phrase m'échappe, *padre*.

Les lèvres parcheminées de Vincent se fendirent d'un sourire forcé.

— Je ne suis pas réellement venu à Chicago juste pour participer à l'émission.

— Ah non ? demandai-je.

— Non. En fait, je suis venu pour...

— Pour me parler, suggérai-je.

Il haussa les sourcils.

— Comment le saviez-vous ?

Je soupirai et tirai mes clés de voiture de ma poche.

— Disons simplement que c'est le genre de la journée.

## Chapitre 2

Je me dirigeai vers ma voiture et fis signe au père Vincent de me suivre. Il obtempéra et je marchai suffisamment vite pour l'obliger à faire un effort afin de rester à ma hauteur.

— Vous devez comprendre, dit-il, que je me dois d'insister sur la nécessité de la plus stricte confidentialité avant de vous divulguer le moindre détail de mon problème.

Je le regardai en fronçant les sourcils.

— Vous pensez que je suis au mieux un cinglé et au pire un charlatan. Alors, pourquoi voudriez-vous me confier votre affaire ?

Non que j'aie eu l'intention de refuser. Son affaire m'intéressait. Ou plus exactement, son argent m'intéressait. Mes finances n'étaient pas dans l'état lamentable de l'année précédente, mais cela voulait juste dire que je tenais les créanciers à distance à l'aide d'une batte de base-ball plutôt que d'une matraque électrique.

— On m'a dit que vous étiez le meilleur détective de la ville en la matière, dit le père Vincent.

Je haussai un sourcil dans sa direction.

— Il vous arrive quelque chose de surnaturel ?

Il roula les yeux au ciel.

— Non, évidemment. Je ne suis pas naïf, monsieur Dresden. Mais on m'a affirmé que vous en saviez plus sur la communauté de l'occulte que n'importe quel autre détective privé en ville.

— Oh ! dis-je. Ça.

J'y réfléchis un instant avant de conclure que c'était sans doute vrai. La communauté de l'occulte à laquelle il songeait était constituée des individus *New Age* amateurs de cristaux, de tarot et de chiromancie que l'on retrouve dans toutes les grandes villes. La plupart étaient inoffensifs et un bon nombre

d'entre eux possédait au moins un petit talent pour la magie. Ajoutez un doigt d'artistes *feng shui*, assaisonnez généreusement de *wiccans* aux parfums et aux convictions variés, ajoutez-y quelques praticiens modérément talentueux aimant mélanger la religion à leur magie, quelques adeptes du vaudou, une poignée de fidèles de la *Santería* et une pincée de satanistes, tout cela accompagné d'une foule de jeunes adorant porter beaucoup de noir, et vous obtiendrez ce que la plupart des gens qualifient de « communauté de l'occulte ».

Bien entendu, cachés à l'intérieur, on croise de temps en temps sorciers, nécromanciens, monstres ou démons. Les vraies puissances, les pures et dures, jettent sur ce groupe le même regard que celui d'un gamin de dix ans sur un parc d'attractions entièrement fait de bonbons. Mon système de première alerte mental déclencha un coup de klaxon imaginaire.

— Qui vous a adressé à moi, *padre* ?

— Oh, un prêtre local ! répondit-il. (Il tira un petit calepin de sa poche, l'ouvrit et lut :) « Père Forthill, de Sainte-Marie-des-Anges. »

Je cillai. Le père Forthill et moi n'avions pas la même vision de tout ce qui touchait à la religion, mais c'était un type correct. Un peu guindé, sans doute, mais je l'aimais bien. Et je lui devais quelques faveurs.

— Vous auriez dû le dire tout de suite.

— Vous acceptez mon affaire ? demanda le père Vincent tandis que nous entrions dans le parking souterrain.

— Je veux d'abord entendre les détails, mais si Forthill pense que je peux vous aider, je le ferai. Mes honoraires normaux s'appliqueront, me hâtai-je d'ajouter.

— Naturellement, dit le père Vincent. (Il se mit à tripoter le crucifix pendu à son cou.) Puis-je espérer que vous m'évitez toutes les simagrées de prestidigitateur ?

— De magicien, dis-je.

— Il y a une différence ?

— Les prestidigitateurs font de la magie de scène. Les magiciens de la vraie magie.

Il soupira.

— Je n'ai pas besoin d'un amuseur, monsieur Dresden. Juste

d'un enquêteur.

— Et je n'ai pas besoin que vous me croyiez, *padre*. Juste d'être payé. Nous devrions bien nous entendre.

Il me lança un regard chargé d'incertitude et se contenta d'un :

— Ah.

Nous atteignîmes ma voiture, une vieille Coccinelle Volkswagen portant le nom de « Coccinelle bleue ». Elle a ce que certains appellent du « cachet » et ce que, moi, j'appelle des pièces de rechange mal assorties. La voiture d'origine pouvait bien avoir été bleue, mais elle arborait désormais des pièces de Volkswagen vertes, blanches et rouges greffées en lieu et place des originales ayant d'une manière ou d'une autre subi d'irréparables dégâts. Le capot était maintenu par un morceau de cintre en fil de fer pour éviter qu'il se relève au moindre soubresaut de la voiture, et le pare-chocs avant était toujours déformé à la suite d'une tentative de monsticide l'été précédent. Peut-être que si le travail de Vincent se révélait lucratif, je pourrais enfin le faire réparer.

Le père Vincent regardait la Coccinelle en clignant des yeux.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— J'ai heurté des arbres.

— Vous avez envoyé votre voiture contre un arbre ?

— Non. Des arbres. Pluriel. Puis une benne à ordures. (Je lui lançai un regard un peu embarrassé et j'ajoutai :) C'étaient de petits arbres.

Son air incertain se transforma en expression d'authentique inquiétude.

— Ah.

Je déverrouillai ma portière. Non que je craigne qu'on me vole ma voiture. Une fois, un voleur m'avait même proposé de m'obtenir quelque chose de mieux à un prix d'ami.

— J'imagine que vous préférez me donner les détails dans un endroit un peu plus tranquille, dis-je.

Le père Vincent hochâ la tête.

— Oui, bien sûr. Si vous pouviez m'emmener à mon hôtel, j'ai des photographies et...

J'entendis le raclement de ses chaussures sur le béton assez

tôt pour apercevoir le tireur du coin de l'œil tandis qu'il se relevait entre deux voitures garées à une rangée de là. Le faible éclairage du parking fit scintiller le pistolet et je me jetai par-dessus le capot de la Coccinelle, loin de son champ de vision. Je m'écrasai sur le père Vincent qui poussa un cri aigu de surprise et nous tombâmes tous les deux sur le sol tandis que l'homme se mettait à tirer.

Il n'y eut aucun bruit de tonnerre lorsque le coup partit. Habituellement, c'est ce que font les armes à feu. Elles sont sacrément plus bruyantes que tout ce que la plupart des gens peuvent rencontrer au quotidien. Cette arme-là ne rugit pas, ni n'aboya. Même pas un « bang ». Elle émit une sorte de bruit fort. Peut-être aussi fort que quelqu'un faisant claquer un dictionnaire non abrégé sur une table. Le tireur utilisait un silencieux.

Une balle frappa ma voiture et fut déviée par la courbe du capot. Une autre passa juste à côté de ma tête tandis que je me séparais tant bien que mal du père Vincent et une troisième fit exploser le pare-brise d'une luxueuse voiture de sport garée à côté de moi.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? bredouilla le père Vincent.

— Silence ! grondai-je.

Le tireur se déplaçait, ses pieds frottant sur le ciment tandis qu'il faisait le tour de mon véhicule. Je tendis la main par-dessus le phare de la Coccinelle et manipulai maladroitement le fil de fer qui maintenait le capot en place pendant que l'homme se rapprochait. Le fil finit par lâcher et le capot se redressa en oscillant tandis que je plongeais les mains dans le coffre.

Je relevai les yeux à temps pour voir l'homme, de taille et de carrure moyennes, la trentaine, pantalon et manteau noirs, lever un pistolet de petit calibre à l'extrémité alourdie par un silencieux fait maison. Il tira, mais il n'avait pas pris le temps de me viser. J'étais à moins de vingt pas de lui, mais il me manqua.

Je tirai le fusil à pompe du coffre de ma voiture, désarmai la sécurité et chargeai une cartouche. Les yeux du tireur s'élargirent et il se retourna pour s'enfuir. Il me tira de nouveau dessus dans le même mouvement, faisant éclater l'un des phares de la Coccinelle et il continua à presser la gâchette en

repartant par où il était venu.

Je me coulai de nouveau derrière ma voiture et gardai la tête baissée en tentant de compter ses tirs. L'arme se tut au onzième ou douzième coup. Je me relevai, le fusil à pompe déjà épaulé, et visai. Le tireur bondit derrière une colonne de béton et continua sa course.

— Bon sang, montez dans la bagnole, sifflai-je.

— Mais..., bredouilla le père Vincent.

— Dans la bagnole !criai-je.

Je me redressai, remis en place le fil de cintre qui tenait le capot et grimpai à l'intérieur. Vincent se glissa sur le siège du passager et je lui balançai le fusil.

— Tenez-moi ça.

Il l'attrapa maladroitement, l'air hébété, tandis que je ramenais la Coccinelle à la vie dans un rugissement de moteur. Enfin, pas vraiment un rugissement. Une Coccinelle Volkswagen ne rugit pas. Mais elle émit une sorte de grondement et je la mis en route avant que le prêtre ait réussi à complètement fermer la portière.

Je fonçai en direction de la sortie du parking en tournant brusquement au fil des rampes et des virages.

— Que faites-vous ? voulut savoir le père Vincent.

— C'est un tueur de l'organisation, lâchai-je. Ils doivent couvrir la sortie.

Je négociai le dernier virage dans un crissement de pneus et fonçai droit vers la sortie. J'entendis quelqu'un crier d'une voix essoufflée tandis que deux costauds, à l'air tout sauf amical, s'extrayaient d'une voiture garée juste de l'autre côté de la rue. L'un d'entre eux tenait un fusil à pompe et l'autre un gros semi-automatique, peut-être un *Desert Eagle*.

Je ne reconnus pas la brute au fusil à pompe, mais le Truand Numéro Trois était un homme énorme aux cheveux roux, dénué de cou et vêtu d'un costume bon marché : Cujo Hendricks, homme de main et bras droit du seigneur du crime de Chicago, le Gentleman Johnny Marcone.

Je dus faire sauter la Coccinelle sur le trottoir devant la sortie pour contourner la barrière de sécurité et je fauchai au passage quelques buissons soigneusement taillés. Je descendis

brutalement du bord du trottoir pour retomber sur le bitume de la rue et tournai le volant à droite tout en appuyant à fond sur l'accélérateur.

En jetant un coup d'œil en arrière, je vis le premier tireur debout devant la porte coupe-feu ouverte, pointant vers nous son pistolet à silencieux. Il tira plusieurs fois encore, puis avec la distance j'entendis le silencieux de plus en plus faiblement. Il n'avait pas la moindre chance de faire un tir propre mais il eut de la veine : mon pare-brise arrière explosa à l'intérieur. Je déglutis péniblement et pris le premier tournant en grillant un feu. J'évitai de peu une collision avec un camion de déménagement et continuai à accélérer en faisant de mon mieux pour m'éloigner.

Quelques pâtés de maisons plus loin, mon cœur reprit un rythme suffisamment calme pour que je puisse me remettre à réfléchir. Je fis ralentir la voiture jusqu'à une vitesse proche de la limite officielle et je remerciai ma bonne étoile que le sort de suppression ait lâché dans le studio et non dans la voiture. Puis j'abaissai ma vitre. Je sortis la tête une seconde pour voir si Hendricks et ses gorilles nous suivaient. Mais je ne vis personne dans notre sillage et je décidai d'y croire.

Je rentrai la tête à l'intérieur et découvris le canon du fusil pointé droit sur mon menton tandis que le père Vincent, le visage tout pâle, marmonnait dans sa barbe en italien.

— Hé ! dis-je en écartant le canon d'un geste de la main. Attention avec ça. Vous voulez me tuer ? (J'abaissai la main et remis la sécurité.) Baissez-le. Si un policier en patrouille le voit nous aurons de gros ennuis.

Le père Vincent déglutit et tenta de cacher l'arme sous le tableau de bord.

— Cette arme est illégale ?

— « Illégale » est un terme un peu fort, dis-je à mi-voix.

— Eh bien..., lâcha le père Vincent d'une voix rauque. Ces hommes, ils ont tenté de vous tuer.

— C'est ce que font les tireurs au service de l'organisation, admis-je.

— Comment savez-vous de qui il s'agit ?

— Le premier avait une arme à silencieux. Un bon silencieux,

en métal et en verre, pas une bouteille en plastique à deux balles. (Je jetai un autre coup d'œil par la fenêtre.) Et il utilisait une arme de petit calibre, en essayant de se rapprocher pour être vraiment tout près avant de tirer.

— Pourquoi est-ce important ?

Ils n'avaient pas l'air de nous avoir suivis. Mes mains tremblaient et me paraissaient un peu faibles.

— Parce que cela signifie qu'il utilisait des munitions légères. Subsoniques. Si les balles passent le mur du son, ça annule l'intérêt du silencieux. Lorsqu'il a vu que j'étais armé, il a battu en retraite. Mais il a fui en se couvrant pour aller chercher de l'aide. C'est un pro.

— Eh bien, répéta le père Vincent.

Il avait l'air un peu pâle.

— De plus, j'ai reconnu un des hommes qui nous attendaient à la sortie.

— Il y avait quelqu'un à la sortie ? demanda le père Vincent.

— Ouais. Des flingueurs au service de Marcone. (Je regardai en arrière vers mon pare-brise en morceaux et soupirai.) Bon sang. Bon, où va-t-on ?

Le père Vincent m'indiqua le chemin d'une voix anesthésiée et je me concentrai sur ma conduite en essayant d'ignorer les nœuds de mon estomac et le tremblement continu de mes mains. Me faire tirer dessus n'est pas quelque chose que je gère très bien.

Hendricks. Pourquoi diable Marcone m'envoyait-il ses gorilles ? Marcone était le seigneur des rues de Chicago, mais il évitait en général d'utiliser ce genre de violence. Il estimait que c'était mauvais pour les affaires. J'avais cru que Marcone et moi avions trouvé un terrain d'entente, ou au moins un accord pour rester l'un et l'autre en dehors de nos chemins respectifs. Alors, pourquoi avait-il ordonné ce genre d'opération ?

Peut-être avais-je franchi une limite sans m'en rendre compte.

Je jetai un coup d'œil au père Vincent, visiblement secoué.

Il ne m'avait pas encore dit ce qu'il voulait, mais quoi que ce soit, c'était suffisamment important pour faire venir discrètement un membre du Vatican jusqu'à Chicago. Peut-être

était-ce également assez important pour faire tuer un magicien trop fouineur.

Eh bien...

C'était décidément une sacrée journée.

## Chapitre 3

Le père Vincent me guida jusqu'à un motel légèrement à l'écart, au nord d'O'Hare. Il faisait partie d'une chaîne nationale, bon marché mais propre, avec des rangées de portes alignées face au parking. Je fis le tour jusqu'à l'arrière du motel, hors de vue de la route, les sourcils froncés. Cela ne ressemblait pas au genre d'endroit qu'un homme comme Vincent fréquente habituellement. Le prêtre sortit de la voiture avant même que j'aie fini de serrer le frein à main, se précipita vers la porte la plus proche et s'engouffra à l'intérieur aussi vite qu'il le put après avoir déverrouillé la serrure.

Je le suivis. Vincent referma la porte derrière nous, la verrouilla, puis tripatouilla maladroitement les stores jusqu'à réussir à les baisser. Il désigna du menton la petite table de la pièce.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Ce que je fis, en étendant mes jambes. Le père Vincent ouvrit le tiroir d'une commode basique et en tira une chemise maintenue fermée par un élastique. Il s'assit en face de moi, retira l'élastique et m'annonça :

— L'Église souhaite récupérer des biens qui lui ont été volés.

Je haussai les épaules.

— C'est le travail de la police.

— Une enquête est en cours et je coopère pleinement avec vos services de police. Mais... Comment dire cela poliment... (Il fronça les sourcils.) L'histoire est riche d'enseignements.

— Vous ne faites pas confiance à la police, répondis-je. Pigé. Il grimaça.

— C'est simplement que le passé a vu l'existence d'un certain nombre d'associations entre la police et diverses personnalités du monde criminel.

— Tout ça, c'est surtout vrai au cinéma maintenant, *padre*. Vous n'en avez peut-être pas entendu parler, mais toute cette histoire avec Al Capone, c'est fini depuis un moment maintenant.

— Peut-être, dit-il. Ou peut-être pas. Je cherche simplement à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour retrouver l'objet volé. Ce qui inclut le fait d'impliquer un détective indépendant et discret.

Ha ! ha ! il ne faisait donc pas confiance à la police et voulait que je travaille en douce pour lui. Voilà pourquoi nous nous retrouvions dans un motel bon marché plutôt que là où il séjournait réellement.

— Que voulez-vous que je retrouve ?

— Un artefact, dit-il.

— Un quoi ?

— Une relique, monsieur Dresden. Un objet ancien dont l'Église est propriétaire depuis plusieurs siècles.

— Oh ! ces trucs-là ! répondis-je.

— Oui. L'objet en question est fragile et d'un âge avancé, et nous pensons qu'il n'est pas protégé et préservé comme il devrait l'être. Il est impératif que nous le récupérons aussi vite que possible.

— Que lui est-il arrivé ?

— Il a été volé il y a trois jours.

— Où ça ?

— Dans la cathédrale Saint-Jean-Baptiste, dans le nord de l'Italie.

— Ça fait loin.

— Nous pensons que la relique a été apportée ici, à Chicago, pour y être vendue.

— Pourquoi ?

Il tira une photo noir et blanc de son dossier et me la fit passer. Elle représentait un cadavre plutôt amoché, allongé sur le sol d'une rue pavée. Du sang avait formé des flaques autour du corps et coulé dans les interstices entre les pierres. Il avait dû s'agir d'un homme, mais il était difficile de l'affirmer avec certitude. Quelle que soit son identité, l'individu avait eu le visage et le cou presque littéralement découpés en rubans : des

coupures nettes, profondes, droites. Un travail de professionnel du couteau. Beurk !

— Cet homme s'appelait Gaston LaRouche. C'était le chef d'un groupe de voleurs organisés qui se font appeler les « Rats d'église ». Ils sont spécialisés dans le cambriolage de sanctuaires et de cathédrales. On l'a retrouvé mort le matin suivant le vol, près d'un petit aéroport. Sa mallette contenait plusieurs faux papiers d'identité américains et des billets d'avion destinés à l'amener jusqu'ici.

— Mais pas de bidule.

— Oh, exactement.

Le père Vincent sortit deux autres photos. Elles étaient également en noir et blanc, mais semblaient plus grossières, comme si elles avaient été agrandies plusieurs fois. Elles représentaient des femmes de taille et de stature moyennes, avec des cheveux sombres et des lunettes noires.

— Photos de surveillance ? demandai-je.

Il opina du chef.

— Interpol. Anna Valmont et Francisca Garcia. Nous pensons qu'elles ont aidé LaRouche à accomplir son forfait puis l'ont assassiné avant de fuir le pays. Interpol a reçu un appel l'informant que Valmont avait été vue ici, à l'aéroport.

— Savez-vous qui est l'acheteur ?

Vincent secoua la tête.

— Non. Mais vous connaissez l'affaire à présent. Je veux que vous trouviez les Rats d'église restants et que vous récupériez la relique.

Je fronçai les sourcils en étudiant les photos.

— Ouais. C'est aussi ce qu'ils veulent que vous fassiez.

Le père Vincent cligna des paupières sans comprendre.

— Que voulez-vous dire ?

Je secouai la tête avec impatience.

— Quelqu'un. Regardez cette photo. LaRouche n'a pas été tué à cet endroit.

Le front du père Vincent se plissa.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Pas assez de sang. J'ai vu des hommes déchiquetés et vidés de leur sang. Et, bon Dieu, c'est sacrément plus sanglant

que ça ! (Je marquai une pause, puis j'ajoutai :) Désolé si je blasphème.

Le père Vincent se signa.

— Pourquoi son corps aurait-il été retrouvé là ?

Je haussai les épaules.

— Un professionnel lui a fait la peau. Regardez les coupures. Méthodiques. Il était sans doute inconscient ou drogué, car il est difficile de maintenir un homme immobile quand on lui applique un poignard sur le visage.

Le père Vincent pressa une main sur son estomac.

— Oh !

— Vous avez donc un cadavre découvert en pleine rue quelque part, qui porte en gros un panneau autour du cou annonçant : « La marchandise est à Chicago. » Soit quelqu'un s'est montré incroyablement stupide, soit on a essayé de vous conduire jusqu'ici. C'est un assassinat de pro. Quelqu'un voulait que ce cadavre vous serve d'indice.

— Mais qui ferait une telle chose ?

Je haussai de nouveau les épaules.

— Ce serait sans doute une bonne idée de le découvrir. Avez-vous de meilleures photos de ces deux femmes ?

Il secoua la tête.

— Non. Et elles n'ont jamais été arrêtées. Pas de casier judiciaire.

— Alors elles savent ce qu'elles font et le font bien.

Je pris les photos. De petites fiches y étaient accrochées par des trombones, listant identités alternatives connues et lieux de prédilection, mais rien qui soit terriblement utile.

— Ça ne va pas se résoudre du jour au lendemain.

— C'est rarement le cas quand des choses importantes sont en jeu. De quoi d'autre avez-vous besoin, monsieur Dresden ?

— D'une avance, dis-je. Mille dollars suffiront. Et j'ai besoin d'une description de la relique, la plus détaillée possible.

Le père Vincent me décocha un hochement de tête neutre et tira de sa poche une pince à billets en acier toute simple. Il compta dix portraits de Benjamin Franklin, qu'il me fit passer.

— L'artefact est une longueur de tissu de lin de quatre cent trente-six centimètres de long sur cent onze centimètres de

large, tissée à la main et en chevrons sergés. Il y a un certain nombre de taches et de marques sur le tissu, et...

— Je levai une main en fronçant les sourcils.

— Attendez une minute... Où avez-vous dit que cet objet avait été volé ?

— Dans la cathédrale Saint-Jean-Baptiste, répondit le père Vincent.

— Au nord de l'Italie, ajoutai-je.

Il hocha la tête.

— À Turin, pour être précis, dis-je.

Il opina une nouvelle fois du chef, avec une expression réservée.

— Quelqu'un a carrément volé le *suaire de Turin* ? demandai-je.

— Oui.

Je me radossai à la chaise et baissai de nouveau les yeux sur les photos. Ça changeait la donne. Ça changeait tout.

Le suaire. Censément le linceul utilisé par Joseph d'Arimathie pour couvrir le corps du Christ après la Crucifixion. Avec des « C » majuscules. Le tissu supposé avoir été enroulé autour du Christ lorsqu'il a ressuscité, avec son image et son sang imprimés dessus.

— Waouh ! dis-je.

— Que savez-vous du saint suaire, monsieur Dresden ?

— Pas grand-chose. Le linceul du Christ. On a fait un paquet de tests dans les années soixante-dix et personne n'a pu démontrer de manière certaine qu'il était faux. Il a bien failli brûler, il y a quelques années, quand la cathédrale a pris feu. Il y a des histoires racontant qu'il a des vertus curatives, ou que certains anges veillent encore sur lui. Et un paquet d'autres qui ne me reviennent pas à l'instant.

Le père Vincent posa les mains sur la table et se pencha vers moi.

— Monsieur Dresden, le suaire est peut-être la relique la plus importante de notre Église. C'est un puissant symbole de la foi, un symbole auquel croient de nombreuses personnes. Il a également une importance politique. Il est absolument essentiel pour Rome qu'il soit remis au plus tôt entre les mains de

l'Église.

Je le regardai fixement l'espace d'une longue seconde et tentai de choisir très soigneusement mes mots.

— Allez-vous vous sentir insulté si je suggère qu'il est très possible que le suaire soit... euh... *important* à un niveau magique ?

Les lèvres du religieux se pincèrent.

— Je ne me fais pas d'illusions à ce sujet, monsieur Dresden. C'est un morceau de tissu, pas un tapis volant. Sa valeur provient uniquement de sa portée historique et symbolique.

— Mmh-mmh..., lâchai-je.

De fait, c'était exactement de là que venaient de nombreux pouvoirs magiques. Le suaire était ancien et considéré comme spécial, et les gens y croyaient. Cela seul pouvait suffire à lui conférer un certain pouvoir.

— Certaines personnes pourraient penser autrement, dis-je.

— Bien sûr, admit-il. C'est pourquoi votre connaissance des cercles occultes locaux pourrait se révéler inestimable.

Je hochai la tête tout en réfléchissant. Il pouvait s'agir de quelque chose de tout à fait ordinaire. Quelqu'un pouvait avoir volé un vieux bout de tissu pour le revendre à un taré persuadé qu'il s'agissait d'un drap de lit magique. Il se pouvait que le suaire ne soit que symbolique, une antiquité, une biscotte historique – croquante mais au final sans réelle consistance.

Bien entendu, il y avait également la possibilité que le saint suaire soit réel. Qu'il ait *vraiment* été en contact avec le corps du Fils de Dieu lorsque ce dernier avait été ramené d'entre les morts. Je repoussai cette idée.

Quels que soient l'auteur et la raison du vol, si le suaire était effectivement un objet spécial magiquement parlant, cela pouvait nous mener vers des choses nettement plus sinistres. Parmi toutes les entités étranges, sombres ou malfaisantes capables de s'enfuir avec le suaire, je n'en voyais aucune susceptible d'en faire quelque chose de réjouissant. Toutes sortes d'intérêts surnaturels pouvaient être en jeu.

Même en écartant cette possibilité, traquer le suaire parmi les mortels semblait bien dangereux. John Marcone était peut-être déjà impliqué, de même que la police de Chicago. Sans

parler d'Interpol et du FBI, probablement. Même sans pouvoirs surnaturels, lorsqu'il s'agit de trouver des gens, les flics sont méchamment doués. Il y avait de bonnes chances pour qu'ils localisent les voleurs et récupèrent le suaire dans les jours à venir.

Mes yeux passèrent des photos à la liasse de billets et je songeai au nombre de factures que je pourrais payer grâce au bon gros versement du père Vincent. Si j'avais de la chance, je n'aurais peut-être même pas à risquer ma peau pour obtenir l'argent en récupérant le suaire.

C'est ça.

J'y croyais dur comme fer.

J'empochai l'argent. Puis je pris également les photos.

— Comment puis-je vous contacter ?

Le père Vincent écrivit un numéro de téléphone sur le papier à en-tête de l'hôtel et me le passa.

— Tenez. C'est mon répondeur pour la durée de mon séjour en ville.

— Très bien. Je ne peux pas vous promettre du concret mais je vais voir ce que je peux faire.

Le père Vincent se leva.

— Merci, monsieur Dresden. Le père Forthill n'a pas tari d'éloges à votre sujet, vous savez.

— Il est beau joueur, dis-je en me levant.

— Si vous voulez bien m'excuser, j'ai des rendez-vous à honorer.

— Je n'en doute pas. Voici ma carte, si vous avez besoin de me contacter.

Je lui remis ma carte de visite, lui serrai la main et m'en allai. Arrivé à la Coccinelle, j'ouvris le coffre pour remettre le fusil à pompe à sa place après avoir retiré la cartouche de la chambre. Puis j'en sortis un morceau de bois un peu plus long que mon avant-bras sur lequel étaient gravés des runes et des symboles qui m'aidaient à canaliser bien plus précisément ma magie. Je déposai ma veste de costume par-dessus le fusil et fouillai dans mes poches jusqu'à ce que j'en retire un bracelet d'argent sur lequel oscillaient une dizaine de minuscules petits boucliers médiévaux. Je le passai à mon poignet gauche, glissai

un anneau d'argent à ma main droite, puis saisis mon bâton de combat et le posai à côté de moi sur le siège en m'installant.

Entre cette nouvelle affaire, le tueur de l'organisation et le défi du duc Ortega, je voulais être absolument certain de ne pas me faire surprendre avec mon pantalon magique sur les chevilles, si vous voyez ce que je veux dire.

Je ramenai la Coccinelle jusque chez moi. Je loue l'appartement du rez-de-chaussée d'une énorme et vieille maison. Lorsque j'arrivai enfin, il était plus de minuit et, en cette fin février, l'air était moucheté de quelques flocons d'une neige humide qui ne tiendrait pas une fois au sol.

La montée d'adrénaline due au *Larry Fowler Show* et à l'attaque des hommes de main s'était dissipée, me laissant endolori, fatigué et inquiet. Je sortis de la voiture, déterminé à aller me coucher pour pouvoir me lever tôt et me mettre au travail sur le dossier du père Vincent.

Je perçus une soudaine sensation de froid, une vague d'énergie et deux bruits sourds provenant de l'escalier menant à mon appartement qui me firent changer d'avis.

Je tirai mon bâton de combat et préparai le bracelet-bouclier à mon poignet gauche, mais avant que j'aie pu m'approcher de l'escalier, deux silhouettes entremêlées s'envolèrent depuis les marches et atterrissent lourdement sur le sol à moitié gelé à côté du parking en gravillons. Elles luttèrent, roulant sur elles-mêmes, jusqu'à ce que l'une des formes sombres fasse passer une jambe sous la silhouette qui se tenait au-dessus d'elle, la repoussant de toutes ses forces.

La deuxième silhouette voltigea à plus de cinq mètres avant de retomber sur le gravier dans un bruit sourd accompagné d'une douloureuse expiration. Puis elle se releva et s'enfuit à toutes jambes.

Bouclier brandi, je m'avançai avant que l'intrus restant ait pu se redresser. Je concentrai ma volonté dans mon bâton de combat, illuminant les runes qui le décoraient d'un éclat écarlate. Du feu se mit à luire à l'extrémité du bâton, devenu aussi lumineux qu'une balise routière. Mais je retins la frappe tout en m'approchant pour pointer le bout de mon arme sous le nez de l'intrus.

— Un geste et vous êtes cuit.

La lumière rouge révéla la forme d'une femme.

Elle portait un jean, un blouson de cuir noir, un tee-shirt blanc et des gants. Ses longs cheveux noirs étaient rassemblés en queue-de-cheval. Des yeux sombres et obliques me lançaient un regard provocant sous le couvert de leurs longs cils. Son beau visage affichait une expression d'amusement prudent.

Mon cœur se mit à battre sous l'effet d'une excitation et d'une douleur soudaines.

— Eh bien, dit Susan en regardant fixement le bâton rougeoyant devant son visage, j'avais entendu parler de retrouvailles tout feu tout flamme, mais là c'est un peu exagéré, non ?

## Chapitre 4

Susan.

Mon cerveau disjoncta pendant dix bonnes secondes tandis que j'observais mon ex-petite amie. Je percevais l'odeur de ses cheveux, le parfum discret qu'elle portait, mélangé à l'odeur de cuir neuf de son blouson et à une autre nouvelle senteur... peut-être un nouveau savon. Ses yeux noirs me contemplaient, incertains, nerveux. Elle arborait une fine coupure sur le côté de sa bouche, d'où s'écoulaient de petites gouttes de sang qui paraissaient noires dans la lumière rouge du feu de mon bâton de combat.

— Harry, souffla Susan à mi-voix. Harry, tu me fais peur.

Je me forçai à dissiper le choc de la surprise et baissai mon bâton pour me rapprocher d'elle.

— Bon sang, Susan ! Est-ce que tout va bien ?

Je lui tendis la main, qu'elle saisit pour se relever avec aisance. De ses doigts émanait une chaleur fiévreuse et des volutes de vapeur hivernale montaient de sa peau.

— Quelques bleus, dit-elle. Je survivrai.

— Qui était-ce ?

Susan jeta un coup d'œil dans la direction par laquelle son adversaire s'était enfui et secoua la tête.

— Cour Rouge. Je n'ai pas pu voir son visage.

Je la regardai en clignant des yeux, incrédule.

— Tu as fait fuir un vampire ? À toi seule ?

Elle me lança un sourire mêlant fatigue et un certain plaisir. Elle n'avait toujours pas lâché ma main.

— J'ai fait du sport.

Je continuai à scruter les alentours et j'étendis mes cinq sens pour tenter de détecter une trace de l'énergie dérangeante qui accompagnait les Rouges. Rien.

— Il est parti, annonçai-je. Mais nous ne devrions pas rester ici.

— Rentrons, alors.

J'allais acquiescer mais je fis une pause. Un horrible soupçon m'étreignit. Je lâchai sa main et fis un pas en arrière.

Une ride apparut entre les sourcils de Susan.

— Harry ?

— L'année a été rude, dis-je. J'ai envie de discuter, mais je ne t'invite pas à entrer.

L'expression de Susan oscilla entre tristesse et compréhension. Elle croisa les bras sur sa poitrine et hocha la tête.

— Non, je comprends. Et tu as raison d'être prudent.

Je fis un autre pas en arrière puis me dirigeai vers ma porte renforcée d'acier. Susan me suivit, à quelques pas de distance sur mon flanc, afin de rester dans mon champ de vision. Je descendis l'escalier et déverrouillai la porte. Puis j'employai ma volonté pour désactiver temporairement les sortilèges protecteurs placés sur ma maison qui combinaient l'équivalent d'une mine terrestre et d'une alarme anticambrioleurs.

J'entrai, jetai un coup d'œil au bougeoir au mur près de la porte et marmonnai :

— *Flickum bicus*.

Je sentis un minuscule élan d'énergie s'échapper de mon être, et la chandelle s'alluma pour éclairer mon appartement d'un éclat orange et tamisé.

On aurait pu décrire mon domicile comme une caverne composée de deux salles. La plus grande constituait mon lieu de vie. Des étagères de bibliothèque recouvrant l'essentiel des murs et, là où ce n'était pas le cas, j'avais accroché deux ou trois tapisseries et un poster original de *Star Wars*. J'avais étalé des tapis un peu partout au sol. Il y avait de tout. Les tapis navajo faits maison encadraient une vaste étendue noire dominée par le visage d'Elvis, large de soixante bons centimètres. Comme pour la Coccinelle, j'imagine que certains auraient pu qualifier cet ensemble de tapis dépareillés d'« éclectique ». J'y voyais surtout des trucs sur lesquels marcher plutôt que de me geler les pieds sur un sol de pierre glacé.

Mes meubles étaient dans le même esprit, la plupart achetés d'occasion. Rien n'était coordonné, mais les fauteuils étaient tous suffisamment confortables lorsqu'il s'agissait de s'avachir dedans et mon éclairage restait suffisamment tamisé pour me permettre d'ignorer leur apparence.

Une petite alcôve accueillait un évier, une glacière et un garde-manger. Dans la cheminée, le bois avait été noirci par les flammes mais je savais que le feu couvait encore sous les cendres. Une porte menait vers la minuscule chambre à coucher et la salle de bains. L'endroit était sans doute fait de bric et de broc, mais il était propre et bien tenu.

Je me tournai pour faire face à Susan, sans ranger mon bâton de combat. Les créatures surnaturelles ne peuvent pas passer le seuil d'une maison facilement, à moins d'y être invitées par un résident légitime. Bien des bestioles sont capables d'adopter une fausse apparence et il n'était pas inconcevable que l'une d'elles ait décidé de m'approcher en prétendant être Susan.

Un être surnaturel aurait beaucoup de mal à passer le seuil sans y être invité. S'il s'agissait d'un caméléon quelconque plutôt que de Susan, ou si, Dieu m'en préserve, Susan avait complètement rejoint le camp des vampires, elle ne pourrait pas entrer. S'il s'agissait de la vraie Susan, tout se passerait bien. Passer le seuil, en tout cas, ne lui ferait rien. Mais être l'objet des soupçons paranoïaques de son ex-petit ami pourrait causer quelques dégâts.

D'un autre côté, c'était la guerre et Susan ne serait sans doute pas très heureuse d'apprendre que je m'étais fait tuer. La prudence semblait préférable au fait de me retrouver vidé de mon sang.

Susan ne s'arrêta pas devant la porte. Elle entra, se retourna pour fermer et verrouiller la porte, puis demanda :

— Ça te suffit ?

Ça me suffisait. Un vaste soulagement, accompagné d'une soudaine explosion d'émotion brute, traversa mon être. C'était comme se réveiller après des jours de détresse pour s'apercevoir que la douleur avait disparu. Là où il n'y avait eu que de la peine, il n'y avait soudain plus rien. Et d'autres émotions se

précipitèrent pour remplir le vide. L'excitation, pour commencer, cette frémissante nervosité adolescente qui accompagne l'espoir. Comme une vague d'émoi fiévreux où la joie et le bonheur s'entremêlent en une douce euphorie.

Et dans l'ombre de celles-ci, quelques trucs un peu plus sombres mais néanmoins bien vivants. Le pur plaisir sensuel de sentir son odeur, de contempler de nouveau son visage et sa chevelure sombre. J'avais besoin de sentir sa peau sous mes doigts, de la sentir pressée contre moi.

C'était plus qu'un simple besoin, c'était une faim dévorante. À présent qu'elle se tenait là devant moi, j'avais besoin d'elle, en entier, autant que j'avais besoin de boire, de manger, de respirer, si ce n'est plus. J'eus envie de le lui dire, de lui faire savoir ce que sa présence signifiait pour moi. Mais je n'ai jamais été très doué pour m'exprimer verbalement.

Le temps que Susan se retourne une nouvelle fois, j'étais déjà pressé contre elle. Elle eut un petit hoquet de surprise, mais je me penchai doucement vers elle en appuyant ses épaules contre la porte.

J'appliquai ma bouche contre la sienne : ses lèvres étaient douces, sucrées, chaudes comme les braises. Elle se raidit l'espace d'une seconde, puis émit un grognement sourd en passant ses bras autour de mon cou et de mes épaules pour me rendre mon baiser. Je la sentais contre moi, sa minceur, sa force, sa douceur et la trop grande chaleur de son corps. Ma faim s'intensifia, de même que le baiser, ma langue touchant la sienne, légèrement taquine. Elle répondit aussi ardemment que moi, ses lèvres presque désespérées, et des gémissements rauques firent vibrer ma bouche en même temps que la sienne. Je me sentis pris d'un léger vertige, désorienté. Quelque chose en moi me mit en garde contre cette sensation, mais je ne fis que me coller plus fort à elle.

Je fis glisser une main sur sa hanche, sous le blouson, et remontai sous le tee-shirt qu'elle portait pour enlacer sa taille douce et nue. Je l'attirai à moi avec force et elle réagit de même, sa respiration chaude et haletante, une jambe levée et plaquée contre la mienne, s'enroulant légèrement autour de mon mollet pour me tirer vers elle. J'amenai ma bouche vers sa gorge, ma

langue goûtant sa peau, et elle se cambra vers moi, exposant un peu plus de son épiderme. Je traçai une ligne de baisers en direction de son oreille en la mordillant gentiment, provoquant une onde de choc frissonnante qui la fit trembler contre moi tandis que sa gorge émettait les halètements d'un besoin de plus en plus violent. Je retrouvai le chemin de ses lèvres affamées et ses doigts se refermèrent sur mes cheveux, m'attirant brusquement à elle.

La sensation de vertige s'intensifia. Une sorte de pensée cohérente survola rapidement ce qu'il me restait de conscience. Je tentai de la saisir mais le baiser rendait vaine toute tentative. Le désir et l'envie avaient tué ma raison.

Un sifflement soudain me fit sursauter et je m'arrachai brusquement au contact de Susan en regardant autour de moi, affolé.

Mister, mon chat à la queue écourtée et couvert de cicatrices de guerre, avait bondi sur les pierres devant la cheminée, ses grands yeux verts lumineux fixés sur Susan. Mister pèse près de quinze kilos, et quinze kilos de chat, ç'a une capacité à faire un bruit proprement incroyable.

Susan frissonna et posa la paume de sa main contre ma poitrine, tout en détournant son visage du mien. Elle me repoussa, doucement, sans insistance. Mes lèvres brûlaient d'envie de retrouver les siennes, mais je fermai les yeux et pris plusieurs inspirations profondes et tremblantes. Puis je m'écartai d'elle. J'avais eu l'intention de faire renaître le feu – non, pas ce feu-là, le véritable feu – mais la pièce oscillait dangereusement et j'eus du mal à me laisser maladroitement tomber dans un fauteuil.

Mister sauta sur mes genoux, plus légèrement qu'il semblait être en mesure de le faire, et frotta son museau contre ma poitrine en émettant un ronronnement. Je levai gauchement la main pour le caresser et, après quelques minutes, la pièce cessa de tournoyer.

— Par tous les diables, qu'est-ce qui vient de se passer ? marmonnai-je.

Susan émergea des ombres et traversa la pièce éclairée à la bougie pour se saisir du tisonnier. Elle agita les cendres, trouva

quelques braises d'un rouge orangé, puis entreprit d'ajouter du bois qu'elle prit dans le vieux seau à charbon en fer près de la cheminée.

— Je pouvais te sentir..., dit-elle au bout d'une minute. Je pouvais te sentir sombrer. C'était... (Elle frissonna.) C'était agréable.

Oh que oui ! Et j'aurais parié que ç'aurait été plus agréable encore si tous ces vêtements n'avaient pas fait obstacle. Mais à voix haute, je me contentai de dire :

— Sombrer ?

Elle me regarda par-dessus son épaule avec une expression difficile à déchiffrer.

— Le venin, dit-elle à voix basse. Ils appellent ça « le Baiser ».

— J'imagine qu'on ne peut pas leur en vouloir. Ça sonne bien mieux que « la bave narcotique ».

Certaines parties de mon être réclamaient l'arrêt de cette discussion sans intérêt et la reprise immédiate d'une gamme de pensées qui mènerait à un effeuillage de vêtements à travers toute la pièce. Je les ignorai.

— Je me souviens. Lorsque... lorsque nous nous sommes embrassés avant que tu partes. J'ai cru l'avoir imaginé.

Susan secoua la tête et s'assit sur les pierres devant la cheminée, le dos droit et les mains repliées entre ses genoux. Les flammes se mirent à enfler tandis que le petit bois récemment ajouté prenait feu. Mais bien que la lumière du foyer s'enroule autour d'elle en longues bandes dorées, son visage restait dans l'ombre.

— Non. Ce que m'a fait Bianca m'a déjà changée, de plusieurs façons. Physiquement, je suis plus forte maintenant. Mes sens sont plus aiguisés. Et il y a...

Elle se tut.

— ... le Baiser, murmurai-je.

Mes lèvres n'appréciaient guère le mot. Elles préféraient largement l'acte en lui-même. Je les ignorai, elles aussi.

— Oui, admit-elle. Pas à la façon dont ils peuvent le faire. Moins puissant. Mais bien là.

Je me passai une main sur le visage.

— Tu sais de quoi j'ai besoin ? (Soit d'une Susan nue, ondulante et pleine de désir, soit d'une douche à l'azote liquide.) Une bière. Tu en veux une ?

— Pas maintenant, dit-elle. Je ne crois pas que ce serait une bonne idée de baisser la garde pour l'instant.

J'opinai du chef, me levai et me rendis jusqu'au réfrigérateur. Une authentique glacière à l'ancienne qui tourne à la bonne vieille glace et non au fréon. Je sortis une bouteille brun foncé de la bière faite maison de Mac et l'ouvris avant d'en prendre une longue gorgée. Mac aurait été horrifié de me voir boire sa bière froide, lui qui était si fier de préparer sa boisson à la façon du vieux continent. Mais j'en conservais toujours quelques-unes à cet endroit, pour les moments où j'avais envie d'une bière fraîche. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Je suis un magicien illettré, barbare et américain. Je vidai une bonne moitié de la bouteille puis la pressai contre mon front.

— Bon, dis-je, j'imagine que tu n'es pas venue ici pour...

— ... t'arracher tous tes vêtements et me servir sans vergogne de toi ? suggéra Susan.

Sa voix avait recouvré son calme, mais je perçus la note sourde de sa propre faim. Je ne savais pas si je devais me sentir troublé ou encouragé.

— Non, Harry, reprit-elle. Ce n'est pas... Ce n'est pas quelque chose que je peux me permettre de faire avec toi. Même si nous en avons tous les deux très envie.

— Pourquoi pas ? demandai-je.

Je connaissais déjà la réponse mais les mots avaient bondi de mon cerveau jusqu'à mes lèvres avant que je puisse les arrêter. Je jetai un regard soupçonneux à la bière.

— Je ne veux pas perdre le contrôle, répondit Susan. Jamais. Avec personne. Et particulièrement pas avec toi. (Il y eut un silence durant lequel seul le feu se fit entendre.) Harry, ça me tuerait de te faire du mal.

*Pour être exact, songeai-je, cela me tuerait sans doute aussi. Pense à elle au lieu de penser à toi, Harry. Ressaisis-toi. C'est juste un baiser. Laisse filer.*

Je bus le reste de ma bière, ce qui était loin d'égaler d'autres choses que j'avais pu faire avec ma bouche précédemment dans

la soirée. Je vérifiai le contenu du frigo puis demandai à Susan :

— Un Coca ?

Elle acquiesça tout en regardant autour d'elle. Son regard hésita sur le dessus de cheminée, où j'avais placé les quatre cartes que j'avais reçues d'elle, ainsi que la petite boîte à bijoux grise contenant la petite bague de rien du tout qu'elle avait refusée.

— Quelqu'un d'autre habite ici maintenant ?

— Non. (Je saisiss deux canettes et m'approchai pour lui en donner une.) Pourquoi tu me demandes ça ?

— Tout est si bien rangé, dit-elle. Et tes vêtements sentent l'adoucissant. Tu n'as jamais utilisé d'adoucissant de ta vie.

— Oh ! ça. (Mieux vaut éviter de raconter aux gens que des fées s'occupent de votre ménage, sans quoi ils se fâchent et s'en vont.) J'utilise une espèce de service à domicile.

— J'ai cru comprendre que tu avais été trop occupé pour faire le ménage toi-même, dit Susan.

— Je gagne simplement ma vie.

Elle sourit.

— J'ai entendu dire que tu avais sauvé le monde d'une sorte de malédiction. C'est vrai ?

Je fis tourner ma boisson entre mes doigts.

— En quelque sorte.

Susan se mit à rire.

— Comment fait-on pour en quelque sorte sauver le monde ?

— Je ne l'ai sauvé que d'une manière comparable à Greenpeace. Si j'avais raté mon coup, il aurait pu y avoir une tempête d'ampleur historique, mais je ne crois pas que qui que ce soit aurait remarqué les véritables dégâts avant trente ou quarante ans. Les changements climatiques prennent du temps.

— C'a l'air plutôt effrayant, répondit Susan.

Je haussai les épaules.

— J'essayais surtout de sauver mes propres miches. Le monde venait en deuxième position. Peut-être que je deviens cynique. J'ai l'impression que la seule chose que j'aie accomplie, c'est d'empêcher les fées de mettre la planète en l'air pour que nous puissions mieux le faire nous-mêmes.

Je me rassis dans le fauteuil et nous ouvrîmes nos canettes

de soda et bûmes en silence pendant quelques instants. Mon cœur finit par arrêter de battre la chamade.

— Tu me manques, finis-je par dire. Et c'est pareil pour ta rédactrice en chef. Elle m'a appelé il y a deux semaines en disant que tes articles avaient cessé de lui parvenir.

Susan hocha la tête.

— C'est l'une des raisons qui font que je suis ici. Je lui dois plus qu'une lettre ou un coup de fil.

— Tu vas démissionner ? demandai-je.

Elle acquiesça.

— Tu as trouvé autre chose ?

— On peut dire ça, répondit-elle. (Elle repoussa ses cheveux d'un geste de la main.) Je ne peux pas tout te raconter maintenant.

Je fronçai les sourcils. D'aussi longtemps que je m'en souvienne, Susan avait toujours été motivée par sa passion pour la découverte de la vérité et son désir de la partager avec les autres. Son travail aux *Arcanes* était né de son refus entêté de nier les choses qu'elle percevait comme vraies, même si cela paraissait dément. Elle faisait partie de ces rares personnes capables de s'arrêter pour réfléchir sérieusement aux choses, même à ce qui relevait de l'étrange ou du surnaturel, au lieu de les rejeter en bloc. C'était la raison pour laquelle elle avait commencé à bosser pour les *Arcanes*. C'était la raison pour laquelle elle m'avait rencontré, au départ.

— Tout va bien ? demandai-je. Est-ce que tu as des ennuis ?

— Globalement, non, répondit-elle. Mais toi, oui. C'est pour ça que je suis ici, Harry.

— Que veux-tu dire ?

— Je suis venue t'avertir. La Cour Rouge...

— ... a envoyé Paolo Ortega pour me défier. Je sais.

Elle soupira.

— Mais tu ne sais pas dans quoi tu mets les pieds. Harry, Ortega est l'un des nobles les plus dangereux de leur Cour. C'est un seigneur de guerre. Il a tué une demi-douzaine de gardiens du Conseil Blanc en Amérique du Sud depuis le début de la guerre. Et c'est lui qui a planifié et exécuté l'attaque sur Arkhangelsk l'année dernière.

En entendant ces mots, je me redressai et devins blême.

— Comment sais-tu cela ?

— Je suis reporter d'investigation, Harry. J'ai enquêté.

Je jouai avec ma canette tout en fronçant les sourcils.

— Quoi qu'il en soit, il est venu ici pour me proposer un duel.

Un combat à la loyale. S'il est sérieux, je vais l'affronter.

— Il y a d'autres choses que tu dois savoir.

— Comme quoi ?

— L'opinion d'Ortega à propos de cette guerre n'est pas celle de la majorité des membres de la Cour Rouge. Quelques-uns des vampires les plus haut placés soutiennent sa manière de voir. Mais la plupart d'entre eux aiment l'idée d'effusions de sang permanentes. Et aussi celle d'une guerre destinée à éradiquer le Conseil Blanc. Ils se disent que s'ils peuvent se débarrasser définitivement des magiciens, ils n'auront plus à se soucier de rester discrets à l'avenir.

— Et qu'est-ce que ç'a à voir avec le reste ?

— Réfléchis, me dit Susan. Harry, le Conseil Blanc ne mène cette guerre qu'à contrecœur. S'il disposait d'une excuse acceptable, il y mettrait fin. C'est le plan d'Ortega. Il t'affronte, il te tue et ensuite le Conseil Blanc demande la paix. Il fera une concession quelconque qui n'impliquera pas la mort de l'un de ses membres et la messe sera dite. Fin de la guerre.

Je clignai plusieurs fois des paupières.

— Comment as-tu découvert... ?

— Allô Harry, ici la Terre ! Je te l'ai dit, j'ai enquêté.

Je fronçai les sourcils jusqu'à avoir mal entre les deux yeux.

— D'accord, d'accord. Eh bien, en ce qui concerne son plan, j'imagine que ça sonne bien, dis-je. Excepté le moment où je meurs.

Elle me gratifia d'un petit sourire.

— Le gros des troupes de la Cour Rouge préféreraient que tu continues à respirer. Tant que tu es vivant, ils ont une raison de poursuivre la guerre.

— Génial, dis-je.

— Ils tenteront de mettre leur grain de sel dans n'importe quel duel. J'ai pensé que tu devais être prévenu.

Je hochai la tête.

— Merci, dis-je. Je vais...

Juste à ce moment-là, quelqu'un frappa fermement à ma porte. Susan se raidit et se leva, le tisonnier à la main. Je me redressai un peu plus lentement puis j'ouvris un tiroir de la table de chevet à côté du fauteuil et en tirai le revolver que je gardais chez moi, un gros engin façon Dirty Harry qui pesait dans les trois tonnes. Je pris également une longueur de corde en soie d'environ un mètre que je passai par-dessus mes épaules afin de pouvoir la retirer prestement en cas de nécessité.

Je pris l'arme à deux mains, la pointai vers le sol, tirai le chien en arrière et lançai vers la porte :

— Qui est-ce ?

Il y eut un moment de silence, puis une voix masculine et calme demanda :

— Est-ce que Susan Rodriguez est là ?

Je jetai un coup d'œil à Susan. Elle se raidit, droite comme un I, le regard plein de colère, mais elle reposa le tisonnier sur son support, près de la cheminée. Puis elle me fit signe :

— Range ça, dit-elle. Je le connais.

Je remis en place le chien du revolver mais je ne rangeai pas l'arme tandis que Susan s'approchait de la porte et l'ouvrait.

L'être humain le plus insipide que j'aie jamais vu se tenait sur le seuil. Il faisait dans les un mètre soixante-quinze. Il avait des cheveux d'un brun moyen, avec des yeux de la même teinte ambiguë. Il portait un jean, un blouson brun à la coupe ordinaire et des tennis usagées. Son visage était quelconque, ni laid ni plaisant. Il n'avait pas l'air particulièrement fort, ni lâche, ni malin, ni quoi que ce soit d'autre en particulier.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-il à Susan, sans préambule.

Sa voix était comme le reste de sa personne, à peu près aussi excitante qu'une déclaration d'impôts.

— Je t'avais dit que j'irais lui parler, répondit Susan.

— Tu aurais pu téléphoner, indiqua l'homme. Ceci ne rime à rien.

— Salut, lançai-je d'une voix forte en me rapprochant de ma porte d'entrée. (Je dominais largement M. Insipide et j'avais un gros flingue à la main, même s'il restait pointé vers le sol.) Je m'appelle Harry Dresden.

Il me scruta de la tête aux pieds avant de se tourner vers Susan. Celle-ci soupira.

— Harry, je te présente Martin.

— Bonjour Martin, dis-je. (Je fis passer mon arme dans mon autre main et lui tendis celle que je venais de libérer.) Heureux de vous rencontrer.

Martin regarda fixement ma main avant de lâcher :

— Je ne serre pas les mains.

C'était apparemment toute l'interaction verbale que je méritais, car son regard revint vers Susan.

— Nous devons nous lever tôt.

Nous ? Nous ?

Je regardai Susan, qui rougit d'embarras. Elle jeta à Martin un regard noir avant de me dire :

— Je dois partir, Harry. J'aurais aimé rester plus longtemps.

— Attends, dis-je.

— J'aimerais pouvoir, dit-elle. Je tâcherai de t'appeler avant que nous partions.

Le grand retour de ce « *nous* ».

— Partir ? Susan...

— Je suis désolée.

Elle se mit sur la pointe des pieds et m'embrassa sur la joue de ses lèvres trop chaudes et trop douces. Puis elle s'en alla, en bousculant Martin juste assez fort pour l'obliger à faire un pas en arrière pour maintenir son équilibre.

Martin me fit un signe de tête et sortit à son tour. Après les avoir suivis des yeux pendant une minute, je les vis monter dans un taxi dans la rue.

« Nous ».

— Merde, marmonnai-je avant de retourner chez moi.

Je claquaï la porte derrière moi, j'allumai une bougie puis je me dirigeai d'un pas lourd vers ma petite salle de bains et fis couler la douche. L'eau semblait à peine plus chaude que de la neige fondu mais je me déshabillai et entrai malgré tout sous la douche tandis que mijotaient en moi plusieurs variétés de frustration.

« Nous ».

Nous, nous, nous. Ce qui impliquait elle et quelqu'un d'autre,

ensemble. Quelqu'un qui n'était pas moi. Était-ce possible ? Susan, avec le Vengeur pédant, là ? Ça ne collait pas. Je veux dire, bon sang, ce type était tellement morne. Ennuyeux. Blasé.

Et peut-être stable.

*Sois honnête, Harry. Tu es peut-être intéressant. Voire excitant. Mais stable, pas vraiment.*

Je plaçai ma tête sous l'eau glacée et l'y laissai. Susan n'avait pas dit qu'ils étaient ensemble. Et lui non plus. Je veux dire, ça ne pouvait pas être la raison pour laquelle elle avait mis fin au baiser. Elle avait une vraie bonne raison de le faire, après tout.

Cela dit, ce n'était pas comme si nous étions toujours ensemble. Elle était partie depuis plus d'un an.

Beaucoup de choses peuvent changer en un an.

Mais pas sa bouche. Ni ses mains. Ni les courbes de son corps. Ni la sensualité qui couvait dans ses yeux. Ni les petits bruits qu'elle émettait en se cambrant contre moi, son corps me suppliant de...

Je baissai les yeux sur mon anatomie, soupirai et réglai le robinet d'eau froide au maximum.

Je sortis de la douche, la peau flétrie et toute bleue, puis me séchai et filai au lit.

J'avais tout juste réussi à réchauffer suffisamment les couvertures pour arrêter de frissonner lorsque mon téléphone sonna.

Je poussai un juron sulfureux, quittai mon lit pour retourner dans l'air glacé, saisis le téléphone et grognai :

— Quoi ?! (Puis, au cas où c'aurait été Susan, je me forçai à prendre un ton calme pour ajouter :) Je veux dire, allô ?

— Désolée de te réveiller, Harry, lança Karrin Murphy.

Elle dirigeait le bureau des Enquêtes spéciales de la police de Chicago. Le B.E.S. s'occupait de tous les crimes qui échappaient aux filets des autres services, de même que des affaires vraiment puantes dont personne d'autre ne voulait. Le résultat était que ses agents se retrouvaient à fourrer leur nez dans toutes sortes de choses difficiles à expliquer. Leur travail consistait à s'assurer que les choses étaient prises en main et que le tout trouvait naturellement son chemin dans un rapport écrit final.

Murphy faisait occasionnellement appel à moi en tant que

consultant lorsqu'elle se retrouvait avec sur les bras quelque chose de délicat qu'elle ne savait pas comment gérer. Cela faisait un moment que nous bossions ensemble et Murphy en était arrivée à un point où elle et le B.E.S. pouvaient s'occuper de la racaille surnaturelle ordinaire. Mais, de temps à autre, elle tombait sur un cas où elle séchait. Ça faisait longtemps qu'elle avait enregistré mon numéro de téléphone sur une touche de raccourci.

— Murph, dis-je. Quoi de neuf ?

— Une affaire non officielle, dit-elle. J'aimerais avoir ton avis sur quelque chose.

— « Non officielle » veut dire « non payée », j'imagine, dis-je.

— Tu serais d'accord pour un job payé au résultat ? (Elle fit une pause, puis ajouta :) Ça pourrait être important pour moi.

Après tout... Ma nuit était plus ou moins flinguée, de toute façon.

— Où veux-tu que je te retrouve ?

— À la morgue du Cook County, répondit Murphy. J'ai un cadavre à te montrer.

## Chapitre 5

Il n'y a jamais de fenêtres dans une morgue. En fait, si la topographie le permet, les morgues ne sont que très rarement construites au-dessus du sol. J'imagine que c'est en partie parce qu'il doit être plus simple de réfrigérer un paquet de chambres froides de la taille d'un cercueil dans une salle isolée au creux de la terre. Mais ça ne peut pas être la seule explication. Être sous la terre, c'est bien plus qu'une question d'altitude. C'est là que les choses mortes se doivent d'être. Les tombes se trouvent sous la terre. Ainsi que l'enfer, la géhenne, le Tartare et une dizaine d'autres supposés lieux de vie après la mort.

Peut-être que ça raconte quelque chose à propos des gens. Peut-être que pour nous, « sous la terre » a une signification aussi subtile que profonde. Peut-être que le niveau du sol nous fournit une sorte de frontière symbolique, une construction artificielle qui nous rappelle que nous sommes en vie. Peut-être que cela nous aide à repousser l'ombre de la mort loin de notre vie.

J'habite dans un appartement aménagé dans une cave, et ça me plaît. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire à mon sujet ?

Sans doute que j'analyse un peu trop les choses.

— Tu as l'air pensif, me lança Murphy.

Nous descendions le long d'un couloir d'hôpital désert en direction de la morgue du Cook County. Nous avions dû faire un grand détour pour m'éviter de passer par les zones hébergeant d'importants équipements médicaux. Mon cache-poussière en cuir chuchotait autour de mes jambes au fil de mes pas. Mon bâton de combat martelait ma cuisse en rythme ; je l'avais noué à l'intérieur du cache-poussière. J'avais troqué mon pantalon contre un jean et mes chaussures de ville contre des bottes de randonnée.

Murphy n'avait pas du tout l'air d'une valkyrie chasseuse de monstres. Elle évoquait plutôt la petite sœur de quelqu'un. Elle faisait un mètre cinquante et des poussières pour moins de cinquante kilos et était bâtie comme une athlète, tout en muscles souples. Ses cheveux blonds coupés court sur la nuque formaient une frange au-dessus de ses yeux bleus. Elle portait des vêtements plus élégants que d'habitude, un chemisier marron avec un tailleur-pantalon gris, et arborait un maquillage plus prononcé qu'à l'accoutumée. Une apparence très professionnelle, jusqu'au bout des ongles.

Cela étant dit, Murphy restait une valkyrie chasseuse de monstres. C'était la seule personne dont j'aie jamais entendu parler à en avoir tué un à l'aide d'une tronçonneuse.

— J'ai dit que tu avais l'air pensif, Harry, répéta-t-elle un peu plus fort.

Je secouai la tête en lui répondant :

— Je n'aime pas les hôpitaux.

— Les morgues me font baliser, admit-elle. Les morgues et les chiens.

— Les chiens ?

— Je ne parle pas des beagles ou des épagneuls, évidemment. Juste des gros chiens.

Je hochai la tête.

— J'aime bien les chiens. Ils font un bon casse-croûte pour Mister.

Murphy me gratifia d'un sourire.

— Je t'ai déjà vu effrayé. Ça ne te donne pas cette tête-là.

— Et je fais quelle tête ?

Murphy fit la moue, comme si elle choisissait soigneusement ses mots.

— Tu as l'air inquiet. Et frustré. Et coupable. D'un point de vue romantique, tu vois le genre.

Je lui jetai un coup d'œil ironique avant d'acquiescer.

— Susan est en ville.

Murphy émit un sifflement.

— Waouh ! Elle... va bien ?

— Ouais. Autant qu'il lui est possible d'aller bien.

— Alors pourquoi est-ce que tu as l'air d'avoir avalé un truc

qui se débattait encore ?

— Je haussai les épaules.

— Elle est venue pour démissionner de son travail. Et elle était accompagnée.

— Un *mec* ? demanda Murphy.

— Ouais.

Elle fronça les sourcils.

— Juste accompagnée, ou bien *accompagnée* ?

Je secouai la tête.

— Juste accompagnée, je pense. Je ne sais pas.

— Elle lâche son job ?

— Apparemment. On est censés se reparler, à ce que j'ai compris.

— C'est ce qu'elle t'a dit ?

— Elle a dit qu'elle me contacterait et qu'on discuterait.

Les yeux de Murphy s'étrécirent et elle dit :

— Ah, elle t'a dit ça !

— Hein ? dis-je en me tournant vers elle.

Elle leva les deux mains, paumes vers l'avant.

— Ce ne sont pas mes affaires.

— Par les cloches de l'enfer, Murph !

Elle soupira et évita de lever les yeux vers moi et resta silencieuse un moment. Finalement, elle déclara :

— On ne donne pas rendez-vous à un type pour une conversation qui finira bien, Harry.

Je contemplai son profil un moment, puis regardai mes pieds d'un air méchant pendant quelques instants. Personne n'ajouta plus rien.

Nous arrivâmes à la morgue. Murphy pressa un bouton sur le mur et se tourna vers un interphone près de la porte pour annoncer :

— C'est Murphy.

Une seconde plus tard, la porte émit un bourdonnement et cliqueta. Je l'ouvris et la tins pour laisser passer Murphy. Elle me lança un regard perplexe avant d'entrer. Murphy ne réagit jamais très bien à la galanterie.

La morgue était semblable à toutes celles que j'avais déjà pu voir, froide, propre et éclairée par de fortes lumières

fluorescentes. Les portes des compartiments réfrigérés s'alignaient sur un mur. Une table d'autopsie occupée s'élevait au centre de la pièce, un drap blanc recouvrant le sujet. Un chariot médical était placé près de la table d'autopsie tandis qu'un second se trouvait près d'un bureau bon marché.

Une polka qui ne lésinait ni sur l'accordéon ni sur la clarinette retentissait avec enthousiasme à travers la pièce depuis une petite chaîne stéréo posée sur le bureau. Un homme trapu, doté d'une toison hirsute de cheveux noirs, était assis derrière la table. Il portait une blouse médicale et des chaussons verts en forme de lapin, longues oreilles comprises. Il tenait fermement un stylo et gribouillait furieusement sur une pile de formulaires.

Lorsque nous entrâmes, il tendit une main dans notre direction et termina ce qu'il était en train d'écrire avec un grand geste, avant de se lever d'un bond, tout sourires.

— Karrin ! lança-t-il. Waouh, vous êtes superbe ce soir ! Qu'est-ce qu'on fête ?

— Les gradés municipaux se baladent dans le coin, répondit Murphy. Donc nous sommes tous supposés mettre nos habits du dimanche et sourire à tout va.

— Les salopards ! lança le petit gars d'un air enthousiaste. (Il glissa un regard vers moi.) Je parie que vous n'êtes pas non plus supposée dépenser de l'argent en engageant des consultants médiums. Vous devez être Harry Dresden.

— C'est ce qui est écrit sur mes caleçons, admis-je. (Il eut un large sourire.) Magnifique blouse, j'aime beaucoup.

— Harry, intervint Murphy, je te présente Waldo Butters. Assistant du médecin légiste.

Butters me serra la main puis se dirigea vers la table d'autopsie. Il enfila des gants en caoutchouc et un masque chirurgical.

— Ravi de vous rencontrer, monsieur Dresden, me lança-t-il par-dessus son épaule. On dirait que chaque fois que vous travaillez avec le B.E.S, mon travail devient particulièrement intéressant.

Murphy me décocha un petit coup de poing dans le bras et emboîta le pas à Butters. Je la suivis.

— Il y a des masques sur le plateau, à gauche. Restez à deux pas de la table et, s'il vous plaît, retenez-vous de vomir sur le sol.

Nous enfilâmes des masques et Butters retira le drap.

J'avais déjà vu des cadavres auparavant. Merde, j'en avais même laissé derrière moi. J'avais vu les restes de personnes brûlées vives, tuées par des animaux ou dont le cœur avait explosé hors de leur poitrine sous l'effet de la magie noire.

Mais je n'avais jamais vu quelque chose de semblable à ça. Je repoussai cette pensée à l'arrière de mon crâne et tentai de me concentrer pour retenir un maximum de détails. Il vaut mieux ne pas trop penser lorsqu'on regarde une chose pareille. Si je commençais à trop réfléchir, le sol de Butters en ferait les frais.

La victime avait été un homme, sans doute d'un peu plus d'un mètre quatre-vingts et de stature mince. Sa poitrine évoquait vingt bonnes livres de steak haché. De fines marques formaient une grille s'étalant verticalement depuis ses clavicules et horizontalement sur la largeur de son corps. Les coupures étaient espacées de moins de deux millimètres et la grille découpée dans la chair était presque parfaite. Les entailles étaient profondes et j'eus l'impression dérangeante qu'en passant ma main à la surface de ce corps ravagé, j'aurais pu faire tomber de petits cubes de chair partout sur le sol. Au moins, l'incision en Y de l'autopsie avait-elle été refermée. Ses lignes gâchaient la précision de la grille de coupures.

Je remarquai ensuite les bras du cadavre. Ou plutôt, les morceaux qui leur manquaient. Son bras gauche avait été amputé à cinq ou six centimètres au-dessus du poignet. La chair tout autour était béante, révélant une pointe d'os noirci. Son bras droit avait été tranché juste sous le coude, avec un résultat tout aussi horrible.

Un spasme me traversa le ventre et je me sentis pris d'un de ces hoquets qui précèdent le vomissement. Je fermai brièvement les yeux et repoussai la réaction imminente vers mon estomac. *Ne réfléchis pas, Harry. Regarde. Vois ce qu'il y a à voir. Ce n'est plus un homme. Juste une enveloppe. Vomir ne lui rendra pas la vie.*

Je rouvris les yeux et détournai de force mon regard de sa

poitrine et de ses bras mutilés dans l'intention de me concentrer sur ses traits.

Impossible.

Sa tête aussi avait été tranchée.

Je contemplai le moignon déchiqueté de son cou. La tête n'était simplement plus là. Même si c'est là que la tête *doit* se trouver. Même chose pour ses mains. Un homme devrait avoir une tête. Et des mains. Elles ne devraient pas avoir simplement disparu.

Je ressentais une impression très dérangeante, l'impression que cela était simplement et profondément mauvais. Quelque part en moi, une petite voix se mit à me hurler de fuir. Je baissai les yeux vers le cadavre et mon estomac me menaça de nouveau d'insurrection.

Je me concentrerai sur sa tête manquante, mais à voix haute, je me contentai de lancer :

— Eh bien ! J'me demande ce qui l'a tué.

— Ce qui ne l'a *pas* tué, répondit Butters. Ça, je peux vous le dire. Ce n'était pas l'hémorragie.

Je me tournai vers lui en fronçant les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

Butters souleva l'un des bras du cadavre et pointa du doigt des marbrures sombres dans la chair grise et morte, juste à l'endroit où le corps touchait la table.

— Vous voyez ça ? demanda-t-il. Décoloration. Si ce type avait perdu son sang par les poignets ou le cou, je ne crois pas qu'il resterait assez de sang dans son corps pour en causer autant. Son cœur aurait simplement continué à pomper son sang vers l'extérieur jusqu'à ce que le type en meure.

J'émis un grognement.

— Si ce n'est pas une de ses blessures, alors quoi ?

— Vous voulez ma théorie ? répondit Butters. La peste.

Je clignai des yeux et le regardai fixement.

— La peste, répéta-t-il. Ou, plus exactement, des pestes. Ses entrailles ressemblent à des planches pour un livre de cours sur l'infection. Tous les tests ne sont pas encore revenus, mais jusqu'à présent tous ceux que j'ai effectués ont un résultat positif. Depuis la peste bubonique jusqu'à l'angine. Et j'ai trouvé

en lui des symptômes qui ne correspondent à aucune maladie dont j'ai pu entendre parler.

— Vous êtes en train de me dire qu'il est mort de maladie ? demandai-je.

— Des maladies. Au pluriel. Et tenez-vous bien : je pense que l'une d'elles était la petite vérole.

— Je croyais que la variole avait disparu, avança Murphy.

— Pratiquement, oui. On en a dans des coffres-forts, et sans doute dans certaines unités de recherches en armes biologiques, mais c'est tout.

Mon regard se fixa sur Butters pendant quelques secondes.

— Et pourquoi est-ce qu'on reste là debout à côté de son corps pestiféré ?

— Relax, dit Butters. Les trucs les plus méchants ne sont pas transmissibles par l'air. J'ai plutôt bien désinfecté le cadavre. Gardez votre masque et ne le touchez pas, il ne vous arrivera rien.

— Et la variole ? demandai-je.

La voix de Butters se fit ironique :

— Vous êtes vacciné.

— Mais c'est dangereux malgré tout, non ? D'avoir le corps ainsi exposé ?

— Ouais, répondit honnêtement Butters. Mais le County est plein et la seule chose qui arrivera si je rapporte la présence d'une variole en liberté sera une nouvelle évaluation.

Murphy me lança un regard d'avertissement et s'avança très légèrement entre moi et Butters.

— Vous avez une estimation de l'heure du décès ?

Butters haussa les épaules.

— Il y a quarante-huit heures au plus. Toutes ces maladies semblent être apparues exactement au même moment. La cause de la mort est due soit au choc soit à la défaillance massive accompagnée de nécrose de plusieurs organes essentiels, sans parler des dommages tissulaires liés à une fièvre incroyablement élevée. Difficile de dire à qui décerner une médaille. Poumons, reins, cœur, foie, rate...

— On a compris, intervint Murphy.

— Laissez-moi finir. C'est comme si toutes les maladies avec

lesquelles ce type avait pu un jour être en contact s'étaient rassemblées pour décider quand le frapper. C'est tout simplement impossible. Il avait sans doute plus de microbes en lui que de cellules sanguines.

Je fronçai les sourcils.

— Et quelqu'un l'aurait tailladé au couteau Ginsu après sa mort ?

Butters hocha la tête.

— En partie. Mais les coupures sur son torse dataient d'avant sa mort. Elles étaient pleines de sang. Torturé avant de mourir, peut-être.

— Beurk, dis-je. Pourquoi ?

Murphy contemplait le cadavre sans qu'aucune émotion soit visible dans son regard bleu.

— Celui qui l'a découpé a prélevé la tête et les mains pour rendre son identification plus difficile après sa mort. C'est la seule raison logique que je puisse imaginer.

— Idem pour moi, dit Butters.

Je baissai les yeux vers la table, perplexe.

— Pourquoi empêcher l'identification du corps si le type est mort de maladie ?

Butters entreprit d'abaisser lentement le bras et je vis quelque chose tandis qu'il exécutait son geste.

— Stop, attendez !

Il tourna le regard vers moi. Je m'approchai plus près de la table et lui fis signe de relever le bras du cadavre. Je l'avais pratiquement manqué par-dessus la couleur corrompue de la chair du mort : un tatouage, de quelques centimètres carrés, situé à l'intérieur du biceps. Rien de très élaboré. Une encre verte délavée dessinant un œil ouvert stylisé, assez semblable au logo du réseau CBS.

— Vous voyez ça ? demandai-je.

Murphy et Butters se penchèrent vers le tatouage.

— Tu reconnais ce symbole, Harry ? me demanda Murphy.

Je secouai la tête.

— Ça ressemble un peu à de l'égyptien ancien, mais avec moins de traits. Hé, Butters, vous auriez un morceau de papier ?

— J'ai mieux, répondit-il.

Il récupéra un vieux Polaroid sur le dernier plateau de l'un des chariots médicaux et prit plusieurs clichés du tatouage. Il en passa un à Murphy, qui l'agita légèrement tandis que l'image se développait. J'en reçus un autre.

— D'accord, dis-je en réfléchissant à haute voix. Un type meurt d'un milliard de maladies qu'il a apparemment contractées toutes en même temps. Combien de temps pensez-vous que c'ait pris ?

Butters haussa les épaules.

— Aucune idée. Je veux dire, les chances pour qu'il les attrape toutes d'un seul coup sont au-delà de l'infinitésimal.

— Quelques jours ? dis-je.

— Si je devais m'aventurer à deviner, dit Butters, je parlerais plutôt en heures. Voire moins.

— D'accord, dis-je. Et durant ces heures, quelqu'un aurait utilisé sur lui un couteau, histoire de transformer sa poitrine en cubes de thon. Après quoi, ce quelqu'un aurait pris ses mains et sa tête avant de se débarrasser du corps. Où l'a-t-on trouvé ?

— Sous un pont autoroutier, répondit Murphy. Comme ça, nu.

Je secouai la tête.

— Le B.E.S. s'est vu attribuer l'affaire ?

Une expression d'agacement passa sur le visage de Murphy.

— Ouais. La criminelle nous l'a refilée pour s'occuper d'une affaire très médiatisée qui donne des suées à tous les agents municipaux.

Je fis un pas en arrière pour m'éloigner du corps et fronçai les sourcils en tâchant de rassembler les pièces du puzzle. Je songeai qu'il ne devait pas exister beaucoup de gens passant leur temps à voyager de par le monde pour torturer leurs victimes en découpant leur chair façon papier millimétré avant de les assassiner. En tout cas j'espérais qu'il n'y en avait pas beaucoup.

Murphy me regarda, l'air sérieux.

— Quoi ? Harry, tu sais quelque chose ?

Mon regard passa de Murphy à Butters, et vice versa.

Butters leva les mains et se dirigea vers la porte en retirant ses gants avant de les jeter dans un container marqué de

symboles de risque biologique.

— Vous n'avez qu'à rester ici et à discuter de tout ça comme Mulder et Scully. Je dois aller dans le hall, de toute façon. Je reviens dans cinq minutes.

Je le regardai partir et lançai, une fois la porte refermée :

— Chaussons en forme de lapins et polka ?

— Ne tire pas sur l'ambulance, m'avertit Murphy. Il fait très bien son travail. Peut-être trop.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle s'éloigna de la table d'autopsie et je la suivis.

— C'est Butters qui s'est occupé des corps après l'incendie de la Chambre de velours, m'expliqua-t-elle.

Un incendie que j'avais déclenché.

— Ah ?

— Ouaip. Son rapport initial mentionnait que certaines des dépouilles retrouvées sur les lieux étaient humanoïdes mais clairement pas humaines.

— Ouais, dis-je. Des vampires rouges.

Murphy opina du chef.

— Mais on ne peut pas écrire ça dans un rapport sans que certaines personnes soient très mal à l'aise. Butters s'est retrouvé interné en hôpital psychiatrique pendant trois mois, en observation. Lorsqu'il est sorti, ils ont essayé de le virer, mais son avocat les a convaincus qu'ils ne pouvaient pas faire ça. Au lieu de quoi il a perdu tous ses avantages liés à l'ancienneté et se retrouve obligé de travailler de nuit. Mais il sait qu'il y a des trucs bizarres là, dehors. Il m'appelle lorsqu'il tombe sur certains d'entre eux.

— Il a plutôt l'air d'un type bien. Sauf en ce qui concerne la polka.

Murphy sourit de nouveau et demanda :

— De quoi es-tu au courant ?

— Rien que je puisse te dire, répondis-je. J'ai accepté de garder ces informations confidentielles.

Murphy me regarda un instant sans rien dire. Autrefois, ce commentaire aurait pu la lancer sur la voie de la confrontation butée. Mais j'imagine que les temps avaient changé.

— D'accord, dit-elle. Est-ce que tu me caches quoi que ce soit

qui puisse causer du tort à quelqu'un ?

Je secouai la tête.

— C'est trop tôt pour le dire.

Murphy hochâ la tête, les lèvres pincées. Elle sembla peser le pour et le contre pendant un moment avant de dire :

— Tu sais ce que tu fais.

— Merci.

Elle haussa les épaules.

— J'attends de toi que tu viennes me parler si ça se transforme en quelque chose que je devrais savoir.

— D'accord, dis-je en contemplant son profil.

Murphy venait de faire quelque chose dont je savais qu'elle ne le faisait pas souvent. Elle avait décidé de m'accorder sa confiance. Je m'étais attendu qu'elle menace, qu'elle exige. J'aurais pu le gérer. Là, c'était presque pire. La culpabilité me rongeait les entrailles. J'avais donné mon accord pour ne rien divulguer mais je détestais faire ça à Murphy. Elle s'était trop souvent mise en danger pour moi.

Qu'arriverait-il si je ne lui disais rien ? Si je me contentais de la diriger vers les informations qu'elle finirait tôt ou tard par apprendre ?

— Écoute, Murph... J'ai solennellement promis de respecter la plus grande confidentialité pour ce client. Mais... si j'étais du genre à parler, je te dirais de te renseigner auprès d'Interpol sur le meurtre d'un Français du nom de LaRouche.

Murphy cligna des paupières et me regarda fixement d'un air surpris.

— Interpol ?

Je hochai la tête.

— Si j'étais du genre à parler.

— C'est ça, dit-elle. Si tu étais du genre à dire quoi que ce soit, carpe muette que tu es.

Un coin de mes lèvres se redressa pour former un petit sourire.

— Pendant ce temps, je vais voir si je peux trouver quelque chose à propos de ce tatouage.

Elle hochâ la tête.

— Tu penses qu'on a encore affaire à une sorte de sorcier ?

Je haussai les épaules.

— Possible. Mais quand on déclenche magiquement une maladie chez quelqu'un, c'est généralement pour faire croire que la victime n'a *pas* été assassinée. Causes naturelles. Ce genre de méli-mélo... Je ne sais pas. C'est peut-être quelque chose qu'un démon pourrait faire.

— Un vrai démon ? Comme le démon de *L'Exorciste* ?

Je fis « non » de la tête.

— Ça, ce sont les Déchus. D'anciens anges. Pas la même chose.

— Pourquoi ?

— Les démons sont juste des créatures intelligentes venues de quelque part dans l'Outremonde. En général, ils se moquent du monde des mortels, si même ils le remarquent. Quand c'est le cas, il s'agit souvent des plus affamés, ou des plus méchants que quelqu'un appelle pour leur faire faire le sale boulot. Comme cette chose que Leonid Kravos avait invoquée.

Murphy frissonna.

— Je m'en souviens. Et les Déchus ?

— Ils sont très intéressés par notre monde. Mais ils ne sont pas libres d'agir comme le sont les démons.

— Pourquoi ça ?

Je haussai une fois de plus les épaules.

— Les explications varient. J'ai tout entendu, de la théorie avancée de la résonance magique à « parce que Dieu en a décidé ainsi ». Un Déchu ne pourrait pas faire ça, sauf s'il en avait la permission.

— D'accord. Et combien d'individus donneraient leur permission pour être infectés puis torturés à mort ? demanda Murphy.

— Voilà, c'est exactement la question.

Elle secoua la tête.

— La semaine s'annonce chargée. Une demi-douzaine de tueurs professionnels de l'organisation sont arrivés en ville. La morgue va se retrouver avec deux fois plus de travail que d'habitude. La mairie nous demande de faire l'impossible pour une grosse huile venue d'Europe ou un truc dans ce genre. Et maintenant une sorte de monstre porteur de la peste laisse sur

sa route des cadavres mutilés et impossibles à identifier.

— On te paie grassement pour ça, Murph.

Elle émit un petit rire. Butters entra dans la pièce et je pris congé. Mes paupières se faisaient lourdes et j'avais mal à des endroits dont j'avais jusque-là ignoré l'existence. Dormir paraissait une excellente idée. Et avec tout ce qui se passait, une option bienvenue semblait être d'emmagasiner un maximum de repos pour faire preuve du plus de compétence possible en termes de paranoïa.

J'entrepris de refaire le long parcours me ramenant à l'extérieur mais l'un des couloirs de l'hôpital était bloqué par un patient relié à un respirateur artificiel, que l'on déplaçait sur un brancard d'une chambre vers une autre. Je finis par sortir en traversant la cafétéria déserte pour atterrir dans une ruelle non loin de l'accès aux urgences.

Un frisson glacé prit naissance à la base de mon échine et remonta lentement le long de mon dos, jusqu'à mon cou. Je m'arrêtai et regardai autour de moi, la main tendue vers mon bâton de combat. J'étendis mes sens magiques au maximum, goûtant l'air pour voir ce qui m'avait fait frissonner.

Je ne trouvai rien et la sensation étrange se dissipa. J'empruntai la ruelle en direction d'un parking à moins d'un pâté de maisons de l'hôpital et tentai de regarder dans toutes les directions à la fois en marchant. Je dépassai un vieux SDF qui boitait lourdement en s'aidant d'une épaisse canne en bois. Un peu plus loin, je croisai un grand jeune homme noir vêtu d'un vieux pardessus et d'un costume taché et trop petit pour lui ; il agrippait une bouteille de vodka entre ses doigts épais. Il me jeta un regard mauvais et je continuai ma route. La faune nocturne de Chicago.

Je continuai à me rapprocher de ma voiture et j'entendis des bruits de pas se rapprocher dans mon dos. Je songeai qu'il fallait que j'arrête d'être aussi nerveux. Peut-être s'agissait-il d'un autre consultant flippé, parano et menacé d'extinction, convoqué à la morgue au milieu de la nuit.

D'accord, peut-être pas.

Le bruit régulier des pas derrière moi changea, devint plus bruyant, moins régulier. Je me retournai vivement pour faire

face à la personne qui me suivait, tout en brandissant mon bâton de combat de la main droite.

Je m'étais tourné à temps pour voir un ours, un putain de grizzly, retomber à quatre pattes et charger. J'avais déjà commencé à préparer une frappe magique avec le bâton et une lumière incandescente jaillit de son extrémité. Les ombres s'enfuirent brusquement face au feu écarlate du bâton et je vis plus clairement la chose qui me fonçait dessus.

Ce n'était pas un ours. Sauf si un ours peut avoir six pattes et une paire de cornes de bétail enroulées de chaque côté de sa tête. Sauf si certains ours arborent une deuxième paire d'yeux, juste au-dessus des premiers, une paire luisant d'un léger éclat orangé et l'autre d'un éclat vert. Sauf si les ours ont pris l'habitude de porter des tatouages lumineux de runes tourbillonnantes sur le front et qu'il leur a poussé une double rangée de crocs en dents de scie recouverts de bave.

Il chargeait dans ma direction, plusieurs centaines de kilos de monstre à l'air furieux, et je fis la seule chose qu'un magicien raisonnable pouvait faire.

Je me retournai et m'enfuis à toutes jambes.

## Chapitre 6

J'ai appris quelque chose durant les années de ma carrière de magicien professionnel. Ne jamais se lancer dans un combat quand ce sont les méchants qui commencent. Les magiciens peuvent invoquer la foudre depuis le ciel, déchiqueter le sol sous les pieds de leurs ennemis, les projeter dans une zone temporelle voisine avec des bourrasques de tempête et un million d'autres choses encore moins plaisantes... mais pas sans s'être préparés à l'avance.

Et nous ne sommes pas particulièrement plus résistants que les gens normaux. Je veux dire que si une horrible créature m'arrachait la tête des épaules, je mourrais. Je suis tout à fait capable de coller une bonne correction magique quand c'est nécessaire, mais j'ai fait l'erreur de m'attaquer à quelques êtres qui s'étaient préparés à m'affronter et ça n'avait pas été joli à voir.

Cette chose-ours, quelle qu'elle soit, m'avait suivi. Ce qui veut dire qu'elle avait sans doute choisi le lieu et l'heure. J'aurais pu tenir bon et lui tirer dessus mais dans cette petite ruelle étroite, si elle était capable de résister à mes décharges, elle me réduirait en charpie avant que je puisse appliquer un plan B. Donc, je m'enfuis.

Il y a autre chose que j'ai appris : les magiciens asthmatiques ne sont pas doués pour la course. C'est pour ça que je m'étais entraîné. Je m'élançai en sprintant et filai à toute vitesse dans la ruelle, mon cache-poussière flottant derrière moi.

La chose-ours gronda en se lançant à ma poursuite et je l'entendis qui gagnait lentement du terrain. La fin de la ruelle apparut dans mon champ de vision et je courus aussi vite que possible dans cette direction. Une fois à découvert, avec assez de place pour esquiver et mettre des obstacles entre la créature et

moi, je serais peut-être en mesure de lui faire la peau.

La créature avait, de toute évidence, compris la même chose, car elle lança un grognement vicieux et baveux avant de bondir. Je l'entendis se ramasser sur elle-même pour sauter et tournai suffisamment la tête pour l'apercevoir du coin de l'œil. Elle vola en direction de mon dos. Je me jetai au sol, glissant et roulant sur l'asphalte. La créature traversa l'air au-dessus de moi pour atterrir au bout de la ruelle, à six bons mètres de là. Je m'arrêtai en dérapant et me mis à courir dans la direction opposée. La peur et le désespoir semblaient avoir doté mes pieds de petites ailes de poule mouillée.

Je courus pendant environ dix secondes, serrant les dents tandis que le monstre se relançait à ma poursuite. Je n'allais pas pouvoir sprinter indéfiniment. À moins de trouver une autre idée, j'allais devoir me retourner et risquer le tout pour le tout.

En bondissant par-dessus une pile de vieux cartons, je manquai de heurter le jeune Noir que j'avais croisé auparavant. Il poussa un cri de surprise auquel je répondis par un juron sifflé entre mes dents.

— Par là ! dis-je en lui prenant le bras. Vite, vite, vite !

Il regarda derrière moi et ses yeux s'écarquillèrent. Je jetai un coup d'œil en arrière et vit les quatre yeux luisants de la chose-ours qui fonçaient droit sur nous. Je tirai vers moi le jeune Noir qui m'emboîta le pas en courant.

Nous courûmes pendant quelques instants avant de rejoindre le vieux débris que j'avais croisé plus tôt, claudiquant avec sa canne. Il leva les yeux et la lumière lointaine de la rue se réverbéra sur une paire de lunettes.

— Attention ! criai-je.

Je poussai devant moi l'homme qui courait à côté de moi en direction du vieillard et grondai :

— Tire-le de là ! Tous les deux, courez !

Je me retournai pour faire face au monstre et brandis mon bâton de combat, droit sur lui. Je projetai ma volonté dans les canaux d'énergie du bâton et, avec un « *Fuego !* » plein de colère, fendis l'air d'un jet de feu brut. La décharge frappa à la poitrine la créature qui rentra les épaules en tournant la tête sur le côté. Sa démarche se fit chancelante et elle glissa pour aller

s'écraser contre une vieille poubelle en métal.

— Voyez-vous ça, soufflai-je. C'a marché.

Je m'avançai et lançai une nouvelle décharge vers la créature, dans l'espoir soit de la faire fondre soit de la faire fuir. La chose-ours gronda et tourna vers moi le regard haineux de ses quatre yeux.

La Vision se déclencha presque immédiatement.

Lorsqu'un magicien plonge son regard dans les yeux de quelqu'un d'autre, il voit plus que leur couleur. Les yeux sont les fenêtres de l'âme. Lorsque je croise un regard trop longtemps, ou trop intensément, j'ai droit à un coup d'œil par la fenêtre. Impossible de cacher ce que vous êtes face à la Vision d'un magicien. Et lui ne pourra pas plus se dissimuler à vous. Vous vous verrez tous les deux tels que vous êtes, à l'intérieur, et cela avec une clarté si intense qu'elle marquera votre esprit au fer rouge.

Contempler l'âme d'un autre est quelque chose que l'on n'oublie pas.

Même quand on souhaite vraiment l'oublier.

J'eus l'impression de tournoyer sur moi-même et tombai droit dans les yeux de la chose-ours. Le symbole luisant sur son front devint un puits de lumière argentée de la taille d'un affichage de stade placé sur l'arrondi d'une falaise de marbre vert sombre et noir. Je m'attendis à voir quelque chose de hideux mais j'imagine qu'on ne devrait pas juger un monstre au pus qui recouvre ses écailles. À la place, je vis un homme d'âge moyen, maigre et habillé de haillons. Il avait des cheveux longs et raides, d'un gris couleur de fumée, qui lui retombaient sur le torse. Il se tenait dans une posture d'agonie, son corps maigre et nerveux étiré en arc de cercle, ses bras levés et écartés, ses jambes tendues. Je suivis du regard ses bras sur toute leur longueur et vis pourquoi il se tenait ainsi.

Il avait été crucifié.

Le dos de l'homme était appuyé contre la falaise, le grand symbole brillant s'étalant au-dessus de lui. Ses bras étaient tirés en arrière selon un angle douloureux et plongeaient jusqu'au coude dans le marbre vert et noir de la falaise. Ses genoux étaient fléchis, ses pieds également enfoncés dans la pierre. Il

était suspendu ainsi, pesant de tout son poids sur ses épaules et ses jambes. La douleur devait être atroce.

Le crucifié se mit à rire, ses yeux brillant d'un éclat vert maladif, et il hurla :

— Comme si cela allait vous aider ! Vous n'êtes rien ! Rien !

La douleur remplissait sa voix et la rendait stridente. Son martyre déformait les lignes de son corps, les veines parfaitement visibles par-dessus les muscles gonflés par l'effort.

— Par les étoiles, soufflai-je.

Les créatures telles que cette chose-ours n'ont pas une âme que l'on puisse contempler. Cela signifiait que malgré les apparences, cette chose était un mortel. Elle... non, *il*... était un être humain.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

L'homme hurla de nouveau, cette fois un cri de rage et de douleur pures, dénué de mots. Je levai une main et m'approchai, ma première réaction consistant à vouloir l'aider.

Avant que j'aie pu m'approcher, le sol se mit à trembler. La falaise se craquela et des fentes de lumière orange apparurent, puis s'agrandirent, jusqu'à ce que je me retrouve face à la deuxième paire d'yeux, des yeux de la taille d'un tunnel de métro qui s'ouvraient sur la grande paroi de marbre. Je fis plusieurs pas maladroits en arrière et la face de la falaise se révéla être exactement cela : une face, un visage beau, froid et dur autour de ce regard de feu.

Le tremblement du sol se fit plus violent et une voix plus puissante que les baffles d'un concert de Metallica prit la parole. La signification brute du mot, la colère et la haine vicieuse qui résonnaient derrière me frappèrent bien plus encore que son volume.

— DEHORS !

La force même de la présence derrière cette voix me saisit et me rejeta violemment en arrière, loin de l'homme torturé sur la paroi et hors de la Vision. La connexion mentale se rompit comme un spaghetti sec et la même force qui avait arraché mon esprit à la Vision propulsa mon corps physique à travers les airs. Je heurtai une vieille boîte en carton remplie de bouteilles vides et j'entendis du verre se briser sous mon poids. L'épais cache-

poussière de cuir tint bon et aucun morceau de verre ne s'enfonça dans mon dos.

L'espace d'une ou deux secondes, je restai allongé sur le dos, sonné. Mes pensées s'étaient transformées en un tourbillon que je n'arrivais ni à calmer ni à contrôler. Je regardai fixement la brume de pollution de la ville sous les nuages bas, jusqu'à ce qu'une petite voix intérieure me rappelle en hurlant que j'étais en danger. Je me remis à genoux tandis que la chose-ours écartait brutalement une poubelle d'un coup de patte et se dirigeait vers moi.

Ma tête tintait toujours des suites de la Vision et de l'assaut psychique qui avait brisé la connexion. Je levai mon bâton de combat et invoquai les moindres parcelles de volonté que je pouvais rassembler dans l'état de confusion où j'étais, puis je crachai un mot qui projeta une nouvelle lance de feu en direction du monstre.

Cette fois, la décharge ne le ralentit même pas. Les yeux orange brillèrent d'un éclat soudain et mon feu se dissipa contre une barrière invisible en se dispersant autour de la créature en voiles écarlates. Celle-ci poussa un rugissement et me fonça dessus.

Je tentai de me relever, vacillai et retombai aux pieds du petit sans-domicile-fixe qui contemplait la créature, appuyé sur sa canne. J'eus un bref aperçu de lui : asiatique, le menton couvert par une petite barbe blanche, d'épais sourcils blancs et des verres correcteurs qui lui faisaient des yeux dignes d'un hibou.

— Fuyez, bon sang ! lui lançai-je.

Je tentai de lui montrer l'exemple mais mon équilibre était encore instable et je fus incapable de me remettre debout.

Le vieil homme ne se retourna pas pour s'enfuir. Il enleva ses lunettes et me les tendit avec autorité.

— Tenez-les-moi, s'il vous plaît.

Puis il fit un grand pas en avant avec sa canne pour venir se placer entre moi et la parodie d'ours.

La créature fonça sur lui en grondant et se redressa sur ses pattes les plus à l'arrière. Elle plongea vers l'homme aux cheveux blancs, la gueule grande ouverte, et je ne pouvais rien

faire d'autre que regarder.

Le petit homme fit deux pas sur le côté en pirouettant comme un danseur. L'extrémité de sa canne de bois jaillit et frappa avec force les mâchoires de la créature. Des chicots jaunis s'envolèrent de la gueule du monstre. Le petit homme continua son mouvement et évita les griffes de la chose-ours de quelques centimètres seulement. Il se retrouva derrière la créature qui se tourna pour le suivre, ses énormes mâchoires claquant de colère.

L'homme recula vivement en gardant toujours un peu d'avance sur les crocs du monstre et, dans le flou d'une lumière soudaine, il tira de sa canne une longue lame, katana classique à simple tranchant et pointe asymétrique. L'acier jaillit vers les yeux du monstre mais celui-ci se baissa suffisamment pour que la lame ne taille que les cinq derniers centimètres de l'une de ses oreilles.

Il poussa un cri disproportionné par rapport à sa blessure et qui semblait presque humain. Il chancela lourdement en arrière et agita la tête, une brume sanglante s'échappant de son oreille blessée.

À ce moment-là, je remarquai trois choses.

Premièrement, la créature ne me prêtait plus la moindre attention. Waouh, trop cool ! La tête me tournait encore méchamment et si le monstre s'était jeté sur moi, je ne crois pas que j'aurais pu y faire quoi que ce soit.

Deuxièmement, le sabre du vieil homme ne réfléchissait pas la lumière. Il en émettait. De l'acier aux reflets aquatiques de la lame émanait une flamme d'argent continue qui devenait de plus en plus brillante.

Troisièmement, je pouvais sentir le pouvoir bourdonnant du sabre, même à plusieurs mètres de là. Il vibrait sous l'effet d'une force stable et profonde, aussi tranquille et imperturbable que la Terre elle-même.

De toute ma vie, je n'avais vu qu'une seule épée dotée d'un tel pouvoir.

Mais je savais qu'il en existait une ou deux autres.

— Hé, cria le petit vieux avec un accent à couper au couteau. Ursiel ! Laisse-le tranquille ! Tu n'as aucun pouvoir ici !

La chose-ours – Ursiel, apparemment – concentra le regard de ses quatre yeux sur le petit homme et fit quelque chose de troublant. Elle parla. Sa voix jaillit, calme, fluide, mélodieuse, les mots serpentant d'une manière ou d'une autre à travers la gorge et les crocs de l'ours.

— Shiro. Regarde-toi, espèce d'idiot. Tu es un vieil homme. Tu étais au sommet de ta puissance la dernière fois que nous nous sommes rencontrés. Tu ne pourras pas me vaincre aujourd'hui.

Shiro plissa les yeux, son sabre dans une main et son long fourreau de bois dans l'autre.

— Tu es venu ici pour bavarder ?

La tête d'Ursiel s'inclina sur le côté, puis la voix fluide murmura :

— Non. Absolument pas.

Il se retourna, braquant sa tête dans ma direction, et bondit. Au même moment, on entendit un froissement de tissu et un vieux pardessus traversa l'air en s'étendant comme le filet d'un pêcheur. Il retomba sur la tête d'Ursiel et le démon s'arrêta avec un cri de frustration. Il tendit une patte et arracha le manteau.

Tandis qu'il se libérait, le jeune Noir s'avança entre Ursiel et moi. Sous mes yeux médusés, il tira un long et lourd sabre d'un fourreau à sa ceinture. L'épée bourdonnait sous l'effet de la même puissance que celle de Shiro, quoique avec une légère variation, une note différente au sein du même accord. Un éclat argenté jaillit de l'acier de la lame et, derrière le démon, le sabre de Shiro y répondit par son propre scintillement. Le jeune homme me jeta un regard par-dessus son épaule et j'entrepris ses yeux sombres et pleins d'une grande intensité avant qu'il fasse face au démon en lançant, d'une voix de basse grondante au fort accent russe :

— Ursiel ! Laisse-le tranquille. Tu n'as aucun pouvoir ici.

Ursiel siffla et ses yeux orange parurent gagner en intensité avec chaque seconde qui passait.

— Sanya ! Traître ! Crois-tu vraiment que le moindre d'entre nous craigne l'une des Trois entre tes pathétiques petites mains ? Ainsi soit-il. Je vous emporterai tous.

Sanya écarta sa main libre le long de son flanc en une

parodie d'invitation et ne répondit rien.

Ursiel rugit et bondit sur Sanya. Le grand jeune homme tendit son sabre et l'arme frappa Ursiel sur une épaule, plongeant à travers muscles et tendons. Sanya se raidit tandis que le corps du démon le heurtait et, bien que l'impact l'ait fait reculer de presque deux mètres sur le béton, le jeune homme le maintint en l'air et à l'écart de ma petite personne.

Shiro poussa un cri retentissant que je n'aurais pas imaginé pouvoir sortir de la gorge d'un vieillard, et Ursiel hurla en fouettant l'air de ses pattes. Sanya cria quelque chose dans ce qui semblait être du russe et poussa des deux mains sur la garde du sabre qui empalait le monstre, renversant Ursiel qui s'écroula sur le dos. Sanya accompagna le mouvement, restant proche de sa cible, et je le vis peser de tout son poids sur le démon tout en retournant dans la plaie la lame qui le transperçait.

Il s'était montré trop sûr de lui. La patte d'Ursiel l'atteignit à l'épaule et j'entendis le craquement d'un os qui se brisait. Le coup projeta le jeune homme loin du démon et Sanya roula sur le sol pour aller s'écraser contre un mur, avec un brusque hoquet de douleur.

Ursiel se remit sur ses pattes et arracha le sabre de son épaule d'un mouvement de ses mâchoires, puis il fonça sur Sanya. Mais le vieil homme aux cheveux blancs vint menacer son flanc, le forçant à rester à l'écart du blessé, et de moi par la même occasion. Pendant quelques secondes, le vieil homme et le démon se tournèrent autour. Puis le démon ensevelit Shiro sous une avalanche de coups de griffes.

Le vieil homme les esquiva en battant en retraite, son sabre scintillant et tranchant de-ci de-là. Deux fois, il laissa des entailles sur les pattes du démon mais, si celui-ci hurlait de fureur, il paraissait de moins en moins intimidé et de plus en plus en colère. La respiration du vieillard se faisait laborieuse.

— L'âge, ronronna la voix d'Ursiel au milieu de ses attaques. La mort arrive, vieil homme. Ses doigts se referment sur ton cœur désormais. Et ta vie aura été vaine.

— Laisse-le tranquille ! siffla le vieil homme entre deux halètements.

Ursiel se mit de nouveau à rire et sa paire d'yeux verts scintilla plus visiblement. Une autre voix, pas belle du tout celle-là, aux mots déformés et grondants, lança :

— Prêcheur stupide ! L'heure est venue de mourir, comme l'Égyptien.

L'expression de Shiro changea, passant d'une férocité impassible et contrôlée à quelque chose de bien plus triste et de bien plus déterminé. Il fit face au démon pendant quelques instants, haletant, puis hocha la tête.

— Qu'il en soit ainsi.

Le démon avança encore un peu plus alors que le vieil homme, lui, cédait du terrain, se retrouvant progressivement acculé dans un coin de la ruelle. Il semblait s'en tirer plutôt bien jusqu'à ce qu'un coup de griffe du démon vienne frapper l'épée argentée près de la garde, la faisant voler en l'air. Le vieil homme eut un hoquet et appuya son dos contre le mur, la main droite crispée sur le côté gauche de sa poitrine.

— C'est ainsi que tout se termine, chevalier, ronronna la voix sirupeuse et démoniaque d'Ursiel.

— *Hai*, admit le vieil homme à voix basse.

Il leva les yeux vers une plate-forme d'évacuation en cas d'incendie, à trois mètres au-dessus du sol.

Une silhouette ténébreuse se laissa tomber par-dessus la rambarde de la plate-forme avec un raclement métallique. Il y eut une vibration ruisselant de puissance, un éclair d'argent et le siflement d'une lame fendant l'air. La silhouette atterrit accroupie près de la créature.

Le démon Ursiel tressaillit une unique fois, le corps raidi. On entendit un bruit sourd.

Puis son corps bascula lentement sur le côté, et sa tête monstrueuse roula sur le sol. Toute lueur s'éteignit dans ses quatre yeux.

Le troisième chevalier se redressa en s'écartant du corps du démon. Grand de taille et large d'épaules, ses cheveux courts sombres et parsemés de gris, Michael Carpenter fit un geste vif avec son épée, *Amoracchius*, pour débarrasser la lame des gouttelettes de sang qui la recouvriraient. Il la remit au fourreau et baissa les yeux sur le démon abattu en secouant la tête.

Shiro se redressa, le souffle rapide mais maîtrisé, et rejoignit Michael. Il agrippa l'épaule de son grand compagnon en disant :

— Il fallait que ce soit fait.

Michael hocha la tête. Le petit chevalier récupéra la deuxième épée, essuya la lame et la remit dans son fourreau de bois.

Non loin de moi, le troisième chevalier, le jeune Russe, se remit péniblement sur ses pieds. L'un de ses bras pendait, inutilisable. Mais il me tendit l'autre main. Je la saisis et me relevai, les jambes chancelantes.

— Vous allez bien ? me demanda-t-il d'une voix douce.

— Au poil, répondis-je en vacillant.

Il arqua un sourcil en me regardant, haussa les épaules puis alla récupérer son arme sur le sol de la ruelle.

Les séquelles de la Vision avaient enfin commencé à se dissiper et l'état de choc et de confusion dans lequel je m'étais trouvé laissa place à une forme de terreur. Je n'avais pas été assez prudent. L'un des méchants m'avait pris par surprise. Et, sans intervention extérieure, j'aurais été tué. Je serais mort. Et cela n'aurait été ni rapide ni indolore. Sans Michael et ses deux compagnons, le démon Ursiel m'aurait démembré, littéralement, et je n'aurais absolument rien pu faire pour l'en empêcher.

Je n'avais jamais rencontré une présence psychique d'une ampleur semblable à celle du grand visage à flanc de falaise. Pas dans un face-à-face de ce style, en tout cas. Ma première attaque avait pris la créature par surprise et l'avait agacée, mais elle s'était préparée pour la seconde et avait écarté mon feu magique comme on chasse une mouche. Quoi qu'Ursiel ait pu être, il opérait dans un ordre de grandeur totalement différent de celui d'un pauvre magicien mortel dans mon genre. Mes défenses psychiques ne sont pas mauvaises, mais elles avaient été broyées comme une canette de bière passant sous un bulldozer. Et ça, plus que tout le reste, me faisait affreusement peur. J'avais mesuré ma force psychique à celle d'un paquet de méchants et jamais je ne m'étais senti à ce point surpassé. Oh ! bien sûr, je savais qu'il existait des choses bien plus fortes que moi ! Mais aucune d'elles ne m'était jamais tombée dessus dans

une ruelle sombre auparavant.

Je me mis à trembler et trouvai un mur contre lequel m'appuyer jusqu'à ce que ma tête soit un peu moins embrouillée. Puis je me dirigeai d'un pas raide vers Michael. Des morceaux de verre cassé dégringolèrent des plis de mon cache-poussière.

Michael leva les yeux comme je le rejoignais.

— Harry, dit-il.

— Ce n'est pas que je ne suis pas ravi de te voir, dis-je. Mais tu n'aurais pas pu bondir et décapiter le monstre deux minutes plus tôt ?

Michael faisait généralement preuve d'une certaine tolérance pour mes plaisanteries. Cette fois, il ne sourit même pas.

— Non. Désolé.

Je fronçai les sourcils.

— Comment m'as-tu trouvé ? Comment as-tu su ?

— J'ai mes sources.

Ce qui pouvait être n'importe quoi allant du fait d'avoir aperçu ma voiture non loin à celui d'avoir été informé directement par un chœur d'anges descendus du ciel. Les chevaliers de la Croix semblaient toujours se trouver là où l'on avait méchamment besoin d'eux. Parfois, le hasard mettait en œuvre des coïncidences incroyables pour s'assurer qu'ils étaient au bon endroit au bon moment. Je doutais d'avoir envie d'en savoir plus. Je désignai le corps étendu du démon d'un mouvement du menton.

— Par l'enfer, c'était quoi cette chose ?

— Ce n'était pas une chose, Harry, répondit Michael.

Il continua à fixer du regard la dépouille du démon et à peu près à ce moment-là celle-ci se mit à chatoyer. Il ne fallut que quelques secondes pour qu'elle se dissolve pour prendre la forme de l'homme que j'avais vu grâce à la Vision : mince, les cheveux gris, habillé de haillons. Sauf que dans la Vision, sa tête ne s'était pas trouvée à plusieurs pas de là. Je ne pensais pas qu'une tête coupée doive arborer une expression, mais c'était le cas : une expression de terreur absolue, sa bouche ouverte sur un cri silencieux. Le symbole que j'avais vu sur la falaise était parfaitement visible sur son front, semblable à une croûte

recouvrant une plaie récente, sombre et laide.

Il y eut un scintillement de lumière rouge orangé, puis le symbole disparut et quelque chose cliqueta sur le bitume. Une pièce d'argent un peu plus petite qu'une pièce de vingt-cinq cents roula à l'écart de la tête du mort, rebondit contre mon pied et finit par s'immobiliser sur le sol. Un instant plus tard, le corps émit un sifflement, presque un soupir, tandis que des coulées d'une écume d'un vert noirâtre s'en échappaient. Le cadavre donna l'impression de se dégonfler jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que des vapeurs nauséabondes et une flaque visqueuse et dégoûtante.

— Cette fois, ça y est, dis-je, les yeux baissés en tentant de ne pas trembler de façon trop visible. Le niveau d'étrangeté est dépassé sur ma jauge personnelle. Je rentre chez moi me coucher.

Je me baissai pour récupérer la pièce avant que la flaque l'avale.

Le vieil homme donna un coup de canne sur mon poignet en grognant :

— Non.

Ça faisait mal. Je retirai ma main et secouai mes doigts en lui jetant un regard noir.

— Par les étoiles, Michael, qui est ce type ?

Michael tira de sa poche un carré de tissu blanc qu'il déplia.

— Shiro Yoshimo. Mon professeur à l'époque où je suis devenu chevalier de la Croix.

Le vieil homme me gratifia d'un grognement. Je désignai le blessé du menton et demandai :

— Et lui ?

Le grand Noir tourna son regard vers moi tandis que le vieux chevalier entreprenait d'examiner son bras. Il me contempla de la tête aux pieds sans le moindre signe d'assentiment, me décocha un regard sombre et lança :

— Sanya.

— Notre membre le plus récent, ajouta Michael.

Il secoua le tissu, révélant quatre croix brodées au fil d'argent. Michael s'agenouilla et saisit la pièce avec le tissu, la retourna puis replia complètement l'étoffe autour de l'argent.

Je fronçai les sourcils en examinant la pièce tandis qu'il la manipulait. Une face arborait un antique portrait, peut-être le profil d'un homme. L'opposé présentait un autre visuel dissimulé sous une tache en forme de rune : celle que j'avais vue sur le front du démon Ursiel.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Shiro n'a fait que te protéger, dit Michael plutôt que de répondre à ma question.

Il se tourna ensuite vers Shiro qui se tenait à côté de l'immense Sanya et lui demanda :

— Comment va-t-il ?

— Bras cassé, rapporta le vieil homme. Nous devrions quitter la rue.

— Tout à fait d'accord, grommela Sanya.

Le plus vieux des chevaliers confectionna une écharpe improvisée à l'aide du pardessus déchiré et le grand jeune homme y glissa le bras sans émettre la moindre plainte.

— Tu ferais bien de venir avec nous, Harry, dit Michael. Le père Forthill pourra te trouver un lit de camp.

— Oh ! là ! Oh ! là ! dis-je. Tu n'as pas répondu à ma question. *Qu'est-ce que c'était que ça ?*

Michael me regarda en fronçant les sourcils.

— C'est une longue histoire et nous manquons de temps.

Je croisai les bras.

— Prenons le temps. Je n'irai nulle part avant de savoir ce qui se passe ici, par l'enfer.

Le petit chevalier grogna.

— L'enfer. Voilà ce qui se passe. (Il ouvrit la main et me la tendit.) Merci de me les rendre.

Je le regardai sans comprendre l'espace d'un instant, jusqu'à ce que je me remémore les lunettes. Je les lui rendis et il les chaussa, retrouvant par là même ses yeux ronds géants.

— Attends une minute, dis-je à Michael. Cette chose faisait partie des Déchus ?

Michael hocha la tête et un frisson me parcourut l'échine.

— C'est impossible, dis-je. Les Déchus ne peuvent pas... faire des trucs comme ça. (Je désignai du doigt la flaue visqueuse.) Ils n'ont pas le droit.

— Certains, si, répondit Michael à voix basse. Je t'en prie, crois-moi. Tu es en grand danger. Je sais pourquoi tu as été engagé, et eux aussi.

Shiro descendit jusqu'au bout de la ruelle et scruta les alentours.

— Hé ! Michael, nous devons y aller.

— S'il ne veut pas venir, il ne veut pas venir, ajouta Sanya.

Il me lança un regard dur, puis suivit Shiro.

— Michael..., commençai-je.

— Écoute-moi, dit ce dernier. (Il leva le carré de tissu plié.) Il y en a d'autres qui viennent du même endroit que celui-ci, Harry. Vingt-neuf autres. Et nous pensons qu'ils en ont après toi.

## Chapitre 7

Je suivis la camionnette blanche de Michael avec ma Coccinelle bleue jusqu'à la cathédrale Sainte-Marie-des-Anges. C'est une très, très grande église, l'un des authentiques monuments de la ville. S'il y a quelque chose que vous aimez dans l'architecture gothique, vous pouvez être certain de le trouver quelque part dans Sainte-Marie. Nous nous garâmes à l'arrière de la cathédrale et nous dirigeâmes vers l'entrée de service, une porte en chêne toute simple encadrée par des rosiers soigneusement entretenus.

Michael frappa à la porte et j'entendis le bruit de plusieurs verrous que l'on tirait avant que la porte s'ouvre.

Le père Anthony Forthill ouvrit la porte. La cinquantaine bien avancée, il était dégarni et s'était bien enrobé au fil des années. Il portait un pantalon de ville noir et une chemise noire sur laquelle le carré blanc de son faux col clérical était très nettement visible. Il était plus grand que Shiro mais nettement plus petit que tous les autres individus présents. Derrière ses lunettes, ses yeux étaient fatigués.

— Un succès ? demanda-t-il à Michael.

— En partie, répondit celui-ci. (Il lui tendit le mouchoir replié.) Mettez ceci dans le container, je vous prie. Et nous allons devoir éclisser un bras.

Forthill grimaça et accepta la pièce de tissu avec le genre de précautions habituellement réservées aux explosifs ou aux échantillons de virus mortels.

— Tout de suite, dit-il. Bonsoir monsieur Dresden. Entrez, vous tous.

— Mon père, répondis-je. Vous êtes le portrait craché de ma journée jusqu'à présent.

Forthill tenta de sourire, puis s'engagea dans un long couloir.

Michael nous conduisit plus loin dans l'église et grimpa un escalier. Celui-ci donnait sur un espace de rangement dont le contenu, mis en cartons, avait été empilé jusqu'au plafond afin de faire de la place pour un certain nombre de lits pliants tout en bloquant l'accès à une quelconque fenêtre. Deux lampes dépareillées éclairaient la pièce d'une lumière douce.

— Je vais aller chercher de quoi manger et boire, dit Michael à voix basse. (Il s'apprêta à ressortir de la pièce.) Et je dois appeler Charity. Sanya, tu ferais mieux de t'asseoir jusqu'à ce que nous puissions nous occuper de ton bras.

— Je vais bien, dit Sanya. Je vais vous aider pour la nourriture.

Shiro eut un petit rire.

— Assieds-toi, mon garçon.

Il se dirigea vers la porte pour rattraper Michael et dit :

— Appelle ta femme. Je m'occupera du reste.

Ils sortirent ensemble, leurs voix diminuant jusqu'à n'être plus que d'infimes murmures tandis qu'ils retournaient dans le hall.

Sanya décocha quelques regards noirs en direction de la porte puis s'installa sur un des lits de camp. Il parcourut la pièce du regard pendant quelques instants avant de dire :

— Vous utilisez les forces de la magie, d'après ce que je comprends.

Je croisai les bras et m'appuyai contre le mur.

— Qu'est-ce qui m'a trahi ?

Il esquissa un sourire, découvrant ses dents, très blanches par contraste avec sa peau sombre.

— Depuis combien de temps êtes-vous un wiccan ?

— Un quoi ?

— Un païen. Un sorcier.

— Je ne suis pas un sorcier, dis-je en jetant un coup d'œil vers la porte. Je suis un magicien.

Sanya fronça les sourcils.

— Quelle est la différence ?

— Magicien commence par un M.

Il me regarda sans comprendre.

— Personne n'apprécie mes blagues, marmonnai-je. La wicca

est une religion. Un peu plus fluide que la plupart des autres, certes, mais ça reste une religion.

— Et ?

— Et je ne suis pas très orienté religion. Je fais de la magie, c'est vrai, mais c'est comme... d'être mécanicien ? Ou ingénieur. Il y a des forces qui se comportent d'une certaine manière. Si l'on sait ce qu'on fait, on peut les faire travailler pour soi, et il n'est pas nécessaire qu'un dieu, une déesse ou un autre truc du même genre soit impliqué.

L'expression de Sanya se mua en surprise.

— Vous n'êtes pas un homme religieux, alors.

— Je ne voudrais pas risquer de faire chavirer un système de foi acceptable en y participant.

Le grand Russe me dévisagea pendant un moment avant de répondre :

— C'est aussi mon avis.

Je sentis un de mes sourcils se redresser, à la Spock.

— C'est une blague, hein ?

Il secoua la tête.

— Pas du tout. Je suis athée depuis l'enfance.

— Vous me faites forcément marcher. Vous êtes un chevalier de la Croix.

— *Da*, admit-il.

— Si vous n'êtes pas religieux, vous risquez votre vie pour aider les autres parce que... ?

— Parce que c'est nécessaire, répondit-il sans hésiter. Pour le bien-être du peuple, certains doivent se mettre en danger. Certains doivent mettre en jeu leur bravoure et leur vie pour protéger la communauté.

— Un instant, dis-je. Vous êtes devenu chevalier de la Croix parce que vous étiez *communiste* ?

Le visage de Sanya se convulsa sous l'effet du dégoût.

— Certainement pas. Trotskiste. Très différent.

Je me retins d'éclater de rire. Mais de justesse.

— Comment avez-vous obtenu votre épée ?

Il plaça sa main valide sur la garde de la lame posée à côté de lui sur le lit.

— *Esperacchius*. Michael m'en a fait cadeau.

— Quand est-ce que Michael est allé traîner ses guêtres en Russie ?

— Pas ce Michael, répondit Sanya. (Il pointa son doigt vers le plafond.) *Ce* Michael.

Je l'observai pendant une minute avant de dire :

— Donc, un archange vous a remis une épée sainte, vous a dit d'aller combattre les forces du mal et vous restez malgré tout athée ? C'est bien ce que vous dites ?

Sa mine se renfrognna de nouveau.

— Est-ce que ça ne vous paraît pas incroyablement stupide ?

Son regard s'assombrit pendant peut-être une minute avant qu'il prenne une profonde inspiration et hoche la tête.

— On pourrait sans doute dire que je suis agnostique.

— *Agnostique* ?

— Quelqu'un qui ne s'associe avec certitude à aucune croyance en une puissance divine, dit-il.

— Je sais ce que ça veut dire, répondis-je. Mais ce qui me choque, c'est que vous pensiez que cela s'applique à vous. Vous avez *rencontré* plus d'une puissance divine. Par l'enfer, l'une d'elles vous a cassé le bras il y a moins d'une demi-heure.

— Bien des choses peuvent casser un bras. Vous-même avez dit que vous n'aviez pas besoin d'un dieu ou d'une déesse pour définir vos croyances surnaturelles.

— Ouais, mais je ne suis pas agnostique. Simplement impartial. La Suisse théologique, c'est moi.

— C'est sémantique. Je ne comprends pas où vous voulez en venir.

Je pris une profonde inspiration pour me retenir d'exploser de rire.

— Sanya, ce que je veux dire, c'est que vous devez être plus qu'un peu bête pour être là où vous êtes, en ayant vu ce que vous avez vu, et continuer à affirmer que vous n'êtes pas sûr de savoir s'il y a ou non un dieu.

Il redressa le menton en disant :

— Pas forcément. Il est possible que je sois fou et que tout ceci soit une hallucination.

C'est là que j'ai commencé à rigoler, je n'ai pas pu m'en empêcher. J'étais trop fatigué et trop stressé pour faire quoi que

ce soit d'autre. J'éclatai de rire et j'en profitai pleinement tandis que Sanya restait assis sur son lit de camp, attentif à ne pas bouger son bras blessé, en me foudroyant du regard.

Shiro apparut à la porte, porteur d'un plateau de sandwichs et de légumes qui venaient de chez un traiteur. Il cligna des paupières derrière ses verres de hibou, en observant d'abord Sanya, puis moi. Il lança quelque chose à Sanya dans ce que je pris pour du russe. Le plus jeune des chevaliers reporta son regard noir sur Shiro, mais il hocha la tête juste assez pour que ce soit considéré comme un salut. Après quoi il se leva, saisit deux sandwichs dans sa grande main et quitta la pièce.

Shiro attendit que Sanya soit sorti pour poser le plateau sur une table de jeu. Mon estomac devint fou furieux à la vue des sandwichs. Un épuisement total combiné à une peur insensée a généralement cet effet sur moi. Shiro désigna le plateau d'un geste de la main puis ouvrit deux chaises pliantes. Je m'assis, saisis un sandwich et commençai à manger. De la dinde au fromage. Le paradis.

Le vieux chevalier prit également un sandwich qu'il dévora avec un appétit apparemment similaire au mien. Nous mastiquâmes bruyamment dans un silence satisfait pendant quelques instants avant qu'il prenne la parole.

— Sanya vous a parlé de ses convictions, dit-il.

Je sentis les coins de mes lèvres trembler tandis qu'un nouveau sourire menaçait.

— Ouais.

Shiro eut un petit rire de contentement.

— Sanya est un homme bien.

— Je ne comprends simplement pas comment il a pu être recruté en tant que chevalier de la Croix.

Shiro m'observa par-dessus ses lunettes en continuant à mâcher. Au bout d'un moment, il répondit :

— L'homme voit des visages. Voit la peau. Les drapeaux. Les listes de membres. Les dossiers. (Il prit une nouvelle bouchée, l'avalà, puis ajouta :) Dieu voit les cœurs.

— Si vous le dites, dis-je.

Il ne répondit rien. À peu près au moment où je terminais mon sandwich, Shiro reprit la parole :

— Vous cherchez le suaire.  
— C'est confidentiel, dis-je.  
— Si vous le dites, répondit-il en utilisant la même inflexion que moi. (Les pattes d'oie aux coins de ses yeux s'accentuèrent.) Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?  
— Pourquoi le cherchez-vous ? demanda-t-il en mâchant.  
— Si je le cherchais, et je ne dis pas que c'est le cas, je le ferais parce que j'aurais été engagé pour.  
— Votre travail, dit-il.  
— C'est ça.  
— Vous faites ça pour l'argent.  
— Ouais.  
— Humf, dit-il en remontant ses lunettes avec son auriculaire. Aimez-vous l'argent, dans ce cas, monsieur Dresden ?

Je pris une serviette sur le plateau et m'essuyai la bouche.  
— Je pensais autrefois que c'était le cas. Mais aujourd'hui je me rends compte qu'il s'agit juste d'une dépendance.

Shiro éclata soudain d'un rire bruyant et se leva en gloussant.

— Le sandwich vous a plu ?  
— Super.

Michael revint quelques minutes plus tard, l'air troublé. Il n'y avait pas d'horloge dans la pièce, mais il devait être minuit largement passé. J'imaginais que si j'avais appelé Charity Carpenter aussi tard, j'aurais moi aussi eu l'air troublé au terme de la conversation. Elle était féroce dès lors qu'il s'agissait de la sécurité de son mari, en particulier lorsqu'elle savait que j'étais dans le coin. D'accord, je devais admettre que Michael s'était retrouvé salement malmené dans les occasions où il m'avait accompagné sur une affaire, mais je continuais à la trouver injuste. Ce n'était pas comme si je l'avais fait exprès.

— Charity n'était pas contente ? demandai-je.

Michael secoua la tête.

— Elle est inquiète. Il reste des sandwichs ?

Il en restait deux. Michael en prit un et j'attrapai le second, juste pour lui tenir compagnie. Tandis que nous mangions,

Shiro sortit son sabre et un kit d'entretien et il entreprit de nettoyer la lame avec un chiffon doux et une sorte d'huile.

— Harry, finit par dire Michael, je dois te demander quelque chose. C'est très difficile. Et c'est quelque chose qu'en temps normal je n'envisagerais même pas.

— Ce que tu voudras, dis-je entre deux bouchées. (Et sur le moment, j'étais tout à fait sincère. Michael avait plus d'une fois risqué sa vie pour moi. La dernière fois, sa famille avait été mise en danger et je le connaissais suffisamment bien pour savoir qu'il ne demanderait rien de déraisonnable.) Ce que tu voudras. Je te suis redevable.

Michael hocha la tête. Puis il me regarda droit dans les yeux en disant :

— Laisse tomber cette affaire, Harry. Quitte la ville pour quelques jours. Ou reste chez toi. Mais sors-toi de cette affaire, je t'en prie.

Je clignai des yeux, surpris.

— Tu veux dire que tu ne veux pas de mon aide ?

— Je veux que tu sois en sécurité, répondit Michael. Tu es en grand danger.

— Tu plaisantes, dis-je. Michael, je peux très bien me défendre seul. Tu devrais le savoir maintenant.

— Te défendre seul. Comme tu l'as fait ce soir ? Harry, si nous n'avions pas été là...

— Quoi ? lançai-je. Je serais mort. Ce n'est pas comme si ça n'allait pas arriver un jour ou l'autre. J'ai assez de méchants aux trousses pour que l'un d'eux finisse un jour par réussir son coup. Tu as d'autres scoops du même genre ?

— Tu ne comprends pas, dit Michael.

— Je comprends très bien, dis-je. Un nouveau rejeton de film d'horreur de série B a tenté de me faire la peau. C'est déjà arrivé avant. Ça arrivera sans doute encore.

Shiro intervint sans lever les yeux de sa lame :

— Ursiel n'était pas venu pour vous tuer, monsieur Dresden.

Je réfléchis à ce qu'il venait de dire à l'occasion d'un nouveau silence lourd de sens. Les lampes bourdonnaient légèrement. Le chiffon de Shiro bruissait contre l'acier de son sabre.

Je regardai fixement le visage de Michael et demandai :

— Pourquoi était-il là, alors ? J'aurais été prêt à parier que c'était un démon, mais ce n'était qu'un changement de forme. Il y avait un mortel à l'intérieur. Qui était-ce ?

Le regard de Michael ne vacilla pas d'un pouce.

— Il s'appelait Rasmussen. Ursiel s'est emparé de lui en 1849, durant son voyage vers la Californie.

— Je l'ai vu, Michael. J'ai plongé mon regard dans le sien.

Michael grimaça.

— Je sais.

— Il était prisonnier au sein de sa propre âme, Michael. Quelque chose le tenait. Quelque chose d'énorme. Ursiel, j'imagine. C'est l'un des Déchus, n'est-ce pas ?

Michael opina du chef.

— Comment est-ce possible ? Je croyais que les Déchus n'avaient pas le droit de s'emparer de notre libre arbitre.

— En effet, répondit Michael. Mais ils ont le droit de nous tenter. Et les deniériens ont plus à offrir que la plupart des autres.

— Les deniériens ? demandai-je.

— L'ordre du Denier obscurci, expliqua Michael. Ils voient une occasion dans cette affaire. Une chance de faire beaucoup de mal.

— Des pièces d'argent. (Je pris une profonde inspiration.) Comme celle que tu as enveloppée dans un tissu bénit. Trente pièces d'argent, hein ?

Il hocha la tête.

— Quiconque touche une des pièces est terni par le Déchu qui se trouve à l'intérieur. Il est tenté. Il se voit offrir le pouvoir. Le Déchu incite le mortel à se placer de plus en plus profondément sous son influence. Sans jamais le forcer. Il se contente de proposer. Jusqu'à ce que le mortel finisse par avoir renoncé à suffisamment de lui-même, et...

— ... la chose prend le contrôle de l'homme, conclus-je.

Michael hocha la tête.

— Comme Rasmussen. Nous tentons de les aider. Parfois la personne comprend ce qui lui arrive. Essaie d'échapper à leur influence. Lorsque nous leur faisons face, nous essayons d'épuiser le démon. Pour donner à l'individu une chance de

s'échapper.

— C'est pour ça que vous avez continué à lui parler. Jusqu'à ce que sa voix change. Mais Rasmussen ne voulait pas être libéré, n'est-ce pas ?

Michael fit « non » de la tête.

— Crois-le ou non, Michael, j'ai déjà été tenté une fois ou deux. Je saurais gérer.

— Non, affirma Michael. Tu ne pourrais pas. Contre les deniéries, rares sont les mortels qui le pourraient. Les Déchus connaissent nos faiblesses. Nos défauts. Ils savent comment nous ébranler. Cela fait des milliers d'années qu'ils détruisent des hommes et des femmes, même avertis et conscients de leur présence.

— J'ai dit que je m'en sortirais, grognai-je.

— L'orgueil avant la chute, marmonna Shiro.

Je lui décochai un coup d'œil acide.

Michael se pencha en avant.

— Harry, je t'en prie. Je sais que tu n'as pas toujours eu une vie facile. Tu es un homme bien. Mais tu es aussi vulnérable que n'importe qui. Ces ennemis-là ne veulent pas ta mort. (Il baissa les yeux vers ses mains.) Ils te veulent, *toi*.

Ce qui me flanquait la trouille. Une vraie trouille. Peut-être parce que cela semblait vraiment troubler Michael, à qui ça n'arrive pas facilement. Peut-être parce que j'avais vu et serai toujours capable de voir Rasmussen, là, piégé, riant sauvagement.

Ou peut-être était-ce parce qu'une partie de moi se demandait s'il ne serait pas possible de trouver un moyen d'employer le pouvoir que la pièce offrait de toute évidence. Si elle avait transformé un pauvre hère parti jouer les chercheurs d'or en machine à tuer qui nécessitait trois chevaliers de la Croix pour être arrêtée, qu'est-ce que quelqu'un comme moi pourrait bien en faire ?

Botter sérieusement les fesses du duc Paolo Ortega, pour commencer.

Je clignai des yeux et ramenai mon regard sur le présent. Michael m'observait, avec une expression attristée sur le visage, et je sus qu'il avait deviné mes pensées. Je fermai les yeux,

l'estomac noué par la honte.

— Tu es en danger, Harry, répéta Michael. Abandonne cette affaire.

— Si j'étais en danger à ce point, répondis-je, pourquoi le père Vincent est-il venu m'embaucher ?

— Forthill lui a demandé de ne pas le faire. Le père Vincent... n'est pas d'accord avec Forthill sur la manière dont les questions surnaturelles doivent être gérées.

Je me levai et annonçai :

— Michael, je suis fatigué. Vraiment crevé, bon Dieu.

— Harry, insista-t-il.

— Bon... sang, marmonnai-je. Une bon sang de fatigue.

Je me dirigeai vers la porte et ajoutai :

— Je vais rentrer chez moi et dormir. Je réfléchirai à tout ça.

Michael se leva, imité par Shiro. Tous les deux me firent face.

— Harry, dit Michael, tu es mon ami. Tu m'as sauvé la vie. J'ai donné ton prénom à un de mes enfants. Mais reste à l'écart de cette affaire. Pour mon bien-être, à défaut du tien.

— Et sinon ? demandai-je.

— Sinon je devrai te protéger de toi-même. Au nom de Dieu, Harry, ne m'y force pas.

Je me retournai et sortis sans un au revoir.

À ma gauche, un suaire disparu, un cadavre ridiculement et totalement mort, un seigneur de guerre vampire dévoué et redoutable, trois chevaliers saints, vingt-neuf anges déchus et *tutti quanti*.

Et à ma droite, un magicien professionnel fatigué, endolori et mal payé, menacé par ses alliés et sur le point d'être largué par sa supposée petite amie au profit de M. Banal.

Oh ! yeah !

Il était clairement temps d'aller se coucher.

## Chapitre 8

Je fulminai et broyai du noir durant tout le trajet de retour vers mon appartement, tandis que le moteur de la Coccinelle ne cessait de toussoter nerveusement. Mister se trouvait en haut des marches et émit un « miaou » plaintif dès qu'il m'entendit fermer et verrouiller la portière de la voiture. Je gardai mon bâton de combat et mon bracelet prêts pour l'action au cas où des hommes de main normaux se seraient trouvés en embuscade avec des pistolets à silencieux, mais j'étais relativement sûr qu'aucune créature surnaturelle ne m'attendait dans le coin. Mister a tendance à faire beaucoup de bruit avant de filer lorsqu'il est confronté à un danger de ce genre.

Ce qui tendrait à prouver que mon chat a bien plus de bon sens que moi.

Mister heurta mes jambes de son épaule mais ne réussit pas tout à fait à me faire tomber dans l'escalier. Je m'engouffrai à l'intérieur sans perdre de temps et verrouillai la porte derrière moi.

J'allumai une bougie, sortis de la nourriture et de l'eau fraîche pour en remplir les gamelles de Mister et passai une minute ou deux à faire les cent pas. Je jetai un coup d'œil à mon lit puis le rayai de la liste – inutile d'espérer dormir. J'étais trop secoué pour me reposer, même fatigué comme je l'étais. J'étais dans les alligators jusqu'au cou et je m'y enfonçais à vitesse grand V.

— Bon, dans ce cas, Harry, marmonnai-je, autant te mettre au travail.

Je décrochai une lourde robe de sa patère, déplaçai l'un de mes tapis et ouvris une trappe menant au second sous-sol. Un escalier escamotable descendait à l'intérieur de la pièce de pierre froide et humide où j'avais installé mon laboratoire. Je le

descendis, l'ourlet de ma robe frottant les marches de bois.

J'entrepris d'allumer des bougies. Mon laboratoire, sauf accès occasionnel de démence, reflète généralement l'état de mon esprit : encombré, fouillis et désorganisé, mais globalement fonctionnel. La pièce n'est pas très grande. Trois tables de travail s'alignent pour former un U le long de trois des murs et une quatrième table occupe l'intérieur du U en me laissant un étroit passage tout autour. Des étagères métalliques sont accrochées aux murs au-dessus des tables. Sur les rayonnages comme sur les tables s'empilent un large éventail d'ingrédients magiques, plus le genre de bazar domestique qui dans les foyers plus organisés se trouve généralement dans un grand tiroir de la cuisine. Des livres, cahiers, journaux et papiers divers occupent les étagères, ainsi que des containers, des boîtes et des bourses pleins de toutes sortes d'herbes, de racines et d'ingrédients magiques, de la bouteille de crachat de serpent à la fiole d'extrait de chardon-Marie.

De l'autre côté de la pièce se trouvait une zone au sol complètement isolée du désordre ambiant. Un anneau de cuivre, mon cercle d'invocation, y était encastré dans la pierre. L'expérience m'avait montré qu'on ne sait jamais quand on va avoir besoin d'un cercle de rituel pour se défendre d'une attaque magique ou pour son autre usage le plus évident : y maintenir temporairement prisonnier un habitant de l'Outremonde.

L'une des étagères était moins encombrée que les autres. À chacune de ses extrémités se trouvait un bougeoir depuis longtemps recouvert de cire fondue de multiples couleurs jusqu'à n'être plus qu'un Vésuve miniature. Des livres, essentiellement des romans à l'eau de rose au format poche, et quelques accessoires féminins de petite taille occupaient le reste de l'étagère, à l'exception du crâne humain poli qui se trouvait au centre. Je saisis un crayon à papier et le fis courir contre l'étagère.

— Bob ! Bob, réveille-toi. On a du boulot.

Deux points de lumière orange et doré s'allumèrent dans l'ombre des orbites du crâne et gagnèrent en éclat tandis que j'arpentais la pièce pour allumer une demi-douzaine de bougies et une lampe à kérosène. Le crâne cliqueta un peu, avant de

dire :

— L'aube n'est que dans quelques heures et tu ne commences que maintenant ? Qu'est-ce qui se passe ?

J'entrepris de sortir les gobelets, les fioles et un petit brûleur à alcool.

— De nouveaux problèmes, dis-je. J'ai passé une journée infernale.

Je racontai à Bob le Crâne l'histoire du studio de télévision, le défi du vampire, le tueur professionnel, le suaire disparu et le cadavre victime de la peste.

— Waouh ! Tu ne fais pas les choses à moitié, hein, Harry ?

— Maintenant, les conseils. Les critiques, ce sera pour plus tard. Je vais me renseigner un peu et préparer une ou deux potions, et tu vas m'aider.

— D'accord, répondit Bob. Par quoi veux-tu que nous commencions ?

— Par Ortega. Où se trouve mon exemplaire des accords ?

— La boîte en carton, dit Bob. Troisième étagère, sur la rangée du bas, derrière les bocaux à conserve.

Je trouvai la boîte en question et fouillai à l'intérieur jusqu'à trouver un parchemin en vélin fermé par un ruban blanc. Je l'ouvris et balayai des yeux la calligraphie manuscrite. Elle commençait avec le mot « Nonobstant », puis la syntaxe se faisait de plus en plus obscure au fil des phrases.

— Je ne comprends rien à ce charabia, dis-je. Où se trouve la section concernant les duels ?

— Cinquième paragraphe depuis la fin. Tu veux la version résumée ?

Je laissai le parchemin s'enrouler de nouveau sur lui-même.

— Vas-y.

— C'est basé sur le code Duello, expliqua Bob. Enfin, techniquement, c'est basé sur des règles bien plus anciennes qui ont inspiré le code Duello, mais c'est l'histoire de la poule et de l'œuf. Ortega est l'instigateur et toi le défié.

— Ça, je sais. C'est à moi de choisir les armes et le lieu, n'est-ce pas ?

— Faux, répondit Bob. Tu peux choisir les armes, mais c'est lui qui choisira l'heure et le lieu.

— Merde, grognai-je. J'allais choisir midi en plein milieu d'un parc. Mais j'imagine que je peux juste lui dire que nous nous affronterons par magie.

— Si c'est l'un des choix disponibles. C'est presque toujours le cas.

— Qui en décide ?

— Les vampires et le Conseil choisiront quelqu'un dans une liste d'émissaires neutres. L'émissaire décidera.

Je hochai la tête.

— Donc si je n'ai pas cette possibilité, je suis foutu, hein ? Je veux dire, magie, magicien, c'est un peu mon truc.

— Oui, mais attention, il doit s'agir d'une arme qu'il peut utiliser. Si tu en choisis une à laquelle il n'a pas accès, il pourra la refuser et te forcer à opter pour ton second choix.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que quoi qu'il arrive, s'il ne veut pas t'affronter par le biais de la magie, il n'aura pas à le faire. Ortega n'est pas devenu seigneur de guerre sans réfléchir aux conséquences de ses actes, Harry. Il est probable qu'il a une bonne idée de ce que tu sais faire et qu'il s'est préparé en conséquence. Que sais-tu de lui ?

— Pas grand-chose. Apparemment, c'est un dur à cuire.

Les orbites lumineuses de Bob me regardèrent fixement pendant quelques instants.

— Eh bien, Napoléon, je doute qu'il puisse jamais mettre à mal un tel génie tactique.

Agacé, je balançai mon crayon sur le crâne. Il rebondit contre l'une de ses cavités nasales.

— Dis ce que tu as à dire.

— Ce que je veux dire, c'est que tu ferais mieux de choisir quelque chose que tu peux prévoir.

— Je ferais mieux de ne pas me battre, pour commencer, répondis-je. Est-ce que je vais avoir besoin de me trouver un témoin ?

— Il vous en faut un à tous les deux. Les témoins négocieront les termes du duel. Le sien va sans doute contacter le tien dans un avenir proche.

— Hum... Je n'en ai pas.

Le crâne de Bob se tourna légèrement sur son étagère et heurta plusieurs fois le mur de son front.

— Alors trouves-en un, bête. C'est évident.

Je saisis un nouveau crayon et un carnet de feuilles jaunes quadrillées, puis j'écrivis « À faire » en haut, suivi de « Demander à Michael pour duel ».

— D'accord. Et je veux que tu trouves tout ce que tu pourras à propos d'Ortega avant l'aube.

— Compris, répondit Bob. J'ai ta permission pour sortir ?

— Pas encore. Il y a autre chose.

Bob fit rouler ses yeux lumineux dans ses orbites.

— Évidemment qu'il y a autre chose. Mon boulot craint.

Je sortis une bouteille d'eau distillée et une canette de Coca. J'ouvris la canette, bus une gorgée et dis :

— Ce cadavre que Murphy m'a montré. Une malédiction épidémique ?

— Sans doute, acquiesça Bob. Mais s'il y avait vraiment autant de maladies, c'en était une grosse.

— À quel point ?

— Plus grosse que ce sort que l'invocateur utilisait pour arracher des cœurs il y a quelques années.

Je ne pus m'empêcher de lâcher un sifflement impressionné.

— Et il l'alimentait par des tempêtes et des cérémonies rituelles, en plus. Qu'est-ce qu'il faudrait pour donner corps à une malédiction aussi puissante ?

— Les malédictions ne sont pas vraiment mon fort, glissa Bob. Mais il faudrait beaucoup d'énergie. Comme peut-être piocher dans une ligne de force magique, ou un sacrifice humain.

Je sirotai un peu plus de Coca et secouai la tête.

— Alors quelqu'un joue à un jeu très sérieux dans cette histoire.

— Peut-être que les gardiens s'en sont servis pour se la jouer méchante sur un agent de la Cour Rouge ? proposa Bob.

— Non, dis-je. Ils n'utiliseraient pas la magie de cette manière. Même si ce sont techniquement les maladies qui ont tué ce type, cela se rapprocherait trop d'une violation de la Première Loi.

— Qui d'autre disposeraient d'autant de pouvoir ? me demanda Bob.

Je tournai la page et dessinai une version brouillonne du tatouage sur le corps. Je la levai en direction des yeux de Bob.

— Quelqu'un qui n'aimait pas ceci, peut-être.

— L'œil de Thoth, expliqua Bob. C'est le tatouage trouvé sur le cadavre ?

— Ouais. Ce type faisait partie d'un club secret ?

— Possible. L'œil est un symbole occulte plutôt populaire, cela dit, donc on ne peut pas écarter la possibilité qu'il ait été indépendant.

— D'accord, dis-je. Alors, qui utilise ce symbole ?

— De nombreux groupes. Des confréries liées au Conseil Blanc, des sociétés historiques, quelques groupes marginaux d'érudits en sciences occultes, des cultes de la personnalité, des médiums des télévisions, des héros de BD...

— J'ai compris, le coupai-je.

Je tournai une nouvelle page et dessinai, à partir d'un souvenir des plus vivaces, la rune que j'avais vue sur le front du démon Ursiel.

— Tu reconnais ce truc ?

Les yeux de Bob s'illuminèrent.

— Tu es devenu fou ? Harry, déchire ce papier. Brûle-le.

Je fronçai les sourcils, perplexe.

— Bob, attends une minute...

— Tout de suite !

La voix du crâne était teintée de peur, et je deviens nerveux quand Bob a peur. Il n'y a pas grand-chose qui puisse faire suffisamment peur à Bob pour l'inciter à abandonner son côté commentateur lanceur de vannes. Je déchirai le papier.

— Je crois comprendre que tu l'as reconnue.

— Ouais. Et je ne veux rien avoir à faire avec ce groupe-là.

— Je n'ai pas entendu ça, Bob. J'ai besoin d'informations à leur sujet. Ils sont en ville, ils s'en sont pris à moi et je parie qu'ils en ont après le suaire.

— Qu'ils le prennent, répondit Bob. Sérieusement. Tu n'as pas idée du pouvoir que possède ce groupe.

— Les Déchus. Je sais. L'ordre du Denier obscurci. Mais ils

doivent bien jouer selon les règles, non ?

— Harry, il ne s'agit pas que des Déchus. Ceux dont ils se sont emparés sont presque aussi dangereux. Des assassins, des empoisonneurs, des guerriers, des sorciers...

— Sorciers ?

— Les deniers les rendent pratiquement immortels. Certains membres de l'ordre ont mille ans de pratique, peut-être plus. En tant de temps, même les talents les plus modestes peuvent devenir redoutables. Sans parler de tout ce que l'expérience leur aura appris, de tout ce qu'ils auront trouvé pour gagner en puissance au fil des ans. Même sans superpouvoirs infernaux, ils sont coriaces et puissants.

Je fronçai les sourcils et déchirai le papier en morceaux plus petits encore.

— Assez puissants pour lancer cette malédiction ?

— Ils en auraient les capacités, ça ne fait aucun doute. Peut-être même assez pour ne pas avoir besoin d'une source de pouvoir aussi grande.

— Super ! dis-je en me frottant les yeux. Très bien. On est cernés par des pointures. Je veux que tu me retrouves le suaire.

— Impossible, dit Bob.

— Arrête ça, dis-je. Combien de morceaux de tissu de deux mille ans d'âge peut-il y avoir en ville ?

— Ce n'est pas ça, Harry. Le suaire est... (Bob parut avoir du mal à trouver ses mots.) Il n'existe pas sur la même longueur d'onde que moi. Il est hors de ma juridiction.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je suis un esprit fait d'intellect, Harry. De raison, de logique. Le suaire n'a rien à voir avec la logique. C'est une relique liée à la foi.

— Quoi ? Ça n'a aucun sens.

— Tu ne sais pas tout, Harry, dit Bob. Tu ne sais même pas grand-chose. Je ne peux pas m'occuper de ce truc, je ne peux même pas m'en approcher. Et même si j'essaie, je traverserais des frontières que je ne devrais pas traverser. Je ne vais pas me mesurer à des anges, Dresden, déchus ou pas.

Je soupirai et levai les mains en l'air.

— D'accord, d'accord. Est-ce qu'il y a quelqu'un à qui je peux

m'adresser ?

Bob resta silencieux un instant avant de répondre :

— Peut-être. Ulsharavas.

— Ulsha-qui ?

— Ulsharavas. C'est une alliée des *loas*, un esprit-oracle. Tu trouveras les détails à peu près au milieu de ton exemplaire du *Guide des devinationateurs* de Dumont.

— Comment sont ses tarifs ?

— Raisonnables, affirma Bob. Tu as tout ce qu'il te faut pour l'appeler. Elle n'est généralement pas malveillante.

— Généralement ?

— Les *loas* sont globalement des gentils, mais ils ont tous également un côté sombre. Ulsharavas est un guide plutôt paisible, mais elle s'est parfois montrée dure par le passé. Ne baisse pas ta garde.

— Je ferai attention, dis-je. (Je fronçai une nouvelle fois les sourcils.) Une dernière chose. Va voir du côté de chez Marcone pour voir s'il y a quoi que ce soit d'intéressant là-bas. Tu n'as pas besoin de te la jouer David Niven, contente-toi de jeter un coup d'œil.

— Tu penses que Marcone est impliqué dans cette histoire ?

— Ses gros bras me sont déjà tombés dessus. Autant voir ce que je peux apprendre. Je te donne la permission de partir à la recherche de ces informations, Bob. Reviens avant l'aube. Oh, est-ce qu'on a toujours la recette de l'antidote contre la salive de vampire ?

Un nuage de lumière orange sortit du crâne, passa au-dessus de la table puis remonta l'escalier. La voix de Bob, étrangement modulée, revint en flottant jusqu'à moi :

— Le cahier rouge. N'oublie pas d'allumer la flamme glyphique pendant que je serai parti.

— Ouais, ouais, grognai-je.

Je laissai à Bob une minute, le temps de passer mes glyphes de protection, puis sortis un chandelier à trois branches surmonté de bougies, une verte, une jaune et une rouge. J'allumai la verte et posai le chandelier sur le côté. Je sortis le *Guide de Dumont* et lu le texte concernant Ulsharavas. Cela paraissait plutôt simple, même si l'on n'est jamais trop prudent

lorsqu'il s'agit d'invoquer quelque chose de l'Outremonde.

Il me fallut deux minutes pour rassembler ce dont j'aurais besoin. L'esprit-oracle ne pouvait pas se doter d'un corps, pas même d'un nuage de lumière nébuleuse, comme Bob. Il avait besoin d'un homoncule pour se manifester dans le monde des mortels. Dumont recommandait un corps récemment décédé, mais comme le seul que j'étais susceptible de trouver était le mien, il me fallait un substitut. Je le trouvai dans une de mes boîtes et le déposai au centre de mon cercle d'invocation.

J'ajoutai une tasse de whisky et une boîte fraîchement ouverte de tabac à chiquer Prince Albert dans le cercle, arrhes nécessaires pour convaincre Ulsharavas de se manifester. C'était tout ce qui me restait de whisky et la dernière boîte de tabac, et j'ajoutai « Acheter du scotch et du Prince Albert en boîte » à ma liste de choses à faire, puis la rangeai dans ma poche.

Je passai quelques minutes à balayer le sol autour du cercle pour ne pas risquer de pousser du pied un morceau de papier ou un cheveu en travers du cercle et de tout gâcher. Après un bref instant de réflexion, je traçai un autre cercle à l'extérieur de celui en cuivre. Puis je pris le temps de relire une dernière fois les instructions du guide et de chasser tout sujet de distraction de mon esprit.

Je pris une profonde inspiration et rassemblai mes forces.

Puis je me concentrerai, me baissai et touchai le cercle de cuivre en lui injectant une petite décharge d'énergie par le biais de ma volonté. Le cercle d'invocation se ferma. Je sentis un fourmillement remonter le long de ma nuque et une légère chaleur sur la peau de mon visage. Je répétai l'opération avec le cercle de craie, ajoutant une deuxième couche, puis je m'agenouillai près de celui-ci, en levant les deux mains, paumes vers le haut.

— Ulsharavas, murmurai-je en investissant le mot de ma volonté.

Ma voix tremblait bizarrement, oscillant entre plusieurs tons de façon apparemment aléatoire.

— Ulsharavas. Ulsharavas. Un être perdu dans l'ignorance t'appelle. Un être dans l'obscurité du manque de savoir cherche ta lumière. Viens, gardienne de la mémoire, sentinelle de ce qui

reste encore à venir. Accepte cette offrande et rejoins-moi ici.

En conclusion de ces paroles rituelles, je libérai l'énergie que j'avais retenue, la laissant jaillir jusque dans le cercle pour chercher l'esprit-oracle dans l'Outremonde.

La réponse fut immédiate. Un tourbillon de lumière apparut soudain au sein du cercle de cuivre et rendit brièvement visible la barrière autour de lui sous la forme d'un plan incurvé d'étincelles bleutées. La lumière bruina au-dessus de l'homoncule et, un instant plus tard, il tressaillit puis s'assit.

— Bienvenue, oracle, dis-je. Bob le Crâne a pensé que tu pourrais nous aider.

L'homoncule tendit ses bras grassouillets. Puis il cligna des yeux, contempla ses bras et se releva pour s'examiner. Il leva ensuite les yeux sur moi, les sourcils arqués, et me demanda d'une voix minuscule :

— Une poupée Bout d'chou ? Tu voudrais que je t'aide en portant ça ?

C'était une mignonne petite poupée. Des mèches blondes retombaient sur ses épaules en tissu et elle portait une jolie robe indienne bleu et rose, avec les rubans assortis et de petites chaussures noires.

— Euh... Ouais, désolé, répondis-je. Je n'avais rien d'autre avec deux bras et deux jambes, et je suis pressé.

Ulsharavas Bout d'chou soupira et s'assit à l'intérieur du cercle, jambes tendues à la manière d'un ours en peluche. Elle eut du mal à soulever la tasse de whisky, géante par rapport à sa taille, mais finit par la boire. Cela donnait l'impression qu'elle se renversait un tonneau d'eau de pluie sur le visage, mais elle avala le whisky d'un trait. J'ignore où celui-ci disparut, sachant que la poupée n'avait ni bouche ni estomac, mais pas une goutte ne se renversa sur le sol. Cela fait, la poupée plongea une petite main dans le tabac et s'en enfourna une boulette dans la bouche.

— Donc, dit-elle entre deux mastications, tu veux en savoir plus sur le suaire et ceux qui l'ont volé.

Je haussai les sourcils.

— Euh... Ouais, c'est ça. Tu es plutôt douée.

— Il y a deux problèmes.

Je fis la moue.

— D'accord. Lesquels ?

Ulsharavas me regarda et dit :

— D'abord, je ne travaille pas pour les *bokkors*.

— Je ne suis pas un *bokkor*, protestai-je.

— Tu n'es pas un *houngun*. Tu n'es pas un *mambo*. Cela fait de toi un sorcier.

— Un magicien, dis-je. J'appartiens au Conseil Blanc.

La poupée pencha la tête sur le côté.

— Tu es Sali, dit-elle. Je peux sentir la magie noire sur toi.

— C'est une longue histoire, dis-je. Mais globalement ce n'est pas la mienne.

— Une partie l'est.

Je fronçai les sourcils en direction de la poupée, puis hochai la tête.

— Ouais. J'ai pris une ou deux mauvaises décisions.

— Mais honnête, nota Ulsharavas. C'est suffisant. Le second problème est mon prix.

— Qu'avais-tu en tête ?

La poupée cracha sur le côté et des brins de tabac atterrissent sur le sol.

— Une réponse honnête à une question. Réponds-moi et je te dirai ce que tu veux savoir.

— Ouais, c'est ça, dis-je. Tu pourrais me demander mon Nom Véritable. On m'a déjà fait ce coup-là par le passé.

— Je n'ai pas dit que tu aurais à y répondre entièrement, ajouta la poupée. Je n'ai aucunement l'intention de te menacer. Mais la réponse que tu donneras devra être honnête.

Je réfléchis une minute avant de répondre :

— C'est d'accord. Marché conclu.

Ulsharavas goba un peu plus de tabac et se mit à mâcher.

— Dis-moi seulement ceci : pourquoi fais-tu ce que tu fais ?

Je clignai des yeux, surpris.

— Tu veux parler de ce soir ?

— De tout le temps, répondit-elle. Pourquoi es-tu magicien ? Pourquoi te présentes-tu ouvertement ainsi ? Pourquoi aides-tu les autres mortels comme tu le fais ?

— Euh..., dis-je. (Je me levai et marchai jusqu'à ma table.)

Que pourrais-je faire d'autre ?

— Précisément, dit la poupée. (Elle cracha.) Tu pourrais faire beaucoup de choses. Tu pourrais chercher un but à ton existence dans d'autres carrières. Tu pourrais t'isoler du monde pour étudier. Tu pourrais utiliser tes talents pour accumuler des biens et de la richesse. Même dans ta profession en tant que détective, tu pourrais faire plus que tu le fais pour éviter les confrontations. Au lieu de quoi tu te cantonnes à un pauvre domicile, à un bureau minable et au danger consistant à faire face à toutes sortes d'adversaires, mortels comme surnaturels. Pourquoi ?

Je m'appuyai contre la table, croisai les bras et regardai la poupée d'un air perplexe.

— Qu'est-ce que c'est que cette question ?

— Une question importante, dit-elle. À laquelle tu as promis de répondre sincèrement.

— Eh bien, dis-je, j'imagine que je voulais faire quelque chose pour aider les gens. Quelque chose pour lequel j'étais doué.

— Est-ce le pourquoi ?

Je tournai et retournai cette pensée dans mon esprit pendant un moment. Pourquoi est-ce que je m'étais lancé dans ce truc ? Je veux dire, tous les quelques mois, je me retrouvais plongé dans des situations où je risquais d'être tué de manière horrible. La plupart des magiciens n'avaient pas ce genre de problèmes. Ils restaient chez eux, s'occupaient de leurs affaires et, d'une manière générale, vivaient tranquillement leur vie. Ils ne défaisaient pas d'autres forces surnaturelles. Ils ne se faisaient pas connaître du grand public. Ils ne se mettaient pas dans le pétrin en fourrant leur nez dans les affaires des autres, qu'ils soient ou non payés pour ça. Ils ne déclenchaient pas de guerres, ne se retrouvaient pas défiés en duel par des vampires patriotes et les vitres de leur voiture ne volaient pas en éclats sous les balles.

Alors pourquoi est-ce que je faisais ça ? Un désir de mort masochiste ? Un dysfonctionnement psychologique d'un genre ou d'un autre ?

Pourquoi ?

— Je ne sais pas, finis-je par dire. Il faut croire que je n'y ai

jamais tellement réfléchi.

La poupée me regarda fixement avec une intensité perturbante, pendant une minute entière, avant de hocher la tête.

— Tu ne crois pas que tu devrais ?

Je baissai les yeux vers mes chaussures et ne répondis pas.

Ulsharavas prit une dernière pincée de tabac et se rassit dans sa position initiale en étalant joliment sa petite robe indienne autour d'elle.

— Le suaire et les voleurs que tu recherches ont loué un petit bateau amarré dans le port. C'est un bateau de plaisance appelé « *L'Étranger* ».

J'opinai du chef puis expirai par le nez.

— D'accord, très bien. Merci pour ton aide.

Elle leva une main minuscule.

— Une dernière chose, magicien. Il faut que tu saches pourquoi les chevaliers du Dieu Blanc désirent que tu restes à l'écart du suaire.

Je haussai un sourcil.

— Et pourquoi ?

— Ils ont eu connaissance d'une partie de prophétie. Une prophétie qui leur disait que si tu partais en quête du suaire, tu périrais sans aucun doute.

— Seulement une partie de prophétie ?

— Oui. Leur adversaire en a dissimulé un morceau à leurs yeux.

Je secouai la tête.

— Pourquoi me dis-tu ça ?

— Parce que, continua Ulsharavas, tu dois entendre l'autre moitié de la prophétie afin de rétablir l'équilibre.

— Euh... D'accord.

La poupée hocha la tête et son regard immobile et troublant me fixa.

— Si tu te mets en quête du suaire, Harry Dresden, tu périras sans aucun doute.

— D'accord, dis-je. Et qu'est-ce qui se passera si je ne le fais pas ?

La poupée s'allongea sur le dos et des volutes de lumière

commencèrent à s'en envoler pour retourner vers l'endroit d'où Ulsharavas était venue. Sa voix me parvint de très loin, comme si elle avait parcouru une grande distance :

— Si tu n'en fais rien, ils mourront tous. Et cette ville avec eux.

## Chapitre 9

Je déteste les avertissements énigmatiques. Je sais bien que le concept même de la remarque énigmatique fait intrinsèquement partie du job de magicien, mais ça ne correspond pas à mon style. Je veux dire, à quoi peut bien rimer un avertissement de ce genre ? Les trois chevaliers et la population de Chicago mourraient si je ne m'impliquais pas... et mon heure serait venue si je le faisais. Ça sonnait comme le pire genre de conneries « autoréalisatoires ».

Il y a de bonnes choses à dire sur les prophéties, comprenez-moi bien. Les mortels, même les magiciens, existent tous à un moment fini du flux du temps. Ou bien, pour expliquer les choses simplement, si le temps est une rivière, alors vous et moi sommes des galets dans le cours d'eau. Nous n'existons qu'à un endroit à la fois, et nous sommes occasionnellement bousculés de-ci de-là par le courant. Les esprits n'ont pas toujours le même type d'existence. Certains d'entre eux ressemblent plus à une longue ficelle qu'à un caillou : leur présence est ténue mais ondule vers l'amont comme vers l'aval de la rivière durant leur existence, ce qui fait qu'ils connaissent plus de choses de la rivière que les galets.

C'est comme ça que les esprits-oracles connaissent l'avenir et le passé. Ils vivent dans les deux tandis qu'ils vous délivrent de mystérieux messages. C'est pourquoi ils n'émettent que de brefs avertissements, des rêves mystérieux ou des blagues de Toto prophétiques, quelle que soit leur manière de faire passer les indices. S'ils vous en disent trop, cela changera l'avenir qu'ils sont en train de vivre, aussi doivent-ils y aller doucement sur les conseils.

Je sais. Moi aussi ça me donne mal au crâne.

Je ne place pas une grande foi dans les prophéties. Aussi

conscients et remarquablement informés que ces esprits puissent l'être, ils ne sont pas omniscients. Et vu à quel point les gens sont dingues, je ne crois pas qu'aucun esprit soit capable de connaître de façon absolue toutes les issues temporelles possibles.

Que la prophétie soit authentique ou non, je pouvais difficilement laisser tomber l'affaire à présent. En premier lieu, j'avais été payé d'avance et je n'avais pas le coussin financier nécessaire pour refuser cet argent et régler quand même mes factures.

En second lieu, le risque de mort imminente ne me frappait plus comme autrefois. Ce n'était pas que ça ne me faisait pas peur. J'avais peur, de cette façon horrible et incertaine qui me laissait sans rien sur quoi concentrer mes craintes. Mais j'avais déjà surmonté de tels risques auparavant et je pouvais le refaire.

Vous voulez connaître une autre raison pour laquelle je n'ai pas abandonné ? Je n'aime pas qu'on me bouscule. Je n'aime pas les menaces. Aussi bien intentionnée, polie et bienveillante qu'ait été la menace de Michael, elle me donnait quand même envie de distribuer des bourre-pifs. La prophétie de l'oracle avait constitué une autre menace, à sa façon, et je ne laisse pas non plus les esprits de l'Outremonde déterminer ce que j'ai à faire.

Enfin, si la prophétie était juste, Michael et ses frères chevaliers pouvaient être en danger, et ils venaient juste de sauver ma peau de magicien. Je pouvais les aider. Ils incarnaient sans doute les foudres divines lorsqu'il s'agissait d'affronter des méchants en combat rapproché, mais ils n'étaient pas détectives. Ils ne pourraient pas débusquer ces voleurs comme je pouvais le faire. Il fallait simplement leur faire entendre raison. Une fois que je les aurais convaincus que la prophétie qu'ils avaient reçue n'était pas entièrement correcte, tout rentrerait dans l'ordre.

Ouais, c'est ça.

Je mis ces pensées de côté et regardai l'horloge. Je voulais mettre à profit les renseignements d'Ulsharavas aussi vite que possible, mais j'étais crevé et risquai de faire des erreurs. Avec tous les méchants qui arpentaient la ville, il aurait été malvenu

de sortir dans le noir, ni reposé ni préparé. J'attendrais au moins que les potions soient prêtes et que Bob revienne de sa mission. La lumière du soleil diminuerait également les risques, puisque les vampires de la Cour Rouge n'y résistent pas. Et je doutais que, de leur côté, ces tarés de deniériens la supportent.

Mes priorités posées, je vérifiai mes notes et entrepris de préparer deux potions qui m'offriraient quelques heures de protection contre le venin narcotique de la Cour Rouge. Les potions étaient faciles à faire. La préparation de n'importe quelle potion requiert un liquide de base ainsi que plusieurs autres ingrédients choisis pour lier la magie investie dans la potion à l'effet désiré. Un ingrédient était lié à chacun des cinq sens, puis un à l'esprit et un autre à l'âme.

Dans ce cas précis, je désirais quelque chose qui neutraliserait la salive venimeuse des vampires de la Cour Rouge, un narcotique qui rendrait ceux qui y étaient exposés passivement euphoriques. J'avais besoin d'une potion qui ruinerait les sensations agréables du poison.

J'utilisai du café froid comme ingrédient de base. À quoi j'ajoutai des poils de putois, pour l'odorat. Un petit carré de papier de verre pour le toucher. Je balançai également une petite photo de Meat Loaf, tirée d'un magazine, pour la vue. Le chant d'un coq que j'avais stocké dans un petit cristal servirait pour l'ouïe et une aspirine réduite en poudre pour le goût. Je découpai l'avertissement écrit en grosses lettres sur un paquet de cigarettes et le réduisis en petits morceaux pour l'ajouter en tant qu'ingrédient pour l'esprit. Puis j'allumai un bâtonnet de l'encens que j'utilisais parfois pour méditer et j'en emprisonnai la fumée à l'intérieur des deux bouteilles, pour l'âme. Une fois les potions mises à bouillir au-dessus d'un brûleur, je brandis ma volonté exténuée et libérai mon pouvoir au sein des mélanges en leur instillant de l'énergie. Les mixtures se mirent à pétiller et à mousser avec un enthousiasme gratifiant.

Je les laissai frémir quelque temps puis les retirai du feu et les vidai dans deux petites bouteilles de boisson énergétique. Après quoi je me laissai tomber sur un tabouret en attendant que Bob rentre.

J'avais dû m'assoupir car lorsque mon téléphone sonna, je

me redressai d'un coup et manquai de tomber de mon tabouret. Je remontai l'escalier pour décrocher.

— Dresden.

— Hoss, me lança une voix tannée par les éléments à l'autre bout du fil. (Ebenezar McCoy, autrefois mon professeur, donnait l'impression d'avoir une affaire pressante à mener.) Je t'ai réveillé ?

— Non, monsieur, répondis-je. J'étais debout. Je travaille sur une affaire.

— Tu as l'air aussi fatigué qu'une mule bossant à la mine.

— Je n'ai pas dormi de la nuit.

— Oh ! oh ! dit Ebenezar. Hoss, j'appelais juste pour te dire de ne pas t'inquiéter pour cette stupide histoire de duel. Nous allons le faire annuler.

Par « nous », Ebenezar désignait les membres du Haut Conseil. Sept des magiciens les plus expérimentés du Conseil Blanc bénéficiaient de positions d'autorité particulière, surtout en temps de crise, lorsqu'il était nécessaire de prendre rapidement des décisions. Ebenezar avait refusé de siéger au sein du Haut Conseil pendant près de cinquante ans. Il n'avait saisi l'occasion que récemment pour stopper une attaque politique potentiellement fatale dirigée vers votre humble serviteur par certains des membres les plus conservateurs (comprenez « fanatiques ») du Conseil Blanc.

— L'annuler ? Non, ne faites pas ça.

— Quoi ? s'étonna Ebenezar. Tu *veux* que ce duel ait lieu ? Tu es tombé sur la tête, mon garçon ?

Je me frottai les yeux.

— Vous pouvez le dire. Je vais trouver un moyen d'obtenir une chance de gagner.

— On dirait que tu as les mains bien pleines pour laisser un vampire te provoquer.

— Il savait par quel bout me prendre, dis-je. Ortega a amené avec lui une bande de gorilles. Des vampires et des tueurs professionnels. Il dit que si je ne l'affronte pas, il fera tuer un paquet de gens que je connais.

Ebenezar cracha quelque chose dans ce que je supposai être du gaélique.

— Tu ferais bien de me raconter ce qui s'est passé, dans ce cas.

Je racontai à Ebenezar tout ce qui concernait ma rencontre avec Ortega.

— Et aussi, un de mes contacts affirme que la Cour Rouge est divisée sur le sujet. Il y en a beaucoup parmi eux qui ne voudraient pas que la guerre cesse.

— Oui, c'est certain, répondit Ebenezar. Cet idiot de Merlin refuse de nous laisser passer à l'attaque. Il pense que ses glyphes sophistiqués les inciteront à abandonner.

— Et comment marchent-ils ?

— Bien, jusqu'à présent, admit Ebenezar. Une attaque majeure a été repoussée par les glyphes. Aucun autre membre du Conseil n'a été tué lors d'une attaque sur sa demeure, même si les alliés de la Cour Rouge mettent la pression sur les nôtres et si quelques gardiens sont morts durant des missions de renseignement. Mais ça ne va pas durer. On ne peut pas gagner une guerre en restant assis derrière un mur à espérer que l'ennemi va décider de s'en aller.

— Que pensez-vous que nous devrions faire ?

— Officiellement, répondit Ebenezar, nous suivons les actions du Merlin. Maintenant plus que jamais, nous devons rester unis.

— Et officieusement ?

— Réfléchis, souffla Ebenezar. Si on reste sans rien faire, les vampires vont démanteler ou chasser nos alliés et alors nous devrons les affronter seuls. Écoute, Hoss, tu es sûr pour cette histoire de duel ?

— Bien sûr que non, dis-je. Mais je n'ai pas eu l'impression d'avoir le choix. Je vais trouver quelque chose. Si je gagne, cela pourrait arranger le Conseil. Un territoire neutre pour la rencontre et la négociation pourrait être bien pratique.

Ebenezar soupira.

— Oui. Le Merlin sera du même avis. (Il resta silencieux un instant avant d'ajouter :) Ça ne ressemble pas beaucoup à l'époque de la ferme, hein, Hoss ?

— Non, pas beaucoup, admis-je.

— Tu te souviens du télescope que nous avions monté dans le

fenil ?

Ebenezar m'avait enseigné ce que je savais de l'astronomie au fil de longues et sombres soirées d'été dans les collines d'Ozark, les portes du fenil de la grange ouvertes, les étoiles brillant par millions au-dessus de nos têtes.

— Je me souviens. Cet astéroïde que nous avions découvert et qui s'est révélé être un vieux satellite russe.

— « Astéroïde », Dresden, ça sonnait mieux que « Kosmos 5 ». (Il gloussa et ajouta, l'air de rien :) Tu te rappelles de ce qui est arrivé à ce télescope et au reste ? J'ai toujours voulu te poser la question sans jamais en trouver l'occasion.

— Nous l'avons rangé dans cette malle de voyage dans la stalle de l'écurie.

— Avec les cahiers d'observation ?

— Ouais, dis-je.

— Oui, c'est ça, répondit Ebenezar. Merci.

— De rien.

— Hoss, nous donnerons notre accord pour le duel si c'est ce que tu veux. Mais fais attention.

— Je n'ai pas prévu de me laisser étriper sur place. Mais si quelque chose devait m'arriver... (Je toussai.) Bon, si ça arrive, il y a des papiers dans mon labo. Vous saurez comment les trouver. Des gens dont je voudrais m'assurer qu'ils seront protégés.

— Bien sûr, dit Ebenezar. Mais je risque d'être un peu grognon si tu m'obliges à conduire jusqu'à Chicago une deuxième fois en deux ans.

— Je ferai de mon mieux pour que ça n'arrive pas.

— Bonne chance, Hoss.

— Merci.

Je raccrochai et me frottai les yeux avec langueur, puis redescendis jusqu'au labo. Ebenezar ne l'avait pas dit ouvertement, mais l'offre était bien là, derrière son discours sur le bon vieux temps. Il m'avait offert un sanctuaire au sein de sa ferme. Ce n'était pas que je n'aimais pas Chicago, mais l'offre était tentante. Après quelques années difficiles à se bastonner avec toutes sortes de méchants, l'idée d'une ou deux années tranquilles, à la ferme près de Hog Hollow dans le Missouri,

faisait envie.

Bien entendu, la sécurité offerte par cette image était une illusion. Le domicile d’Ebenezar serait aussi bien protégé que celui des meilleurs magiciens sur Terre et le vieil homme lui-même pouvait être redoutable. Mais la Cour Rouge des vampires disposait du soutien d’un large réseau et ils ne se souciaient généralement pas d’agir à la loyale. L’été précédent, ils avaient détruit un bastion de magiciens et, s’ils avaient pu atteindre cet endroit, ils pourraient également atteindre la cachette d’Ebenezar Ozark. Si j’y allais et qu’ils le découvraient, cela ferait de la ferme du vieil homme une cible bien trop tentante.

Ebenezar le savait également, mais lui et moi partagions un trait de caractère : nous n’aimons ni l’un ni l’autre les brutes qui imposent leur loi. Il serait heureux de m’accueillir et il combattrait les Rouges jusqu’à la mort s’ils venaient. Mais je ne voulais pas lui attirer ce genre de problèmes. J’étais reconnaissant au vieil homme pour son soutien, mais je lui devais mieux que ça.

Qui plus est, j’étais presque aussi bien protégé ici à Chicago. Mes propres glyphes, des écrans de magie défensive protégeant mon appartement, m’avaient maintenu en vie et en sécurité pendant deux ans, et la présence d’une vaste population de mortels empêchait les vampires de tenter quelque chose de trop visible. Chez les magiciens comme chez les vampires, tout le monde dans la communauté surnaturelle savait très bien que les simples mortels constituaient une des forces les plus dangereuses de la planète et faisait de son mieux pour ne pas se faire remarquer par la population.

La population, elle, faisait tout son possible pour éviter de remarquer le surnaturel, ce qui permettait que ça fonctionne correctement. Les vampires avaient lancé une ou deux percées contre moi depuis le début de la guerre, mais ce n’était rien que je ne puisse gérer. Et ils ne voulaient pas prendre le risque d’être plus visibles.

D'où Ortega et son défi.

Mais, par les Enfers, comment pouvais-je l'affronter en duel sans utiliser la magie ?

Mon lit m'appelait, mais cette pensée était suffisante pour m'empêcher de lui répondre. Je fis les cent pas dans mon salon pendant un moment en tentant de trouver quel genre d'arme m'offrirait le plus gros avantage. Ortega était plus fort, plus rapide, plus expérimenté et plus résistant aux blessures que moi. Comment diable étais-je supposé choisir une arme pour me mesurer à ça ? J'imagine que si le duel pouvait être transformé en concours de bouffe de pizza, j'aurais peut-être une chance. Mais je doutais que la « spéciale homme affamé » de chez *Pizza S'press* figure sur la liste des armes approuvées pour le duel.

Je vérifiai l'horloge et fis la moue. L'aube arriverait dans quelques minutes et Bob n'était pas encore revenu. Bob était un esprit, un esprit intellectuel issu de l'un des coins les plus surréalistes de l'Outremonde. Il n'était pas mauvais mais plutôt magnifiquement dénué de toute morale. Cependant, en tant qu'esprit, la lumière du jour était une menace pour lui tout comme elle l'était pour les vampires de la Cour Rouge. S'il se faisait surprendre par l'aube à l'extérieur, cela pourrait le tuer.

Il ne restait plus que deux minutes avant l'aube lorsque Bob revint en se faufilant le long de l'escalier en direction du crâne.

Quelque chose clochait.

Le nuage de lumières tournoyantes et flamboyantes par le biais duquel Bob se manifestait oscillait comme un ivrogne en direction de l'étagère au crâne. Des morceaux violets de protoplasme lumineux s'écoulaient du nuage en un flot régulier et heurtaient le sol où ils prenaient la forme de flaques de liquide visqueux. Le nuage se glissa à l'intérieur du crâne et, quelques instants plus tard, de fines flammes violettes apparurent dans les orbites vides du crâne.

— Aïe, dit Bob d'une voix fatiguée.

— Par les cloches de l'enfer ! marmonnai-je. Bob, tout va bien ?

— Non.

Bob ? Monosyllabique ? Merde !

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour t'aider ?

— Non, lâcha Bob d'une voix faible. Reposer.

— Mais...

— Rapport, dit Bob. Je dois.

Effectivement. Il avait été envoyé en mission et se sentait obligé de la terminer.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Glyphes, dit Bob. Chez Marcone.

Je sentis ma bouche s'agrandir toute seule.

— Quoi ?

— Glyphes, répeta Bob.

Je me rassis sur mon tabouret.

— Comment diable Marcone a-t-il obtenu des glyphes ?

Le ton de Bob se teinta d'un certain mépris.

— Par magie ?

L'insulte me rassura un peu. S'il était capable de faire le malin, il s'en sortirait sans doute.

— As-tu pu identifier l'origine des glyphes ?

— Non. Trop bons.

Bon sang ! Les sortilèges devaient normalement se lever tôt pour échapper à Bob. Peut-être avait-il été touché plus sérieusement que je le pensais.

— Et Ortega ?

— Rothchild, dit Bob. Une demi-douzaine de vamp' avec lui. Peut-être une dizaine de mortels.

La lumière des yeux de Bob crachotait et vacillait. Je ne pouvais pas prendre le risque de le perdre en lui mettant trop la pression. Esprit ou non, il n'était pas immortel. Il n'avait pas peur des balles ou des lames, mais il existait des choses capables de le tuer.

— Ça ira pour le moment, dis-je. Tu me raconteras le reste plus tard. Repose-toi un peu.

Les yeux de Bob s'éteignirent sans un mot de plus.

Je scrutai le crâne, les sourcils froncés, pendant un moment, puis secouai la tête. Je récupérai mes bouteilles de potion, nettoyai la table de travail puis me tournai pour sortir et laisser Bob se reposer.

J'étais penché sur les flammes glypiques pour les souffler lorsque la bougie verte se mit à siffler et se réduisit à un minuscule point de lumière. À côté, la flamme de la bougie jaune enfla sans prévenir, plus lumineuse qu'une ampoule

incandescente.

Mon cœur se mit à battre et un éclair de peur nerveuse me traversa la nuque.

Quelque chose approchait de mon appartement. C'était ce que signifiait le passage de la flamme de la bougie verte à la jaune. Les sorts d'avertissement que j'avais tissés sur deux pâtés de maisons autour de chez moi avaient détecté l'approche d'une hostilité surnaturelle.

La bougie jaune s'éteignit et la bougie rouge explosa en une flamme de la taille de ma tête.

Par les étoiles ! L'intrus qui avait déclenché le système d'avertissement auquel les flammes glyphiques étaient liées se rapprochait. Et c'était quelque chose de gros. Ou alors une foule de choses. Ça fonçait vers moi à toute vitesse pour déclencher si vite la bougie rouge, à encore quelques dizaines de mètres de ma maison.

Je remontai l'escalier du labo et me préparai à me battre.

## Chapitre 10

Je remontai à temps pour entendre une portière de voiture se fermer. J'avais perdu mon .357 durant une bataille entre les cours des fées qui avait eu lieu au-dessus du lac Michigan lors du solstice d'été précédent, donc j'avais apporté mon .44 du bureau à la maison. Il était suspendu à un ceinturon sur un crochet derrière la porte, juste au-dessus d'un panier en fil de fer que j'avais attaché au mur. De l'eau bénite, quelques gousses d'ail, des flacons de sel et de la limaille de fer remplissaient le panier, prévus pour accueillir à la porte tout ce qui se présenterait pour tenter de me sucer le sang, de m'emporter dans le monde des feys ou me vendre des cookies rassis.

La porte elle-même était en acier renforcé et capable de supporter des assauts qui auraient mis à mal les murs qui l'entouraient. J'avais déjà reçu la visite d'un démon et je ne tenais pas à ce que ce numéro se renouvelle. Je n'avais pas les moyens de m'offrir un nouveau mobilier, même d'occasion.

Je passai le ceinturon, secouai mon bracelet-bouclier et m'emparai de ma crosse ainsi que de mon bâton de combat. Toute chose tentant de passer ma porte devrait faire face à mon seuil et à l'aura d'énergie protectrice autour de ma maison. La plupart des choses surnaturelles avaient du mal avec les seuils. Après cela, il faudrait qu'elle se fraie un chemin à travers mes glyphes : des barrières d'énergie géométriquement alignées qui bloqueraient les intrusions physiques et magiques en retournant cette puissance contre sa source. N'importe quoi qui tenterait d'entrer, opérant ainsi une poussée contre mes glyphes, recevrait en retour une impulsion d'une même puissance. Plus la poussée serait vive et violente, plus le retour de puissance contre l'agresseur serait fort. Parmi les glyphes se trouvaient des symboles de feu et de glace, conçus pour projeter

une énergie destructrice à peu près aussi puissante qu'une mine antipersonnel moyenne.

C'est une défense solide et multicouche. Avec de la chance, cela suffirait à empêcher la lourde menace d'atteindre ma porte.

Et comme je suis un mec superchanceux, je pris une profonde inspiration, pointai mon bâton de combat vers la porte et attendis.

Cela ne prit pas longtemps. Je m'attendais à des flashs de décharges magiques, à des cris de démon, peut-être même à un spectacle pyrotechnique tandis qu'une magie malfaisante se serait heurtée à mes sorts défensifs. Au lieu de quoi j'eus droit à sept petits coups polis à ma porte.

Je jetai un coup d'œil soupçonneux au panneau et demandai :

— Qui est là ?

Une voix masculine, grave et rauque, répondit :

— L'Archive.

Allons-y !

— L'Archive qui ?

Apparemment, l'individu n'avait pas le sens de l'humour.

— L'Archive, répéta fermement la voix. L'Archive a été nommée émissaire dans ce désaccord et vient ici parler au magicien Dresden à propos du duel.

Je fronçai les sourcils. Je me remémorai vaguement avoir entendu parler d'une archive quelconque durant une réunion du Conseil Blanc auquel j'avais assisté en tant qu'observateur neutre. À l'époque, j'avais supposé qu'il s'agissait d'une sorte de bibliothèque. J'avais autre chose en tête à ce moment-là et je n'avais pas écouté très attentivement.

— Comment m'assurer de votre identité ?

Il y eut un bruit de papier raclant le sol et le coin d'une enveloppe apparut sous la porte.

— Documentation, magicien Dresden, répondit la voix. Et la promesse de respecter les lois de l'hospitalité durant cette visite.

Une partie de la tension qui habitait mes épaules les déserta et j'abaisai mon arme. C'était l'un des bons côtés lorsqu'on avait affaire à la communauté surnaturelle. Si une créature vous donnait sa parole, vous pouviez lui faire confiance.

Raisonnement.

Ou alors, c'était peut-être moi qui imaginais ça. Dans le cas de toutes les créatures que j'avais rencontrées, c'était plutôt moi qui avais tenté de ne pas respecter ma parole plutôt que l'inverse. Peut-être était-ce pour ça que j'avais tendance à ne pas faire confiance aux autres.

Je ramassai l'enveloppe et dépliai une simple feuille de papier certifiant que son porteur avait été approuvé par le Conseil Blanc en tant qu'émissaire dans le cadre du duel. Je passai la main au-dessus et murmurai un bref charme avec le dernier mot de passe fourni par les gardiens. En réponse, un pentacle s'illumina brièvement au centre de la page, comme un filigrane bioluminescent. Le document était authentique.

Je repliai le papier mais ne me séparai pas pour autant de ma crosse et de mon bâton. Je tirai le verrou, j'écartai mes glyphes d'un murmure et j'ouvris la porte de façon à pouvoir regarder dehors.

Un homme se tenait sur le pas de ma porte. Il était presque aussi grand que moi mais semblait bien plus massif, avec des épaules assez larges pour que son ample blouson noir paraisse serré au niveau de ses biceps. Il portait une chemise bleu marine et se tenait de telle façon que je puisse distinguer les plis causés par les courroies d'un holster à l'épaule. Une casquette noire maintenait une chevelure d'or sombre qui devait sans doute balayer ses épaules. Il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours et arborait une petite cicatrice blanche sous la bouche qui accentuait le sillon vertical creusé dans son menton. Ses yeux étaient gris bleuté et vides de toute expression à un point que j'avais rarement vu. Ce n'était pas comme s'il dissimulait ce qu'il ressentait. C'était plutôt comme s'il ne ressentait absolument rien.

— Dresden ? demanda-t-il.

— Ouais. (Je l'étudiai de la tête aux pieds.) Vous n'avez pas l'air très Archive-esque.

Il haussa un sourcil, une expression d'intérêt modéré.

— Je m'appelle Kincaid. Vous portez une arme.

— Uniquement quand j'ai de la visite.

— Je n'ai vu aucun membre du Conseil porter des armes à

feu. Tant mieux pour vous. (Il se tourna et fit un geste de la main.) Ça ne devrait pas prendre longtemps.

Je jetai un regard derrière lui.

— Que voulez-vous dire ?

Une seconde plus tard, une petite fille descendit mon escalier en tenant soigneusement la rampe. Elle avait environ sept ans et était adorable avec ses cheveux blonds raides aussi fins que ceux d'un bébé, soigneusement coupés aux épaules et maintenus en arrière par un serre-tête. Elle portait une simple petite robe en velours côtelé avec un chemisier blanc et de petites chaussures vernies noires. Son manteau épais, en duvet, semblait un peu chaud par ce temps.

Mon regard passa de l'enfant à Kincaid.

— Vous ne pouvez pas impliquer une enfant dans cette histoire, dis-je.

— Bien sûr que si, répondit Kincaid.

— Pourquoi ? Votre baby-sitter n'était pas disponible ?

L'enfant s'arrêta à deux marches du seuil afin que son visage soit à peu près à la hauteur du mien et dit d'une voix sérieuse et marquée par un léger accent britannique :

— C'est lui, le baby-sitter.

Je sentis mes sourcils se redresser tout seuls.

— Ou plus exactement, mon chauffeur, dit-elle. Allez-vous nous laisser entrer ? Je préfère ne pas rester à l'extérieur.

J'observai la petite fille pendant un bref instant.

— Tu n'es pas un peu petite pour une bibliothécaire ? dis-je.

— Je ne suis pas bibliothécaire, répondit l'enfant. Je suis l'Archive.

— Attendez une minute, lancai-je. Qu'est-ce que...

— Je suis l'Archive, répéta l'enfant d'une voix calme et assurée. J'imagine que vos glyphes ont détecté ma présence. Ils semblent fonctionner correctement.

— Vous ? dis-je. C'est forcément une blague.

Avec hésitation, je tendis mes sens dans sa direction. L'air autour d'elle bourdonnait sous l'effet du pouvoir, différemment de ce à quoi je me serais attendu face à un autre magicien, mais néanmoins puissamment. Un bourdonnement léger et dangereux, comme celui d'une ligne à haute tension.

Je dus empêcher une soudaine montée d'inquiétude d'apparaître sur mon visage. La fillette était puissante. Elle avait même un sacré pouvoir. Assez pour que je me demande si mes glyphes auraient été capables de l'arrêter si elle avait décidé de passer au travers. Assez pour me rappeler le petit Billy Mumy dans le rôle du sale gosse omnipotent de ce vieil épisode de *La Quatrième Dimension*.

Elle fixait sur moi un regard bleu implacable que je n'avais plus très envie de croiser.

— Je pourrai vous expliquer tout cela, magicien, dit-elle. Mais pas ici. Je n'ai aucun intérêt ni aucune envie de vous faire du mal. C'est même plutôt l'inverse.

Je fis la moue.

— Promis ?

— Promis, répondit l'enfant d'un air solennel.

— Si tu mens, tu vas en enfer ?

Elle dessina un X par-dessus son gros blouson à l'aide de son index.

— C'est plus vrai que vous pouvez l'imaginer.

Kincaid monta deux ou trois marches en scrutant la rue avec méfiance.

— Décidez-vous, Dresden. Je ne vais pas la laisser ici longtemps.

— Et lui ? demandai-je à l'Archive en désignant Kincaid du menton. Peut-on lui faire confiance ?

— Kincaid ? demanda la petite fille d'une voix amusée. Peut-on vous faire confiance ?

— Je suis payé pour vous jusqu'en avril, répliqua l'homme dont les yeux observaient toujours la rue. Après ça, je pourrais recevoir une meilleure offre.

— Voilà, me dit l'enfant. On peut faire confiance à Kincaid jusqu'en avril. C'est un homme de principes, à sa façon.

Elle frissonna et glissa ses mains dans les poches de son gros manteau. Elle rentra les épaules et me dévisagea.

En général, mon intuition à propos des gens (en dehors du cas des femmes susceptibles de finir par faire des choses classées X avec moi) était plutôt bonne. Je faisais confiance à la promesse de l'Archive. De plus, elle était toute mignonne et

donnait l'impression d'être en train de prendre froid.

— D'accord, dis-je. Entrez.

Je reculai pour ouvrir la porte en grand. L'Archive entra et se tourna vers Kincaid.

— Attendez dans la voiture. Venez me chercher dans dix minutes.

Kincaid la regarda d'un air perplexe, puis tourna les yeux vers moi.

— Vous êtes sûre ?

— Absolument. (L'Archive me dépassa et entreprit d'enlever son manteau.) Dix minutes. Je veux repartir avant le début de l'heure de pointe.

Kincaid plongea ses yeux vides dans les miens et dit :

— Soyez gentil avec la petite, magicien. Je me suis déjà occupé de types dans votre genre auparavant.

— Je reçois plus de menaces avant neuf heures du mat' que la plupart des gens durant toute la journée, répondis-je en lui claquant la porte au nez.

Et, uniquement pour l'effet, je tirai le verrou.

Moi, mesquin ? Pas du tout, voyons !

J'allumai deux bougies dans l'intention de faire un peu plus de lumière dans le salon et ravivai le feu, en ajoutant du bois dès que les braises eurent repris. Pendant ce temps, l'Archive retira son manteau et le plia soigneusement sur le bras de l'un de mes confortables fauteuils. Puis elle s'assit, le dos droit, les mains posées sur ses cuisses. Ses petites chaussures noires se balançait d'avant en arrière au-dessus du sol.

Je la regardai d'un air dubitatif. Ce n'est pas que je n'aime pas les enfants, ni rien de ce genre, mais je n'ai pas beaucoup d'expérience en la matière. Et voilà que je me trouvais face à une gamine désireuse de discuter d'un duel. Comment diable une enfant, aussi étendu que puisse être son vocabulaire, s'était-elle arrangée pour se faire nommer émissaire ?

— Bon, euh... Comment vous appelez-vous ?

— L'Archive, répondit-elle.

— Ouais, ça, j'avais compris. Mais je veux dire votre nom. Celui que les gens vous donnent.

— L'Archive, répéta-t-elle. Je n'ai pas de nom familier. Je

suis l'Archive et j'ai toujours été « l'Archive ».

— Vous n'êtes pas humaine, dis-je.

— Faux. Je suis une enfant humaine de sept ans.

— Sans nom ? Tout le monde a un nom, répliquai-je. Je ne peux pas simplement vous appeler l'Archive.

La petite fille inclina la tête sur le côté en haussant un petit sourcil doré.

— Alors comment m'appelleriez-vous ?

— Ivy, répondis-je immédiatement.

— Pourquoi Ivy ?

— Vous êtes l'Archive, non ? Arch-ive. Arch-ivy. Ivy.

La petite fille pinça les lèvres.

— Ivy, dit-elle. (Puis elle hocha la tête, lentement.) Ivy. Très bien.

Elle me regarda un petit moment avant de reprendre la parole :

— Allez-y, posez la question, magicien. Autant régler ça avant de passer à la suite.

— Qui êtes-vous ? demandai-je. Et pourquoi vous appelle-t-on « l'Archive » ?

Ivy hocha la tête.

— L'explication complète est trop complexe pour vous être communiquée maintenant. Mais, pour faire court, je suis la mémoire vivante de l'humanité.

— Que voulez-vous dire par « mémoire vivante » ?

— Je suis la somme des connaissances humaines, transmises de génération en génération, de mère en fille. Culture, sciences, philosophie, traditions. Je détiens les souvenirs accumulés d'un millier de générations humaines. J'emmagasine tout ce qui est écrit ou dit. J'étudie. J'apprends. Tel est mon objectif : me procurer et préserver le savoir.

— Donc vous dites que si ç'a été écrit, vous le savez.

— Je le sais. Je le comprends.

Je m'assis lentement sur le canapé, le regard fixé sur elle. Par les cloches de l'enfer ! C'était presque trop pour que je puisse en accepter l'idée. Le savoir, c'est le pouvoir. Et si Ivy disait vrai, elle en savait plus qu'aucun autre être vivant.

— Comment avez-vous obtenu ce job ?

— Ma mère me l'a transmis, répondit-elle. À ma naissance, tout comme elle l'avait reçu à la sienne.

— Et votre mère laisse un mercenaire vous conduire ?

— Certainement pas. Ma mère est morte, magicien. (Elle fronça les sourcils.) Pas morte techniquement. Mais tout ce qu'elle savait, tout ce qu'elle était s'est incarné en moi. Elle est devenue une coupe vide. Un état végétatif persistant. (Son regard se fit mélancolique, distant.) Elle est libérée. Mais elle n'est certainement pas en vie dans le sens le plus vital.

— Je suis navré, dis-je.

— Je ne vois pas pourquoi. Je connais ma mère. Et toutes celles qui l'ont précédée. (Elle posa un doigt sur sa tempe.) Tout est ici.

— Vous savez utiliser la magie ? demandai-je.

— Je préfère le calcul mental.

— Mais vous pouvez en faire.

— Oui.

Mince ! Si j'en jugeais par la réaction de mes glyphes, cela signifiait qu'elle était au moins aussi puissante que n'importe quel mage du Conseil Blanc. Probablement plus. Mais si c'était vrai...

— Si vous en savez autant, dis-je, si vous êtes si puissante, pourquoi avez-vous embauché un garde du corps pour vous conduire jusqu'ici ?

— Mes pieds n'atteignent pas les pédales.

J'eus envie de me frapper le front de la main.

— Ha ! évidemment !

Ivy hocha la tête.

— En vue de la préparation du duel, je vais avoir besoin de certaines informations. À savoir où je pourrai entrer en contact avec votre témoin et quelle arme a votre préférence pour le duel.

— Je n'ai pas encore de témoin.

Ivy haussa un sourcil.

— Dans ce cas vous avez jusqu'au coucher du soleil ce soir pour en trouver un. Sans quoi le match et votre vie seront perdus.

— Ah oui ? Et comment cette sentence serait-elle appliquée ?

La petite fille me regarda fixement durant un instant de

silence. Puis elle dit :

— Je m'en occuperais.

Je déglutis et un frisson glacé me parcourut. Elle était convaincante. Je l'en croyais capable et je sentais qu'elle le ferait.

— Hum... D'accord. Écoutez, je n'ai pas encore non plus choisi une arme. Si je...

— Choisissez-en simplement une, monsieur Dresden. Volonté, habileté, énergie ou chair.

— Attendez, dis-je, je croyais que je devais choisir entre épée ou pistolet, ce genre de choses.

Ivy secoua la tête.

— Relisez votre copie des Accords. Je choisis ce qui est accessible. Et j'ai choisi l'ancienne manière de faire. Vous pouvez mesurer votre volonté à celle de votre adversaire pour savoir qui est le plus déterminé. Vous pouvez mesurer votre habileté aux armes à la sienne, chacun avec les armes de son choix. Vous pouvez manier des champs d'énergie l'un contre l'autre. Ou vous pouvez le défier en combat à mains nues. (Elle marqua une courte pause.) Une option que je ne recommande pas.

— Merci, soufflai-je. Je vais choisir la magie. L'énergie.

— Vous savez évidemment qu'il déclinera cette option et que vous serez forcé d'en choisir une autre.

Je soupirai.

— Ouais. Mais d'ici là, je n'ai pas à faire un autre choix, c'est bien ça ?

— En effet, admit Ivy.

On frappa à la porte et je me levai pour répondre. Kincaid me fit un signe de tête puis se pencha en avant et dit :

— Dix minutes.

— Merci Kincaid, répondit Ivy.

Elle se leva, tira une carte de visite de sa poche et me la tendit.

— Demandez à votre témoin d'appeler ce numéro.

Je pris la carte en opinant du chef.

— Ce sera fait.

À cet instant précis, Mister émergea de ma chambre à

coucher et se cambra d'un air paresseux. Puis il s'avança souplement jusqu'à moi et se frotta contre mon mollet pour me saluer.

Ivy cligna des yeux et les baissa sur Mister. Soudain, son visage s'anima sous l'effet d'une joie d'enfant toute simple.

— Minou ! s'écria-t-elle.

Elle s'agenouilla immédiatement pour caresser Mister. Celui-ci semblait apprécier. Il se mit à ronronner plus fort et fit le tour d'Ivy en se frottant contre elle tandis qu'elle le caressait et lui parlait à voix basse.

Par l'enfer ! C'était adorable. C'était juste une gamine.

Une gamine qui détenait plus de savoir que n'importe quel mortel. Une gamine dotée d'une quantité effrayante de pouvoirs magiques. Une gamine qui me tuerait si je ne me présentais pas pour le duel. Mais une gamine quand même.

Je jetai un coup d'œil vers Kincaid, qui observait d'un air perplexe Ivy en train de jouer avec Mister. Il secoua la tête en murmurant :

— Alors ça, ça fout les jetons.

## Chapitre 11

Ivy parut hésitante à l'idée de cesser de caresser Mister mais Kincaid et elle ressortirent sans un mot de plus. Je refermai la porte derrière eux, m'appuyai contre le panneau et tendis l'oreille, les yeux fermés, jusqu'à ce qu'ils soient partis. Je ne me sentais pas aussi fatigué que j'aurais dû. Probablement parce que ma vaste expérience me laissait à penser que j'allais me retrouver nettement plus crevé avant d'avoir une véritable chance de me reposer.

Mister se frotta contre mes jambes jusqu'à ce que je me penche pour le caresser ; après quoi il se dirigea en hâte vers son bol de nourriture, en m'ignorant complètement. Je sortis un Coca du frigo tandis qu'il mangeait puis en versai d'un air absent dans une soucoupe que je déposai sur le sol près du chat. Le temps de finir ma canette, j'avais pris une décision sur ce que j'allais faire ensuite.

Passer des coups de téléphone.

J'appelai d'abord le numéro que le père Vincent avait laissé pour moi. Je m'attendais à tomber sur un service de messagerie mais, à ma grande surprise, la voix du père, tendue et inquiète, répondit :

— Oui ?

— Ici Harry Dresden, dis-je. Je voulais faire le point avec vous.

— Ah, oui... Un instant je vous prie.

Je l'entendis dire quelque chose, perçus des bribes de conversation en bruit de fond puis l'entendis marcher tandis que la porte se refermait derrière lui.

— La police, expliqua-t-il. J'ai passé la soirée à travailler avec eux.

— De bonnes nouvelles ? demandai-je.

— Dieu seul le sait, dit le père Vincent. Mais selon ma perspective la seule chose accomplie ce soir a consisté à décider quel service devait prendre l'enquête en charge.

— Celui de la criminelle ? suggérai-je.

La voix épuisée de Vincent se fit caustique.

— Oui. Même si mon esprit a du mal à suivre la démarche tortueuse qui a mené à cette conclusion.

— Année électorale. Les gestionnaires de la ville font de la politique politique, dis-je. Mais une fois que vous aurez affaire au véritable personnel de police, ça devrait bien se passer. Il y a des gens bien dans tous les services.

— C'est à espérer. Avez-vous trouvé quelque chose ?

— J'ai une piste. Je ne sais pas ce qu'elle vaut. Les voleurs pourraient se trouver à bord d'un petit bateau dans le port. Je vais m'y rendre rapidement.

— Très bien, dit Vincent.

— Si la piste est bonne, voulez-vous que j'appelle la police ?

— Je préférerais que vous me contactiez d'abord, répondit-il. Je ne suis toujours pas sûr du niveau de confiance que je peux avoir dans la police locale. Je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est la raison qui a poussé les voleurs à fuir jusqu'ici : qu'ils avaient un contact ou un atout quelconque auprès des autorités locales. J'aimerais avoir autant de temps que possible pour décider à qui faire confiance.

Je fronçai les sourcils et songeai aux sous-fifres de Marcone qui m'avaient tiré dessus. La police de Chicago avait une réputation injuste de corruption essentiellement liée à l'activité généralisée de la pègre à l'époque de la prohibition. C'était infondé aujourd'hui mais les gens sont comme ils sont, et tout le monde n'est pas insensible aux pots-de-vin. Auparavant, Marcone avait déjà obtenu des informations réservées à la police avec une rapidité troublante.

— Cela pourrait se révéler judicieux, dis-je. Je vais aller vérifier et je vous tiendrai au courant. Cela ne devrait pas prendre plus d'une heure ou deux.

— Très bien. Merci, monsieur Dresden. Est-ce qu'il y a autre chose ?

— Ouais, dis-je. J'aurais dû y penser hier soir. Avez-vous des

morceaux du suaire ?

— Des morceaux ? répéta le père Vincent.

— Des débris ou des fibres. Je sais que de nombreux échantillons ont été analysés dans les années 1970. Avez-vous accès à certains d'entre eux ?

— C'est très possible. Pourquoi ?

Je me souvins que le père semblait ne pas croire au surnaturel du tout. Je ne pouvais donc pas lui annoncer tout de go que je voulais utiliser la thaumaturgie pour suivre le suaire à la trace.

— Pour confirmer son identification lorsque je le trouverai. Je ne veux pas être envoyé sur une fausse piste à cause d'un leurre.

— Bien sûr. Je vais passer un coup de téléphone, répondit-il. Faire venir un échantillon par FedEx. Merci, monsieur Dresden.

Je le saluai et raccrochai puis regardai le téléphone pendant une minute. Puis je pris une profonde inspiration et composai le numéro de Michael.

Bien que le ciel s'illumine à peine des premières lueurs du matin, le téléphone ne sonna qu'une fois avant qu'une voix féminine réponde :

— Allô ?

Mon cauchemar.

— Oh ! Euh... Bonjour, Charity. Ici Harry Dresden.

— Bonjour, dit la voix en souriant. Mais ce n'est pas Charity.

Alors peut-être ne s'agissait-il pas de mon cauchemar, mais juste de la fille aînée de mon cauchemar.

— Molly ? demandai-je. Waouh, tu as une voix d'adulte, maintenant.

Elle se mit à rire.

— Ouais, la fée des hormones est venue me rendre visite avec toute sa panoplie. Vous voulez parler à ma mère ?

Certains pourront trouver significatif qu'il m'ait fallu une seconde pour comprendre que cette histoire de fée était métaphorique. Parfois, je déteste ma vie.

— Eh bien, euh... Est-ce que ton père est là ?

— Donc vous ne voulez *pas* parler à ma mère. Pigé, dit-elle. Il travaille à l'extension. Je vais vous le chercher.

Elle posa le téléphone et j'entendis des pas s'éloigner. En arrière-plan, je pouvais entendre des voix d'enfants enregistrés en train de chanter, des bruits d'assiettes et de fourchettes, et des gens en train de parler. Puis il y eut un bruit de froissement et un choc sourd laissant à penser que le combiné de l'autre côté était tombé par terre. Puis j'entendis une respiration lourde et humide.

— Harry, soupira une voix depuis ce qui devait être la même pièce.

Elle ressemblait à celle de Molly, mais en nettement moins joyeux.

— Non, non, chéri, ne joue pas avec le téléphone. Donne-moi ça, s'il te plaît. (Le téléphone émit quelques bruits supplémentaires, puis la femme dit :) Merci, mon chéri.

Après quoi elle saisit le combiné :

— Allô ? Il y a quelqu'un ?

L'espace d'une seconde, je fus tenté de rester silencieux, voire d'imiter l'enregistrement d'une voix d'opérateur. Mais je refusai de céder à cette facilité. Je ne voulais pas me laisser troubler. J'étais raisonnablement sûr que Charity pouvait sentir la peur, y compris par téléphone. Ça risquait de l'inciter à m'attaquer.

— Bonjour Charity. Harry Dresden à l'appareil. Je cherchais à joindre Michael.

Il y eut une seconde de silence durant laquelle je ne pus m'empêcher d'imaginer la façon dont les yeux de la femme de Michael venaient de s'étrécir.

— J'imagine que c'était inévitable, dit-elle. Évidemment, dès que surgit une situation si dangereuse qu'elle requiert la présence de trois des chevaliers, vous sortez en rampant de votre trou.

— En fait, ce n'est pas vraiment lié.

— Je m'en doutais. Votre stupidité a tendance à frapper au pire moment et au pire endroit.

— Oh ! allons, Charity ! Vous êtes injuste.

Sa voix se fit plus claire et plus tranchante tandis qu'enflait sa colère :

— Ah oui ? Au moment, l'année dernière, où Michael devait

le plus se concentrer sur son devoir, se montrer prudent et vigilant, vous êtes arrivé pour le déconcentrer.

La colère et la culpabilité s'affrontèrent pour prendre le contrôle de ma réaction.

— J'essayais d'apporter mon aide.

— Il porte des cicatrices de la dernière fois où vous l'avez aidé, monsieur Dresden.

J'eus envie de cogner le combiné contre le mur jusqu'à ce qu'il se brise, mais je me contrôlai de nouveau. Je ne pus toutefois pas empêcher la colère de rendre mes paroles mordantes :

— Vous n'allez jamais me céder ne serait-ce qu'un pouce, hein ?

— Vous ne méritez pas un pouce de terrain.

— Est-ce pour ça que vous avez donné mon prénom à votre fils ? demandai-je.

— C'était le choix de Michael, répliqua Charity. J'étais toujours sous traitement médical et les papiers étaient remplis lorsque je me suis réveillée.

Je gardai une voix calme. À peu près.

— Écoutez, Charity. Je suis vraiment navré que vous ressentiez de tels sentiments envers moi, mais je dois parler à Michael. Il est là ou non ?

La ligne cliqueta tandis que quelqu'un s'emparait d'un autre combiné et Molly me dit :

— Désolé, Harry, mais mon père n'est pas là. Sanya dit qu'il est sorti acheter des beignets.

— Molly, lança Charity d'une voix dure. C'est un jour de semaine. Ne traîne pas.

— Oh, oh, souffla Molly. Je vous jure, on croirait presque qu'elle est télépathe ou un truc de ce genre.

Je crus presque entendre grincer les dents de Charity.

— Ce n'est pas drôle, Molly. Raccroche.

Molly soupira et, avant de raccrocher, lança :

— Rends-toi, Dorothy !

Je ravalai un éclat de rire et tentai de le transformer en une quinte de toux pour éviter de froisser Charity.

D'après le ton de sa voix, le stratagème n'avait pas

fonctionné.

— Je lui passerai le message.

J'hésitai. Peut-être devais-je demander à attendre son retour. Il n'y avait pas beaucoup d'affection entre Charity et moi et si elle ne transmettait pas mon message à Michael, ou si elle attendait avant de le faire, cela pourrait me coûter la vie. Michael et les autres chevaliers étaient occupés à suivre la trace du suaire, et Dieu seul savait si je serais en mesure de reprendre contact avec lui dans la journée. D'un autre côté, je n'avais ni le temps ni l'énergie nécessaires pour échanger des coups avec Charity jusqu'au retour de Michael.

Charity s'était toujours montrée ouvertement hostile à mon égard depuis le jour de notre rencontre. Elle aimait férolement son mari et craignait pour sa sécurité, particulièrement lorsqu'il travaillait avec moi. Dans ma tête, je savais que son hostilité n'était pas entièrement dénuée de fondement. Michael s'était fait amocher plusieurs fois alors qu'il faisait équipe avec moi. Durant la dernière de ces expéditions, un méchant qui me visait avait presque tué Charity et son enfant à naître, le petit Harry. Elle s'inquiétait désormais des conséquences que pourraient également connaître ses autres enfants.

Je savais tout cela. Mais ça faisait mal quand même.

Je devais prendre une décision : lui faire ou non confiance. Je décidai d'y croire. Charity ne m'aimait sans doute pas, mais elle n'était ni peureuse ni menteuse. Elle savait que Michael voudrait qu'elle lui passe le message.

— Eh bien, monsieur Dresden ? demanda-t-elle.

— Dites-lui simplement que je dois lui parler.

— À quel sujet ?

L'espace d'une seconde, je m'interrogeai pour savoir si je devais faire passer à Michael mon tuyau à propos du suaire. Mais il croyait que je me ferais tuer si je m'impliquais. Il prenait très au sérieux le fait de protéger ses amis et, s'il savait que je faisais des recherches, il serait tenté de m'assommer et de m'enfermer dans un placard immédiatement puis de s'excuser par la suite. Je décidai donc de ne rien dire.

— Dites-lui que j'ai besoin d'un témoin d'ici au coucher du soleil ce soir, sans quoi des choses déplaisantes se produiront.

— Pour qui ? demanda Charity.

— Pour moi.

Elle fit une pause, puis répondit :

— Je lui transmettrai votre message.

Puis elle me raccrocha au nez.

Je raccrochai en faisant la moue.

— Cette pause ne voulait rien dire, lançai-je à Mister. Ça ne signifie pas qu'elle réfléchissait à l'idée de me laisser intentionnellement me faire tuer pour protéger son mari et ses enfants.

Mister m'observa avec ce flou distant et mystique propre au regard des félins. Ou bien peut-être que c'était l'expression qu'il adoptait lorsque son encéphalogramme devenait plat. Dans tous les cas, ce n'était ni utile ni rassurant.

— Je ne suis pas inquiet, dis-je. Pas le moins du monde.

La queue de Mister frémit.

Je secouai la tête, rassemblai mes affaires et sortis pour suivre la piste du port.

## Chapitre 12

Lorsque je suis venu pour la première fois à Chicago, j'imaginais le port comme une gigantesque cuvette d'océan avec des navires et des bateaux au premier plan et le contour délavé des immeubles au loin dans le fond. J'avais toujours imaginé les éléments politiques subversifs déguisés en indigènes tribaux et une énorme perte dans les bénéfices de l'East India Company.

Le port de Burnham ressemblait en fait au parking d'un hypermarché flottant. Il était sans doute aussi grand que deux ou trois terrains de football. Des quais blancs s'étendaient sur l'eau, avec leurs rangées de bateaux de plaisance et de petits bateaux de pêche sur un ovale d'eau placide. L'odeur du lac était composée d'un tiers de poissons morts, d'un tiers de rochers recouverts d'algues et d'un tiers d'huile de moteur. Je me garai sur le parking en haut de la colline au-dessus du port, et sortis en m'assurant d'avoir mon équipement avec moi. Je portais mon anneau de force à la main droite et mon bracelet-bouclier au poignet gauche tandis que mon bâton de combat, noué à l'intérieur de mon cache-poussière en cuir, frappait contre ma jambe. J'avais ajouté à mon arsenal une bombe lacrymogène, que je glissai dans la poche de mon pantalon. J'aurais préféré avoir mon revolver, mais se balader avec une telle arme dans la poche constituait un délit. Ce n'était pas le cas de la bombe au poivre.

Je verrouillai la voiture et sentis soudain une sensation désagréable remonter le long de mon dos : une façon pour mon instinct de me hurler que quelqu'un m'observait. Je gardai la tête basse et les mains dans les poches et me dirigeai vers le port. Je ne tournai pas la tête de tous les côtés mais tentai de voir le plus de choses possibles en ne bougeant que les yeux.

Je ne vis personne mais l'impression d'être observé était

tenace. Je doutais qu'il s'agisse de quelqu'un de la Cour Rouge. Le matin n'avait pas atteint sa pleine luminosité, mais la lumière était déjà suffisante pour faire bouillir un vampire. Cela n'excluait toutefois pas d'autres genres d'assassins. Et si les voleurs étaient sur place, il était possible qu'ils surveillent toutes les allées et venues.

Je ne pouvais donc que continuer à marcher d'un pas régulier et espérer que la personne qui m'observait – qui qu'elle soit – ne soit pas un des hommes de main de Marcone, un allié des vampires ou un flingue à louer visant ma nuque à plusieurs centaines de mètres de là.

Je trouvai *L'Étranger* en quelques minutes, amarré non loin de l'entrée. C'était un joli petit bateau, un bateau de plaisance suffisamment grand pour accueillir une confortable cabine. *L'Étranger* n'était pas tout neuf, mais il semblait bien aménagé et bien entretenu. Un drapeau canadien était accroché à un petit piquet sur le pont arrière. Je dépassai le navire sans ralentir tout en Écoutant.

Écouter est une astuce que j'ai découverte étant enfant. Rares sont ceux à avoir trouvé le truc pour y parvenir : bloquer tous les autres bruits afin de mieux entendre un son en particulier... par exemple des voix lointaines. Cela ne relève pas tant de la magie, à mon avis, que de la concentration et de la discipline. Mais la magie est bien utile.

— Inacceptable, prononça à voix basse une femme dans la cabine de *L'Étranger*. (Sa voix était marquée par un léger accent, à la fois espagnol et britannique.) Le coup a entraîné des dépenses bien supérieures à ce que nous avions estimé au départ. J'augmente le prix en conséquence, rien de plus.

Il y eut une courte pause, puis la femme reprit :

— Voulez-vous une facture pour vous faire rembourser les taxes, dans ce cas ? Je vous avais dit que le prix n'était qu'une estimation. Ça arrive. (Une autre pause, puis elle conclut :) Excellent. Comme prévu, donc.

Je tournai le regard vers le lac, pour admirer la vue, et tendis l'oreille pour entendre autre chose. Apparemment, la conversation avait pris fin. Je scrutai les alentours mais ne vis personne occupé à arpenter le port au petit matin d'un jour de

semaine de février. Je pris une profonde inspiration pour me donner du courage, puis me rapprochai du bateau.

J'aperçus un bref mouvement à travers une fenêtre de la cabine et entendis une stridulation. Un téléphone portable était posé sur un comptoir près d'un bloc-notes d'hôtel. Une femme habillée d'une longue robe de soie sombre apparut à la fenêtre et se saisit du téléphone. Elle décrocha sans rien dire et, un instant plus tard, lâcha :

— Je suis désolée. C'est un faux numéro.

Je la regardai tandis qu'elle reposait le téléphone et laissait avec désinvolture son vêtement traîner sur le sol.

Je l'observai un peu plus. Je n'agissais pas en voyeur. C'était professionnel. Je remarquai qu'elle avait des courbes intéressantes. Vous voyez ? Le professionnalisme en action.

Elle ouvrit la porte et un peu de vapeur s'en échappa tandis qu'un bruit d'eau se faisait entendre. Elle entra et referma la porte, laissant la cabine déserte.

J'avais une occasion. Je n'avais vu qu'une seule femme, et pas suffisamment bien pour pouvoir l'identifier de façon certaine comme étant Anna Valmont ou Francisca Garcia, les deux Rats d'église restants. Je n'avais pas vu le suaire suspendu à une corde à linge ni rien de ce genre. Malgré tout, j'avais le sentiment d'être au bon endroit. Mes tripes me disaient de faire confiance à mon informatrice spirituelle.

Je pris ma décision et m'avançai le long d'une étroite passerelle pour monter à bord de *L'Étranger*.

Je devais agir vite. La femme sur le navire pouvait ne pas être fan des longues douches. Tout ce que j'avais à faire c'était d'entrer, de voir si je pouvais trouver quelque chose attestant de la présence du suaire et de ressortir. Si j'agissais suffisamment rapidement, je pourrais entrer et sortir sans que personne n'en sache rien.

Je descendis l'escalier en direction de la cabine aussi discrètement que possible. Les marches ne grincèrent pas. Je dus baisser un peu la tête en m'avançant dans la cabine. Je restai près de la porte pour écouter le clapotis de l'eau de la douche. La pièce n'était pas très grande et n'offrait pas beaucoup de cachettes. Un lit double occupait près d'un quart

de l'espace disponible. Une minuscule machine à laver et un sèche-linge étaient empilés l'un sur l'autre dans un coin, un panier de linge rangé sur le dessus. Un comptoir et une kitchenette équipée de deux petits réfrigérateurs monopolisaient le reste de la pièce.

Je fronçai les sourcils. Deux réfrigérateurs ? Je les examinai. Le premier était plein de denrées périssables et de bières. Le deuxième était un faux qui s'ouvrait sur un placard contenant un coffre-fort. Bingo !

La douche continuait à couler. Je tendis la main pour récupérer le coffre-fort, mais une pensée me frappa. Les Rats d'église s'étaient clairement mis dans le pétrin, mais ils étaient de toute évidence assez doués pour avoir évité Interpol depuis un certain nombre d'années. La cachette du coffre-fort était trop maladroite, trop évidente. Je refermai le faux réfrigérateur et balayai la pièce du regard. Je commençais à me sentir nerveux. Il ne devait pas me rester beaucoup de temps pour trouver le suaire et filer.

Mais bien sûr ! Je fis deux grandes enjambées jusqu'à la machine à laver et je saisis le panier à linge. Je le trouvai sous plusieurs serviettes propres et moelleuses : un petit paquet en plastique opaque à peine plus large qu'une chemise pliée. Je le touchai de la main gauche. Des fourmillements me parcoururent la paume et les poils de mon bras se dressèrent brusquement.

— Dieu, que je suis bon ! soufflai-je.

Je récupérai le suaire et me retournai pour m'enfuir.

Une femme se tenait derrière moi, vêtue d'un pantalon de treillis noir et d'un épais blouson et portant des bottes commando usées. Ses cheveux d'un blond peroxydé étaient coupés très court, mais cela ne changeait rien au charme de ses traits. Elle était élégante, jolie et agréable à regarder.

En revanche, ce n'était pas le cas de l'arme qu'elle pointait sur mon visage. C'était un horrible vieux revolver calibre .38, une arme bon marché idéale pour les sorties du week-end.

Je pris soin de ne pas bouger. Même un flingue au rabais peut tuer et je doutais de pouvoir lever un bouclier assez rapidement pour me protéger. Elle m'avait pris par surprise. Je

ne l'avais pas entendue arriver, je n'avais pas senti sa présence.

— Dieu, que je suis bonne ! me singea-t-elle avec un léger accent britannique amusé. Posez le paquet.

Je le lui tendis.

— Voilà.

Je n'aurais pas tenté de lui prendre son arme mais si elle approchait, cela montrerait qu'il s'agissait d'une amatrice. Ce n'était pas le cas et elle resta debout hors de portée de mes bras.

— Sur le comptoir, si vous voulez bien.

— Et si je ne veux pas ? demandai-je.

Elle eut un sourire dénué d'humour.

— Dans ce cas, je serai de corvée de démembrément et de nettoyage du sang versé. Je vous laisse décider.

Je posai le paquet sur le comptoir.

— Loin de moi l'idée d'embarrasser une noble dame.

— Quel bon garçon vous faites ! répondit-elle. C'est un beau manteau. Enlevez-le. Lentement, je vous prie.

Je défis mon manteau et le laissai tomber sur le sol.

— Vous m'avez trompé pour me faire monter sur le bateau, dis-je. Ce deuxième coup de fil, c'était vous, pour dire à votre partenaire de m'attirer à l'intérieur.

— Ce qui est choquant, c'est que vous soyez tombé dans le panneau, dit la femme.

Elle continua à me donner des instructions et elle savait ce qu'elle faisait. Je me penchai en avant et posai les mains contre le mur tandis qu'elle me fouillait au corps. Elle trouva la bombe lacrymogène et s'en empara, en même temps que de mon portefeuille. Elle me fit m'asseoir par terre, sur mes mains, tandis qu'elle attrapait mon manteau et reculait.

— Une baguette, dit-elle en examinant mon bâton de combat. Le charme du préénéolithique.

Ha ! ha ! elle était certainement professionnelle mais aussi conventionnelle. Elle ne croyait pas au surnaturel. Je n'étais pas sûr de savoir si cela allait se révéler utile ou gênant. Cela pourrait signifier qu'elle ferait preuve d'un peu moins d'empreusement à me tirer dessus. Les gens qui savent ce qu'un magicien peut faire deviennent vraiment nerveux lorsqu'il est sur le point de lancer un sort. D'un autre côté, cela signifiait que

je ne pouvais utiliser ni le soutien du reste du Conseil, ni la menace du châtiment que je pourrais infliger en retour comme levier. Je décidai qu'il était préférable d'agir comme un type normal pour le moment.

La blonde posa mon manteau sur le comptoir et lança :

— La voie est libre.

La porte de la salle de bains s'ouvrit et la femme que j'avais entendue précédemment en sortit. Elle portait désormais une robe en mailles de la couleur d'un vin sombre et deux peignes retenaient sa chevelure en arrière. Elle n'aurait pas détonné au cœur de la foule mais elle n'était pas dénuée de charme.

— Ce n'est pas Gaston, dit-elle en me regardant d'un air perplexe.

— Non, dit la blonde. Il est venu pour la marchandise. Et il était sur le point de s'enfuir avec.

La femme aux cheveux sombres hocha la tête et me demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Dresden, répondis-je. Je suis détective privé, mademoiselle Garcia.

Les traits de Francisca Garcia se figèrent et elle échangea un regard avec la blonde au flingue.

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Mon client me l'a donné. Vous et Mlle Valmont risquez de gros ennuis.

Anna Valmont donna un coup de pied dans le mur et cracha :

— Conneries ! (Elle me regarda fixement, le pistolet toujours braqué sur moi malgré son accès de colère.) Vous travaillez pour Interpol ?

— Rome.

Anna regarda Francisca.

— On devrait laisser tomber cette vente. C'est en train de tomber à l'eau.

— Pas encore, répondit Francisca.

— Attendre ne sert à rien.

— Je ne partirai pas tout de suite, répondit la brune d'un air déterminé. Pas avant qu'il arrive.

— Il ne viendra pas, dit Anna. Et tu le sais.

— Qui ? demandai-je.

— Gaston, répondit Francisca.

Je ne dis rien. Apparemment, Francisca était suffisamment douée pour décoder les expressions faciales pour que je n'aie pas besoin de dire quoi que ce soit. Elle me scruta un moment puis ferma les yeux, livide.

— Oh ! oh ! *Dio !*

— Comment ? demanda Anna. (Le revolver n'avait pas bougé d'un poil.) Comment est-ce arrivé ?

— Meurtre, dis-je à voix basse. Et quelqu'un a fait en sorte d'orienter la police vers Chicago.

— Qui aurait pu faire ça ?

— Des gens peu recommandables qui en ont après le suaire. Des assassins.

— Des terroristes ?

— Pas aussi joueurs, dis-je. Tant que vous avez le suaire, vos vies sont menacées. Si vous venez avec moi, je pourrai vous mener vers des gens qui vous protégeront.

Francisca secoua la tête et cligna plusieurs fois des yeux.

— La police, vous voulez dire.

Je parlais des chevaliers, mais je savais très bien quelle serait leur position sur ce qu'il conviendrait de faire des voleuses une fois que le péril surnaturel serait passé.

— Ouais.

Anna déglutit et regarda sa partenaire. Quelque chose autour de ses yeux s'adoucit sous l'effet de l'inquiétude, de la compassion. Ces deux-là n'étaient pas seulement partenaires dans le crime. Elles étaient amies. La voix d'Anna se fit douce tandis qu'elle disait :

— Cisca, il faut bouger. Si ce type nous a trouvées, d'autres pourraient ne pas être loin derrière.

La brune acquiesça, le regard dans le vide.

— Oui. Je vais me préparer.

Elle se leva et traversa la cabine jusqu'à la machine à laver. Elle tira deux sacs de sport qu'elle posa sur le comptoir, par-dessus le paquet. Puis elle enfila une paire de chaussures.

Anna l'observa quelques instants puis se tourna vers moi :

— Bon. On ne peut pas vous laisser filer droit vers la police pour tout lui raconter. Je me demande que faire de vous, monsieur Dresden. Il semble qu'il y aurait beaucoup de raisons de vous tuer.

— C'est salissant, vous vous souvenez ? Ça vous gâcherait la journée, pointai-je.

Cela lui arracha un petit sourire.

— Ah, oui ! j'avais oublié.

Elle porta la main à sa poche et en tira une paire de menottes en acier. Le genre conçu pour un usage policier plutôt que pour les jeux coquins. Elle me les lança par en dessous et je les attrapai.

— Mettez-en une autour de votre poignet, dit-elle.

Je m'exécutai.

— Il y a un anneau sur cette cloison. Passez-y l'autre anneau et fermez les menottes.

J'hésitai et regardai Francisca en train d'enfiler son manteau, son expression toujours aussi distante. J'humectai mes lèvres.

— Vous ne savez pas à quel point vous êtes toutes les deux en danger, mademoiselle Valmont. Vraiment. Je vous en prie, laissez-moi vous aider.

— Je passe. Nous sommes des professionnelles, monsieur Dresden. Nous sommes des voleuses, d'accord, mais nous avons une éthique du travail.

— Vous n'avez pas vu ce qu'ils ont fait à Gaston LaRouche, dis-je. À quel point c'était affreux.

— Quand donc la mort n'est-elle pas affreuse ? L'anneau, monsieur Dresden.

— Mais...

Anna releva son arme.

Je fis la grimace et attachai les menottes à un anneau d'acier dépassant du mur sous l'escalier.

Je dus donc me résigner à les suivre du regard jusqu'au pont. Alors le second deniérier de ces douze dernières heures jaillit dans l'escalier en fonçant droit sur moi.

## Chapitre 13

Je ne le vis arriver que du coin de l'œil et j'eus à peine le temps de percevoir le mouvement et de bondir aussi loin que possible à l'écart. Le démon me dépassa dans un mouvement confus de murmures métalliques, portant avec lui l'odeur de l'eau du lac et du sang séché. Aucun des Rats d'église ne cria, et je n'aurais pas su dire si c'était intentionnel ou dû à la surprise.

Le démon était plus ou moins humain et avait un côté féminin plutôt troublant. Les lignes de ses hanches bien roulées suivaient la forme de jambes étrangement articulées, semblables dans leur forme aux pattes d'un lion. Sa peau était couverte d'écaillles métalliques vertes et ses bras se terminaient par des mains à quatre doigts aux griffes de métal. Comme la forme démoniaque d'Ursiel, cette démone arborait deux paires d'yeux, l'une luisant d'un éclat vert et l'autre d'un rouge cerise, ainsi qu'un symbole lumineux au milieu de son front.

Ses cheveux étaient longs (je veux dire, du genre cinq mètres de long) et évoquaient le rejeton maléfique de Méduse et du docteur Octopus. Ils semblaient avoir été taillés en bandelettes de trente centimètres à partir d'une plaque métallique d'un kilomètre de long. Sa chevelure se tordait autour de la créature comme un nuage de serpents vivants, des mèches métalliques frappant les murs et le sol du bateau, et supportant en poids comme l'aurait fait une douzaine de membres supplémentaires.

Anna fut la première à se remettre de sa surprise. Son arme était déjà sortie, mais elle n'avait jamais appris à l'utiliser en combat réel. Elle pointa le pistolet plus ou moins vers la deniérière et vida son chargeur sur elle en l'espace d'une expiration, paniquée. Dans la mesure où j'étais à deux pas derrière la démone, je me laissai tomber sur le côté en restant aussi près du sol que possible et je priaï pour ne pas être

transformé en dommage collatéral.

La démone tressaillit une fois, peut-être en encaissant une balle, avant de se mettre à siffler en tournant ses épaules et son cou. Une dizaine de rubans métalliques de cheveux ondulants traversèrent la pièce. L'un d'eux frappa le pistolet et le métal grinça tandis que la vrille démoniaque en tranchait net le barillet. Une demi-douzaine d'autres fendirent l'air en direction du visage d'Anna mais la voleuse blonde était dotée de réflexes suffisamment rapides pour les éviter presque toutes. Une vrille s'enroula autour de la cheville d'Anna, tira et l'envoya s'étaler au sol tandis qu'une autre visait son ventre à la manière d'un scalpel, tranchant son blouson et éclaboussant la cabine de fines gouttes de sang.

Francisca observa la chose pendant une longue seconde, regardant ses yeux énormes et cerclés de blanc. Puis elle ouvrit vivement un tiroir dans la minuscule coquerie et en tira un énorme couteau de cuisine. Elle bondit vers la deniérière, lame en avant. Le couteau mordit dans le bras de la démone qui poussa un cri furieux qui n'avait rien d'humain. La deniérière se retourna, du sang argenté luisant sur sa peau écailleuse, et l'une de ses griffes traça un arc de cercle à travers les airs. Les griffes de la démone s'enfoncèrent dans l'avant-bras de Francisca et le sang jaillit. Le couteau tomba sur le sol. Francisca poussa un cri et bascula en arrière en heurtant l'un des murs.

La deniérière, le regard brûlant, fit pivoter sa tête sur trois cent soixante degrés dans un mouvement impossible et perturbant. Trop de vrilles pour que je puisse les compter traversèrent la pièce et allèrent frapper le ventre de Francisca Garcia, comme autant de poignards. Elle émit un hoquet violent et baissa les yeux sur ses blessures tandis que d'autres vrilles la transperçaient. Elles firent un bruit mat en heurtant le bois du mur de la cabine.

La démone se mit à rire. Un rire rapide, fébrile et excité, comme celui d'une adolescente nerveuse. Son visage se déforma sous l'effet d'un sourire sauvage, révélant une bouche pleine de dents à l'apparence métallique, tandis que la lueur de ses deux paires d'yeux redoublait d'intensité.

— Oh, mon Gaston..., murmura Francisca.

Puis sa tête s'inclina et ses cheveux sombres retombèrent tout autour de son visage comme un voile, tandis que son corps se relâchait. La démonie frissonna et les vrilles-lames s'arrachèrent du corps ; leur extrémité était écarlate sur près de trente centimètres. Les vrilles frappèrent un peu partout en une sorte de frénésie et des gouttelettes de sang jaillirent de partout. Francisca s'affala sur le sol, sa robe à présent imbibée de sang, et s'écroula sur le côté, inanimée.

Puis les deux paires d'yeux de la deniérière se tournèrent vers moi et un essaim des vrilles de sa chevelure fouetta l'air dans ma direction.

J'avais déjà entrepris de préparer mon bouclier, mais lorsque je vis Francisca s'écrouler, une poussée de rage me traversa, m'emplissant de la tête aux pieds d'une colère écarlate. L'écran se matérialisa devant moi sous la forme d'un quart de dôme d'énergie cramoisie scintillante et les vrilles serpentines s'y écrasèrent en une dizaine de flashs de lumière blanche. La deniérière poussa un cri aigu et eut un mouvement de recul tandis que les vrilles agressives repartaient en arrière, leur extrémité noircie et brûlée.

Je cherchai désespérément mon bâton de combat des yeux, mais il n'était pas là où Anna l'avait laissé lorsqu'elle me l'avait pris. La bombe lacrymogène, en revanche, était là. Je m'en saisissai et fis face à la deniérière à temps pour la voir lever une main griffue. Un chatoiement dans l'air autour de ses doigts renvoya un flash de couleur prismatique et, sa paire d'yeux supérieure brillant anormalement, la démonie balança son poing contre mon bouclier.

Elle frappa celui-ci avec violence et sa puissance était incroyable. Le coup me repoussa contre le muret. Lorsque le chatoiement de chaleur toucha mon bouclier cramoisi, il se brisa en éclats de lumière qui s'envolèrent à travers la cabine comme les étincelles d'un feu de camp. Je tentai de battre en retraite sur le côté, à l'écart de la force vicieuse de la démonie, mais celle-ci gronda et des mèches de cheveux s'enfoncèrent dans la coque de chaque côté de moi. J'étais piégé. La deniérière tendit ses griffes vers moi.

Je poussai un cri de guerre paniqué et lui vidai la bombe lacrymogène sur le visage, droit dans ses deux paires d'yeux.

La démone poussa un nouveau hurlement et détourna vivement la tête, disloquant ainsi l'assemblage de vrilles. Ses yeux humains se fermèrent sur un brusque flot de larmes. Les yeux brillants de la créature ne cillèrent même pas et un revers du bras de la deniérière m'envoya m'étaler sur le sol, où je vis trente-six chandelles.

Je me remis sur mes pieds, terrifié à l'idée d'être cueilli à terre et sans défense. La deniérière semblait capable de dissiper ma magie sans beaucoup d'efforts et, dans cet espace confiné, elle pouvait tuer facilement. Je doutais de pouvoir grimper l'escalier sans me faire mettre en pièces. Ce qui voulait dire que je devais trouver un autre moyen d'éloigner la démone.

La deniérière passa une main griffue sur ses yeux et gronda, d'une voix rauque et hachée :

— Tu paieras pour ça.

Je levai les yeux et vis qu'Anna s'était traînée sur le sol jusqu'au corps allongé de Francisca et qu'elle s'agenouillait au-dessus d'elle, la protégeant de son corps. Son visage était livide de douleur, ou sous l'effet du choc, ou les deux. Mais elle capta mon regard puis fit un mouvement de tête en direction du côté opposé de la cabine.

Je suivis son regard et compris où elle voulait en venir. Tandis que la deniérière reprenait ses esprits et me fusillait de ses yeux pleins de larmes, je bondis en direction de l'autre côté de la pièce en hurlant :

— Sortez-le du frigo ! Ils ne doivent pas s'en emparer !

La deniérière cracha ce que je pris pour un juron et je sentis un pied semblable à celui d'un lion atterrir au milieu de mon dos, m'écrasant contre le sol tandis que des griffes s'enfonçaient dans ma chair. La chose me marcha dessus, puis m'enjamba et ses vrilles déchiquetèrent le véritable réfrigérateur, arrachant la porte de ses gonds avant de se glisser en ondulant à l'intérieur et de tout renverser par terre. Elle n'en avait pas encore fini avec le premier réfrigérateur que déjà sa chevelure avait atteint le faux container et en avait extirpé le coffre-fort.

Pendant ce temps, je fouillai éperdument la cabine du regard et repérai mon bâton de combat sur le sol. Je roulai sur moi-même, mon dos brûlant de douleur, et me saisis du bâton. invoquer du feu dans cette pièce minuscule était une mauvaise idée... mais attendre de me faire assassiner par la coiffure de la deniérière était encore pire.

Elle se redressa, tenant le coffre, juste au moment où je canalisais mon énergie au cœur de mon bâton de combat. Les runes gravées se mirent à briller d'un éclat doré et l'extrémité du bâton s'illumina soudain de rouge tandis que l'air se mettait à miroiter sous l'effet de la chaleur.

La deniérière s'accroupit. Ses membres démoniaques étaient trop longs, mais ses formes féminines affreusement attirantes. La lumière rouge se reflétait sur ses écailles d'un vert métallique. Ses cheveux se contorsionnaient en une masse sifflante et produisaient des étincelles en se frottant les uns aux autres. Un désir violent brûla dans ses deux paires d'yeux l'espace d'une seconde, puis elle se détourna. Ses cheveux déchirèrent le plafond de la cabine comme du papier mâché et, utilisant à la fois sa chevelure, un bras et une longue jambe, elle se contorsionna hors de la cabine du bateau. J'entendis une lourde éclaboussure comme elle touchait l'eau. Elle emportait le coffre-fort.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? balbutia Anna Valmont en serrant dans ses bras la forme inanimée de Francisca. Par tous les diables, qu'est-ce que c'était que ça ?

Je ne lâchai pas mon bâton de combat et ne détournai pas les yeux du trou dans le plafond, car je n'imaginais pas la deniérière comme étant du genre à laisser des survivants dans son sillage. L'extrémité du bâton de combat oscillait dangereusement.

— Comment va-t-elle ?

Je surveillai le plafond le temps de plusieurs respirations tremblantes avant qu'Anna, d'une voix à peine audible, me réponde :

— Elle est morte.

Une sensation violente me traversa le ventre, comme une lame acérée et brûlante. Peut-être suis-je une sorte de

néandertalien de réagir ainsi, mais cela me faisait mal. Quelques instants auparavant, Francisca était en train de parler, de penser à l'avenir, de pleurer un ami mort, de respirer. Vivante. Elle avait été tuée avec violence et je ne supportais pas l'idée qu'une telle chose arrive à une femme. Ça n'aurait pas été moins injuste si c'était arrivé à un homme, mais pour mes tripes ce n'était pas la même chose.

— Merde, soufflai-je. Et vous ? Ça va ? Vous pouvez marcher ?

Avant qu'elle puisse répondre, le bateau fit une brusque embardée et se pencha sur le côté. Il y eut un bruit de torsion et un rugissement métallique, suivis du bouillonnement de l'eau. Un froid glacé se répandit autour de mes chevilles et commença à s'élever.

— La coque est percée, dit Anna. Nous prenons l'eau.

Je me dirigeai vers l'escalier, en brandissant mon bâton de combat, pour m'assurer que la voie était libre.

— Vous arriverez à sortir ?

Une lumière explosa derrière mes yeux et je tombai à quatre pattes au bas de l'escalier. Anna m'avait abattu quelque chose sur le crâne. Un deuxième éclat de lumière et de douleur propulsa ma tête suffisamment bas pour que je sente de l'eau froide m'asperger le front. Je vis vaguement le pied d'Anna envoyer mon bâton de combat loin de moi. Puis elle saisit le suaire dans son paquet sur le comptoir et arracha la première page du bloc-notes d'hôtel. Je vis qu'elle avait du sang sur sa veste, imbibée de l'intérieur, ainsi que sur son pantalon de treillis tout le long de sa jambe gauche. Elle prit mon manteau en grimaçant, et un des sacs marins. Elle enfila mon cache-poussière de cuir, dissimulant le sang. L'eau remplissait la cabine presque jusqu'en haut de ses bottes.

Je tentai de rassembler mes esprits, mais il m'était impossible de faire autre chose que de garder les yeux ouverts. Je savais qu'il fallait que je parte mais je n'arrivais pas à faire passer le message de ma tête vers mes bras et mes jambes.

Anna Valmont m'enjamba et monta les marches. Elle s'arrêta à mi-chemin, cracha un juron et revint suffisamment en arrière pour pouvoir baisser la main et m'asperger le visage

d'eau glacée.

Le choc déclencha quelque chose dans mon corps et je me mis à tousser tandis que la tête me tournait. Mes membres reprirent vie. Il m'était déjà arrivé une ou deux fois d'être trop saoul pour me tenir debout, mais même alors j'avais été en meilleure forme que je l'étais à cet instant.

La voleuse blonde agrippa mon bras et me tira à moitié sur deux ou trois marches, son visage déformé par la douleur. Je m'accrochai désespérément à cet élan et parvins à monter une marche de plus même après qu'elle eut cessé de me tirer.

Elle continua à grimper et ne regarda pas en arrière tandis qu'elle me lançait :

— Je ne fais ça que parce que votre manteau me plaît, Dresden. Ne vous approchez plus jamais de moi.

Puis elle sortit silencieusement de la cabine et disparut avec le suaire.

Ma tête me lançait et il me semblait qu'elle gonflait, mais je reprenais en même temps rapidement mes esprits. Même pleinement conscient, je n'étais de toute évidence pas un mec très malin, car je redescendis en chancelant vers la cabine. Le cadavre de Francisca Garcia s'était affaissé sur le flanc, les yeux vitreux et la bouche entrouverte. L'une de ses joues était à moitié recouverte par l'eau. Il y avait toujours des traces de larmes sur l'autre. L'eau autour du corps s'était teintée d'une auréole d'un rose brunâtre.

Mon estomac se souleva et la colère qui accompagnait cette réaction faillit me faire retomber. Au lieu de quoi je pataugeai dans l'eau glacée en direction du comptoir. J'y attrapai le téléphone portable ainsi que le bloc-notes. Puis j'hésitai au-dessus de Francisca. Elle ne méritait pas que son corps soit englouti par le lac comme une bouteille de bière abandonnée.

Je manquai une nouvelle fois de perdre l'équilibre. L'eau avait commencé à monter plus rapidement. Elle atteignait déjà mes mollets et le froid était tel que je ne sentais plus mes pieds. Je tentai de soulever le corps, mais l'effort déclencha une brusque douleur dans ma tête et je faillis vomir.

Je reposai le cadavre de Francisca Garcia, incapable même de jurer de façon cohérente, et me contentai de lui fermer

doucement les yeux de ma main libre. C'était tout ce que je pouvais faire pour elle. La police la retrouverait, bien entendu, sans doute d'ici à quelques heures.

Et, si je ne me bougeais pas, elle me retrouverait moi aussi. Je ne pouvais pas me permettre de passer une nuit au trou à attendre qu'on paie ma caution après avoir été interrogé et inculpé. Mais ce n'était pas nouveau. Je contacterais Murphy dès que possible.

Je croisai les bras pour me protéger du froid grandissant, pressant le bloc-notes et le téléphone contre ma poitrine, puis sortis péniblement de l'eau ensanglantée de la cabine de *L'Étranger* pour rejoindre le pont. Je dus faire un petit saut pour atteindre le quai. Deux personnes se tenaient sur le trottoir au-dessus du petit port, les yeux fixés sur la scène, et je vis un couple debout sur le pont de son bateau qui me regardait également.

Je baissai la tête, tâchai de ne plus penser à rien, et m'éloignai en hâte avant que ma matinée devienne encore pire.

## Chapitre 14

J'avais déjà reçu quelques bons coups sur le crâne par le passé. La bosse qu'Anna Valmont m'avait laissée faisait partie des plus petites, mais ma tête me lança durant tout le chemin du retour. Au moins mon estomac s'était-il calmé avant que je me mette à me vomir dessus. Je rentrai en chancelant et fis passer deux cachets de Doliprane avec une canette de Coca, puis j'enveloppai un paquet de glaçons dans une serviette. Je m'assis près du téléphone et plaçai la glace contre l'arrière de mon crâne. Ensuite, j'appelai le père Vincent.

Le téléphone ne sonna qu'une fois.

— Oui ?

— L'objet est en ville, dis-je. Les deux Rats d'église l'avaient en leur possession, sur un bateau dans le port de Burnham.

La voix de Vincent se remplit d'une soudaine tension.

— Vous l'avez ?

— Euh..., dis-je. Pas à proprement parler, non. Les choses se sont mal passées.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-il d'une voix que gonflait la frustration, la colère. Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ?

— Une tierce personne a tenté de s'en emparer, et qu'est-ce que vous croyez que je suis en train de faire ? J'ai eu une occasion de récupérer l'objet. Je l'ai saisie. J'ai raté.

— Et le suaire a été pris aux voleurs ?

— Voleuse, au singulier. La police de Chicago est sans doute en train de récupérer le cadavre de sa partenaire à l'heure où nous parlons.

— Elles se sont retournées l'une contre l'autre ?

— Même pas. Un nouvel intervenant a tué Garcia. Valmont a trompé le tiers avec un leurre. Puis elle a pris le vrai et s'est enfuie.

— Et vous n'avez pas jugé utile de la poursuivre ?  
La douleur me martelait les tempes.

— Elle courait très vite.

Le père Vincent resta silencieux quelques instants, avant de dire :

— Donc le suaire a encore disparu ?

— Pour le moment, dis-je. J'ai peut-être une autre piste.

— Vous savez où il a été emporté ?

Je pris une profonde inspiration et tentai d'adopter un ton patient.

— Pas encore. C'est pour cela qu'on appelle ça une « piste » et pas une « solution ». J'ai besoin de cet échantillon du suaire.

— Pour être franc, monsieur Dresden, j'en ai apporté quelques fils avec moi depuis le Vatican, mais...

— Parfait. Portez-en un à mon bureau et confiez-le à la sécurité en bas. Ils le garderont pour moi jusqu'à ce que je puisse aller le chercher. Je vous appellerai dès que j'aurai une piste sûre.

— Mais...

Je raccrochai au nez de Vincent et sentis une légère pique de satisfaction vindicative.

— « Vous n'avez pas jugé utile de la poursuivre ? » soufflai-je à Mister en faisant de mon mieux pour imiter l'accent du religieux. Sûr que j'ai pas jugé bon de la poursuivre. Crétin à col blanc. Qu'est-ce que tu dirais si je te tapais deux ou trois fois sur le crâne et te demandais d'aller ensuite dire la messe, ou un truc du même genre ?

Mister me lança un regard qui semblait indiquer que je n'aurais pas dû dire de telles choses à propos des clients qui me payaient. Je lui retournai un regard noir pour lui faire savoir que j'en étais parfaitement conscient, puis me levai et me dirigeai vers la chambre où je fouillai dans les placards jusqu'à ce que je retrouve un bâtonnet de fusain et un calepin. J'allumai plusieurs bougies à l'extrémité de la table près de mon gros fauteuil confortable et m'installai avec le bloc-notes que j'avais récupéré sur *L'Étranger*. Je frottai le fusain dessus aussi précautionneusement que possible, en espérant que Francisca Garcia n'avait pas utilisé un feutre.

Ce n'était pas le cas. De fines lettres blanches commencèrent à apparaître au milieu du fusain sur le papier. La première ligne indiquait « Marriott » et la deuxième « 2345 ».

Je regardai le bloc en fronçant les sourcils. Marriott. Comme la chaîne hôtelière ? Ça pourrait aussi être le nom de famille de quelqu'un. Voire un mot français. *Non, ne rends pas les choses plus compliquées que nécessaire, Harry.* C'était sans doute l'hôtel. Le nombre semblait être un horaire écrit au format militaire, pour indiquer minuit moins le quart. Peut-être même un numéro de chambre.

Je regardai la note d'un air déçu. Elle ne m'en disait pas assez. Même en admettant que j'avais l'heure et le lieu, je ne savais pas où et quand.

J'examinai le téléphone que j'avais récupéré. J'en savais autant sur les portables que sur la chirurgie gastro-intestinale. Il n'y avait aucune inscription sur le boîtier, pas même une marque. Le téléphone était éteint, mais je n'osais pas le mettre en route. Il cesserait probablement de fonctionner. Si ça se trouve, il exploserait ! J'allais devoir demander à Murphy de voir ce qu'elle pouvait en tirer lorsque je la verrais.

Le martèlement continuait à l'intérieur de mon crâne et la fatigue me piquait les yeux. Le manque de sommeil me rendait peu attentif. Je n'aurais pas dû prendre le risque de monter sur le bateau, pour commencer. Et j'aurais dû faire plus attention en surveillant mes arrières. Mon instinct m'avait soufflé que quelqu'un m'observait mais j'avais été trop fatigué, trop impatient, et j'avais manqué de peu de me faire blesser par balle, empaler, commotionner et, par conséquent, noyer.

Je me dirigeai vers ma chambre, réglai mon réveil pour 14 heures et me laissai tomber sur le lit. C'était bon au point d'en être indécent.

Évidemment, ça ne dura pas.

Le téléphone sonna et je songeai très sérieusement à le dégager en orbite où il pourrait faire copain-copain avec l'astéroïde Dresden. Je retournai lourdement dans le salon et décrochai le téléphone en grondant :

— Quoi ?

— Oh... Euh..., dit une voix plutôt nerveuse à l'autre bout du

fil. Ici Waldo Butters. Je voulais parler à Harry Dresden.

Je modérerai ma voix pour qu'elle retrouve un semblant d'humanité.

— Oh ! Salut.

— Je vous ai réveillé, hein ?

— Ouais.

— Je vois. Les nuits blanches, ça craint. Écoutez, il se passe quelque chose de bizarre et j'ai pensé que je pourrais vous demander quelque chose.

— Sûr.

— Usage maussade de monosyllabes. Un signe clair de manque de sommeil.

— Hé !

— Voilà que vous passez à la vocalisation informe. Mon temps est compté. (Butters s'éclaircit la voix.) Les microbes ont disparu.

— Microbes ? demandai-je.

— Dans les échantillons que j'ai prélevés sur le corps. J'ai recommencé tous les tests pour être certain et plus de la moitié d'entre eux sont négatifs. Rien. Nada, zéro.

— Ungh, dis-je.

— D'accord, monsieur l'homme des cavernes. Où vont les microbes ?

— Aube, lâchai-je. Pouf !

La voix de Butters paraissait perplexe.

— Des microbes-vampires ?

— On les reconnaît à leur cape minuscule, répondis-je. (Mes pensées commençaient à retrouver un peu d'élan.) Pas des microbes-vampires. Des trucs fabriqués. Voyez-vous, au lever du soleil, le monde magique tout entier voit ses compteurs remis à zéro. Nouveau départ. La plupart des sorts ne résistent pas au lever du jour et disparaissent. Et il faut y aller sacrément fort pour leur en faire supporter deux ou trois.

— Des microbes magiques ? demanda Butters. Vous êtes en train de me dire que j'ai des microbes magiques ?

— Des microbes magiques, confirmai-je. Quelqu'un les a invoqués par magie.

— On parle d'un véritable sortilège ?

— En général, les sorts malfaisants et destructeurs sont qualifiés de « malédictions ». Mais d'ici à demain ou après-demain, le reste des échantillons sera sans doute négatif également.

— Sont-ils toujours infectieux ?

— Considérez qu'ils le sont. Ils sont tout à fait réels jusqu'à ce que l'énergie qui supporte leur existence se dissipe.

— Bon Dieu. Vous êtes sérieux. C'est réel.

— Eh oui !

— Est-ce qu'il y a un bouquin, un abrégé ou un truc de ce genre sur le sujet ?

Cette fois, je souris pour de bon.

— Rien que moi. Autre chose ?

— Pas grand-chose. J'ai fouillé le corps à la recherche de traces biologiques mais n'ai rien trouvé. Les coupures sur le cadavre ont été faites soit avec un scalpel chirurgical soit avec un autre type de petite lame fine. Peut-être un cutter.

— J'ai déjà vu ce genre de coupures par le passé, oui.

— Mais voilà le plus beau : la même lame a de toute évidence servi à prélever les mains et la tête. La coupe est plus propre que ce qu'un chirurgien serait capable de faire. Et la chaleur dégagée a à moitié cauterisé une partie des blessures. Alors, quel genre d'outil peut trancher selon une ligne fine et précise tout en traversant également les os ?

— Une épée ?

— Faudrait que ce soit une épée drôlement effilée.

— Il y en a quelques-unes de ce genre en circulation. Vous avez pu identifier la victime ?

— Non, désolé.

— Pas grave.

— Vous voulez être averti si quoi que ce soit change ?

— Oui. Ou si vous voyez arriver quoi que ce soit qui ressemble à ce type.

— Dieu nous en préserve, mais je le ferai. Vous avez trouvé quelque chose à propos du tatouage ?

— On l'appelle « l'œil de Thoth », répondis-je. J'essaie de trouver précisément qui s'en sert dans le coin. Oh ! appelez Murphy ! Dites-lui pour les prélèvements.

— C'est déjà fait. C'est elle qui m'a dit de vous tenir au courant. Je pense qu'elle allait dormir, elle aussi. Est-ce qu'elle voudrait que je la réveille pour ça ?

Je répondis en bâillant :

— Nan, ça peut attendre. Merci du coup de fil, Butters.

— Pas de problème, dit-il. Le sommeil est un dieu. Allez donc prier.

J'émis un grognement puis raccrochai. Je n'avais pas fait deux pas en direction de mon lit lorsque quelqu'un frappa à la porte.

— Il faut que j'installe une de ces trappes, marmonnai-je à l'intention de Mister. Je pourrais appuyer sur un bouton et les gens tomberaient en hurlant le long d'une sorte de toboggan délivrant pour atterrir quelque part dans la boue.

Mister était trop mature pour répondre à quelque chose d'aussi inépte, donc je gardai une main à portée de mon panier à surprises tout en entrouvrant la porte pour jeter un coup d'œil dehors.

Susan pencha la tête sur le côté et me gratifia d'un petit sourire. Elle portait un jean, un vieux tee-shirt, une grosse veste en polaire, ainsi que des lunettes de soleil.

— Salut.

— Salut.

— Tu sais, c'est difficile à dire à travers la porte, mais tes yeux ont l'air enfouis et injectés de sang. Tu as dormi la nuit dernière ?

— C'est quoi ce truc dont tu parles, « dormir » ?

Susan soupira et secoua la tête.

— Tu me laisses entrer ?

Je reculai et ouvris plus grand la porte.

— Pas de réprimandes.

Susan entra et croisa les bras.

— Il fait toujours tellement froid ici durant l'hiver !

J'avais une ou deux idées sur la manière de se réchauffer, mais je me gardai de les exprimer à voix haute. Peut-être n'avais-je pas envie de voir comment elle y répondrait. Je songeai à ce que Murphy m'avait dit concernant le fait de planifier une discussion en tête à tête. J'allai chercher plus de

bois et ranimai le feu dans la cheminée.

— Tu veux que je fasse du thé ou autre chose ?

Elle secoua la tête.

— Non.

Susan ne refusait jamais une tasse de thé chaud. Je fis de mon mieux mais ne pus empêcher le ton de ma voix de se durcir.

— Alors, tu vas juste me larguer et filer. Largage en marche.

— Harry, tu es injuste, répondit Susan. (Je perçus la peine dans sa voix, mais tout juste. Je tisonnai plus fort le feu, en faisant voler les étincelles, même si les flammes léchaient déjà les nouvelles bûches.) Ce n'est facile pour personne.

Ma bouche continua à baragouiner sans demander l'avis de mon cerveau. De mon cœur, peut-être, mais clairement pas de mon cerveau. Je lui lançai un coup d'œil par-dessus mon épaule en disant :

— Sauf pour capitaine Médiocrité, j'imagine.

Elle haussa les sourcils.

— Tu veux dire Martin ?

— Ce n'est pas de ça qu'il s'agit ?

Une étincelle jaillit hors du feu pour atterrir sur ma main. Douleur. Je poussai un cri et retirai ma main. Je refermai le lourd rideau de mailles devant le feu et rangeai le tisonnier.

— Et avant que tu dises quoi que ce soit, je sais très bien que je me comporte de façon insensée. Et possessive. Je sais que nous étions quittes avant que tu partes. Cela fait plus d'un an, et les choses ont été difficiles pour toi. C'est tout à fait naturel que tu te sois trouvé quelqu'un. C'est irrationnel et puéril d'être blessé comme ça, mais je m'en fous.

— Harry..., commença-t-elle.

— Et ce n'est pas comme si tu n'y avais pas repensé, toi aussi, continuai-je. (Quelque part, je savais que j'allais faire de grosses taches si je continuais à plonger mes pieds dans le plat.) Tu m'as embrassé. Tu m'as *embrassé*, Susan. Je te connais. Le baiser était sincère.

— Ce n'est pas...

— Je parie que tu n'embrasses pas Martin le Somnifère de cette manière.

Susan leva les yeux au ciel et s'avança vers moi. Elle s'assit sur le bord de ma petite cheminée tandis que je m'agenouillai devant. Elle posa une main sur ma joue. Sa peau était chaude. C'était agréable. J'étais trop fatigué pour contrôler ma réaction à ce contact simple et doux et je détournai les yeux vers le feu.

— Harry, dit-elle. Tu as raison. Je n'embrasse pas Martin comme ça.

J'écartai ma joue, mais elle posa les doigts sur mon menton et ramena mon visage vers elle.

— Je ne l'embrasse même pas du tout. Je ne sors pas avec Martin.

Je clignai des yeux.

— Non ?

Elle forma un X invisible au-dessus de son cœur avec son index. Croix de bois, croix de fer.

— Oh ! dis-je.

Je sentis mes épaules se détendre légèrement.

Susan se mit à rire.

— Ça t'inquiétait vraiment, Harry ? L'idée que je te quitte pour un autre homme ?

— Je ne sais pas. J'imagine que oui.

— Bon sang, tu es tellement bête parfois. (Elle me sourit mais je perçus la tristesse qu'il y avait derrière ce sourire.) Ça m'a toujours choquée de voir que tu pouvais comprendre tant de choses et rester un parfait idiot pour tant d'autres.

— La pratique, dis-je.

Elle baissa les yeux sur moi l'espace de quelques instants avec ce même sourire triste et je compris.

— Ça ne change rien, c'est ça ?

— Martin ?

— Ouais.

Elle acquiesça.

— Ça ne change rien.

Je déglutis, avalant la grenouille qui s'était soudain nichée dans ma gorge.

— Tu veux que ça se termine.

— Je ne *veux* pas, s'empressa-t-elle de corriger. Mais je crois que c'est nécessaire, pour nous deux.

— Tu es revenue ici pour me dire ça ?

Susan secoua la tête.

— Je n'ai pas pris la décision. Je pense que ce ne serait pas juste de faire ça sans en avoir parlé avec toi. Nous devons prendre cette décision ensemble.

Je grognai et tournai mon regard vers le feu.

— Ce serait bien plus simple si tu me sortais le discours attendu et t'en allais.

— Plus simple, admit-elle. Et plus facile. Mais ni juste ni correct.

Je ne répondis rien.

— J'ai changé, dit Susan. Pas seulement cette histoire de vampires. Beaucoup de choses se sont passées dans ma vie. Beaucoup de choses que je ne savais pas.

— Comme quoi ?

— À quel point le monde est dangereux, pour commencer. Je me suis retrouvée au Pérou mais j'ai traversé toute l'Amérique du Sud et l'Amérique centrale. Je n'aurais pas pu imaginer comment les choses sont là-bas. Harry, la Cour Rouge est *partout*. Il y a des villages entiers en zone rurale qui sont à leur disposition. Comme du bétail élevé pour le seigneur du château. Les vampires se nourrissent de tout le monde. Les intoxiquent tous. (Sa voix se durcit.) Même les enfants.

Mon estomac se tordit de manière déplaisante.

— Je n'avais jamais entendu parler de ça.

— Rares sont ceux qui sont au courant.

Je me passai la main sur le visage.

— Bon Dieu ! Des enfants...

— Je veux les aider. Faire quelque chose. J'ai trouvé où apporter mon aide, Harry. Un travail. Je vais l'accepter.

Quelque chose dans ma poitrine se mit à me faire mal, littéralement.

— Je croyais que c'était *notre* décision.

— J'y viens, dit-elle.

— D'accord, répondis-je en hochant la tête.

Elle se laissa glisser jusqu'au sol près de moi.

— Tu pourrais venir avec moi.

Partir avec elle. Quitter Chicago. Quitter Murphy, les Alphas,

Michael. Quitter une horde de problèmes... dont un bon nombre que je m'étais créés moi-même. Je songeai à l'idée de faire mes bagages et de m'en aller. Peut-être me battre pour la bonne cause. Être aimé de nouveau, être enlacé de nouveau. Bon Dieu, j'en avais envie.

Mais des gens souffriraient. Des amis. D'autres personnes faisant face au même genre de dangers mais n'ayant personne vers qui se tourner.

Je plongeai mon regard dans celui de Susan et, l'espace d'un instant, j'y vis de l'espoir. Puis de la compréhension. Elle sourit, mais son sourire était plus triste que jamais.

— Susan..., dis-je.

Elle posa un doigt sur mes lèvres et ravala ses larmes.

— Je sais.

Et alors je compris. Elle savait, car elle ressentait la même chose.

Il y a des choses qu'on ne peut pas laisser derrière soi. Pas si on veut pouvoir se regarder dans une glace ensuite.

— Maintenant, tu comprends ? demanda-t-elle.

J'opinai du chef, mais ma voix sortit cassée :

— Ce ne serait pas juste. Ni pour l'un ni pour l'autre, dis-je. Ne pas être ensemble. Souffrir tous les deux.

Susan appuya son épaule contre la mienne et hocha la tête. Je passai mon bras autour d'elle.

— Peut-être qu'un jour les choses changeront, dis-je.

— Un jour, peut-être, opina-t-elle. Je t'aime. Je n'ai jamais cessé de t'aimer, Harry.

— Ouais, dis-je. (Je m'étouffai sur la fin du mot et le feu se troubla.) Je t'aime aussi. Et merde !

Nous restâmes assis là et nous réchauffâmes devant le feu pendant quelques minutes avant que je reprenne la parole :

— Quand pars-tu ?

— Demain, répondit-elle.

— Avec Martin ?

Elle acquiesça.

— C'est un collègue. Il m'aide à déménager, surveille mes arrières. Je dois tout régler ici. Emballer des trucs à l'appartement.

— Quel genre de job ?

— Le même genre, en gros. Enquêtes et reportages. Sauf que je fais mon rapport à un patron et non à des lecteurs. (Elle soupira). Je ne suis pas censée te dire quoi que ce soit sur le sujet.

— Par les cloches de l'enfer ! marmonnai-je. Est-ce que je pourrai te joindre ?

Elle acquiesça.

— Je vais mettre en place une boîte postale. Tu pourras m'écrire. Ça me plairait.

— Ouais. Rester en contact.

De longues minutes plus tard, Susan me demanda :

— Tu es encore sur une affaire, n'est-ce pas ?

— Ça se voit ?

Elle s'écarta légèrement de moi et repoussa mon bras sur le côté.

— Je l'ai senti, dit-elle. (Elle se leva pour ajouter du bois dans le feu.) Il y a du sang sur toi.

— Ouais, dis-je. Une femme a été tuée à moins de deux mètres de moi.

— Les vampires ? demanda Susan.

Je fis signe que non.

— Une sorte de démon.

— Et ça va ?

— Génial.

— C'est bizarre, parce que tu as vraiment une sale tête.

— J'avais dit : « pas de réprimandes ».

Elle sourit presque.

— Tu serais avisé de dormir un peu.

— C'est vrai, mais je ne suis pas très malin, dis-je.

Qui plus est, je n'avais plus la moindre chance de m'endormir après lui avoir parlé.

— Ah ! dit-elle. Il y a quelque chose que je puisse faire pour t'aider ?

— Je ne crois pas.

— Tu as besoin de repos.

Je désignai le bloc-notes de la main.

— Je vais en prendre. Je dois d'abord suivre une piste.

Susan croisa les bras et me fit directement face.

— Eh bien, fais-le après avoir dormi un peu !

— Le temps est probablement trop compté pour ça.

Elle fronça les sourcils et s'empara du bloc.

— Marriott. L'hôtel ?

— Je sais pas. Probablement.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Je soupirai, trop épuisé pour respecter de trop près ces histoires de confidentialité.

— Une relique volée. Je pense que la note a sans doute un lien avec le lieu de sa revente.

— Qui est l'acheteur ?

Je haussai les épaules.

— Beaucoup de travail sur le terrain, alors.

— Ouais.

Elle opina du chef.

— Laisse-moi me renseigner. Va te coucher.

— Il serait probablement préférable que tu...

Elle m'interrompit en agitant la main.

— Je veux t'aider. Laisse-moi faire ça pour toi.

J'ouvris la bouche puis la refermai. J'imagine que je pouvais la comprendre. Je savais à quel point j'avais voulu l'aider, elle. Je n'avais pas pu. C'avait été dur à gérer. Cela m'aurait soulagé d'avoir fait quelque chose de bien pour elle, quelle qu'en soit l'ampleur.

— D'accord, cérai-je. Mais juste le travail au téléphone. OK ?

— OK.

Elle copia le mot et le numéro sur une feuille qu'elle déchira à la fin du bloc-notes puis se dirigea vers la porte.

— Susan ? appelaï-je.

Elle s'arrêta sans se retourner pour me regarder.

— Tu as envie d'aller dîner, ou quelque chose ? Avant de partir, je veux dire. Je voudrais... euh... tu vois.

— Dire au revoir, souffla-t-elle.

— Ouais.

— D'accord.

Elle sortit. Je restai assis dans mon appartement, devant le feu, et respirai son parfum. J'avais froid, je me sentais seul et

fatigué. J'avais l'impression de n'être qu'une coquille vide. L'impression de n'avoir pas été à la hauteur avec elle. De ne pas avoir su la protéger des vampires, pour commencer, et d'avoir échoué à la guérir après que les vampires l'eurent changée.

Le changement. Peut-être que c'était de cela qu'il s'agissait en réalité. Susan avait changé. Elle avait évolué. Elle était plus à son aise que dans mes souvenirs, plus sûre d'elle. Elle avait toujours paru guidée par un but, mais à présent cela semblait plus fort que jamais. Elle avait trouvé un endroit pour elle, quelque part où elle pensait pouvoir faire le bien.

Peut-être que j'aurais dû partir avec elle, après tout.

Mais non. Une partie du changement venait aussi du fait qu'elle ressentait une plus grande faim désormais. Elle était plus implicitement sensuelle, comme si chaque vision, chaque son, chaque contact dans la pièce monopolisait l'essentiel de son attention. Elle avait senti les gouttes de sang sur mes vêtements et cela l'avait suffisamment excitée pour qu'elle s'écarte de moi.

Un autre changement. Elle était habitée d'une faim instinctive de mon sang. Et elle pouvait balancer un vampire à plus de cinq mètres dans les airs. Elle n'aurait clairement aucun mal à me déchiqueter la gorge durant un moment d'intimité si elle perdait le contrôle.

Je me lavai mécaniquement le visage, me douchai sous mon habituelle douche glacée et me couchai en frissonnant. La routine ne m'avait pas aidé. Cela n'avait fait que reculer le moment où je devrais faire face à la plus dure des vérités concernant ma relation avec Susan.

Elle quittait Chicago.

Probablement pour toujours.

Ça allait faire très mal au réveil.

## Chapitre 15

Je fis des cauchemars.

Le genre habituel. Des flammes dévoraient quelqu'un qui hurlait mon nom. Une jolie fille écartait les bras, les yeux fermés, et tombait lentement en arrière tandis que des dizaines de petites coupures s'ouvraient sur tout son corps. L'air se transformait en une brume rosée. Je m'en détournai pour embrasser les lèvres de Susan, qui me tirait vers le bas et me déchirait la gorge de ses crocs.

Une femme, qui me semblait familière mais que je ne reconnus pas, secoua la tête et déplaça sa main de la gauche vers la droite. Le décor de mon rêve se mit à noircir dans le sillage de son mouvement. Elle se tourna vers moi, le regard sombre et insistant, et me dit :

— Tu as besoin de repos.

Mickey Mouse me réveilla — mon réveil retentissant bruyamment —, sa petite main sur deux et la grande sur douze. J'eus envie de frapper le réveil pour m'avoir réveillé, mais refrénai cette pulsion. Je ne suis pas contre l'idée d'un peu de violence créative de temps à autre, mais il faut savoir se maîtriser. Pour ma part, je ne pourrais pas dormir dans la même chambre qu'un type capable de frapper Mickey Mouse.

Je me levai, m'habillai et laissai un message pour Murphy ainsi qu'un autre pour Michael. Après quoi, je nourris Mister et me mis en route.

La maison de Michael ne se mariait pas avec le reste du voisinage, dans ce quartier à l'ouest de Wrigley Field. Elle avait une clôture en bois, blanche. Ses fenêtres étaient élégamment décorées. Le gazon devant la maison était propre et toujours vert, même au cœur d'un de ces étés brûlants typiques de Chicago. La maison profitait de quelques arbres lui offrant leur

ombre et d'un grand nombre de bosquets soigneusement entretenus. Je n'aurais pas été surpris de voir une biche ou deux occupées à brouter le gazon ou à boire dans la fontaine de jardin.

Je sortis de la Coccinelle, mon bâton de combat dans la main droite. J'ouvris la grille et quelques clochettes accrochées à une ficelle tintèrent joyeusement. Le portail se referma derrière moi, poussé par un ressort paresseux. Je frappai à la porte d'entrée et j'attendis, mais personne ne répondit. Je fronçai les sourcils. Jamais auparavant je n'avais trouvé la maison de Michael désertée. Charity avait au moins deux enfants qui n'étaient pas en âge d'aller à l'école, y compris le pauvre petit gars à qui ils avaient donné mon nom. Harry Carpenter. Cruel, non ?

Je regardai le soleil partiellement dissimulé par les nuages d'un air perplexe. Les enfants les plus âgés n'allait-ils pas sortir bientôt de l'école ? Charity était habitée d'une sorte d'obsession maternelle qui voulait que ses enfants ne trouvent jamais une maison vide en rentrant.

Il aurait dû y avoir quelqu'un.

Je me sentis mal, avec l'impression que mon estomac se retournait sur lui-même.

Je frappai encore puis appuyai mon oreille contre le panneau et j'écoutai. Je perçus le lent battement de l'antique horloge de grand-père dans l'entrée. Le chauffage s'alluma pendant un moment et la ventilation intégrée se mit à chuchoter. Lorsqu'un coup de vent toucha la maison, il y eut des craquements d'un bois ancien et solide.

Rien d'autre.

Je tentai d'ouvrir la porte. Elle était verrouillée. Je quittai le porche et suivis l'étroit chemin menant à l'arrière du terrain.

Si la façade avant de la maison des Carpenter aurait facilement pu illustrer la couverture de *Maisons et Jardins*, l'arrière aurait parfaitement convenu à une publicité pour Leroy Merlin. Le grand arbre au centre de la pelouse offrait beaucoup d'ombre durant l'été, mais comme à cette époque de l'année il était déplumé, je vis la cabane suspendue – digne d'une forteresse – que Michael y avait construite pour ses enfants. Elle arborait des murs vernis, une authentique fenêtre et des

barrières de sécurité à tous les endroits d'où quelqu'un aurait pu avoir l'idée de tomber. Il y avait même un porche qui surplombait la cour. Bon sang, je n'avais pas de porche chez moi. Le monde est injuste.

Une grande partie de la cour disparaissait sous une extension rattachée à l'arrière de la maison. Les fondations avaient été posées et d'épaisses poutres de bois encadraient ce qui constitueraient à terme les murs. Une bâche en plastique épais avait été agrafée aux montants de bois pour protéger l'extension du vent. Le garage séparé était fermé et un coup d'œil par la fenêtre me montra qu'il était bien rempli de bois de construction et autres matériaux du bâtiment.

— Pas de voiture, murmurai-je. Peut-être qu'ils sont allés chez McDonald's. Ou à l'église. Est-ce qu'ils vont à l'église à 15 heures ?

Je fis demi-tour pour retourner à la Coccinelle. Je laisserais une note à Michael. Mon estomac s'agitait. Sans témoin pour le duel, la soirée s'annonçait mauvaise. Peut-être devrais-je demander à Bob d'être mon témoin. Ou peut-être à Mister. Personne n'ose se frotter à Mister.

Quelque chose cliqueta contre les gouttières en métal qui couraient le long de l'arrière de la maison.

Je bondis comme un cheval effrayé et m'éloignai de la maison vers le garage du fond de la cour afin d'avoir une vue sur le toit. Dans la mesure où durant les dernières vingt-quatre heures pas moins de trois ennemis différents s'en étaient pris à moi, je considérai ma nervosité comme totalement justifiée.

J'atteignis le fond de la cour, mais le toit n'était pas visible en entier depuis cet endroit. Je grimpai donc sur les branches puis empruntai une échelle de deux mètres de haut pour atteindre la plate-forme principale de la cabane. De là, je pus constater que le toit était désert.

J'entendis des pas rapides et plutôt lourds en contrebas ainsi qu'au-delà de la clôture à l'arrière de la petite cour. Je restai immobile dans la cabane et j'écoutai.

Les pas lourds avancèrent jusqu'à la clôture à l'arrière de la cour et j'entendis les cliquetis de maillons de chaîne frottant contre les feuilles mortes et autres détritus de la fin d'hiver.

J'entendis un grognement d'effort étouffé et une longue expiration. Puis les bruits de pas atteignirent le pied de l'arbre.

Du cuir frotta contre une marche de bois et l'arbre frissonna de façon presque imperceptible. Quelqu'un était en train de grimper.

Je regardai autour de moi mais l'échelle était le seul moyen de descendre, à moins d'avoir envie de sauter. Il ne devait pas y avoir plus de trois mètres de hauteur. J'avais de bonnes chances d'atterrir plus ou moins en un seul morceau. Mais si je jaugeais mal le saut, je pourrais me faire une entorse ou me casser la jambe, ce qui rendrait la fuite aussi peu pratique qu'embarrassante. Sauter constituerait la dernière option.

Je rassemblai ma volonté et raffermis ma prise sur mon bâton de combat, que je pointai droit vers l'endroit où l'échelle rejoignait la plate-forme. L'extrémité du bâton se mit à luire d'un éclat d'énergie rouge.

Des cheveux blonds et la partie supérieure d'un visage de jeune fille angélique apparurent au sommet de l'échelle. L'adolescente eut un hoquet retenu de surprise et ses yeux bleus s'élargirent.

— Par tous les saints !

J'écartai vivement l'extrémité du bâton de combat de la fille et libérai l'énergie concentrée.

— Molly ?

Le reste du visage de la jeune fille apparut tandis qu'elle reprenait son escalade de l'échelle.

— Waouh, c'est une torche à acétylène ou quelque chose du même genre ?

Je clignai des yeux en examinant Molly d'un peu plus près.

— C'est une boucle d'oreille que tu as sur le sourcil ?

La jeune fille plaqua une main sur son sourcil droit.

— Et sur ton *nez* ?

Molly jeta furtivement un regard en arrière en direction de la maison, puis grimpa les derniers échelons pour entrer dans la cabane. Aussi grande que sa mère, Molly était tout en jambes et en bras, minces et longs. Elle portait l'uniforme classique des écoles privées : jupe, chemisier et pull-over. Mais il donnait l'impression qu'elle avait été attaquée par un coureur de jupons

doté de lames de rasoir en guise de doigts.

En gros, la jupe n'était plus composée que de lanières de tissu sous lesquelles elle portait des collants noirs également déchirés au point que c'en était presque indécent. Son chemisier et son pull semblaient avoir subi un bombardement, mais le soutien-gorge de satin écarlate paraissait neuf. Elle était très maquillée. Pas autant que la plupart des filles trop grandes pour jouer à chat et trop jeunes pour conduire, mais elle avait mis le paquet. Elle portait un petit anneau d'or très fin à l'un de ses sourcils d'or pâle et un clou doré ornait une de ses narines.

Je fis de mon mieux pour ne pas sourire. Sourire aurait laissé entendre que je trouvais son accoutrement amusant. Elle était assez jeune pour être blessée par ce genre d'opinion, et j'avais le vague souvenir d'avoir moi-même été ridicule par le passé. Que celui qui n'a jamais porté de pantalon en Nylon me jette la première pierre.

Molly se hissa jusqu'à moi et laissa tomber un sac à dos bien rempli sur le plancher.

— Vous vous cachez souvent à l'intérieur des cabanes dans les arbres, monsieur Dresden ?

— Je cherche ton père.

Molly plissa le nez puis entreprit de retirer le clou décoratif qui l'ornait. Je refusai de regarder.

— Je ne voudrais pas vous dire comment mener l'enquête, mais en général il n'est pas du genre à visiter les cabanes.

— Je suis arrivé et personne n'a répondu lorsque j'ai sonné à la porte. Est-ce que c'est normal ?

Molly retira l'anneau de son sourcil, vida le sac à dos sur le sol et s'attela à en extraire une longue jupe à motif floral, un tee-shirt et un pull-over.

— Ça l'est le jour des courses. Maman charge le *char des sables*<sup>1</sup> avec tous les petits Jawas morveux et se balade à travers toute la ville.

— Oh ! tu sais quand elle est censée rentrer ?

— Sous peu, répondit Molly.

Elle se glissa dans la jupe et se dandina pour retirer la

---

<sup>1</sup> Large véhicule de transport du peuple des Jawas dans l'univers de *Star Wars*. (NdT)

jupette en lambeaux et les collants selon cette méthode étonnamment pudique que les filles semblent toutes acquérir durant leur adolescence. Puis ce fut le tour du tee-shirt et du pull rose, tandis que le pull déchiré et, à ma plus grande gêne, le soutien-gorge rouge furent retirés de sous les vêtements conventionnels pour rejoindre le sac à dos.

Je tournai le dos à la jeune fille autant qu'il était possible de le faire dans cet espace confiné. L'anneau des menottes qu'Anna Valmont m'avait passé au poignet m'irritait et me brûlait. Je me mis à me gratter avec irritation. Vous devez penser qu'on m'a suffisamment souvent passé les menottes pour que je pense à me procurer une clé. Mais non.

Molly sortit une lingette de je ne sais où et entreprit de se démaquiller.

— Hé ! me demanda-t-elle une minute plus tard. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je grognai en agitant vaguement le poignet auquel pendaient les menottes.

— Hé, cool ! dit-elle. Vous êtes en cavale ? C'est pour ça que vous vous cachez dans la cabane, pour que les flics ne vous trouvent pas ?

— Non, dis-je. C'est une longue histoire.

— Oooh ! lança Molly d'un air entendu. Ce sont des menottes « fun », pas des menottes sérieuses. Pigé.

— Non ! protestai-je. Et, par tous les diables, comment sais-tu qu'il existe des menottes fun ? Tu as à peine dix ans.

Elle étouffa un petit rire.

— Quatorze ans.

— Peu importe. Trop jeune.

— Internet, m'expliqua-t-elle avec conviction. Ça étend les frontières du savoir des adolescents.

— Dieu, que je suis vieux.

Molly gloussa et plongea de nouveau les mains dans le sac à dos. Elle agrippa fermement mon poignet, sortit un trousseau de petites clés et commença à les essayer une par une pour ouvrir les menottes.

— Allez, donnez-moi les détails croustillants, demanda-t-elle. Vous pouvez dire « bip » à la place des mots fun si vous

voulez.

Je clignai des yeux, surpris.

— Par tous les « bip », où est-ce que tu es allée pécher un anneau plein de clés de menottes ?

Elle releva le visage vers moi et plissa les yeux.

— Réfléchissez bien. Vous voulez *vraiment* le savoir ?

— Non, probablement pas, soupirai-je.

— Cool, dit-elle en tournant de nouveau son attention vers les menottes. Alors arrêtez d'esquiver la question. Qu'est-ce qui se passe entre vous et Susan ?

— Pourquoi veux-tu le savoir ?

— J'aime les trucs romantiques. Et puis, j'ai entendu maman dire qu'il y avait quelque chose de très chaud entre vous deux.

— Ta mère a dit ça ?

Molly haussa les épaules.

— À peu près. Autant qu'elle puisse dire ce genre de choses. Elle a utilisé des mots comme « fornication », « péché », ainsi que « dépravation infantile » et « banqueroute morale ». Alors, c'est vrai ?

— Que je suis en banqueroute morale ?

— Que Susan et vous êtes ensemble.

Je haussai les épaules.

— Plus maintenant, lâchai-je.

— Ne bougez pas le poignet. (Molly traficota avec une clé pendant quelques instants avant de la mettre de côté.) Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Plein de choses. C'est compliqué.

— Ah ! dit Molly.

Les menottes cliquetèrent et se détachèrent. Elle se redressa avec un grand sourire.

— Voilà !

— Merci.

Je frottai mon poignet endolori et rangeai les menottes dans la poche de mon manteau.

Molly se baissa pour ramasser un morceau de papier. Elle le lut et reprit à haute voix :

— Demander à Michael pour duel ? Whisky et tabac ?

— C'est une liste de courses, dis-je.

Molly fit la moue.

— Ah ! (Elle resta silencieuse quelques instants, puis demanda :) Alors, c'est à cause du truc des vampires ?

Mes paupières papillonnèrent une fois de plus.

— Il y a eu une émission spéciale sur la chaîne culturelle ou quoi ? Est-ce qu'il existe une version non autorisée de ma biographie en circulation ?

— Je suis descendue discrètement de ma chambre pour écouter papa raconter ça à maman.

— Est-ce que tu épies toutes les conversations privées sur lesquelles tu tombes ?

Elle leva les yeux au ciel et s'assit sur le bord de la plate-forme, ses chaussures oscillant dans le vide.

— Personne ne dit rien d'intéressant durant les conversations publiques. Pourquoi est-ce que vous avez cassé ?

Je m'assis à côté d'elle.

— Comme je te le disais, c'est compliqué.

— Compliqué comment ?

Je haussai les épaules.

— Son état lui confère... un problème de contrôle de ses impulsions, expliquai-je. Elle m'a dit que les émotions fortes et... euh... d'autres sentiments sont dangereux pour elle. Elle pourrait perdre le contrôle et faire du mal à quelqu'un.

— Oh ! dit Molly. (Elle plissa une nouvelle fois le nez.) Donc vous ne pouvez pas lui faire des avances sinon...

— ... des trucs moches arriveront. Et alors elle deviendrait complètement vampire.

— Mais vous voulez tous les deux être ensemble ? demanda Molly.

— Ouais.

Elle fronça les sourcils.

— Dieu, que c'est triste. Vous voulez être avec elle, mais la partie sexuelle...

Je frissonnai.

— Beurk. Tu es bien trop jeune pour prononcer ce mot.

Les yeux de la jeune fille s'illuminèrent.

— Quel mot ? « Sexe » ?

Je plaquai mes mains contre mes oreilles.

— Gah !

Molly me fit un grand sourire et lança, en prononçant soigneusement chaque syllabe :

— Mais la partie « bip » lui ferait perdre le contrôle.

Je toussai, mal à l'aise, et baissai les mains.

— En gros, oui.

— Pourquoi vous ne la ligotez pas ?

Je regardai la gamine pendant quelques instants. Elle haussa les sourcils, avec l'air d'attendre une réponse.

— Quoi ? balbutiai-je.

— C'est juste d'un point de vue pratique, affirma Molly sans ciller. Et en plus vous avez déjà les menottes. Si elle ne peut pas bouger pendant que vous « bipez » tous les deux, elle ne pourra pas boire votre sang, si ?

Je me levai et entrepris de descendre l'échelle.

— Cette « bip » de conversation est devenue trop dérangeante.

Molly rit en se moquant de moi et descendit à ma suite sur la terre ferme. Elle déverrouilla la porte de derrière à l'aide d'une clé qui se trouvait probablement sur le même anneau, et c'est à ce moment-là que le monospace bleu clair de Charity s'engagea dans l'allée. Molly ouvrit la porte, fila à l'intérieur de la maison puis revint, sans son sac à dos. Le monospace s'arrêta lentement et le moteur s'éteignit.

Charity sortit de la voiture en dardant vers Molly et moi des regards à peu près aussi perplexes et suspicieux pour l'un que pour l'autre. Elle portait un jean, des bottes de randonnée et une veste épaisse. C'était une femme de grande taille, presque un mètre quatre-vingts, et son port assuré donnait l'impression d'une force prête à l'action. Son visage avait la beauté distante d'une statue de marbre et sa longue chevelure blonde était nouée à l'arrière de son crâne.

Sans qu'on lui dise rien, Molly s'approcha de la portière coulissante du monospace, l'ouvrit et tendit les bras à l'intérieur pour détacher les enfants de leurs sièges spéciaux tandis que Charity se rendait à l'arrière pour ouvrir le hayon.

— Monsieur Dresden, dit-elle, donnez-moi un coup de main.

Je fronçai les sourcils.

— Euh, je suis plutôt pressé. J'espérais trouver Michael.

Charity sortit d'une seule main un paquet de vingt-quatre canettes de Coca, puis empoigna de l'autre deux grands sacs en papier pleins de courses. Elle s'avança jusqu'à moi et me les plaqua sur la poitrine. Je réussis tout juste à les rattraper et mon bâton de combat tomba bruyamment sur le sol.

Charity attendit que j'aie les sacs en main avant de repartir vers le monospace.

— Posez-les sur la table dans la cuisine.

— Mais..., dis-je.

Elle me dépassa, en direction de la maison.

— J'ai de la glace en train de fondre, de la viande en train de décongeler et un bébé affamé sur le point de se réveiller. Posez les sacs sur la table, ensuite nous parlerons.

Je soupirai et regardai les provisions d'un air maussade. Elles étaient assez lourdes pour faire chauffer les muscles de mes bras. Ce qui ne veut probablement pas dire grand-chose. On ne peut pas dire que je consacre beaucoup de temps au sport.

Molly sortit de la voiture et déposa sur le sol une minuscule petite fille aux cheveux blond et filasse. La même portait une robe rose qui n'allait pas du tout avec son pull orange, ses chaussures d'un violet vif et son manteau rouge. Elle s'approcha de moi et me déclara, d'une voix où l'on entendait encore les trémolos propres aux bébés :

— Je m'appelle Amanda. J'ai cinq ans et demi et mon papa dit que je suis une princesse.

— Moi, c'est Harry, Votre Altesse.

Elle fit la moue et répondit :

— Il y a déjà un Harry. Toi, tu seras Bill.

Sur ces mots, elle s'élança en sautillant à la poursuite de sa mère.

— Eh bien, je suis heureux que cette question soit réglée, maugréai-je.

Molly déposa une petite fille encore plus petite dans l'allée. Celle-ci portait une salopette bleue avec un chemisier et un manteau roses. Elle tenait une poupée en chiffon d'une main et une couverture rose mal en point dans l'autre. En me voyant,

elle fit quelques pas en arrière pour aller se dissimuler derrière le monospace. Elle se pencha pour me regarder une seconde, puis se cacha de nouveau.

— Je m'occupe de lui, dit une voix masculine dotée d'un accent.

Molly sauta de la voiture, se saisit d'un sac de provisions à l'arrière et lança :

— Viens, Hope.

La petite fille suivit sa grande sœur comme un poussin tandis que Molly entrait dans la maison. Mais Hope me gratifia timidement de deux ou trois coups d'œil en arrière sur le trajet.

Shiro émergea de la voiture, porteur d'un siège pour bébé. Le vieux chevalier portait sur son épaule, retenu par une sangle de cuir, le bâton de marche qui dissimulait son sabre. Ses mains couvertes de cicatrices tenaient précautionneusement le siège. Un petit garçon qui n'avait sans doute pas plus de deux ans y dormait.

— Le petit Harry ? demandai-je.

— Oui, Bill, répondit Shiro.

Ses yeux brillaient derrière ses lunettes.

Je fronçai les sourcils et déclarai :

— Un bel enfant.

— Dresden ! lança Charity depuis la maison. C'est vous qui avez la glace.

Je me renfrognai et regardai Shiro.

— Apparemment, nous ferions mieux d'entrer.

Shiro hocha la tête d'un air entendu. Je portai les provisions à l'intérieur de la grande cuisine des Carpenter et les posai sur la table.

Durant les cinq minutes qui suivirent, Shiro et Molly m'aidèrent à y transporter suffisamment de provisions pour nourrir une horde mongole.

Quand toutes les denrées périssables eurent été rangées, Charity prépara un biberon et le passa à Molly qui l'emporta, en même temps qu'un paquet de couches et le petit garçon endormi, vers une autre pièce. Charity attendit qu'elle soit sortie, puis referma la porte.

— Très bien, dit-elle tout en continuant à ranger. Je n'ai pas

parlé à Michael depuis votre appel de ce matin. J'ai laissé un message sur le répondeur de son portable.

— Où est-il ? demandai-je.

Shiro posa sa canne sur la table et s'assit.

— Monsieur Dresden, nous vous avons demandé de ne pas vous impliquer dans cette affaire.

— Ce n'est pas pour ça que je suis venu. Je dois juste lui parler.

— Pourquoi le cherchez-vous ? demanda Shiro.

— J'affronte un vampire en duel selon les termes des Accords. J'ai besoin d'un témoin avant le coucher du soleil, sans quoi je serai disqualifié. De manière permanente.

Shiro fronça les sourcils.

— Cour Rouge ?

— Ouais. Un dénommé Ortega.

— J'ai entendu parler de lui, déclara Shiro. Une sorte de chef de guerre.

J'opinai du chef.

— C'est ce que dit la rumeur. C'est pourquoi je suis venu. J'espérais que Michael serait d'accord pour m'aider.

Shiro fit glisser son pouce le long du bois lisse de son antique canne.

— On nous a signalé l'activité de deniériens près de Saint-Louis. Sanya et lui sont partis enquêter.

— Quand reviendront-ils ?

Shiro secoua la tête.

— Je l'ignore.

Je regardai l'horloge et me mordis la lèvre.

— Bon Dieu !

Charity passa, des provisions plein les bras, et me lança un regard noir.

Je levai les mains en signe d'excuses.

— Navré. Je suis un peu tendu.

Shiro m'examina quelques instants puis demanda d'une voix forte :

— Pourquoi Michael l'aiderait-il ?

La voix de Charity sortit du vaste cellier où elle s'était engouffrée.

— Mon mari se montre parfois idiot.

Shiro hocha la tête et se tourna vers moi.

— Dans ce cas, je vais vous seconder à sa place, monsieur Dresden.

— Vous allez quoi ?

— Je serai votre témoin pour ce duel.

— Vous n'avez pas à faire ça, dis-je. Je veux dire, je vais trouver autre chose.

Shiro haussa un sourcil.

— Les armes ont-elles été sélectionnées pour le duel ?

— Euh, pas encore, répondis-je.

— Dans ce cas, savez-vous où se déroulera le rendez-vous avec l'émissaire et le témoin de votre adversaire ?

Je sortis la carte que l'Archive m'avait donnée.

— Je l'ignore. On m'a dit de faire en sorte que mon témoin appelle ce numéro.

Shiro prit la carte et se leva sans un mot de plus pour se diriger vers le téléphone dans la pièce voisine.

Je posai la main sur son bras et lui dis :

— Vous n'avez pas à prendre des risques. Vous ne me connaissez pas vraiment.

— Michael vous connaît. Ça me suffit.

Le soutien du vieux chevalier était un soulagement, mais je me sentais étrangement coupable de l'accepter. Trop de gens avaient été blessés à cause de moi par le passé. Michael et moi avions déjà fait face à des problèmes ensemble, en nous protégeant mutuellement. D'une certaine manière, cela rendait plus facile le fait de lui demander de l'aide. Accepter la même chose d'un inconnu, chevalier de la Croix ou pas, dérangeait ma conscience. Ou peut-être mon orgueil.

Mais quelle autre possibilité avais-je ?

Je soupirai avant de hocher la tête.

— Je ne veux simplement pas mêler une personne de plus à mes problèmes.

Charity maugréa :

— Voyons, où ai-je déjà entendu cette phrase auparavant ?

Shiro lui sourit avec une expression à la fois paternelle et amusée.

— Je vais passer ce coup de fil, dit-il.

J'attendis tandis que Shiro passait l'appel depuis la pièce qui servait de salle d'étude et de bureau pour les affaires de sous-traitance de Michael. Charity resta dans la cuisine, occupée à lutter pour soulever une énorme mijoteuse jusqu'au plan de travail. Elle sortit une tonne de légumes, de viande à bouillir, et des flacons d'épices, puis se mit à éplucher, trancher et découper sans plus m'adresser la parole.

Je l'observai sans rien dire. Elle bougeait avec le genre de précision qu'on ne trouve que chez les gens tellement versés dans ce qu'ils font qu'ils pensent déjà aux étapes qui suivront vingt minutes plus tard. J'eus l'impression qu'elle abattait son couteau sur les carottes un peu plus violemment que nécessaire. Au milieu de ses préparatifs pour le ragoût, elle entreprit de préparer un autre repas, celui-ci à base de poulet, de riz et d'autres ingrédients sains que je voyais rarement en trois dimensions.

Je m'agitai un peu sur mon siège puis finis par me lever et me laver les mains à l'évier. Après quoi, je commençai à découper des légumes.

Charity me regarda d'un air perplexe pendant quelques instants. Elle ne dit rien. Mais elle sortit quelques légumes supplémentaires qu'elle plaça près de moi. Puis elle récupéra ce que j'avais déjà coupé pour le mettre dans la mijoteuse. Quelques minutes plus tard, elle soupira, ouvrit une canette de Coca et la posa sur le comptoir près de moi.

— Je m'inquiète pour lui, dit-elle.

Je hochai la tête et me concentrerai sur les concombres.

— Je ne sais même pas quand il rentrera ce soir.

— C'est une bonne chose que vous ayez une mijoteuse, dis-je.

— Je ne sais pas ce que je ferais sans Michael. Ce que feraient les enfants. Je me sentirais tellement perdue.

Au diable les précautions. Un petit mot rassurant, irrationnel mais bien intentionné, ne coûtait rien. Je pris une gorgée de Coca.

— Tout va bien se passer. Il sait se protéger. Et il a Shiro et Sanya avec lui.

— Il a été blessé trois fois, vous savez.

— Trois fois ? demandai-je.

— Oui, trois. Avec vous. Chaque fois.

— Alors, c'est ma faute. (Ce fut à mon tour de découper les légumes comme si c'étaient des adolescents dans un mauvais film d'horreur.) Je vois.

Je ne pouvais pas voir son visage mais sa voix était, plus que toute autre chose, très fatiguée.

— Il ne s'agit pas de blâmer quelqu'un. Ni de savoir qui est fautif. Tout ce qui compte, c'est que quand vous êtes dans les parages, on fait du mal à mon mari, au père de mes enfants.

Le couteau glissa et je tranchai un joli morceau de peau le long de mon index.

— Aïe, grondai-je.

J'ouvris vivement le robinet d'eau froide et passai mon doigt dessous. Avec ce genre de coupures, impossible de dire à quel point elles sont moches avant de voir l'étendue de la fuite. Charity me tendit une serviette en papier et j'examinai la coupure quelques instants avant de l'enrouler autour. Ce n'était pas bien méchant, même si ça faisait un mal de chien. Je regardai mon sang tacher le Sopalin pendant un petit moment avant de demander :

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas débarrassée de moi, dans ce cas ?

Je levai les yeux et constatai que Charity m'observait d'un air perplexe. Elle avait autour des yeux des cernes sombres que je n'avais pas remarqués auparavant.

— Que voulez-vous dire ?

— Là, à l'instant, quand Shiro vous a demandé si Michael m'aurait aidé. Vous auriez pu répondre que non.

— Mais il vous aurait aidé sans hésiter, vous le savez bien.

— Shiro ne le savait pas.

Une expression de confusion apparut sur ses traits.

— Je ne comprends pas.

— Vous auriez pu mentir.

Son visage indiqua qu'elle comprenait, et le feu revint dans son regard.

— Je ne vous aime pas, monsieur Dresden. Et vous n'êtes certainement pas assez important pour moi pour que

j'abandonne des principes auxquels je tiens, que je vous utilise comme une excuse pour me déprécier ou pour trahir ce en quoi mon mari croit.

Elle s'avança vers un placard et en tira un petit kit médical. Sans un mot de plus, elle saisit ma main et la serviette en papier puis ouvrit le kit.

— Donc vous vous occupez de moi ? demandai-je.

— Je ne m'attends pas que vous compreniez. Que je vous supporte ou non à titre personnel, cela n'a pas d'impact sur les choix que je fais. Michael est votre ami. Il risquerait sa vie pour vous. Cela lui briserait le cœur s'il vous arrivait quelque chose, et je ne permettrai pas que cela arrive.

Elle se tut et s'occupa de la coupure avec des mouvements aussi vifs et confiants que lorsqu'elle cuisinait. J'ai entendu dire qu'on fait des désinfectants qui ne font pas mal, maintenant.

Mais Charity utilisa de la teinture d'iode.

## Chapitre 16

Shiro sortit du bureau et me montra une adresse inscrite sur une feuille de papier.

— Nous les renconterons ce soir à 20 heures.

— Après le coucher du soleil, dis-je. Je connais l'endroit. Je viens vous chercher ici ?

— Oui. Je vais avoir besoin d'un peu de temps pour me préparer.

— Moi aussi. Vers 19 heures.

Je les saluai et me dirigeai vers la porte. Charity ne me répondit pas mais Shiro, si. Je m'installai derrière le volant. Au même moment, d'autres enfants arrivèrent en courant vers la maison, deux garçons et une fille. Le plus petit des garçons s'arrêta pour examiner ma voiture, mais Charity apparut à la porte et le houssilla pour qu'il rentre. Elle me regarda d'un air sombre tandis que je ramenais de force la Coccinelle bleue à la vie et m'éloignais.

Le trajet du retour me laissa largement le temps de réfléchir. Je n'avais aucun moyen de préparer ce duel avec Ortega. C'était un seigneur de guerre de la Cour Rouge. Il s'était probablement déjà battu en duel. Ce qui voulait dire qu'il avait déjà tué des gens de cette façon. Par l'enfer, peut-être même des magiciens ! J'avais déjà affronté divers durs à cuire, mais dans des combats sans règles précises. J'avais généralement été en mesure de trouver des moyens de tricher. Dans un duel à un contre un, je n'aurais pas la possibilité de faire appel à la ruse, de me servir de tout ce qui pourrait se trouver autour de moi.

Le combat allait être à la loyale et si Ortega était meilleur que moi, il me tuerait. C'était aussi simple que ça. C'était aussi simple d'avoir peur. Simple et indéniable.

Je déglutis et les articulations de mes doigts blanchirent. Je

tentai de les détendre, sans succès. Ils avaient trop peur de lâcher le volant. Saletés de doigts !

J'arrivai chez moi, séparai de force mes doigts du volant et trouvai ma porte entrouverte. Je m'écartai vivement sur le côté, au cas où quelqu'un armé d'un flingue aurait visé depuis la porte le haut de l'étroit escalier menant à mon appartement. Et je tirai mon bâton de combat.

— Harry ? appela discrètement une voix féminine provenant de chez moi. Harry, c'est toi ?

J'abaissai le bâton de combat.

— Murph ?

— Entre, dit Murphy. (Je baissai les yeux vers l'escalier et la vis apparaître dans l'embrasure de la porte.) Vite.

Je descendis prudemment les marches tout en testant mes glyphes au passage. Ils étaient intacts, et je me détendis un peu. J'avais donné à Murphy un talisman personnalisé destiné à la laisser passer à travers mes défenses et il ne marchait que pour elle.

Je me faufilai à l'intérieur de mon appartement. Murphy ferma la porte derrière moi et mit le verrou. Elle avait fait du feu dans la cheminée et allumé une de mes lampes à kéroïne. Je m'avançai vers le foyer et me réchauffai les mains en la regardant sans rien dire. Elle resta debout, le dos et les épaules rigides, pendant un instant avant de venir s'installer à côté de moi, face aux flammes. Ses lèvres étaient serrées, formant une ligne tendue, neutre.

— Il faut qu'on parle.

— Les gens n'arrêtent pas de me dire ça, marmonnai-je.

— Tu avais promis de m'appeler quand tu aurais quelque chose.

— Oh ! là, du calme ! Qui a dit que j'avais quelque chose ?

— On a trouvé un cadavre sur un bateau de plaisance dans le port de Burnham et plusieurs témoins oculaires ont décrit un homme de grande taille aux cheveux sombres qui a quitté les lieux dans une Coccinelle multicolore.

— Attends une minute...

— Il y a eu un *meurtre*, Dresden. Je me moque de savoir à quel point la confidentialité envers tes clients est sacrée pour

toi. Des gens sont morts.

— Je serrai les dents de frustration.

— J'allais t'en parler. La journée a été très chargée.

— Trop chargée pour parler à la police d'un meurtre dont tu as pu être témoin ? demanda Murphy. C'est considéré comme de la complicité de meurtre dans certaines sphères. Les tribunaux, par exemple.

— Ça recommence, maugréai-je. (Je serrai les poings.) Je me souviens de comment ça se passe dans ces cas-là. Tu m'en décoches un dans la mâchoire et tu m'arrêtes.

— Bon sang, je devrais.

— Par les cloches de l'enfer, Murph !

— Du calme, soupira-t-elle. Si c'était ce que j'avais en tête, tu serais déjà dans la voiture.

Ma colère s'évapora.

— Oh ! (Après un moment, je lui demandai :) Alors, pourquoi tu es là ?

Elle fit la grimace.

— Je suis en vacances.

— Tu es quoi ?

La bouche de Murphy tressaillit. Ses paroles sonnaient assez bizarrement, car elle parlait en serrant les mâchoires.

— On m'a retiré l'affaire. Et lorsque j'ai protesté, on m'a dit que je pouvais soit prendre des vacances, soit m'inscrire au chômage.

Merde alors ! Les pontes de la police de Chicago avaient ordonné à Murphy d'abandonner l'affaire ? Mais pourquoi ?

Murphy répondit à la question que je n'avais pas encore posée :

— Parce que quand Butters a examiné la victime du port, il en a conclu que l'arme utilisée pour la tuer était la même que celle utilisée sur la victime que tu as vue hier soir.

Je restai interdit.

— Quoi ?

— La même arme, dit Murphy. Butters semblait plutôt sûr de son coup.

Je fis tourner plusieurs fois cette idée dans ma tête en tentant de régler les problèmes d'enchaînement logique.

— J'ai besoin d'une bière. T'en veux une ?

— Ouais.

J'allai jusqu'au garde-manger et en tirai deux bouteilles brunes. J'utilisai un vieux décapsuleur pour les ouvrir puis les rapportai vers Murphy. Elle prit sa bouteille et la regarda d'un air suspicieux.

— Elle est chaude.

— C'est la nouvelle recette. Mac me tuerait s'il savait que je sers sa brune froide.

Je bus une gorgée à ma bouteille. La bière avait un goût ample et riche, avec une petite pointe de noix, et elle laissait un arrière-goût agréable en bouche. Faites toutes les blagues que vous voudrez à propos des brasseurs artisanaux à la mode. Mac connaissait son affaire.

Murphy fit la grimace.

— Beuh ! Trop de goût.

— Lavette américaine, lui lançai-je.

Elle sourit presque.

— La brigade criminelle a eu vent du lien entre le meurtre en Italie, celui de l'aéroport ici et celui de ce matin. Ils ont donc fait jouer quelques faveurs pour s'accaparer toute l'affaire.

— Comment ont-ils su ?

— Rudolph, cracha Murphy. Aucun moyen de prouver quoi que ce soit, mais je te parie que cette espèce de fouine m'a entendue au téléphone avec Butters et il a tout de suite filé les prévenir.

— Il y a quelque chose que tu puisses faire ?

— Officiellement, oui. Mais, dans la vraie vie, les gens vont commencer à perdre accidentellement mes rapports, mes formulaires et mes requêtes si je tente de les faire archiver. Et quand j'ai essayé de mettre moi-même la pression, on m'a remise à ma place, à la dure. (Elle prit une nouvelle gorgée pleine de colère.) Je pourrais perdre mon job.

— Ça pue et ça craint, les deux à la fois, Murph.

— Tu l'as dit. (Elle fit la moue et croisa brièvement mon regard.) Harry. Je veux que tu t'éloignes de cette histoire. Pour ton propre bien. C'est pour ça que je suis venue ici.

Je fronçai les sourcils.

— Attends une minute. Tu veux dire que les gens *te* menacent en m'utilisant, *moi*? Sacré retournement de situation.

— Ne plaisante pas avec ça, répondit Murphy. Harry, tu as un certain passif avec le service et tout le monde ne pense pas du bien de toi.

— Tu veux dire Rudolph.

— Pas seulement Rudolph. Il y a plein de gens qui refusent de croire que tu es vraiment ce que tu prétends. De plus, tu étais près du lieu du crime dont tu as pu être témoin. Ils pourraient te coffrer.

Comme si ce n'était déjà pas assez compliqué. Je bus un peu plus de bière.

— Murph, pourri, flic ou créature, ça n'a pas d'importance. Je ne lâche jamais une affaire parce qu'une brute n'aime pas ce que je fais.

— Je ne suis pas une brute, Harry. Je suis ton amie.

Je grimaçai.

— Et tu me le demandes.

Elle hocha la tête.

— S'il te plaît. Je t'en supplie, et tout et tout.

— Et tout et tout. Bon sang, Murph. (Je pris une gorgée et la regardai en plissant les yeux.) Qu'est-ce que tu sais sur ce qui est en train de se passer ?

— Certains des dossiers m'ont été retirés avant que je puisse les lire. (Elle leva les yeux vers moi.) Mais je sais lire entre les lignes.

— D'accord, dis-je. Voilà qui va sans doute demander quelques explications.

— Tu ne vas pas lâcher le morceau, hein ?

— Ce n'est pas une option.

— Alors arrête-toi là, dit-elle. Moins tu m'en diras, moins je pourrai témoigner.

Témoigner ? Merde ! Il devrait y avoir une règle sur le fait d'être obligé d'esquiver plusieurs types de mines légales à la fois.

— Ce n'est pas une situation pépère, dis-je. Si des flics normaux se lancent là-dedans comme si c'était une affaire

normale, ils vont se faire tuer. Je m'inquiéterais sérieusement, même si c'était le B.E.S.

— D'accord, répondit Murphy.

Elle n'avait pas l'air ravie. Elle but longuement au goulot puis reposa la bouteille sur le manteau de la cheminée.

Je posai la main sur son épaule. Elle ne me brisa pas le poignet.

— Murph. Ça sent déjà mauvais. Mon instinct me souffle que ça pourrait empirer, et vite. Je dois m'impliquer.

— Je sais, dit-elle. J'aimerais pouvoir t'aider.

— Est-ce que tu as trouvé des informations sur ce téléphone portable ?

— Non, dit-elle.

Mais au même moment elle me fit passer un morceau de papier. Je le dépliai et lus des mots écrits de sa plume : « Quebec Nationale, Inc., propriétaire. Pas de numéro de téléphone. Adresse est une boîte postale. Impasse. »

*Sans doute une société écran*, songeai-je. Les Rats d'église pouvaient l'avoir montée pour faire un grand nombre d'achats et de ventes à leur place. Peut-être que le regretté Gaston venait du Québec plutôt que de France.

— Compris. Merci Murph.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, dit Murphy.

Elle ramassa son manteau abandonné sur mon canapé et l'enfila en haussant les épaules.

— Les patrouilles n'ont pas encore été lancées à ta poursuite, Harry. Mais si j'étais toi, je serais discret.

— Discret. C'est tout moi.

— Je suis sérieuse.

— « Sérieuse. » Pigé ?

— Merde, Harry. (Mais elle sourit en le disant.)

— Tu ne veux probablement pas que je t'appelle si j'ai besoin d'aide.

— Non. Certainement pas, dit-elle en hochant la tête. Ce serait illégal. Ne fourre pas ton nez partout, marche droit et reste sur le bon chemin.

— D'accord.

Murphy s'arrêta pour me demander :

— Je ne crois pas t'avoir vu sans ton manteau, à part en été. Où est ton cache-poussière ?

Je fis la grimace.

— Porté disparu.

— Oh ! tu as parlé à Susan ?

— Ouais, soufflai-je.

Je sentis le regard de Murphy sur mon visage. Elle comprit sans que j'aie besoin de lui dire.

— Oh ! répeta-t-elle. Désolée, Harry.

— Merci.

— À plus tard.

Elle ouvrit la porte, plaça sa main tout près de son arme, puis sortit discrètement, l'air prudent.

Je refermai la porte derrière elle et m'appuyai contre le panneau. Murphy était inquiète. Elle ne serait pas venue me voir en personne si ce n'était pas le cas. Et elle avait été vachement prudente avec tout ce qui relevait de la loi. Les choses étaient-elles vraiment si risquées au sein de la police de Chicago ?

Murphy était la première responsable du bureau des Enquêtes spéciales à ne pas se retrouver le cul dans la rue après une ou deux semaines passées à se coltiner des cas insolubles. En général, lorsque l'administration voulait que quelqu'un quitte les rangs de la police, elle le promouvait à la tête du B.E.S. Ou au moins l'y envoyait bosser. Tous les flics de la brigade avaient en eux quelque chose qui clochait et qui leur avait valu de récolter ce que tout le monde considérait comme un job dégueulasse. Cela avait globalement créé un fort sentiment de camaraderie parmi les agents du B.E.S., un lien renforcé par la façon dont ils faisaient occasionnellement face à une ou deux créatures cauchemardesques.

Les flics du B.E.S. avaient déjà neutralisé sept invocateurs foireux en magie noire, une demi-douzaine de vampires, sept ou huit trolls déchaînés et un démon qui s'était manifesté au milieu d'un tas d'ordures dans l'arrière-cour d'un prêteur sur gages de Chinatown. Les agents du B.E.S. se débrouillaient bien parce qu'ils étaient prudents, qu'ils bossaient en équipe et qu'ils comprenaient qu'il existait des êtres surnaturels avec lesquels il

fallait parfois appliquer des méthodes qui n'étaient pas strictement en accord avec la procédure policière officielle. Oh ! et aussi parce qu'ils avaient embauché un magicien pour leur donner des conseils à propos des méchants ! J'aime à penser que j'ai contribué à leur succès.

Mais j'imagine que dans tous les paniers de fruits on finit tôt ou tard par en trouver un pourri. Au B.E.S., il s'agissait de l'inspecteur Rudolph. Rudy était jeune, beau, bien coiffé et avait eu le tort de coucher avec la fille d'un conseiller. Il s'était évertué à un déni de conscience professionnelle dans ses expériences avec le B.E.S. malgré des rencontres imprévues avec des monstres, de la magie et la gentillesse humaine. Il s'était accroché à la croyance opiniâtre que tout était normal et que le monde du surnaturel était entièrement imaginaire.

Rudy ne m'aimait guère. Rudy n'aimait pas Murphy. Si le gamin avait saboté l'enquête de Murphy pour obtenir les faveurs des types du service des homicides, c'était peut-être parce qu'il cherchait un angle pour quitter le B.E.S.

Et peut-être qu'il perdrat deux ou trois dents la prochaine fois qu'il traverserait un parking désert. Je doutais que Murphy prenne ce genre de trahison avec légèreté. Je passai un moment à fantasmer sur une scène plaisante dans laquelle Murphy cognait la tête de Rudy contre la porte de son bureau dans l'immeuble du B.E.S. jusqu'à ce que le bois bon marché soit creusé d'une marque en forme de Rudolph. Cette pensée me réjouit clairement trop.

Je rassemblai quelques objets à travers mon appartement, y compris les potions antivenin que Bob m'avait aidé à préparer. J'appelai Bob en passant dans le laboratoire et ne reçus en retour qu'une réponse ensommeillée et incohérente dont je conclus qu'il avait besoin de plus de repos. Je le laissai tranquille, retournai à l'étage et appelai mon service de permanence téléphonique.

J'avais un message de Susan, un numéro de téléphone. Je l'appelai et, la seconde d'après, elle répondit :

— Harry ?

— Tu es devenue extralucide. Si t'étais capable de parler avec un accent étranger convaincant, tu pourrais faire de la voyance

par téléphone.

— Ouais, genre, comme si..., lança-t-elle d'une voix traînante et évaporée.

— La Californie n'est pas l'étranger, répondis-je.

— Tu serais surpris. Comment ça s'est passé ?

— Bien, j'imagine. J'ai un témoin.

— Michael ? demanda-t-elle.

— Shiro.

— Qui ?

— Il est comme Michael, en plus petit et plus vieux.

— Oh ! euh... Bien. J'ai fait le travail de terrain.

Je songeai à certains travaux « de terrain » que Susan et moi avions faits par le passé. Mais je me contentai de dire :

— Et ?

— Et le *Marriott* du centre-ville accueille un gala artistique ce soir, qui comprend une vente en galerie et des enchères au profit d'une œuvre de charité.

Je sifflai d'un air appréciateur.

— Waouh ! Donc beaucoup d'œuvres d'art et d'argent réunis sur place, changeant de mains et envoyés ça et là.

— Là, peut-être, mais je doute qu'UPS livre vers « ça », plaisanta Susan. Ça semble être le bon endroit pour vendre un article chaud ou deux. Et tout cela est sponsorisé par la Société d'histoire et d'art de Chicago.

— Qui ?

— Un club très fermé et réservé à l'élite. Et ce cher Johnny Marcone est le président de son conseil d'administration.

— Ça sonne comme le lieu idéal pour la contrebande, dis-je. Comment je fais pour m'incruster ?

— Tu commences par une donation à l'œuvre de charité d'un montant de cinq mille dollars par assiette.

— Cinq *mille* ? Je crois que je n'ai jamais eu autant d'argent entre les mains de toute ma vie.

— Alors tu peux tenter l'option numéro deux.

— Qui consiste en quoi ?

La voix de Susan se para d'une note de satisfaction.

— Tu t'y rends avec une journaliste des *Arcanes de Chicago* à l'occasion de son ultime mission pour le compte de sa rédactrice

en chef. J'ai parlé à Trish et obtenu deux billets destinés à l'origine à un reporter de *La Tribune*.

— Je suis impressionné, admis-je.

— Il y a mieux. Je nous ai trouvé des tenues de soirée. Le gala démarre à 21 heures.

— Nous ? Euh, Susan, je ne veux pas avoir l'air d'un connard, mais tu te souviens de la dernière fois que tu as voulu m'accompagner sur une enquête ?

— Cette fois, c'est moi qui ai les billets, répliqua-t-elle. Tu viens avec moi ou pas ?

Je réfléchis quelques instants sans trouver le moyen d'y couper. Je n'avais pas non plus le temps d'en discuter pendant des heures avec elle.

— C'est d'accord. Je dois rencontrer les Rouges chez McAnnally à 20 heures.

— Je te retrouverai là-bas avec ton smoking. Huit heures et demie ?

— Ouais. Merci.

— De rien, dit-elle à mi-voix. Heureuse d'avoir pu t'aider.

Le silence s'étira suffisamment pour devenir pénible pour tous les deux. Je finis par le rompre au même moment que Susan.

— Bon, je ferais mieux...

— Bon, je ferais mieux de te laisser filer, dit Susan. Je dois me dépêcher pour finir d'organiser tout ça.

— D'accord, dis-je. Fais attention.

— L'hôpital, la charité, tout ça, Harry. À ce soir.

Nous raccrochâmes et je m'assurai d'être prêt à partir.

Puis je me mis en route pour aller chercher mon témoin et définir les termes d'un duel auquel j'étais de plus en plus certain d'avoir très peu de chances de survivre.

## Chapitre 17

J'enfilai une vieille veste en jean doublée de laine de mouton et passai à mon bureau. Le gardien de nuit me donna un peu de fil à retordre mais je finis par l'intimider suffisamment pour qu'il ouvre le coffre-fort du bureau afin que je récupère l'enveloppe laissée par le père Vincent. Je l'ouvris et découvris un sachet en plastique de la taille d'une carte à jouer, comme ceux que les numismates utilisent pour encadrer les billets de banque. Au centre exact du plastique se trouvait un unique fil blanc et sale d'environ cinq centimètres de long. L'échantillon du suaire.

Cela ne me faisait pas grand-chose avec quoi travailler. Je pouvais utiliser le fil pour créer un canal vers le reste du suaire, mais ça n'avait rien de certain. Le fil avait sans doute été séparé du reste du suaire pendant près de trente ans. Et ce n'était pas tout : il avait probablement été manipulé par divers scientifiques ou membres du clergé, et il était possible qu'ils aient laissé suffisamment de résidus psychiques dessus pour brouiller un sort de recherche.

Pour couronner le tout, le fil était minuscule. J'allais devoir être extrêmement prudent si j'employais un sort pour partir en quête du suaire, sans quoi les forces impliquées surchargerait le fil de la même manière que le courant électrique peut surcharger le filament à l'intérieur d'une ampoule. Je ne suis pas très doué avec les sorts délicats. Je dispose de beaucoup de puissance, mais la contrôler avec précision est plus problématique. Par nécessité, je devrais employer un sort très doux, et cela imposerait forcément de sévères limites à sa portée.

Le sort serait un détecteur de métaux plutôt qu'une antenne radar. Mais c'était largement mieux que rien. Je repartis.

Plutôt que de m'infliger une autre rencontre avec Charity, j'arrêtai la Coccinelle au bord du trottoir devant chez Michael et klaxonnai. Quelques instants plus tard, Shiro apparut. Le petit homme avait rasé ses cheveux blancs et, là où il n'avait pas de taches de vieillesse, la peau de son crâne était luisante. Il portait un large pantalon noir semblable à celui que j'avais vu sur Murphy durant l'un de ses tournois d'aïkido. Il portait également une chemise noire et une veste de kimono blanche décorée d'une croix écarlate de chaque côté de sa poitrine. Une ceinture de soie rouge maintenait la veste fermée et il y avait glissé son sabre, toujours dans son fourreau en forme de canne. Il ouvrit la portière, se glissa à l'intérieur de la Coccinelle et posa son sabre sur ses genoux.

Je me mis en route et ni lui ni moi ne prononçâmes un mot pendant quelque temps. Les articulations de mes doigts recommençaient à blanchir, donc je me décidai à parler :

— Alors vous avez déjà participé à un de ces duels ?

— *Hai*, dit-il en acquiesçant de la tête. De nombreuses fois.

— Pourquoi ?

Shiro haussa les épaules.

— Pour de nombreuses raisons. Pour protéger quelqu'un. Pour forcer quelque chose à quitter une zone pacifique. Pour combattre sans impliquer d'autres individus.

— Jusqu'à la mort.

Shiro hocha la tête.

— Bien souvent.

— J'imagine que vous êtes plutôt doué pour ça, alors.

Shiro eut un petit sourire et ses yeux scintillèrent de plus belle.

— Il y a toujours quelqu'un de meilleur.

— Vous avez déjà affronté un vampire en duel ?

— *Hai*. Cour de Jade. Cour Noire.

— La Cour de Jade ? m'étonnai-je. Je n'ai jamais entendu parler d'une telle chose.

— Asie du Sud-Est, Chine, Japon. Très secrets. Mais ils respectent les Accords.

— Et les deniéries ?

Il fronça les sourcils en regardant par la fenêtre.

— Deux fois. Mais ils n'honorent pas le pacte passé. Traîtrise, les deux fois.

J'y réfléchis pendant quelque temps avant de reprendre :

— J'ai choisi l'énergie. S'il n'accepte pas, j'opterai pour la volonté.

Shiro me lança un regard en biais et hocha la tête.

— Il existe toutefois un meilleur choix.

— Quoi ?

— Ne combattez pas. On ne peut pas perdre un combat qu'on ne livre pas.

Je fus sur le point de grommeler quelque chose mais je me retins.

— Je suis comme qui dirait un peu coincé, là.

— Les deux parties veulent abandonner et le duel n'a plus lieu d'être, dit Shiro. Je parlerai au témoin d'Ortega. Ortega y sera aussi. Ce serait malin de votre part de le convaincre de laisser tomber.

— Je ne crois pas qu'il le fera.

— Peut-être. Peut-être pas. Ne pas combattre est toujours plus malin.

— Dit le chevalier de la Croix militant avec sa lame sainte ?

— Je déteste combattre.

Je le scrutai pendant une seconde avant de déclarer :

— On entend rarement de telles paroles dans la bouche d'une personne si douée pour ça.

Shiro sourit.

— Combattre n'est jamais bon. Mais parfois nécessaire.

J'expirai profondément.

— Ouais. Je crois que je comprends ce que vous voulez dire.

Le reste du trajet jusqu'à chez McAnnally fut tranquille. Dans la lumière des lampadaires, les jointures de mes doigts étaient de la même couleur que le reste de mes mains.

McAnnally tient une taverne. Pas un bar, pas un pub, mais une authentique taverne à l'ancienne. En entrant, je descendis les trois marches jusqu'au sol en bois dur et j'examinai les lieux. Le bar accueillait treize tabourets. Il y avait treize colonnes de bois sombre, chacune sculptée à la main avec des motifs de feuillages et d'images de créatures issues des mythes et des

légendes. Treize tables avaient été réparties dans la pièce de manière irrégulière et, tout comme les colonnes et les tabourets, elles avaient été placées ainsi pour faire dévier et éparpiller les énergies magiques incontrôlées. Cela diminuait les accidents liés à des magiciens mal lunés ou à des gamins ignorants découvrant tout juste leurs pouvoirs. Plusieurs ventilateurs tournaient paresseusement au plafond, suffisamment bas pour que je me sente toujours un peu nerveux à l'idée que l'un d'entre eux vienne me tourbillonner dans les sourcils.

L'endroit sent la fumée, les vieux tonneaux de whisky, le pain frais et la viande en train de rôtir. J'aime bien.

Mac se tenait derrière le bar. Je ne savais pas grand-chose sur Mac. Il était grand, de corpulence moyenne, chauve, et devait avoir entre trente et soixante ans. Il avait de grandes mains habiles et des poignets épais. Je ne l'ai jamais vu porter autre chose qu'un pantalon noir avec une grande chemise blanche et un tablier qui, bizarrement, ne recevait aucune éclaboussure de graisse, de boissons renversées ou de dizaines d'autres trucs qu'il préparait pour les clients.

Mac croisa mon regard tandis que j'entrais et hocha la tête vers la gauche. Je jetai un coup d'œil dans cette direction. Un panneau sur le mur annonçait : « TERRAIN NEUTRE SELON ACCORDS ». Je regardai de nouveau Mac fixement. Il tira un fusil à pompe de sous le bar afin que je puisse le voir et demanda :

- Compris ?
- Aucun problème, dis-je.
- Bien.

La pièce était complètement déserte, alors qu'elle accueillait habituellement une vingtaine de membres de l'univers magique local. Pas des magiciens en pleine possession de leurs moyens, ni rien de ce genre, mais il y avait en général plein de gens qui avaient quelques talents en magie. Il y avait aussi deux ou trois groupes différents de *wiccans*, un changelin occasionnel, des érudits de l'occulte, un gang de loups-garous bien intentionnés, des membres de sociétés secrètes et Dieu sait quoi d'autre encore. Mac devait avoir fait passer le mot qu'une réunion avait lieu sur place. Aucune personne saine d'esprit ne voudrait se

retrouver associée de près ou de loin à ce qui pourrait être un combat entre un membre du Conseil Blanc et un seigneur de guerre de la Cour Rouge. Je savais que j'étais sain d'esprit car moi non plus je n'avais pas envie d'en être.

Je m'avancai vers le bar.

— Une bière.

Mac émit un grognement et posa une bière brune devant moi. Je lui tendis quelques billets mais il fit « non » de la tête.

Shiro vint se placer à côté de moi au bar, tourné vers la direction opposée. Mac lui servit une bouteille. Shiro en défit le bouchon d'une main, prit une petite gorgée au goulot et la reposa. Puis il lui décocha un coup d'œil pensif, la saisit et reprit une gorgée, plus lentement.

— *Yosh*.

— Merci, grogna Mac.

Shiro dit quelque chose dans une langue que j'imaginais être du japonais. Mac y répondit par monosyllabes. Un homme aux nombreux talents et de peu de mots, ce Mac.

Je tuai le temps avec deux ou trois gorgées de plus et la porte s'ouvrit.

Kincaid entra, dans la même tenue que celle dans laquelle je l'avais vu le matin, mais sans la casquette de base-ball. Ses cheveux d'un blond foncé étaient tirés en arrière en une queue-de-cheval indisciplinée. Il fit un signe de tête à Mac et demanda :

— Tout est prêt ?

— Hon, hon, répondit Mac.

Kincaid arpenta la pièce, scrutant le dessous des tables et vérifiant derrière les colonnes. Puis il inspecta également les toilettes et ce qui se trouvait derrière le comptoir. Mac ne dit rien, mais j'avais l'impression qu'il considérait ces précautions comme inutiles. Kincaid se dirigea vers une table dans un coin, écarta légèrement les tables voisines et installa trois chaises autour. Il tira un pistolet d'un holster à l'épaule, le posa sur la table, puis s'assit.

— Salut, lançai-je dans sa direction. Heureux de vous revoir, moi aussi. Où est Ivy ?

— Son heure de coucher est largement dépassée, dit-il. Je

suis son représentant.

— Oh ! dis-je. Elle a un horaire précis pour se coucher ?

Kincaid jeta un coup d'œil à sa montre.

— Elle croit fermement à la nécessité de se coucher tôt pour les enfants.

— Hé, hé... Hé, hé... (Je suis assez mauvais pour faire semblant de rigoler.) Et où est Ortega ?

— Je l'ai vu se garer dehors, répondit Kincaid.

La porte s'ouvrit et Ortega fit son entrée. Il portait un blazer noir décontracté et le pantalon de ville assorti, ainsi qu'une chemise de soie écarlate. Il n'avait pas enfilé de manteau malgré le froid. Sa peau était plus sombre que dans mon souvenir. Peut-être s'était-il nourri récemment. Son port suggérait une attitude décontractée et patiente, et il balaya la pièce du regard.

Il s'inclina légèrement au niveau de la taille en direction de Mac, qui le salua en retour. Les yeux du vampire se posèrent sur Shiro et s'étrécirent. Shiro ne dit rien et ne bougea pas. Ortega m'observa ensuite avec une expression impénétrable et me gratifia d'un très bref hochement de tête. Il me parut poli d'opiner du chef en retour, ce que je fis. Ortega fit de même envers Kincaid, qui lui rendit un geste paresseux de la main.

— Où est votre témoin ? demanda Kincaid.

Ortega grimaça.

— Il se pomponne.

Il n'avait pas fini de prononcer ces mots qu'un jeune homme ouvrit la porte à la volée et s'avança d'un pas leste dans la taverne. Il portait un pantalon en cuir blanc moulant, un tee-shirt noir en résille et une veste de cuir blanc. Sa chevelure sombre formait une crinière désordonnée qui retombait sur ses épaules. Il avait un visage de mannequin, des yeux d'un gris cendré et des cils bruns et longs. Je le connaissais. Thomas Raith, un vampire de la Cour Blanche.

— Thomas, dis-je en guise de salut.

— Bonsoir, Harry, répondit-il. Qu'est-il arrivé à ton cache-poussière ?

— Une histoire de femme.

— Je vois, répondit Thomas. Dommage. C'était la seule chose que tu possédais qui me laissait espérer qu'il pouvait y avoir une

once de style chez toi.

— Tu peux parler. La tenue que tu portes se rapproche dangereusement de la zone Elvis.

— Elvis, version jeune et mince, ce n'est pas si mal, s'amusa Thomas.

— Je parlais de la version vieille baderne. Voire de Michael Jackson.

Le jeune homme pâle porta une main à son cœur.

— Tu me fais de la peine, Harry.

— Ouais, moi aussi, j'ai eu une sale journée.

— Messieurs, lança Kincaid avec une note d'impatience dans la voix. Pouvons-nous commencer ?

Je hochai la tête. Ortega fit de même. Kincaid présenta tout le monde et sortit un document qui attestait qu'il travaillait pour l'Archive. Écrit au pastel. Je bus encore un peu de bière.

Kincaid invita ensuite Shiro et Thomas à l'accompagner jusqu'à la table dans le coin. Je retournai au bar où je fus rejoint un instant plus tard par Ortega. Il s'assit, laissant deux tabourets vides entre nous, tandis que Kincaid, Thomas et Shiro discutaient à voix basse un peu plus loin.

Je terminai ma bouteille et la reposai avec un bruit sourd. Mac se retourna pour m'en sortir une autre. Je secouai la tête.

— Pas la peine. Mon ardoise est déjà assez lourde comme ça.

Ortega posa un billet de vingt dollars sur le comptoir.

— Je m'en charge, dit-il. Une autre pour moi également.

J'entrepris de composer une remarque moqueuse sur la façon dont me payer un verre allait forcément compenser le fait de menacer ma vie et celle des gens auxquels je tenais, mais je la ravalai. Shiro avait dit vrai au sujet du combat. On ne peut pas perdre un combat auquel on ne se présente pas. J'acceptai donc la bière que Mac m'apporta et dit :

— Merci, Ortega.

Il me fit un signe de tête et prit une gorgée. Son regard s'illumina brièvement et il en prit une seconde.

— Elle est bonne.

Mac se contenta d'un grognement.

— Je croyais que vous autres buviez du sang, dis-je.

— C'est tout ce dont nous avons vraiment besoin.

— Alors pourquoi goûtez-vous à autre chose ?

Ortega leva haut sa bouteille.

— La vie est plus que la simple survie. Après tout, vous n'avez besoin que d'eau. Pourquoi boire de la bière ?

— Vous avez déjà goûté l'eau dans cette ville ?

Il manqua de sourire.

— Touché.

Je fis tourner la bouteille brune toute simple entre mes doigts.

— Je n'ai pas envie de ça, dis-je.

— Le duel ?

Je hochai la tête.

Ortega posa un coude sur le bar et me scruta.

— Moi non plus. Ça n'a rien de personnel. Ce n'est pas quelque chose que je veux.

— Alors ne le faites pas, dis-je. Nous pourrions nous en tirer tous les deux.

— Et la guerre continuerait.

— Ça fait presque deux ans qu'elle dure, dis-je. C'est essentiellement un jeu du chat et de la souris, avec quelques raids, des combats dans les arrière-cours... C'est comme la guerre froide, mais avec moins de républicains.

Ortega fronça les sourcils et observa Mac qui nettoyait le grill derrière le bar.

— Cela peut empirer, monsieur Dresden. Empirer très nettement. Et si le conflit s'intensifie, il menacera l'équilibre des puissances dans le monde de la chair comme dans celui des esprits. Imaginez la destruction et les pertes qui pourraient s'ensuivre.

— Alors pourquoi ne pas contribuer à l'effort de paix ? En commençant par ce duel. Peut-être qu'on pourrait récupérer des perles et des franges quelque part, et fabriquer des panneaux disant « Faites du sang, pas la guerre » ou quelque chose du même genre.

Cette fois, Ortega sourit. Chez lui, cela ressemblait à une expression de lassitude.

— Il est trop tard pour ça, dit-il. Votre sang seul pourra satisfaire un grand nombre de mes pairs.

— Je peux faire un don, dis-je. Disons une fois tous les deux mois. À vous de fournir les cookies et le jus d'orange.

Ortega se pencha vers moi et son sourire disparut.

— Magicien, vous avez tué une noble dame de notre Cour.

Je me mis en colère. Ma voix se chargea de fureur :

— La seule raison...

Ortega me coupa en levant la main.

— Je ne dis pas que vos raisons n'étaient pas valables. Mais le fait est que vous êtes entré chez elle en tant qu'invité et représentant du Conseil. Et vous avez attaqué et finalement tué Bianca et ceux qui se trouvaient sous sa protection.

— Me tuer ne la ramènera pas, objectai-je.

— Mais cela apaisera la soif de vengeance qui tourmente nombre des miens. Lorsque vous ne serez plus, ils seront d'accord pour au moins tenter de trouver une solution pacifique.

— Bon sang, maugréai-je tout en jouant avec ma bouteille.

— Quoique..., murmura Ortega. (Son regard se fit distant l'espace d'un instant.) Il pourrait y avoir un autre moyen.

— Quel autre moyen ?

— Soumettez-vous, dit Ortega. Soumettez-vous face au duel et laissez-moi vous faire prisonnier. Si vous êtes d'accord pour travailler avec moi, je pourrai vous placer sous ma protection.

— Travailler avec vous, dis-je. (Mon estomac parut tournoyer sur lui-même.) Vous voulez dire devenir comme vous.

— C'est une solution meilleure que la mort, répondit Ortega d'un air sérieux. Les miens risquaient ne pas apprécier, mais ils ne pourront pas le contester. Ayant pris la vie de Bianca, vous pourriez la remplacer par la vôtre.

— En tant que l'un des vôtres.

Ortega opina du chef.

— En tant que l'un des nôtres. (Il resta silencieux un instant, puis continua :) Vous pourriez amener Mlle Rodriguez avec vous. Être ensemble. Elle ne constituerait pas une menace pour vous si vous étiez tous deux mes vassaux. (Il reposa sa bière.) Je pense que vous découvrirez que nous nous ressemblons beaucoup, Dresden. Nous servons simplement des camps différents.

Je me frottai les lèvres. Instinctivement, ma réaction à la proposition d'Ortega était le dégoût. Les vampires de la Cour Rouge ne ressemblent pas à ce que beaucoup pourraient imaginer. Ils ressemblent à des chauves-souris géantes et glabres avec une peau lisse et caoutchouteuse. Ils pouvaient se recouvrir d'un masque de chair dans l'intention d'avoir l'air humains mais j'avais vu ce qui se trouvait sous le masque.

J'y avais été exposé. Totalement. J'en faisais encore des cauchemars.

J'ouvris les yeux.

— Laissez-moi vous poser une question.

— Très bien.

— Vous habitez dans un domaine ?

— « Casaverde », répondit Ortega. Au Honduras. Il y a un village non loin.

— Je vois, dis-je. Donc vous vous nourrissez sur les villageois.

— Avec précaution. Je leur fournis des provisions, des soins médicaux et autres choses de première nécessité.

— Ça paraît raisonnable, dis-je.

— C'est au bénéfice des deux parties. Les villageois le savent.

— Ouais, sans doute, dis-je. (Je terminai ma bouteille.) Vous nourrissez-vous sur les enfants ?

Ortega me regarda d'un air perplexe.

— Que voulez-vous dire ?

Je ne me souciais plus de dissimuler la colère dans ma voix.

— Vous. Nourrissez-vous. Sur. Les. Enfants ?

— C'est la façon la plus sûre. Plus la ponction est répartie sur un grand nombre d'individus, moins c'est dangereux pour eux.

— Vous avez tort. Nous sommes différents. (Je me levai.) Vous faites du mal aux enfants. La discussion est terminée.

La voix d'Ortega se fit plus tranchante.

— Dresden, ne rejetez pas mon offre à la légère.

— L'offre de faire de moi un monstre buveur de sang qui serait éternellement votre esclave ? Pourquoi voudrais-je ça ?

— C'est le seul moyen de préserver votre vie, rétorqua Ortega.

Je sentis ma colère se transformer en fureur. Ma lèvre

supérieure se retroussa pour dévoiler mes dents en une grimace menaçante.

— Je croyais que la vie était plus que la simple survie.

L'expression d'Ortega changea. Cela ne dura qu'une seconde, mais durant cet instant, je lus une rage furieuse, un orgueil arrogant et une soif de sang violente sur ses traits. Il recouvrira rapidement son calme, mais des traces de ses émotions dissimulées vinrent renforcer son accent.

— Ainsi soit-il. Je vais vous tuer, magicien.

Il était convaincant. La terreur me saisit. Je me retournai et me dirigeai vers la porte.

— J'attendrai dehors, annonçai-je à la cantonade avant de sortir dans le froid de la fin février.

Comme ça, j'aurais une excuse pour trembler.

## Chapitre 18

Je n'eus pas à attendre longtemps. La porte s'ouvrit derrière moi et Kincaid apparut. Il ne dit pas un mot, se contentant de s'installer dans sa berline de location et de s'en aller. Ortega sortit juste après lui. Une voiture s'avança depuis la rue et il ouvrit la portière côté passager. Il s'arrêta pour me parler.

— J'ai un certain respect pour vos principes et vos compétences, monsieur Dresden. Mais cette situation est de votre fait et je ne peux permettre qu'elle dure. Je suis navré.

Je le regardai monter dans sa voiture sans lui balancer la moindre réponse. Bon sang, il n'avait rien dit qui ne soit vrai. Ortega avait un véritable intérêt à défendre et des gens... enfin, d'autres monstres dans son genre... à protéger. Et jusqu'à présent, le tableau d'affichage du match « Dresden contre vampires » affichait : « un paquet à zéro ».

Si un vampire avait fait la même chose au Conseil Blanc, je me demande si nous aurions réagi avec autant de raison et de calme.

Les feux arrière de la voiture d'Ortega n'étaient pas encore tout à fait hors de vue lorsque Thomas sortit à son tour de la taverne et s'approcha nonchalamment de moi. Thomas faisait un peu moins d'un mètre quatre-vingts, soit une demi-tête de moins que moi. Il était cependant bien plus beau, et en dépit de mon commentaire précédent à propos de sa tenue, c'était l'un de ces hommes qui portent parfaitement bien tous les vêtements. Le tee-shirt en résille qu'il portait projetait de fins motifs d'ombre sur sa peau pâle qui venaient s'ajouter aux alignements de muscles sur son ventre.

Mon ventre aussi avait des muscles, mais pas au point que l'on puisse les voir onduler. J'aurais eu l'air pathétique dans un tee-shirt comme celui-là.

— C'était plutôt simple, finalement, dit Thomas.

Il tira une paire de gants de conduite en cuir noir de la poche de sa veste et entreprit de les enfiler.

— Même si j'ai cru comprendre que ce duel n'était pas le seul événement à avoir lieu en ville en ce moment.

— Pourquoi dis-tu ça ? demandai-je.

— Il y a un tueur à gages qui me suit depuis que j'ai atterri hier. La démangeaison entre mes omoplates a fini par devenir agaçante.

Je scrutai les alentours.

— Il est ici ?

Les yeux de Thomas scintillèrent.

— Non. Je lui ai présenté mes sœurs.

La Cour Blanche rassemblait les plus humains des vampires et, d'une certaine façon, les plus faibles. Ils se nourrissaient d'énergie psychique, de force vitale pure plutôt que de sang. La plupart du temps, ils séduisaient ceux dont ils se nourrissaient, aspirant leur vie par le biais du contact physique durant l'acte. Si deux ou trois des sœurs de Thomas avaient croisé l'assassin qui le suivait, le porte-flingue ne poserait plus de problème à personne. Jamais. L'une de mes paupières papillonna nerveusement.

— Le tireur était sûrement au service d'Ortega, dis-je. Il a embauché des gorilles pour se débarrasser de personnes que je connais au cas où je n'aurais pas donné mon accord pour le duel.

— Ceci explique cela, dans ce cas, répondit Thomas. Ortega ne m'aime pas beaucoup. Ce doit être à cause des mauvaises fréquentations que j'ai pu avoir par le passé.

— Eh ben merci ! Comment diable t'es-tu retrouvé à être son témoin ?

— C'est l'idée que mon père se fait d'une bonne blague, expliqua Thomas. Ortega lui a demandé d'être son témoin. Une preuve de solidarité entre la Cour Blanche et la Cour Rouge. Au lieu de quoi mon cher père a trouvé le membre de notre famille le plus agaçant et insultant possible pour prendre sa place.

— Toi, dis-je.

— *C'est moi*<sup>2</sup>, confirma Thomas avec une petite révérence. On pourrait presque croire que père essaie de me faire tuer.

Je sentis l'un des coins de ma bouche se relever pour former un sourire.

— Belle figure paternelle. Du niveau de Bill Cosby. Comment va Justine ?

Thomas fit la grimace.

— Elle est à Aruba, voilà comment elle va. Et j'y étais également jusqu'à ce qu'un homme de main de papa Raith me ramène jusqu'ici.

— Qu'est-ce que vous avez décidé pour le duel, tous les deux ?

Thomas secoua la tête.

— Je ne peux rien te dire. C'est Shiro qui est supposé le faire. Je veux dire, techniquement, je suis en guerre contre toi.

Je fis la grimace à mon tour et regardai s'éloigner la voiture d'Ortega.

— Ouais.

Thomas resta silencieux quelques secondes, puis annonça :

— Il a l'intention de te tuer.

— Je sais.

— Il est dangereux, Harry. Malin. Mon père a peur de lui.

— Je pourrais l'apprécier, dis-je. C'est plutôt rafraîchissant d'avoir quelqu'un qui essaie de me tuer sans s'en cacher, plutôt que d'essayer de me prendre à revers ou de me tirer dans le dos. C'est presque plaisant d'avoir droit à un combat loyal.

— C'est sûr. Théoriquement.

— Théoriquement ?

Thomas haussa les épaules.

— Ortega est en vie depuis environ six cents ans. Ce n'est pas le genre de chose que l'on obtient en étant fair-play.

— D'après ce que j'ai compris, l'Archive ne tolérera pas de coups en douce.

— Il n'y a triche que si l'on se fait prendre.

Je fronçai les sourcils.

— Es-tu en train de dire que quelqu'un a prévu d'éviter de se

---

<sup>2</sup> En français dans le texte. (NdT)

faire prendre ?

Thomas mit les mains au fond de ses poches.

— Je ne dis rien du tout. Ça ne me gênerait pas de te voir lui botter le cul, mais je ne ferai absolument rien qui puisse attirer l'attention sur moi.

— Tu as l'intention de participer sans être impliqué. C'est rusé.

Thomas leva les yeux au ciel.

— Je ne vais pas te lancer une peau de banane sous les pieds. Mais n'attends pas non plus d'aide de ma part. Je vais juste m'assurer que le combat est loyal, et puis je retournerai vite dans ma maison sur la plage. (Il tira des clés de voiture de sa poche et se dirigea vers le parking.) Bonne chance.

— Thomas ! lui lançaï-je. Merci pour l'avertissement.

Il s'immobilisa.

— Pourquoi faire ça ? demandai-je.

Le vampire me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et sourit.

— La vie serait insupportablement ennuyeuse si nous avions les réponses à toutes nos questions.

Il s'éloigna vers une voiture de sport blanche dans laquelle il grimpa. Un instant plus tard, du *heavy metal* hurlant jaillit des haut-parleurs, le moteur rugit et Thomas s'éloigna.

Je regardai ma montre. Encore dix minutes avant l'arrivée de Susan. Shiro émergea de chez McAnnally et mit ses lunettes. M'ayant repéré, il me rejoignit et retira de nouveau ses verres.

— Ortega a refusé d'annuler le duel ?

— Il m'a fait une confession que je n'ai pas pu excuser, répondis-je.

Shiro émit un petit grognement.

— Ce sera un duel de volontés. Demain, juste après le coucher du soleil. Wrigley Field.

— Un stade ? Pourquoi ne pas diffuser le duel sur une chaîne payante pendant qu'on y est ? (Je lançaï des regards de travers vers la rue et vérifiai de nouveau ma montre.) Je dois retrouver quelqu'un dans quelques instants. Je vais vous donner les clés de ma voiture. Je pourrai les récupérer chez Michael demain.

— Inutile, répondit Shiro. Mac m'a appelé un taxi.

— D'accord.

Je rangeai mes clés. Shiro resta debout sans rien dire pendant un moment, les lèvres pincées et l'air songeur. Puis il reprit la parole :

— Ortega a l'intention de vous tuer.

— Oui. Oui, en effet, dis-je en réussissant à ne pas grincer des dents. Tout le monde me dit ça comme si je ne le savais pas déjà.

— Mais vous ne savez pas *comment*.

Je fronçai les sourcils et baissai le regard vers Shiro. Son crâne rasé brillait dans la lumière d'un lampadaire non loin.

— La guerre n'est pas votre faute, ajouta-t-il.

— Je sais, dis-je.

Mais ma voix manquait de conviction.

— Non, reprit Shiro. Ce n'est *vraiment* pas votre faute.

— Que voulez-vous dire ?

— Cela fait des années que la Cour Rouge augmente discrètement ses ressources, expliqua-t-il. Sinon comment aurait-elle pu être en mesure de lancer ses attaques en Europe quelques jours après la mort de Bianca ?

Je lui lançai un regard perplexe.

Shiro tira un cigare de la poche intérieure de sa veste et en arracha l'extrémité d'un coup de dents. Il la recracha sur le côté.

— Vous n'êtes pas la cause de la guerre. Simplement une excuse pour la déclarer. Les Rouges auraient attaqué, une fois prêts.

— Non, dis-je. Ce n'est pas comme ça que ça s'est passé. Je veux dire, pratiquement tous ceux à qui j'ai parlé au sein du Conseil...

Shiro eut un rire étouffé. Il craqua une allumette et tira plusieurs fois sur le cigare tout en l'allumant.

— Le Conseil. Que d'arrogance ! Comme si rien d'important ne pouvait arriver sans qu'un magicien en soit à l'origine.

Pour quelqu'un qui ne faisait pas partie du Conseil Blanc, Shiro semblait en avoir remarquablement bien saisi l'attitude générale.

— Si la Cour Rouge voulait une guerre, pourquoi Ortega essaie-t-il d'y mettre un terme ?

— Prématurée, dit Shiro. Ils avaient besoin de plus de temps pour être complètement préparés. L'avantage de la surprise s'est envolé. Il veut frapper une seule fois et être certain que le coup sera fatal.

J'observai le petit homme pendant une minute.

— Tout le monde y va de son petit conseil ce soir. Pourquoi m'en donner ?

— Parce que par certains côtés vous êtes aussi arrogant que le Conseil, bien que vous ne vous en rendiez pas compte. Vous vous fustigez pour ce qui est arrivé à Susan. Vous voulez vous fustiger pour plus encore.

— Et alors ?

Shiro se tourna vers moi et me regarda en face. J'évitai son regard.

— Les duels constituent une épreuve du feu. C'est en termes de volonté qu'ils sont gagnés ou perdus. Et de cœur. Si vous ne trouvez pas votre équilibre, Ortega n'aura pas besoin de vous tuer. Vous le ferez à sa place.

— Vous étiez psychanalyste avant de devenir spadassin solitaire contre les forces du mal ?

Shiro tira sur son petit cigare.

— Dans les deux cas, je suis en vie depuis plus longtemps que vous. Et j'en ai vu beaucoup plus.

— Quoi, par exemple ?

— Comme ce vampire seigneur de guerre. La façon dont il vous manipule. Il n'est pas ce qu'il donne l'impression d'être.

— Vraiment ? Ça ne m'était jamais arrivé auparavant, rétorquai-je. Quelqu'un qui n'est pas ce qu'il semble être. Comment vais-je pouvoir m'habituer à cette idée ?

Shiro haussa les épaules.

— Il est âgé de plusieurs siècles. Il ne vient pas du même monde. Le monde dans lequel vivait Ortega était sauvage. Brutal. Les hommes tels que lui détruisaient des civilisations entières pour l'or et la gloire. Et pendant des centaines d'années depuis cette époque, il a affronté des vampires rivaux, des démons et les ennemis de sa race. S'il prend contact avec vous par le biais de moyens formels et civilisés, c'est parce qu'il pense que c'est la meilleure manière de vous tuer. Quoi qu'il arrive au

cours du duel, il a l'intention de vous voir mort, par tous les moyens possibles. Peut-être avant. Peut-être après. Mais mort.

Shiro n'avait pas mis d'emphase particulière sur ses paroles. Il n'en avait pas besoin. Elles étaient suffisantes pour me terroriser sans avoir besoin d'en rajouter dans les effets dramatiques. Je jetai un regard mauvais à son cigare et lançai :

— Ces trucs vous tueront.

Le vieil homme sourit de nouveau.

— Pas ce soir.

— J'imaginais qu'un bon petit chrétien n'était pas du genre à tirer sur des cigares.

— Petit détail technique, dit Shiro.

— Les cigares ?

— Le fait que je sois chrétien. Lorsque j'étais enfant, j'aimais Elvis. J'ai eu la chance de le voir en concert lorsque nous avons émigré en Californie. C'était une grande réunion pour le renouveau de la foi. Il y avait Elvis, et puis un orateur, et mon anglais n'était pas terrible. Il a invité les gens à se rendre dans les coulisses pour rencontrer le « *seigneur* ». J'ai pensé qu'il s'agissait d'Elvis, donc je suis allé en coulisses. (Il soupira.) J'ai découvert plus tard que j'étais devenu baptiste.

Je lâchai un petit rire.

— Vous déconnez ?

— Non. Mais c'était fait, donc j'ai essayé de ne pas être un trop mauvais baptiste. (Il posa la main sur la poignée de son sabre.) Puis je me suis lancé là-dedans. Ç'a rendu les choses bien plus simples. Je suis en service.

— Au service de qui ?

— Des cieux. Ou du divin dans la nature. Du souvenir de mes ancêtres. De mes semblables. De moi-même. Tous éléments de la même chose. Vous connaissez l'histoire des trois aveugles et de l'éléphant ?

— Et vous celle de l'ours qui entre dans un bar ? rétorquai-je.

— Je prends ça pour un « non », répondit Shiro. On présente un éléphant à trois aveugles. Ils le touchent avec leurs mains pour déterminer de quel genre de créature il s'agit. Le premier touche la trompe et affirme que l'éléphant est comme un serpent. Le second touche les pattes et déclare que l'éléphant est

semblable à un arbre. Le troisième touche la queue et avance que l'éléphant ressemble à une fine corde.

Je hochai la tête.

— Oh ! j'ai pigé. Ils avaient tous raison. Et ils avaient tous tort. Il leur manquait une vue d'ensemble.

Shiro eut un geste approbateur.

— Précisément. Je ne suis qu'un aveugle de plus. Je ne peux prétendre avoir une vue d'ensemble de tout ce qui se déroule en tout lieu. Je suis aveugle et limité. Je serais fou de me croire sage. Et donc, ne connaissant pas la signification de l'univers, je ne peux que tenter d'agir de manière responsable avec le savoir, la force et le temps qui me sont donnés. Je dois suivre mon cœur.

— Parfois ça ne suffit pas, dis-je.

Il pencha la tête sur le côté et leva les yeux vers moi.

— Comment le savez-vous ?

Un taxi tourna au coin de la rue et s'arrêta bruyamment. Shiro se dirigea vers lui en me faisant un petit salut de la tête.

— Je serai chez Michael si vous avez besoin de moi. Soyez vigilant.

J'opinai dans sa direction.

— Merci.

— Vous me remercierez quand ce sera fini, répondit Shiro.

Puis il monta dans son taxi et s'en alla.

Mac ferma boutique quelques instants plus tard et enfila un chapeau mou de couleur sombre en sortant. Il me fit un petit signe de tête en se dirigeant vers sa Pontiac et ne dit rien. Je trouvai un endroit dans l'ombre où attendre tandis que Mac s'en allait. Je gardai un œil sur la rue. Je n'aurais pas aimé que quelqu'un passe devant moi et me tire dessus avec un simple pistolet. Trop embarrassant.

Une longue limousine noire fit son entrée sur le parking. Un chauffeur en costume en sortit et ouvrit la portière la plus proche de moi. Une paire de longues jambes couleur de miel brun perchées sur des talons aiguilles se glissa hors de la voiture. Susan sortit du véhicule de manière gracieuse, malgré ses chaussures, ce qui lui conférait en soi, et ceci sans aucun doute possible, un côté surhumain. Un fourreau sans manches

fait d'un tissu noir scintillant et dont le côté était généreusement fendu s'accrochait à ses formes. Des gants noirs recouvrant ses avant-bras jusqu'aux coudes et sa chevelure avait été soigneusement enroulée sur le dessus de sa tête, maintenue en place par deux baguettes d'un noir brillant.

Ma langue jaillit de ma bouche pour retomber sur mes chaussures. Enfin, pas littéralement, mais si j'avais été un personnage de dessin animé, mes globes oculaires se seraient étirés sur six pieds de long.

Susan avait déchiffré mon expression et semblait apprécier ma réaction.

— C'est combien, beau jeune homme ?

Je baissai les yeux vers mes vêtements froissés.

— Je crois que ma tenue est un peu trop décontractée.

— Un smoking pour la une ! lança Susan.

Le conducteur ouvrit le coffre et en tira un cintre recouvert par une housse en plastique de teinturier. Lorsqu'il se retourna, je m'aperçus que le conducteur n'était autre que Martin. Il s'était contenté pour seul déguisement de passer l'uniforme archétypal du chauffeur et je ne l'avais même pas reconnu avant d'y regarder de plus près. J'imagine que c'est parfois pratique d'être ordinaire.

— Est-ce que c'est ma taille ? demandai-je en prenant le smoking que Martin me tendait.

— J'ai été obligée de deviner, dit Susan en baissant les paupières de manière sensuelle. Mais ce n'était pas comme si je n'avais pas une bonne idée de la personne à habiller.

Un soupçon de désapprobation était peut-être apparu sur le visage de Martin. Mon pouls s'accéléra légèrement.

— Très bien, dis-je. Mettons-nous en route. Je m'habillerai en chemin.

— Je pourrai regarder ? voulut savoir Susan.

— Ça te coûtera plus cher, dis-je.

Martin ouvrit la portière pour Susan et je me glissai à l'intérieur à sa suite. Je lui expliquai ce que j'avais appris au sujet du suaire et de ceux qui en avaient après lui.

— Je devrais pouvoir repérer l'objet si on s'en approche.

— Tu penses qu'il y aura d'autres deniériens sur place ?

— Probablement, dis-je. Si les choses tournent mal, on prendra la poudre d'escampette, *pronto*. Ces types-là n'emploient pas la manière douce.

Susan acquiesça de la tête.

— On dirait que les voleurs n'ont pas vraiment peur de sortir les flingues, eux non plus.

— Et il y aura également Marcone dans le coin, ajoutai-je. Où que ses pas le mènent, les porte-flingues surarmés et les inspecteurs de la criminelle ne sont jamais bien loin.

Susan sourit. C'était la première fois que je lui voyais cette expression : un petit sourire discret qui dévoilait ses dents. Ça lui allait bien.

— Avec toi on ne peut que s'amuser, hein, Harry ?

— Je suis le Bruce Lee de l'amusement, admis-je. Fais-moi un peu de place.

Susan glissa sur la banquette de façon à me laisser le plus de place possible pour enfiler mon smoking. Je tentai de ne pas trop le chiffonner malgré le manque d'espace. Susan me jeta un regard légèrement soucieux.

— Quoi ? lui demandai-je.

— Tu es en train de le froisser.

— Ce n'est pas aussi facile que je parviens à en donner l'impression, dis-je.

— Si tu n'avais pas les yeux braqués sur mes jambes, peut-être que ça ne serait pas aussi compliqué.

— Je ne regardais pas tes jambes, mentis-je.

Susan me sourit tandis que la voiture traversait le centre-ville et je fis de mon mieux pour ressembler à Roger Moore. Après un moment, son expression se fit pensive et elle se tourna vers moi :

— Eh ?

— Quoi ?

— Où est passé ton manteau en cuir ?

## Chapitre 19

Le *Marriott* du centre-ville était énorme, brillamment illuminé et son activité aussi frénétique que celle d'une fourmilière. Plusieurs voitures de police étaient garées non loin et deux officiers en étaient descendus pour organiser la circulation devant l'hôtel. Je vis une bonne vingtaine de limousines dans la rue qui avançaient en direction du portique devant les portes de l'hôtel. Toutes semblaient plus grosses et plus luxueuses que la nôtre. Des voituriers se précipitaient pour aller garer les véhicules des invités qui avaient pris le volant. Une dizaine d'hommes en veste rouge se tenaient tout autour, affichant une expression d'ennui qu'on aurait pu prendre pour de l'inattention. La sécurité de l'hôtel.

Martin s'avança jusqu'à l'entrée et dit :

— Je vous attendrai ici. (Il fit passer un téléphone portable tenant dans la paume de la main à Susan. Elle le glissa dans une pochette noire.) Si tu rencontres un problème, appuie sur la touche 1 et appelle le numéro enregistré.

À cet instant, un voiturier ouvrit la portière de mon côté et je me glissai hors de la voiture. Mon smoking de location était un peu inconfortable. Les chaussures étaient assez longues pour moi mais trop larges de plusieurs centimètres. Je rajustai ma veste d'un mouvement d'épaules, redressai ma ceinture de smoking et tendis la main à Susan. Elle sortit de la voiture avec un grand sourire et arrangea mon nœud papillon.

— Souris, dit-elle à mi-voix. Tout le monde ici s'inquiète pour son image. Si tu entres avec cet air renfrogné, nous allons détonner.

Je souris d'une manière que j'espérais à même de camoufler mon véritable sentiment. Susan jugea mon expression d'un air critique, hocha la tête puis glissa son bras sous le mien. Nous

entrâmes sous le couvert de nos grands sourires. L'un des gardes de la sécurité nous arrêta devant la porte et Susan lui tendit les invitations. Il nous fit signe de passer.

— La première chose à faire est de trouver un escalier, dis-je en souriant. Les quais de chargement doivent être près des cuisines, et c'est à l'étage en dessous. C'est par là qu'ils vont faire entrer les objets d'art.

Susan retint mon pas en direction des marches.

— Pas encore, dit-elle. Si on commence à fouiner à peine la porte passée, quelqu'un pourrait nous remarquer. Nous devrions nous joindre aux autres jusqu'à ce que les enchères commencent. Les gens seront distraits à ce moment-là.

— Si nous attendons, toute l'opération pourrait avoir lieu tandis que nous frayons avec l'élite.

— Peut-être, admit Susan. Mais il y a de bonnes chances pour qu'Anna Valmont et l'acheteur pensent la même chose.

— Les enchères commencent quand ?

— Onze heures.

— En admettant que la note ait signifié que la vente aurait lieu à 23 h 45, cela ne nous laisse pas beaucoup de temps pour explorer les lieux. Cet endroit est immense.

Nous montâmes sur un Escalator et Susan haussa le sourcil vers moi.

— Tu as une meilleure idée ?

— Pas pour le moment, dis-je.

J'aperçus mon reflet dans une colonne de cuivre poli. Je n'étais pas mal du tout. Il y a une bonne raison derrière le fait que le smoking n'a pratiquement pas évolué depuis un siècle. On ne remplace pas quelque chose qui ne se démode pas. Un smoking donne de l'allure à n'importe qui, et j'en étais la preuve vivante.

— Tu crois qu'il y aura quelque chose à manger ? Je meurs de faim.

— Assure-toi juste de ne pas faire de taches sur ta chemise, maugréa Susan.

— Aucun problème. Je n'aurai qu'à m'essuyer les doigts sur ma ceinture.

— Tu n'es pas sortable, répliqua-t-elle.

Elle s'appuya contre moi : c'était agréable. Je me sentais bien, d'une façon générale. Apparemment, je présentais bien quand je voulais et j'avais une femme séduisante – non, j'avais *Susan* – à mon bras, dans une tenue des plus élégantes. Bon, c'était un point positif assez faiblard comparé à l'océan de négativité dans lequel je pataugeais, mais c'était déjà quelque chose et cela dura jusqu'à notre arrivée en haut de l'Escalator. Je profite des bons moments partout où c'est possible.

Nous suivîmes le flot d'hommes et de femmes en tenue de soirée au fil de plusieurs autres Escalator jusqu'à rejoindre une gigantesque salle de bal. Des lustres pendaient du plafond et chaque centimètre carré de table était recouvert d'amuse-gueules hors de prix et de sculptures de glace. Un groupe de musiciens se produisait de l'autre côté de la pièce. Ils jouaient du jazz décontracté et classe, sans avoir l'air de se fouler particulièrement. Des couples tout aussi décontractés dansaient sur une piste de la taille d'un terrain de basket.

La foule n'était pas très dense, mais il y avait déjà deux cents personnes sur place, et d'autres arrivaient derrière nous. Des discussions polies mais manquant de sincérité emplissaient l'air, accompagnées de sourires et de rires tout aussi hypocrites. Je reconnus un certain nombre de fonctionnaires municipaux autour de moi, ainsi qu'un ou deux musiciens professionnels et au moins un acteur de cinéma.

Un garçon en veste blanche nous tendit un plateau de coupes de champagne et j'en saisis promptement deux, en faisant passer la première à Susan. Elle porta le verre à ses lèvres mais ne but pas. Le champagne sentait bon. Je pris une gorgée : il était effectivement très bon. Je ne suis pas un buveur particulièrement impressionnant, donc je m'arrêtai à la première gorgée. M'enfiler une coupe de champagne avec l'estomac vide se révélerait probablement malvenu si je me retrouvais à devoir réagir précipitamment par la suite. Ou m'enfuir précipitamment. Ou quoi que ce soit nécessitant de se précipiter.

Susan salua un couple plus âgé que nous et s'arrêta pour faire les présentations. Je maintins mon sourire de façade et prononçai les platiitudes polies attendues au bon moment. Mes

joues commençaient déjà à me faire mal. Nous répétâmes la même scène pendant une demi-heure environ, tandis que l'orchestre jouait quelques morceaux discrets de musique dansante. Susan connaissait beaucoup de monde. Elle avait été reporter à Chicago pendant cinq ou six ans avant d'être obligée de quitter la ville, mais elle avait de toute évidence eu le temps d'entrer dans les bonnes grâces de plus de gens que je l'aurais imaginé. Bien joué, Susan.

— À manger, dis-je après qu'un vieil homme au dos voûté eut embrassé Susan sur la joue avant de s'éloigner. Donne-moi à manger, Seymour<sup>3</sup> !

— C'est toujours le tronc cérébral qui commande chez toi, murmura-t-elle.

Mais elle me guida néanmoins jusqu'au buffet afin que je puisse m'emparer d'un minuscule sandwich. Je me retins d'avaler le truc d'une seule bouchée, ce qui se trouva être une bonne idée dans la mesure où il était traversé par un cure-dent. Mais le sandwich ne fit pas long feu.

— Au moins mâche avec la bouche fermée, dit Susan.

Je pris un deuxième sandwich.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Je suis habité d'une telle joie de vivre, bébé.

— Et souris.

— Mâcher *et* sourire ? En même temps ? Tu me prends pour Jackie Chan ?

Elle avait une réplique toute prête, mais celle-ci mourut sur ses lèvres après la première syllabe. Je sentis sa main serrer mon bras. J'envisageai brièvement de gober le deuxième sandwich, histoire de lui régler son affaire, mais j'optai pour la solution plus sophistiquée. Je le glissai dans la poche de ma veste, pour plus tard, et me tournai pour suivre le regard de Susan.

Je le fis juste à temps pour croiser le regard de Johnny Gentleman Marcone. C'est un homme de taille à peine plus que moyenne et de carrure modeste. Ses traits étaient beaux mais sans rien de remarquable. Un responsable de casting l'aurait

---

<sup>3</sup> Référence à une phrase culte prononcée par la plante carnivore géante de *La Petite Boutique des horreurs*. (NdT)

choisi pour incarner l'engageant voisin de la maison d'à côté. Il n'arborait pas son bronzage de marin habituel. On était en février, après tout. Mais les pattes-d'oie autour de ses yeux vert clair répondaient toujours à l'appel. Il ressemblait vraiment à l'image qu'il désirait donner en public : celle d'un homme d'affaires normal et respectable, une incarnation réussie du rêve de la classe moyenne américaine.

Cela dit, Marcone m'effrayait plus qu'aucun autre être humain que j'aie jamais rencontré. Je l'avais vu sortir un couteau de sa manche plus rapidement qu'un psychotique déchaîné avait été capable de lui assener un coup de démontepneu. Plus tard, durant la même soirée, il avait projeté un autre couteau à travers une corde alors qu'il était suspendu la tête à l'envers dans le noir. Marcone était sans doute humain, mais il n'était pas normal. Il avait pris le contrôle du crime organisé à Chicago durant une guerre des gangs façon « chacun pour soi » et l'avait dirigé d'une main de fer depuis, malgré tous les efforts d'ennemis ordinaires comme surnaturels pour l'ébranler. Il avait accompli cet exploit en se montrant plus redoutable que tout ce qui pouvait en avoir après lui. De toutes les personnes présentes, Marcone était le seul que je puisse voir à ne pas arborer un sourire feint. Et cela ne semblait pas non plus le troubler.

— Monsieur Dresden, dit-il. Et mademoiselle Rodriguez, si ma mémoire est bonne. Je ne savais pas que vous collectionniez les œuvres d'art.

— Je suis le collectionneur le plus important d'*Elvii* en velours dans notre belle ville de Chicago, répondis-je immédiatement.

— *Elvii* ? s'enquit Marcone.

— J'imagine que le pluriel pourrait être « *Elvises* », expliquai-je. Mais si je dis ça trop souvent, je me retrouve à marmonner tout seul et à nommer les objets « mon précieux ». Donc en général j'opte pour le pluriel latin.

Cette fois, Marcone sourit. C'était une expression glaciale. Les tigres au ventre plein arborent un sourire similaire à celui de Marcone en regardant jouer les bébés faons.

— Ah ! J'espère que vous trouverez quelque chose à votre

goût ce soir.

— Je suis facile à contenter, dis-je. N'importe quel vieux chiffon fera l'affaire.

Marcone plissa les yeux. Il y eut un court instant de silence durant lequel il croisa volontairement mon regard. J'avais déjà connu la Vision avec lui. C'était l'une des raisons pour lesquelles j'avais peur de lui.

— Dans ce cas, je vous recommande d'être prudent dans vos acquisitions.

— Prudent, c'est tout moi, répondis-je. Vous êtes sûr que vous ne préférez pas rendre les choses plus simples ?

— Par respect pour vos limites, je serais presque tenté de le faire, rétorqua Marcone. Mais j'ai bien peur de ne pas être tout à fait sûr de savoir de quoi vous parlez.

Je sentis mes yeux se plisser et je fis un pas en avant. La main de Susan appuya sur mon bras, m'enjoignant silencieusement de me maîtriser. Je baissai la voix afin que la suite reste entre Marcone et moi.

— Je vais vous dire. Commençons par l'un de vos gorilles tentant de composter mon ticket dans un parking. De là, nous pourrons aller jusqu'au passage où je mets en place la réponse appropriée.

Je ne m'attendais pas à ce qui se passa ensuite.

Marcone cligna des yeux.

Ce n'était pas excessivement visible. À une table de jeu, seuls un ou deux joueurs s'en seraient aperçus. Mais j'étais juste en face de lui, je le connaissais et je le vis. Mes paroles avaient alarmé Marcone et, l'espace d'une demi-seconde, cela se vit. Il le dissimula rapidement, se para d'un sourire d'homme d'affaires qui était bien meilleur que mon faux sourire et me tapota gentiment le bras de sa main.

— Ne me provoquez pas en public, Dresden. Vous ne pouvez pas vous le permettre. Et je ne peux pas vous le permettre non plus.

Une ombre recouvrit Marcone. Je levai les yeux et vis Hendricks envahir mon champ de vision dans son dos. Hendricks était toujours énorme, toujours roux et ressemblait toujours à un joueur de football américain un peu trop

maladroit pour passer de l'université au circuit professionnel. Son smoking était plus classe que le mien. Je me demandai s'il portait encore son gilet pare-balles en dessous.

Cujo Hendricks était accompagné. Par une blonde. Un ange nordique, magnifique, élégant, avec des jambes interminables et des yeux bleus. Elle portait une robe blanche et des bijoux d'argent scintillaient autour de sa gorge, de chacun de ses poignets et à l'une de ses chevilles. J'ai vu des Bikini dans *Sports Illustrated* qui auraient pu paraître trop simples pour être portés par la cavalière de Hendricks.

Elle ouvrit la bouche et un ronronnement rauque en jaillit :

— Monsieur Marcone ? Il y a un problème ?

Marcone haussa un sourcil.

— Est-ce le cas, monsieur Dresden ?

J'aurais probablement répondu quelque chose de stupide, mais les ongles de Susan s'enfoncèrent dans mon avant-bras à travers ma veste.

— Aucun problème, répondit Susan. Je ne crois pas que nous ayons été présentés.

— Non, dit la blonde en roulant légèrement les yeux. En effet.

— Monsieur Dresden. Mademoiselle Rodriguez. Je pense que vous connaissez tous les deux M. Hendricks. Et voici Mlle Gard.

— Ah ! dis-je. Une de vos employées, j'imagine.

Mlle Gard sourit. C'était la soirée des sourires professionnels, apparemment.

— Je viens de la fondation Monoc, dit-elle. Je suis consultante.

— À quel sujet, on se le demande, intervint Susan.

Elle avait clairement le sourire le plus aiguisé de tous les individus présents.

— Sécurité, répondit Gard sans paraître troublée. (Elle se concentra sur moi.) Je m'assure que les voleurs, les espions et autres esprits errants n'envahissent pas la pelouse.

Et je compris. Qui qu'elle puisse être, il était fort probable que Mlle Gard soit responsable des glyphes qui avaient tellement amoché Bob. Ma colère vertueuse s'évapora,

remplacée par la prudence. Marcone s'était montré préoccupé par mes talents. Il avait entrepris de prendre des mesures pour équilibrer les choses et il n'est pas du genre à dévoiler sa main trop tôt, ce qui signifiait qu'il était déjà prêt à faire face aux problèmes que je pourrais lui causer. Il était prêt à m'affronter.

Marcone déchiffra mon expression et me dit :

— Ni l'un ni l'autre ne souhaitons de complications déplaisantes, Dresden. (Son regard devint froid, dur.) Si vous voulez discuter, appelez mon bureau demain. D'ici là, je vous suggère de chercher ailleurs vos représentations classiques d'Elvis.

— J'y songerai, répondis-je.

Marcone secoua la tête et s'éloigna pour se mêler à son tour à la foule, ce qui semblait essentiellement consister à serrer des mains et à hocher la tête aux moments opportuns. Hendricks et Gard l'Amazone le suivaient comme son ombre, jamais très loin.

— Quel charmeur tu fais ! murmura Susan.

J'émis un grognement.

— Tant de diplomatie.

— Kissinger m'a tout appris, dis-je. (Je dardai un regard noir en direction de Marcone.) Je n'aime pas ça.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il prépare quelque chose. Il a mis en place des défenses magiques autour de chez lui.

— Comme s'il s'attendait à des problèmes, conclut Susan.

— Ouais.

— Tu penses que c'est lui l'acheteur du suaire ?

— Ça cadrerait plutôt bien avec le reste, dis-je. Il a suffisamment de contacts et d'argent pour le faire. La transaction aura apparemment lieu ici, pendant son gala. (Je fouillai la salle des yeux tout en parlant.) Il ne fait rien sans planifier les choses à son avantage. Il a probablement des amis parmi l'équipe de sécurité de l'hôtel. Ce qui lui donnerait toute la liberté nécessaire pour rencontrer Valmont dans un endroit loin de tous les regards.

Je retrouvai Marcone tandis qu'il trouvait un coin isolé près d'un mur et portait un minuscule téléphone portable à son oreille. Il parla dans le combiné, les yeux durs, avec l'expression

d'un homme qui n'écoutait pas mais ne faisait que donner des ordres. Je tentai d'Écouter ce qu'il disait, mais entre le groupe, la salle et les voix tout autour je ne fus pas capable de capter quoi que ce soit.

— Mais pourquoi ? demanda Susan. Il a les moyens et les ressources mais quelle raison aurait-il d'acheter le suaire ?

— Je n'en sais fichtre rien.

Susan hocha la tête.

— Il n'était clairement pas content de te voir ici.

— Ouais. Quelque chose l'a troublé, lui a fait l'effet d'une méchante surprise. Tu as vu son visage ?

Susan fit « non » de la tête.

— Que veux-tu dire ?

— Une réaction durant notre conversation. Je suis sûr de l'avoir vue. Il a été pris par surprise et ça ne lui a pas plu.

— Tu l'as ébranlé ?

— Possible, dis-je.

— Assez pour l'inciter à avancer le moment de l'échange ?

Les yeux sombres de Susan avaient également trouvé Marcone, qui referma son téléphone et s'avanza vers l'une des portes de service, Gard et Hendricks sur ses talons. Marcone s'arrêta pour parler à un garde de la sécurité en veste rouge et décocha un coup d'œil dans notre direction.

— J'ai l'impression que nous ferions mieux de bouger, dis-je. J'ai besoin d'une minute pour utiliser le sort sur cet échantillon de tissu et nous conduire jusqu'au suaire.

— Pourquoi tu ne l'as pas déjà fait ?

— Portée limitée, dis-je. Et le sort ne durera pas longtemps. Il faut que nous soyons à côté.

— À quel point ? demanda Susan.

— À une trentaine de mètres, je dirais.

Marcone quitta la salle et le garde de la sécurité porta sa radio à la hauteur de sa bouche.

— Merde ! lâchai-je.

— Du calme, me dit Susan d'une voix qui semblait pourtant tendue. Nous sommes parmi l'élite de Chicago. Les gars de la sécurité vont vouloir éviter le scandale.

— D'accord, dis-je en me dirigeant vers la porte.

— Doucement, me dit Susan. (Son sourire était revenu.) Pas de précipitation.

Je tentai de ne pas me précipiter, malgré le garde de la sécurité qui se rapprochait de nous. Je vis d'autres vestes rouges se déplacer à la périphérie de mon champ de vision. Nous maintîmes le pas lent et gracieux de personnes se déplaçant au cœur d'une fête et Susan sourit suffisamment pour nous deux. Nous atteignîmes les portes juste avant qu'une autre veste rouge apparaisse par les battants face à nous, nous coupant la route.

Je reconnus l'homme en question : le tireur à l'extérieur du studio de télévision, celui qui avait bien failli nous éparpiller façon puzzle, le père Vincent et moi, dans le parking. Son regard s'écarquilla quand il me reconnut et sa main se déplaça en direction du holster d'épaule qu'il avait sous sa veste. Son langage corporel était clair : *suivez-moi tranquillement ou je vous troue la peau.*

Je regardai autour de nous mais, à part les invités, la piste de danse et les autres agents de sécurité, rien ne semblait vraiment constituer une issue. Puis l'orchestre entama quelque chose d'un peu plus rapide, avec un rythme latin syncopé, et plusieurs des couples les plus jeunes qui n'avaient pas dansé jusque-là s'avancèrent sur la piste.

— Viens, dis-je en guidant Susan.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle.

— Je gagne du temps pour pouvoir traverser la pièce jusqu'à ces autres portes, répondis-je.

Je me tournai vers elle, posai une main sur sa taille et pris son autre main dans la mienne, puis me lançai sur la piste de danse pour un pas de deux peu compliqué.

— Tu n'as qu'à me suivre.

Je tournai mon regard vers elle et vis sa bouche s'ouvrir sous le choc.

— Tu m'avais dit que tu ne savais pas danser.

— Pas dans les boîtes de nuit et autres lieux du même genre.

Elle me suivit suffisamment bien pour me permettre d'effectuer une petite flexion et de me mettre à bouger avec un peu plus d'entrain.

— Je ne suis pas très bon pour le rock and roll. Mais la danse

de salon, c'est une autre affaire.

Susan se mit à rire et ses yeux sombres brillèrent alors même qu'elle scrutait la foule autour de nous à la recherche de nouvelles vestes rouges.

— Entre ça et le smoking, tu deviendrais presque classe. Où as-tu appris ?

Je continuai à nous faire progresser sur la piste, faisant tournoyer Susan à bout de bras avant de la ramener vers moi.

— Lorsque je suis arrivé à Chicago, j'ai eu plusieurs boulot avant de m'associer à Nick Christian des Enquêtes de l'ange dépenaillé. L'un de ces jobs consistait à être partenaire de danse pour une association de personnes du troisième âge.

— Tu as appris à danser avec des petites vieilles ?

— C'est difficile de danser le tango avec quelqu'un qui a un lumbago, répondis-je. Ça demande beaucoup de talent.

Je fis de nouveau tournoyer Susan, ramenant cette fois son dos contre mon torse, une main toujours sur sa taille tandis que l'autre maintenait son bras tendu. Il y avait quelque chose de subtilement électrique dans le fait de la toucher, d'avoir sa taille fine et souple sous mes doigts. Ses cheveux sentaient la cannelle et sa robe dévoilait une partie non négligeable de son dos. Cela nuisait largement à ma concentration. Et lorsqu'elle me jeta un regard par-dessus son épaule, ses yeux semblaient brûlants. Elle aussi le sentait.

Je déglutis. *Concentre-toi, Harry.*

— Tu vois ces portes derrière les tables du buffet ?

Susan hocha la tête.

Je regardai par-dessus mon épaule. Les gardes avaient été ralentis par la foule et nous avions atteint l'autre côté de la pièce avant eux.

— C'est là que nous allons. Il faut semer ces types et trouver Valmont avant que Marcone la rejoigne.

— Est-ce que la sécurité ne va pas nous suivre jusque dans les cuisines ?

— Pas si Martin l'Ordinaire détourne leur attention avant que nous quittions l'étage.

Les yeux de Susan scintillèrent et elle continua à danser avec moi tout en sortant le petit téléphone de sa pochette.

— Tu as l'esprit retors.

— Traite-moi de fou mais je préférerais éviter d'être raccompagné par les gorilles de Marcone.

La chance nous sourit un peu plus quand l'orchestre se mit à jouer un morceau légèrement plus lent. Susan put rester plus près de moi, dissimulant en partie son téléphone portable. J'entendis l'appareil composer le numéro et je tentai d'apaiser mes pensées et mes émotions. Cela n'avait pas marché longtemps dans le studio de Larry Fowler, mais si j'arrivais à juguler mes émotions, Susan devrait au moins pouvoir passer un appel.

Cela fonctionna. Elle parla à voix basse dans le téléphone pendant trois ou quatre secondes puis le referma et le rangea.

— Deux minutes, dit-elle.

Bon sang. Martin était un bon. J'entrevis deux gardes de la sécurité près des portes principales. Le tueur aux cheveux sombres de Marcone s'était rapproché. Il avait du mal à se frayer poliment un passage à travers la foule et nous avions réussi à prendre une certaine avance en dansant.

— On a un signal quelconque ?

— Je pense qu'on va attendre qu'une diversion se produise, répondit Susan.

— Comme quoi ?

Un crissement de pneus en plein freinage recouvrit soudain la musique de l'orchestre. On entendit un grand bruit de collision et le fracas de panneaux de verre qui se brisaient, accompagnés de cris venus du hall de l'hôtel en contrebas. L'orchestre s'interrompit sous l'effet de la confusion et les gens se dirigèrent en masse vers la sortie pour voir ce qui se passait.

— Comme ça, dit Susan.

Nous dûmes nager à contre-courant, si l'on peut dire, mais personne ne parut faire attention à nous. J'entrepris le tueur de Marcone qui se dirigeait vers la source du grabuge. Cet idiot avait son arme à la main, malgré le fait que tout angle de tir potentiel risquait à tout instant d'être envahi par de riches et influents mondains. Au moins tenait-il son pistolet vers le bas et contre sa jambe.

Le personnel était tout aussi distract que le reste de la foule

par la perturbation et nous pûmes nous glisser dans le corridor de service sans que quiconque y trouve à redire. Susan scruta rapidement les alentours et demanda :

— Ascenseurs ?

— L'escalier, s'il y en a un. Si quelqu'un nous tire dessus, on aura beaucoup plus de place pour hurler et agiter les bras. (Je repérai un plan d'évacuation d'alerte incendie sur le mur et le parcourus du doigt.) Là, au fond du couloir à gauche.

Susan avait quitté ses chaussures pendant que je lisais le plan. Elle sembla soudain bien plus petite, mais ses pieds se déplaçaient en silence sur la moquette. Nous atteignîmes le bout du couloir et nous engageâmes dans l'escalier. Nous descendîmes trois étages, jusqu'au rez-de-chaussée. J'ouvris la porte donnant sur les marches et jetai un coup d'œil. Un petit ascenseur miteux s'ouvrit et deux types en uniforme blanc taché de cuisinier en sortirent et descendirent le couloir en discutant, le regard fixé devant eux. J'entendis une ou deux sirènes hurler à l'extérieur.

— Je dois accorder une chose à Martin, soufflai-je. Lorsqu'il fait diversion, il fait vraiment diversion.

— Il a une très forte conscience professionnelle, admit Susan.

— Garde l'œil ouvert, dis-je en m'écartant de la porte.

Le regard de Susan scruta alternativement l'escalier et le couloir tandis que je me reculais pour m'agenouiller au sol en sortant ce dont j'aurais besoin pour mon sortilège de recherche.

Je tirai un marqueur noir et dessinai un cercle bien rond sur les carreaux du sol. Le marqueur crissa tandis que j'effectuais le geste et, au moment où je terminai le cercle, je lui ordonnai mentalement de se fermer. Une barrière douce, quelque chose que je ne pouvais pas voir mais que je sentis clairement se ferma autour de moi, éloignant les forces perturbatrices afin que je puisse travailler à mon sort.

— C'est un marqueur indélébile ? demanda Susan.

— C'est ainsi que je soutiens les forces de l'anarchie lorsque l'envie m'en prend, expliquai-je. Juste une minute.

Je sortis l'échantillon du père Vincent et un canard mécanique en plastique.

Ce qui n'est pas aussi maboul qu'il y paraît. Ne zappez pas.

Je plaçai la fibre sur le bec du canard puis remontai celui-ci. Je psalmodiai à mi-voix une incantation, essentiellement des syllabes sans queue ni tête, en me concentrant sur ce que je désirais. Je posai ensuite le canard par terre, mais au lieu de commencer à se dandiner, il attendit, complètement immobile. Je dus utiliser un élastique pour attacher la petite fibre au bec du canard. Elle était trop courte pour que je puisse l'y accrocher. Je me concentrerai, écartant toute pensée à l'exception de celles dont j'avais besoin pour le sort, puis libérai la magie accumulée avec un murmure :

— Cherche, cherche, cherche.

Le pouvoir se déversa hors de moi, me laissant légèrement haletant. Le petit canard jaune tressaillit puis se mit à tournoyer sur lui-même sans but. J'opinai une fois de la tête, tendis la main et, dans un effort de volonté pour soutenir le geste, je brisai le cercle. L'écran disparut aussi vite qu'il était arrivé et le petit canard jaune fit « coin-coin » et fila vers la porte.

Je levai les yeux vers Susan. Ses prunelles sombres et magnifiques contemplaient le canard avec ce qui pouvait charitalement être qualifié de scepticisme extrême.

Je lui fis une moue renfrognée.

— Ne dis rien.

— Je n'ai rien dit.

— Eh bien, continue comme ça !

Elle réprima difficilement un sourire.

— Promis.

J'ouvris la porte. Le canard s'avança dans le couloir, fit de nouveau « coin-coin » et tourna vers la gauche. Je m'avancai, ramassai le canard et annonçai :

— Il n'est pas loin. Allons-y. Nous vérifierons simplement le canard aux intersections.

— Le canard est au courant qu'il y a un escalier ?

— Plus ou moins. Viens... Je ne sais pas combien de temps le sort va durer.

J'ouvris la voie. Je ne suis pas l'athlète le plus puissant du monde mais je fais un peu d'exercice, j'ai de très longues jambes et je peux marcher plus vite que certains courent. Le canard

nous guida à l'intérieur de deux longs corridors jusqu'à une porte ornée d'un panneau « RÉSERVÉ AUX EMPLOYÉS ».

J'ouvris la porte, jetai un coup d'œil dans la pièce puis annonçai dans un murmure :

— Blanchisserie.

Des bruits de pas se firent entendre derrière nous, provenant d'un autre corridor. Susan tourna vers moi des yeux écarquillés. J'entrai dans la pièce, Susan sur mes talons. Je refermai presque entièrement la porte, l'empêchant de se fermer tout à fait pour éviter que la serrure cliquette et nous fasse repérer.

Les pas se rapprochèrent et les silhouettes de deux personnes passèrent rapidement devant la porte entrouverte.

— Hendricks et Gard, murmurai-je à Susan.

— Comment le sais-tu ? demanda-t-elle sur le même ton.

— J'ai senti le parfum de la blonde.

Je comptai silencieusement jusqu'à dix avant d'ouvrir la porte et de regarder à l'extérieur. Le couloir était désert. Je fermai la porte puis allumai la lumière. La pièce était plutôt grande, avec plusieurs machines à laver industrielles alignées contre un mur. Une batterie de séchoirs leur faisait face sur le mur opposé et au centre se trouvaient plusieurs grands plans de travail sur lesquels s'élevaient des piles et des piles de serviettes et de draps blancs pliés. Je posai le canard sur le sol et il s'éloigna en se dandinant le long de la rangée de comptoirs.

— C'est aussi comme ça qu'il était caché sur le yacht. Dissimulé au milieu du linge.

— Et ces voleurs professionnels sont du genre à être aussi prévisibles ? s'interrogea Susan.

Je fronçai les sourcils et reposai le canard par terre.

— Surveille la porte.

Le canard se dandina immédiatement vers le coin opposé de la pièce et buta sur du linge suspendu. J'écartai les draps étendus et découvris derrière eux une large grille de ventilation. Je m'agenouillai et fis courir mon regard et mes doigts sur les bords de la grille jusqu'à trouver deux trous là où il y avait eu des vis. Une rapide traction sur la grille me permit de la retirer du mur, révélant un orifice d'à peu près un mètre de large. J'y passai la tête et découvris un conduit de ventilation courant

entre les murs. Le canard s'y engouffra et prit à droite.

— Tuyau de ventilation, dis-je. (Je me débarrassai de ma veste de smoking et arrachai sans réfléchir mon nœud papillon. Je retirai mes chaussures trop larges pour moi et retroussai les manches de ma chemise, découvrant mon bracelet-bouclier par la même occasion.) Je reviens tout de suite.

— Harry..., commença Susan d'une voix inquiète.

— J'ai vu *Alien*. Je ne suis pas Tom Skerritt.

Je lui fis un clin d'œil, ramassai le canard et m'engageai dans le conduit en tâchant de faire aussi peu de bruit que possible.

Tout était apparemment très calme. Le conduit était tout droit, avec des grilles s'ouvrant sur des salles techniques environ tous les quinze ou vingt pas. J'avais dépassé trois de ces grilles lorsque j'entendis des voix.

— Cela ne correspond pas à notre accord, dit celle de Marcone.

Elle était accompagnée des craquements propres à la transmission radio.

L'accent britannique fluide d'Anna Valmont lui répondit depuis l'autre côté de la grille.

— Pas plus que ce rendez-vous avancé. Je n'aime pas qu'un acheteur change le plan établi.

Clic radio. La voix de Marcone reprit, calme et fluide.

— Je vous assure que je n'ai aucun intérêt à rompre la confiance établie avec votre organisation. Ce ne serait pas une bonne manière de faire affaire.

— Lorsque j'aurai eu la confirmation du transfert de fonds, vous recevrez l'article. Pas une seconde avant.

— Mon agent à Zurich...

— Vous me prenez pour une idiote ? Ce job nous a déjà coûté plus que tout ce que chacun d'entre nous aurait pu imaginer. Ne me recontactez pas tant que vous n'aurez pas quelque chose de valable à me dire, sans quoi je détruirai ce satané truc et m'en irai.

— Attendez, dit Marcone. (Sa voix était tendue.) Vous ne pouvez pas...

— Je ne peux pas ? répondit Valmont. Ne vous foutez pas de moi, Yankee. Et ajoutez un million de plus à la somme pour

avoir tenté de me dire comment faire mon boulot. Si l'argent n'est pas là dans dix minutes, j'annule tout. Fin de transmission.

Je m'approchai de la grille et constatai qu'elle n'était pas tout à fait bien fixée dans son cadre. Valmont avait dû pénétrer dans l'hôtel et s'y déplacer par les conduits d'aération. Je jetai un œil à travers la grille. Valmont s'était installée dans un débarras. La seule lumière dans la pièce était l'éclat vert provenant de ce qui devait être un ordinateur de poche. Valmont marmonna quelque chose pour elle-même, les yeux rivés sur l'écran. Elle portait des vêtements noirs et moulants ainsi qu'une casquette de base-ball, noire également. Elle n'avait pas mis mon manteau, bon sang ! Mais j'imagine que je ne devais pas m'attendre que tout me soit apporté sur un plateau d'argent.

Je vérifiai le canard, en le posant face à moi. Il fit immédiatement demi-tour pour pointer vers Anna Valmont.

La voleuse arpenta la pièce comme un chat agité, le regard braqué sur son ordinateur. Pendant les quelques minutes que dura l'attente, mes yeux s'habituerent à la pénombre et je vis qu'elle faisait les cent pas autour d'un tube pourvu d'une sangle pour être porté à l'épaule. Le tube était à moins de deux mètres de moi.

Je regardai Valmont s'agiter jusqu'à ce que son expression et ses pas se figent, les yeux comme hypnotisés par l'écran.

— Par les couilles de Jupiter ! dit-elle à mi-voix. Il a payé.

C'était maintenant ou jamais. J'empoignai la grille et poussai aussi doucement que possible. Elle s'écarta silencieusement du mur et je la posai sur le côté. Valmont était totalement concentrée sur son petit ordinateur. Si la perspective de ce paiement pouvait la distraire pendant un instant de plus, je serais en mesure de filer avec le suaire. Une manœuvre digne de James Bond. Avec un peu de chance, le smoking allait m'aider. Je n'avais besoin que de quelques secondes pour sortir du trou, saisir le suaire et retourner dans les conduits.

Je faillis mourir quand la radio de Valmont émit un craquement et que retentit la voix de Marcone :

— Voilà. Comme convenu, plus votre paiement supplémentaire. Est-ce que cela suffira ?

— Absolument. Vous trouverez votre marchandise dans un

débarras, au sous-sol.

La voix de Marcone se fit plus incisive :

— Merci d'être plus précise.

Je me glissai hors du conduit en pensant : *silence*. Une longue extension amena mes doigts jusqu'à la courroie du tube.

— Si vous voulez, répondit Valmont. L'article est dans une salle verrouillée, à l'intérieur d'un tube de transport. Le tube lui-même est équipé d'un appareil incendiaire. Un transmetteur en ma possession a la capacité de désarmer ou d'activer le dispositif. Une fois que je me serai éloignée sans encombre de cet endroit, je désarmerai le dispositif et vous préviendrai par téléphone. Avant cela, je vous suggère de ne pas essayer d'ouvrir le tube.

J'écartai vivement mes doigts du tube.

— Une fois de plus, vous avez modifié notre arrangement, dit Marcone.

Il le dit d'une voix aussi lisse et froide que l'intérieur d'un réfrigérateur.

— Le vendeur semble avoir l'avantage sur ce marché.

— Il y a très peu de gens qui soient en mesure d'évoquer le fait d'avoir profité de moi.

Valmont lâcha un petit rire amer.

— Allons. Cela n'est rien de plus qu'une police d'assurance tout à fait raisonnable, dit-elle. Conduisez-vous comme un gentil petit garçon et votre précieux morceau de tissu ne risque rien. Tentez de me trahir et vous n'aurez rien.

— Et si les autorités vous trouvaient toutes seules ? demanda Marcone.

— Vous aurez besoin d'un balai et d'une pelle à poussière quand vous viendrez chercher l'article. Je dirais donc que vous seriez bien inspiré de faire votre possible pour que personne ne se trouve sur mon chemin.

Elle éteignit la radio.

Je me mordis la lèvre tandis que mon cerveau tournait à cent à l'heure. Même si je m'emparais du suaire immédiatement, Marcone serait mécontent de ne pas pouvoir mettre la main dessus. S'il ne faisait pas tuer Valmont, il enverrait au minimum la police à ses trousses. Valmont, en retour, détruirait le suaire.

Si je prenais le suaire, je devrais agir vite pour l'écartier du dispositif incendiaire. Je ne pouvais pas compter simplement sur la magie pour le désactiver. Il pouvait tout aussi bien exploser à la suite d'une défaillance que devenir inerte.

J'aurais également besoin du transmetteur, et il n'y avait qu'une seule manière de l'obtenir.

Je m'avançai derrière Valmont et pressai le bec du canard en plastique contre son échine.

— Ne bougez pas, dis-je. Ou je tire.

Elle se raidit.

— Dresden ?

— Montrez-moi vos mains. (Elle leva les bras, la lumière verte de son ordinateur dévoilant des colonnes de chiffres.) Où est le transmetteur ?

— Quel transmetteur ?

Je pressai le bec du canard plus fort contre son dos.

— Moi aussi, j'ai eu une longue journée, mademoiselle Valmont. Celui dont vous venez juste de parler à Marcone.

Elle laissa échapper un petit bruit de malaise.

— Si vous le prenez, Marcone me tuera.

— Ouais, il tient beaucoup à son image. Vous feriez bien de venir avec moi pour vous mettre sous la protection des autorités. Maintenant, où est le transmetteur ?

Ses épaules s'affaissèrent et sa tête plongea en avant l'espace d'un instant. Je ressentis une pointe de culpabilité. Elle avait prévu d'être ici avec ses amis. Ils avaient été tués. C'était une femme jeune, seule en terre inconnue, et quoi qu'il arrive il était peu probable qu'elle sorte de cette situation à son avantage. Et voilà que je la menaçais avec un canard. J'avais l'impression d'être une brute impitoyable.

— La poche gauche de ma veste, dit-elle à voix basse.

Je me rappelai que j'étais un professionnel et portai la main à sa poche pour récupérer le transmetteur.

Elle me frappa de plein fouet.

L'instant d'avant, je tenais le canard contre son échine et tendais la main vers sa poche. Le suivant, je chutais au sol avec un bleu en forme de coude en train de se former sur ma mâchoire. La lumière de l'ordinateur miniature s'éteignit. Une

petite lampe de poche – une lumière rouge – s'alluma et, d'un coup de pied bien placé, Valmont écarta le canard de ma main. Le rayon de la torche suivit le canard pendant une seconde de silence, puis elle se mit à rire.

— Un canard, dit-elle. (Elle porta la main à sa poche et en tira un petit pistolet semi-automatique argenté.) J'étais relativement sûre que vous ne tireriez pas. Mais, là, on dépasse vraiment les limites du ridicule.

Il faut que je me récupère un permis de port d'arme dissimulée.

— Vous ne tirerez pas non plus, dis-je en commençant à me relever. Alors autant pointer votre flingue ail...

Elle pointa son arme vers ma jambe et tira. La douleur me transperça la jambe et je poussai un cri involontaire. J'agrippai ma cuisse tandis que la lumière rouge se braquait sur moi.

Je me tâtai précipitamment la jambe. J'avais deux petites coupures mais je n'avais pas été touché. La balle avait frappé le sol en ciment près de moi et creusé un petit trou. Des éclats avaient dû m'infliger ces coupures.

— Vraiment navrée, dit Valmont. Vous disiez ?

— Rien d'important, répondis-je.

— Ah ! reprit-elle. Eh bien, il ne serait pas convenable de laisser ici un cadavre que mon acheteur devrait faire enlever. Donc il semble que je vais finalement effectuer une livraison en mains propres à Marcone. Je ne peux pas vous laisser vous enfuir avec l'objet de toutes les convoitises.

— Marcone est le cadet de vos soucis, dis-je.

— Non, en fait, il est plutôt en haut de la liste.

— Marcone n'est pas du genre à se laisser pousser des cornes et des griffes et à vous déchiqueter, dis-je. En tout cas, je ne crois pas. Il y a un autre groupe qui désire le suaire. Comme la chose sur le bateau, ce matin.

Je ne pouvais pas voir son visage au-delà du cercle rouge de la lampe, mais sa voix était un peu tremblante :

— Qu'est-ce que c'était ?

— Un démon.

— Un vrai démon ? (Il y avait quelque chose de tendu dans sa voix, comme si elle n'arrivait pas à décider si elle devait rire

ou pleurer. Ça ne m'était pas inconnu.) Vous espérez que je vais croire qu'il s'agissait d'un authentique démon ?

— Ouais.

— Et j'imagine que vous êtes une sorte d'ange.

— Par l'enfer, non, répondis-je. Mais je travaille pour eux. En quelque sorte. Écoutez, je connais des gens qui pourront vous protéger de ces choses. Des gens qui ne vous feront pas de mal. Ils vous aideront.

— Je n'ai pas besoin d'aide, déclara Valmont. Ils sont morts. Ils sont morts tous les deux. Gaston. Francisca. Mes amis. Quoi que ces gens, ces choses puissent être, ils ne peuvent plus me faire de mal.

La porte verrouillée de la pièce hurla tandis que quelque chose l'arrachait de ses gonds et la projetait dans le couloir. La lumière du corridor se déversa à l'intérieur en un flot aveuglant et je dus me protéger les yeux l'espace d'une seconde.

J'aperçus des formes, des ombres devant la lumière. L'une était mince et accroupie, avec des vrilles de cheveux ténébreuses aussi aiguises que des rasoirs formant un nuage ondulant autour d'elle. Une autre était sinuuse et d'apparence puissante, évoquant un homme qui aurait échangé ses jambes pour le corps écailleux d'un énorme serpent. Entre elles se tenait une silhouette d'apparence humaine, semblable à un homme en pardessus avec les mains dans les poches... mais les ombres qu'elle projetait ondulaient et bouillonnaient de façon démente, en faisant clignoter et trembler les lumières d'une manière qui donnait la nausée.

— Ne peuvent plus vous faire de mal, dit la forme centrale d'une voix masculine et discrètement amusée. Peu importe le nombre de fois où j'ai entendu cette phrase, c'est toujours un vrai défi à relever.

## Chapitre 20

Mes yeux s'étaient suffisamment habitués à la lumière pour distinguer certains détails. La femelle démoniaque avec la coiffure façon Joan Jett, deux paires d'yeux, un symbole lumineux et des griffes vicieuses était la même deniérière qui nous avait attaqués au port ce matin-là. La deuxième créature démoniaque était couverte d'écailles gris sombre mouchetées de rouge nuancé de rouille. Des épaules à la taille, elle avait l'air plus ou moins humaine. Au-dessus du cou et en dessous de la taille, elle évoquait une sorte de serpent aplati. Pas de jambes. Des anneaux ondulaient derrière elle, leurs écailles crissant sur le sol. Elle aussi arborait deux paires d'yeux, l'une dorée et reptilienne, l'autre, à l'intérieur de la première, luisant d'un léger éclat bleu-vert identique à celui du symbole frémissant qui semblait dessiné dans le miroitement des écailles de la tête du serpent.

Un, deux, trois petits deniériens, si mon jugement était correct vis-à-vis du dernier. Des trois, c'était le seul à avoir l'air humain. Il portait un imperméable beige entrouvert, et il avait l'air désinvolte. Ses vêtements étaient taillés sur mesure et paraissaient luxueux. Une fine cravate grise était nouée, lâche, autour de son cou. C'était un homme de taille et de corpulence moyennes, avec des cheveux bruns et courts traversés sur le côté par une ligne argentée. Son expression était tranquille, amusée, et ses yeux sombres étaient mi-clos, presque ensommeillés. Il parlait avec un léger accent britannique :

— Eh bien, eh bien, qu'avons-nous là ? Notre audacieuse voleuse et son...

J'eus l'impression qu'il aurait été ravi de se lancer dans une de ces conversations badines que tous les méchants courtois semblent adorer, mais avant qu'il ait pu terminer sa phrase,

Anna Valmont se retourna en tenant son petit pistolet et lui tira trois balles dans la poitrine. Je le vis se crisper et se tordre. Des taches de sang apparaissent brusquement sur sa chemise et son imper. Elle avait touché le cœur ou une artère.

L'homme cligna des paupières et regarda fixement Valmont d'un air choqué tandis que le rouge se répandait sur sa chemise. Il écarta légèrement son manteau et baissa les yeux vers les taches écarlates et grandissantes. Je notai que la cravate qu'il portait n'en était pas une à proprement parler. Elle ressemblait à un morceau de corde grise et, bien qu'il la porte comme une sorte de parure, elle était nouée à la façon d'une corde de pendu.

— Je n'apprécie guère d'être interrompu, dit l'homme d'un ton incisif et méchant. Je n'en étais même pas arrivé aux présentations. Il y a des convenances à observer, jeune dame.

Comme toute jeune femme qui se respecte, Anna avait une réponse toute prête. Elle pressa de nouveau la gâchette.

Il se trouvait à moins d'un mètre cinquante d'elle. La voleuse blonde visa le centre de la masse et ne le rata pas une seule fois. L'homme croisa les bras tandis que les balles le frappaient en causant de nouvelles blessures sanglantes. Il roula les yeux après le quatrième tir et fit un geste de la main gauche qui signifiait « passons à la suite » jusqu'à ce que l'arme de Valmont se mette à cliqueter dans le vide. Plus de munitions.

— Où en étais-je ? demanda-t-il.

— Les convenances, ronronna la démonie à la chevelure sauvage. (Sa diction était un peu gênée par les épaisses canines qui creusaient ses lèvres lorsqu'elle parlait.) Les convenances, père.

— Apparemment ça n'a plus beaucoup de sens, dit l'homme. Voleuse, tu as dérobé quelque chose qui m'intéresse. Donne-le-moi immédiatement et tu seras libre de reprendre ton chemin. Refuse, et tu découvriras ce qu'il en coûte de m'agacer.

La lèvre supérieure d'Anna Valmont était constellée de gouttes de sueur et son regard oscillait entre son arme vide et l'homme à l'imper ; les yeux agrandis et affolés, la voleuse était figée par la confusion et une évidente terreur.

Les détonations allaient faire accourir des gens. Je devais gagner un peu de temps. Je me redressai, glissai une main dans

la poche de la veste de Valmont et en tirai un petit boîtier de plastique noir qui ressemblait vaguement à une télécommande de magnétoscope. Je levai le transmetteur bien en vue, plaçai mon pouce dessus comme si je savais parfaitement ce que je faisais et lançai à l'homme à l'imper :

— Hé, Bogart. Ou vous reculez, toi et les superjumeaux, ou bien c'est fini pour le drap de lit.

L'homme haussa les sourcils.

— Je vous demande pardon ?

J'agitai la télécommande.

— « Clic. » « Boum. » Plus de suaire.

L'homme-serpent siffla, son corps s'agitant au rythme de mouvements impétueux et souples, et la fille-démon entrouvrit les lèvres dans un grondement. Pendant un moment, l'homme qui se tenait entre eux fixa sur moi ses yeux vides, inexpressifs, avant d'annoncer :

— Vous bluffez.

— Comme si ce drap de lit avait de l'importance pour moi, répondis-je.

L'homme me scruta sans bouger. Mais son ombre, elle, bougea. Elle oscilla et ondula et le mouvement me donna un vague mal de mer. Le regard de Bogart oscilla entre Anna Valmont et moi avant de se reposer sur le tube de transport par terre.

— Un détonateur à distance, j'imagine. Vous vous rendez compte que vous êtes juste à côté de l'engin ?

Je m'en rendais tout à fait compte. Je n'avais aucune idée de la puissance de la bombe incendiaire. Mais ce n'était pas grave, puisque je n'avais pas non plus la moindre idée du bouton sur lequel appuyer pour la déclencher.

— Ouaip.

— Vous préféreriez vous suicider plutôt que de nous remettre le suaire ?

— Plutôt que de vous laisser me tuer.

— Qui a dit que je tuerais qui que ce soit ?

Je jetai un regard noir vers lui et la démone.

— Francisca Garcia m'en a touché deux mots.

L'ombre de l'homme se mit à bouillonner mais il me scruta

de ses yeux impassibles et calculateurs.

— Peut-être pouvons-nous trouver un accord.

— De quel genre ?

Il tira un gros calibre de sa poche et le pointa sur Anna Valmont.

— Donnez-moi la télécommande et je ne tuerai pas cette jeune femme.

— Le chef du fan-club démoniaque qui utilise un flingue ? Je rêve ! dis-je.

—appelez-moi Nicodemus. (Il baissa les yeux sur son revolver.) Moderne, je sais, mais il se trouve qu'au bout d'un certain nombre, les démembrements deviennent vite extrêmement banals. (Il pointa l'arme vers une Valmont terrorisée et demanda :) Dois-je compter jusqu'à trois ?

J'adoptai un faux accent transylvanien.

— Comptez autant que vous voudrez, cher comte, mais vous n'arriverez jamais à « un ». Un... détonateur. Ah, ah, ah !

— Un, dit Nicodemus.

— Vous vous attendez que je vous le donne par pur réflexe, ou quelque chose du même genre ?

— Vous avez fait ce genre de choses à moult reprises lorsqu'une femme était en danger, Harry Dresden. Deux.

Ce Nicodemus me connaissait. Et il avait choisi une méthode de pression qui n'allait pas prendre longtemps, quoi qu'il arrive. Donc il savait que je cherchais à gagner du temps. Merde. Je n'allais pas être en mesure de le bluffer.

— Attendez, dis-je.

Il tira du pouce le chien de son revolver et visa la tête de Valmont.

— Tr...

Fin de la ruse.

— D'accord, cédai-je. (Je lui lançai la télécommande par en dessous.) Voilà.

Nicodemus abaissa son arme et se tourna pour attraper l'émetteur de la main gauche. J'attendis le moment où son regard se détourna de Valmont pour fixer le mien sur la télécommande.

Puis je rassemblai toute la puissance que je pouvais

convoquer à cet instant et projetai ma main droite en avant en grondant :

— *Fuego !*

Du feu s'éleva du sol en une vague aussi large que l'embrasure de la porte et roula en avant dans une explosion d'air chauffé à blanc. Elle s'élargit en s'abattant et vint frapper la poitrine ensanglantée de Nicodemus. La force de la vague le projeta en arrière dans le couloir où il heurta le mur de l'autre côté. Il ne traversa pas tout à fait le mur mais ce devait être uniquement parce qu'un pilier de soutènement se trouvait aligné avec son échine. Les cloisons sèches se déformèrent depuis ses épaules jusqu'à ses hanches et sa tête partit en arrière sous la violence de l'impact. J'eus presque l'impression que son ombre était emportée avec lui pour venir claquer mollement sur le mur autour de lui, comme s'il s'agissait d'une large flaue de goudron.

L'homme-serpent se déplaça à une vitesse incroyable, glissant sur le côté pour esquiver l'explosion. La démone poussa un cri aigu et ses tresses acérées se rassemblèrent en une tentative pour la protéger tandis que le feu et la secousse la repoussaient loin de la porte.

La chaleur était intolérable, comme si une fournaise cuisante aspirait l'air hors de mes poumons. Le contrecoup de l'explosion me projeta en arrière et je roulai au sol avant de heurter le mur à mon tour. Je me recroquevillai et protégeai mon visage tandis que les flammes écarlates s'éteignaient, remplacées par un soudain nuage d'une affreuse fumée noire. Mes oreilles tintaient et je ne pouvais rien entendre d'autre que le martèlement de mon propre cœur.

Le sortilège de feu était quelque chose que j'aurais évité si j'en avais eu la possibilité. C'était la raison pour laquelle j'avais fabriqué un bâton de combat. La magie rapide et les mains dans le cambouis, c'était difficile, dangereux et susceptible de devenir incontrôlable. Le bâton de combat m'aidait à maîtriser ce type de magie, à la canaliser. Il m'aidait surtout à éviter des explosions qui laisseraient des marques de brûlure dans mes poumons.

Je tâtonnai au milieu de la fumée aveuglante, incapable de

respirer ou de voir quoi que ce soit. Je trouvai un poignet féminin doté d'une main, remontai jusqu'à l'épaule et trouvai Anna Valmont. Je la relevai d'une main, trouvai le tube de transport de l'autre et me traînai vers le conduit de ventilation en les tirant tous les deux derrière moi.

Il y avait de l'air dans le conduit et Valmont se mit à tousser et à s'agiter tandis que je la traînais à l'intérieur. Une partie du débarras avait pris feu et me fournissait suffisamment de lumière pour y voir clair. L'un des sourcils de Valmont avait disparu et la moitié de son visage était rouge et couvert de cloques. Je lui criai aussi fort que je pus :

— Fuyez !

Ses yeux clignèrent avec un air de compréhension abasourdie tandis que je la poussais en direction de l'ouverture donnant sur la blanchisserie. Elle commença à progresser avec raideur devant moi.

Valmont ne rampait pas aussi vite que je l'aurais voulu, mais il faut dire que ce n'était pas elle la plus proche du feu et des monstres. Les battements de mon cœur me martelaient les tempes et le conduit semblait minuscule et étouffant. Je savais que les formes démoniaques des deniériens étaient plus résistantes qu'Anna Valmont ou moi. À moins que nous ayons été mortellement chanceux, ils se remettraient de l'explosion et il ne leur faudrait pas longtemps pour se lancer à notre poursuite. Si nous n'arrivions pas à les semer ou à nous trouver une voiture, et vite, ils nous rattraperait, purement et simplement. Je poussai Valmont devant moi, de plus en plus paniqué tandis que mon imagination évoquait des images de vrilles déchiquetant mes jambes en lambeaux et de crocs de serpents venimeux s'enfonçant dans mes mollets tandis que des mains écailleuses me tiraient en arrière par les chevilles.

Valmont tomba maladroitement du conduit vers l'intérieur de la blanchisserie. Je la suivis d'assez près pour que cela me rappelle une émission que j'avais vue concernant les habitudes d'accouplement des singes hurleurs. Mes oreilles revenaient plus ou moins à la normale et j'entendis la sonnerie aiguë et vrombissante de l'alarme incendie dans le corridor.

— Harry ? dit Susan. (Son regard passa de Valmont à moi,

puis elle aida la jeune femme à se relever.) Qu'est-ce qui se passe ?

Je me redressai en toussant.

— On doit partir. Tout de suite.

Susan hocha la tête vers moi, puis me poussa en arrière. Fort. Je vacillai sur le côté et mon bras, ainsi que ma tête, vinrent heurter le mur de machines à laver. Je relevai les yeux à temps pour voir la chevelure de la démone réduire la paroi du conduit en purée. Puis le reste de la deniérière suivit, écailles, griffes et tout le toutim, déboulant à quatre pattes avec une agilité à faire tourner la tête.

Si rapide qu'ait pu être la deniérière, Susan était plus rapide encore. La démone se redressa, ses lèvres pulpeuses déformées en une grimace menaçante dans laquelle Susan enfonça tout droit son talon. Elle frappa avec assez de force pour que retentisse un bruit d'écrasement et la fille-démon poussa un hurlement de surprise et de douleur mêlées.

— Susan ! m'écriai-je. Fais...

J'allais ajouter « gaffe » mais n'en eus pas le temps. Une demi-douzaine de vrilles jaillirent vers Susan comme autant de lances.

Susan les esquiva. Toutes. Pour ce faire, elle dut se projeter à travers la pièce jusqu'aux machines à laver. La deniérière reprit son équilibre et se lança à sa poursuite. D'autres lames filèrent vers Susan mais celle-ci plongea sur le côté tout en ouvrant brutalement d'une main le hublot de l'une des machines à laver. Puis elle abattit la porte sur la chevelure de la démone et, dans le même mouvement, frappa du pied le côté du genou à articulation inversée de la deniérière.

La démone poussa un hurlement de douleur, tout en luttant pour se redresser. Je savais qu'elle était assez forte pour se libérer rapidement de la machine à laver, mais pour le moment elle était coincée. Susan leva les bras et arracha une planche à repasser escamotable fixée au mur juste à côté. Puis elle se retourna et l'abattit, tranche en avant, sur la deniérière. Susan frappa le monstre trois fois, sur sa jambe blessée, au bas du dos et sur la nuque. Les deux premiers coups arrachèrent un cri aigu à la deniérière. Au troisième, elle s'effondra, inanimée.

Susan garda quelques instants les yeux baissés sur la démonie, un regard dur et brûlant. Le cadre de métal de la planche à repasser était tordu et abîmé sous l'effet de la force des coups de Susan. Celle-ci prit une profonde inspiration puis abandonna la planche contre le mur et se recoiffa d'une main, avant de commenter :

— Salope !

— Waouh ! dis-je.

— Tout va bien, Harry ? demanda Susan.

Elle ne me regardait pas.

— Ouais, soufflai-je. Waouh !

Susan s'approcha de l'endroit où elle avait laissé sa pochette. Elle l'ouvrit, sortit le téléphone et annonça :

— Je vais dire à Martin de nous récupérer à la sortie.

Je me forçai à me mettre en branle et aidai Anna Valmont à se remettre debout.

— Quelle sortie ?

Susan désigna sans un mot le plan d'évacuation d'urgence accroché sur le mur, toujours sans me regarder. Elle prononça peut-être une dizaine de mots à voix basse dans le téléphone puis le referma.

— Il arrive. Ils évacuent l'hôtel. Nous allons devoir...

Je sentis un soudain mouvement d'énergie magique. L'air autour de Susan devint plus sombre et se fondit en un nuage d'ombres. En l'espace d'un battement de cœur, le nuage se densifia puis se solidifia en un enchevêtrement de serpents de toutes les tailles et de toutes les couleurs enroulés autour de Susan. L'air fut brusquement envahi de sifflements et de vibrations de sonnettes. Je vis les serpents commencer à frapper, les crocs découverts. Susan poussa un cri.

Je me tournai vers la porte et vit le deniérien homme-serpent debout dans l'embrasure. Une main pas tout à fait humaine était tendue vers Susan. Sa bouche reptilienne émettait des sons sifflants et je sentis la tension faire frémir l'air entre la main tendue du deniérien et Susan.

La colère m'envahit et je me retins de justesse d'envoyer un nouveau jet de feu magique pur vers l'homme-serpent. Investi de tant de fureur, j'aurais probablement tué tout le monde dans

la pièce. Au lieu de quoi je tendis ma volonté vers l'air du corridor derrière le deniérier et l'attirai vers lui alors que tonnaient entre mes lèvres les mots :

— *Ventas servitas !*

Une colonne de vent frappa l'homme-serpent dans le dos, le souleva du sol et l'envoya voler à travers la pièce. Il atterrit sur le mur de machines à laver, creusant un impact de près de quarante centimètres de profondeur dans l'une d'elles et il poussa une plainte aiguë et sifflante dont j'espérai qu'elle exprimait la surprise et la douleur.

Susan se jeta par terre, roulant sur elle-même et agrippant les serpents pour les lancer loin d'elle. Je vis des étincelles jaillir de sa peau couleur de miel, puis la robe noire se déchirer. Des gouttelettes de sang apparurent sur le sol près d'elle, sur sa peau, sur les serpents qu'elle repoussait, mais ils tenaient bon. Elle était en train de se déchiqueter elle-même dans sa panique pour se débarrasser des reptiles.

Je fermai les yeux pendant une seconde qui parut durer une année entière et rassemblai suffisamment de volonté pour tenter de briser le sortilège du deniérier. Je formai le contre-sort dans mon esprit et priai pour ne pas méjuger la quantité de puissance dont j'aurais besoin pour rompre le sortilège. Trop peu, et le sort pourrait s'en trouver renforcé. Trop, et le contre-sort pourrait libérer la puissance des deux enchantements dans un éclair incontrôlable d'énergies destructrices. Je concentrai ma volonté sur le manteau de serpents qui recouvrait Susan et projetai mon pouvoir sur eux en lâchant le contre-sort et en grondant :

— *Entropus !*

Le contre-sort fonctionna. Les serpents se flétrirent et s'agitèrent pendant une seconde, puis implosèrent et disparurent, ne laissant derrière eux qu'une couche de liquide poisseux.

Susan s'éloigna à quatre pattes, haletante et saignant toujours. Sa peau luisait, rendue humide et glissante par le résidu des serpents qui avaient été invoqués. De petits ruisseaux de sang s'écoulaient le long de ses bras et de l'une de ses jambes, et de gros hématomes noirs entouraient un de ses bras, une de

ses jambes, sa gorge et la moitié de son visage.

Je la regardai attentivement pendant un instant. L'ombre sur sa peau n'était pas due à des hématomes. Comme je regardais plus attentivement, elle prit forme et passa d'une vague coloration de la peau aux lignes sombres et bien délimitées d'un tatouage. Je vis le tatouage prendre vie sur sa peau, tout en courbes et en pointes, façon maorie. Il commençait sur sa joue, sous l'œil, et descendait le long de son visage, autour de sa nuque puis plus bas sur une clavicule et à l'intérieur du décolleté de sa robe du soir. Il émergeait de nouveau, serpentant le long de son bras et de sa jambe gauches pour se terminer sur le dos de sa main et sur le dessus de son pied droit. Susan se remit debout, tremblante et hors d'haleine. Les motifs tourbillonnants conféraient un aspect sauvage à son apparence. Elle me regarda pendant quelques instants, fixant sur moi ses yeux noirs et élargis, leurs iris trop grands pour être humains. Ils se remplirent de larmes qui ne coulèrent pas et elle détourna le regard.

L'homme-serpent s'était suffisamment repris pour se redresser à la verticale et regarder autour de lui. Il braqua ses yeux jaunes de reptile sur Susan et laissa échapper un sifflement surpris.

— Confrérie, lâcha-t-il. (Le mot sortit comme un sifflement.) La Confrérie ici.

Le deniérier scruta les alentours et repéra le tube de coursier toujours suspendu à mon épaule par sa courroie. Sa queue fendit l'air et il me fonça dessus.

Je glissai sur le côté en maintenant une table entre lui et moi et criai :

— Susan !

L'homme-serpent frappa la table de son bras et la brisa en deux. Puis il s'avança sur moi au milieu des débris... jusqu'à ce que Susan arrache un sèche-linge du mur pour le projeter vers sa tête.

Le deniérier vit venir le projectile et esquiva à la dernière seconde, mais le séchoir le toucha au flanc et l'envoya s'étaler au sol. Il siffla de nouveau et se faufila loin de nous en plongeant dans le conduit d'aération et hors de notre vue.

Haletant, j'observai le conduit pendant un instant, mais il ne réapparut pas. Je tirai alors une Anna Valmont encore assommée vers la porte en demandant à Susan :

— Confrérie ?

Ses lèvres se pincèrent et elle évita de me regarder avec ses yeux trop grands.

— Pas maintenant.

Je grinçai des dents de frustration et d'inquiétude, mais elle avait raison. La fumée était de plus en plus épaisse et nous n'avions aucun moyen de savoir si le géant vert et écailleux ferait son come-back. Je tirai Valmont derrière moi, m'assurai que j'avais toujours le suaire et passai la porte derrière Susan. Elle se mit à courir, pieds nus, à une allure sportive et, entre la douleur dans mes poumons et la torpeur de la voleuse blonde, je réussis tout juste à la suivre.

Nous montâmes une volée de marches. Susan ouvrit la porte et tomba face à un duo de gorilles de la sécurité en veste rouge. Ils tentèrent de nous arrêter ; Susan balança un crochet du gauche et un autre du droit, puis nous les enjambâmes pour sortir. J'eus presque de la peine pour eux. S'être fait assommer par une dame n'allait pas valoriser leur CV d'hommes de main.

Nous quittâmes le bâtiment par une porte latérale où la limousine noire nous attendait, Martin debout à côté. J'entendis des alarmes, des gens qui criaient, les sirènes hurlantes des véhicules de pompiers tentant de gagner l'hôtel.

Martin jeta un coup d'œil à Susan et se raidit. Puis il se précipita vers nous.

— Prenez-la, soufflai-je.

Martin souleva Valmont et la porta jusqu'à la limousine comme une enfant somnolente. Je le suivis. Il déposa la voleuse blonde à l'intérieur puis s'installa derrière le volant. Susan se glissa dans la voiture à côté de la fille et je fis glisser le tube au bas de mon épaule avant de monter derrière elle.

Quelque chose m'agrippa par-derrière, s'enroulant autour de ma taille comme une corde douce et molle. Je tentai d'agripper la portière mais ne réussis qu'à la refermer alors que j'étais soulevé en arrière et décollais du sol. J'atterris par terre près de la sortie de secours.

— Harry ! cria Susan.

— Partez ! soufflai-je.

Je regardai Martin, derrière le volant de la limousine. Je saisissai le suaire pour tenter de le lancer dans la voiture, mais quelque chose plaqua mon bras au sol avant que j'en aie le temps.

— Partez ! Trouvez de l'aide !

— Non ! hurla Susan en tendant les bras vers la portière.

Martin fut plus rapide. J'entendis s'enclencher les serrures de la voiture. Puis le moteur rugit et la limousine s'éloigna à toute vitesse en faisant crisser ses pneus.

Je tentai de courir. Quelque chose vint s'emmêler dans mes jambes et je ne fus même plus capable de me relever. Je me tournai et découvris Nicodemus qui me surplombait. Son nœud coulant de pendu était le seul de ses vêtements à ne pas être couvert de sang. Son ombre, sa putain d'ombre était enroulée autour de ma taille, de mes jambes, de mes mains. Elle bougeait et palpait comme une chose vivante. Je tendis mon esprit vers la magie mais les anneaux d'ombre qui m'agrippaient devinrent soudain très froids, plus froids que la glace ou l'acier poli. Et mon pouvoir s'émietta comme une poudre gelée sous l'effet de ce froid.

L'un des tentacules d'ombre arracha le tube de coursier de mes mains engourdis et se déploya au-dessus de moi pour le remettre à Nicodemus.

— Excellent, dit-il. J'ai le suaire. Et je vous ai, vous, Harry Dresden.

— Que voulez-vous ? demandai-je d'une voix rauque.

— Simplement parler, m'assura Nicodemus. Je désire m'entretenir poliment avec vous.

— Allez vous faire foutre !

Ses yeux s'assombrirent sous l'effet d'une colère froide et il tira un gros revolver.

*Super, Harry, songeai-je. Voilà ce que tu récoltes pour avoir tenté d'être un héros. Tu vas avaler un paquet de six gros bonbons de neuf millimètres.*

Mais Nicodemus ne me tira pas dessus.

Il me frappa sur le sommet du crâne avec la crosse de son

arme.

Un éclair jaillit devant mes yeux et je me sentis tomber.  
J'étais inconscient avant que ma joue heurte le sol.

## Chapitre 21

Le froid me réveilla.

Je repris connaissance dans les ténèbres absolues, sous un flot d'eau glacée. Ma tête me faisait suffisamment mal pour rendre la blessure à ma jambe agréable par comparaison. Mes poignets et mes épaules étaient encore plus douloureux. Mon cou me semblait raide et il me fallut une seconde pour comprendre que j'étais suspendu à la verticale, mes mains ligotées ensemble au-dessus de ma tête. Mes pieds aussi donnaient l'impression d'être attachés. Mes muscles commencèrent à tressaillir et à se contracter sous l'eau froide et je tentai de m'en écarter. Les cordes m'en empêchèrent. Le froid commença à s'enfoncer dans ma chair. C'était très douloureux.

Je tentai de me sortir de là, agitant méthodiquement chaque membre. Je testai les cordes, essayai de libérer mes mains. Impossible de dire si j'allais dans le bon sens. Du fait du froid, je ne sentais même plus mes poignets et il faisait trop noir pour voir quoi que ce soit.

J'étais de plus en plus effrayé. Si je n'arrivais pas à libérer mes mains, je serais peut-être contraint d'utiliser la magie pour brûler les cordes. Par l'enfer, j'avais tellement froid que l'idée de me brûler moi-même n'était pas si déplaisante. Mais lorsque je tentai d'invoquer le pouvoir nécessaire pour y parvenir, il m'échappa. Puis je compris. De l'eau vive. L'eau vive bloque l'énergie magique et chaque fois que je tentais de constituer quelque chose, l'eau l'emportait loin de moi.

Le froid se fit plus intense, plus pénible. Je ne pouvais pas y échapper. Je paniquai, m'agitai dans tous les sens, éveillant dans mes membres ligotés une douleur lointaine qui disparaissait finalement dans l'engourdissement provoqué par le froid. Je crois que je criai à plusieurs reprises. Je me souviens

de m'être étouffé avec de l'eau en essayant.

Je n'avais pas beaucoup d'énergie. Au terme de quelques minutes, je restai suspendu, haletant, endolori et trop fatigué pour continuer à me débattre. L'eau devenait de plus en plus froide et mes membres ligotés hurlaient leur peine.

J'avais mal, mais je songeai que la douleur ne pourrait guère empirer.

Plusieurs heures passèrent et me prouvèrent à quel point j'avais tort.

Une porte s'ouvrit et l'éclat d'une flamme me poignarda les yeux. J'aurais eu un mouvement de recul si j'avais été capable de bouger suffisamment pour cela. Deux gros costauds passèrent la porte, porteurs d'authentiques torches enflammées. La lumière me permit de voir la pièce. Le mur autour de la porte était taillé dans de la pierre polie, mais un méli-mélo de débris en ruine et de vieilles briques constituait le reste des parois. L'une d'elles était aussi faite de ciment et était incurvée : je supposai qu'il s'agissait d'un tuyau quelconque dans le système d'acheminement d'eau de la ville. Le plafond était en terre parsemée de cailloux et de racines. De l'eau coulait de quelque part sur moi et disparaissait dans un sillon creusé dans le sol.

Ils m'avaient emmené dans les Caves, un réseau de cavernes, de bâtiments en ruine, de tunnels et d'anciens chantiers creusé sous la ville de Chicago. Les Caves étaient sombres, froides, humides et pleines de diverses créatures qui évitaient la lumière du soleil et la compagnie des hommes et qui pouvaient fort bien être radioactives. Les tunnels ayant accueilli le projet Manhattan ne constituaient que le début des Caves. Les gens qui connaissaient leur existence ne venaient pas ici, pas même les magiciens dans mon genre, à moins que la situation soit désespérée.

Personne ici-bas ne savait s'y retrouver. Et personne ne viendrait me chercher.

— Je me suis beaucoup dépensé, maugréai-je à l'intention des deux hommes d'une voix rauque. Vous auriez une bière fraîche ? Ou peut-être un Mister Freeze ?

Ils ne daignèrent même pas m'adresser un regard. L'un des deux prit position près du mur à ma gauche. L'autre sur le mur

à ma droite.

— J'aurais dû me rendre présentable, je sais, leur lançai-je. Si j'avais su que j'aurais de la compagnie, j'aurais pris une douche. Et lavé le sol.

Aucune réponse. Aucune expression sur leur visage. Absolument rien.

— Public difficile, dis-je.

— Je vais vous demander de bien vouloir les pardonner, répondit Nicodemus.

Il passa la porte et s'avança dans la lumière des torches, vêtu de vêtements propres, rasé et douché. Il portait un pantalon de pyjama, des chaussons et une veste d'intérieur façon Hugh Hefner<sup>4</sup>. Le noeud gris lui encerclait toujours la gorge.

— J'aime encourager la discrétion chez mes employés et j'ai des exigences très élevées. Parfois, cela donne l'impression qu'ils sont distants.

— Vous n'autorisez pas vos gorilles à parler ? demandai-je.

Il tira une pipe de sa poche, en même temps qu'une petite boîte métallique de tabac Prince Albert.

— Je leur retire la langue.

— J'imagine que votre service des ressources humaines n'est pas forcément assiégié de candidatures, n'est-ce pas ? lançai-je.

Il tassa le tabac au fond de sa pipe et sourit.

— Vous seriez surpris. Je propose une excellente mutuelle dentaire.

— Vous allez en avoir besoin quand la police des tenues de soirée vous fera cracher vos dents. C'est un smoking de location que je porte.

Ses yeux sombres brillèrent d'un éclat malfaisant.

— Le plus jeune de la petite Maggie. Vous avez grandi jusqu'à devenir un homme aux forces considérables.

Je l'observai pendant une longue seconde, tremblant et silencieux. Le prénom de ma mère était Margaret.

Et j'étais son plus jeune enfant ? Pour autant que je sache, j'étais fils unique. Mais je ne savais que très peu de chose de mes parents. Ma mère était morte en me mettant au monde.

---

<sup>4</sup> Créateur de la revue *Playboy* connu pour ses tenues décontractées, pyjama et robe de chambre. (NdT)

Mon père était mort d'une rupture d'anévrisme lorsque j'avais à peu près six ans. J'avais une photo de mon père, une coupure de journal jaunie que je gardais dans un album photos. On l'y voyait en représentation durant un dîner de bienfaisance pour les enfants dans une petite ville de l'Ohio. J'avais un cliché Polaroid montrant mon père et ma mère, son ventre arrondi par la grossesse, debout devant le Lincoln Memorial. Je portais l'amulette en forme de pentacle de ma mère autour du cou. Elle était marquée et un peu tordue, mais il fallait s'y attendre si on s'en servait pour tuer des loups-garous.

C'étaient les seuls éléments concrets qui me restaient de mes parents. J'avais entendu des histoires par le passé, affirmant que ma mère n'avait pas eu des fréquentations très recommandables. Rien de très détaillé, juste des insinuations à la faveur d'un commentaire en passant. Un démon m'avait affirmé que mes parents avaient été assassinés et la même créature avait laissé entendre que ma famille comptait peut-être d'autres membres. J'étais resté à l'écart de toutes ces idées en décidant que ce démon n'était qu'un affreux menteur.

Et puisque ce Nicodemus et Chauncy travaillaient pour la même organisation, je ne pouvais sans doute pas faire plus confiance au deniérien. Il mentait probablement. Probablement.

Mais s'il disait vrai ?

*Fais-le parler*, décidai-je. *Va à la pêche aux infos.*

Ce n'était pas comme si j'avais grand-chose à perdre. Et le savoir, c'est le pouvoir. Je pourrais découvrir quelque chose qui me conférerait un avantage par la suite.

Nicodemus alluma sa pipe avec une allumette et tira un peu dessus en observant mon visage, un petit sourire sur les lèvres. Il lisait en moi, facilement. J'évitai de croiser son regard.

— Harry... Je peux vous appeler Harry ?

— Est-ce que ça changerait quelque chose si je répondais « non » ?

— Cela me révélerait quelque chose à votre sujet, répondit-il. J'aimerais apprendre à vous connaître et je préférerais éviter de passer chez le dentiste si je peux y échapper.

Je lui décochai un regard noir. Je frissonnais sous l'eau

glacée, une douleur sourde émanait de la bosse sur mon crâne et mes membres, sous les cordes, me lançaient.

— Je suis obligé de vous demander... Chez quel genre de dentiste zarbi est-ce que vous allez ? Ortho de Sade ? Joe Mengèle, dentiste diplômé d'État ?

Nicodemus tira une bouffée de sa pipe et examina mes liens. Un autre homme sans expression fit son apparition. Celui-ci était plus âgé, mince, avec d'épais cheveux gris. Il poussait un plateau roulant de service d'étage. Il déplia une petite table et l'installa sur le côté, suffisamment à l'écart pour que l'eau ne l'éclabousse pas. Nicodemus fit tournoyer sa pipe entre ses doigts.

— Dresden, je peux être franc avec vous ?

J'imaginais que le chariot allait s'ouvrir pour révéler une sélection d'outils destinés à m'effrayer par l'utilisation qui pourrait potentiellement être faite lors d'une séance de torture.

— Si Frank est d'accord, je n'y vois pas d'inconvénient.

Nicodemus observa le valet qui agençait trois chaises pliantes et recouvrait la table d'une nappe blanche.

— Vous avez fait face à nombre d'êtres dangereux. Mais, d'une manière générale, ils se sont comportés comme des idiots. J'essaie d'éviter cela quand c'est possible et c'est pourquoi vous êtes ligoté et maintenu sous de l'eau vive.

— Vous avez peur de moi, dis-je.

— Mon garçon, vous avez anéanti trois pratiquants de l'Art rivaux, un noble vampire de la Cour Rouge, et même l'une des reines des fées. Tous vous avaient sous-estimé, de même que vos alliés. Pas moi. Je suppose que vous pourriez considérer votre situation actuelle comme un compliment.

— Ouais, maugréai-je en agitant la tête pour vider mes yeux de l'eau glacée qui y coulait. Vous êtes bien trop aimable.

Nicodemus sourit. Le valet ouvrit le chariot, révélant quelque chose de bien plus diabolique que des instruments de torture. Un petit déjeuner. Le vieux valet entreprit de poser la nourriture sur la table. Des galettes de pommes de terre. Du fromage. Des biscuits, du bacon, des saucisses, des *pancakes*, des toasts, des fruits. Et du café, bon Dieu. Du café chaud.

L'odeur vint me frapper l'estomac qui, si gelé qu'il soit, se mit à s'agiter à l'intérieur de mon abdomen pour tenter de trouver un moyen de sortir et de se nourrir.

Nicodemus s'assit et le valet lui servit du café. J'imagine que se servir lui-même était indigne de lui.

— J'ai essayé de vous maintenir à l'écart de cette affaire.

— Ouais. Vous avez l'air d'un type tellement gentil. C'est vous qui avez modifié la prophétie dont Ulsharavas m'a parlé ?

— Vous n'avez pas idée de la difficulté que représente l'interception d'un messager angélique.

— J'imagine, dis-je. Alors pourquoi avoir fait ça ?

Nicodemus n'était pas trop important pour se verser une goutte de crème, mais pas de sucre. Sa cuiller cliqueta à l'intérieur de la tasse.

— J'ai un ou deux bons souvenirs de votre mère. Cela ne me coûtait pas grand-chose d'essayer. Alors, pourquoi pas ?

— C'est la deuxième fois que vous la mentionnez, dis-je.

— Oui. Je la respectais. Ce qui est plutôt inhabituel pour moi.

— Vous la respectiez tellement que vous m'avez enlevé et amené jusqu'ici. Je vois.

Nicodemus fit un geste de la main.

— Les choses se sont déroulées ainsi. J'avais besoin de quelqu'un ayant un certain poids métaphysique. Vous avez interféréd avec mes affaires, vous étiez adapté à la situation, et vous correspondiez à la recette.

*La recette ?*

— Quelle recette ?

Il prit une gorgée de café et ferma les yeux pour la savourer. Le salopard !

— J'imagine que nous arrivons à cette portion de la conversation où je vous révèle mes plans ?

— Qu'avez-vous à perdre ?

— Et apparemment vous vous attendez que je vous révèle également les faiblesses que je pourrais avoir. Je suis blessé par le manque de respect professionnel que tout cela sous-entend.

Je grinçai des dents.

— Peureux.

Il saisit un morceau de bacon et en arracha une petite

bouchée du bout des dents.

— Il vous suffira de savoir qu'une chose parmi deux va se produire.

— Ah ouais ?

Le maître de la repartie, c'est moi.

— Absolument. Soit vous serez libéré pour vous asseoir et profiter d'un agréable petit déjeuner... (Il saisit sur la table un couteau légèrement incurvé et visiblement aiguisé.) Soit je vous trancherai la gorge une fois mon repas terminé.

Il avait dit ça d'une manière inquiétante, sans aucune touche mélodramatique. Pragmatique. De la façon dont la plupart des gens auraient dit qu'ils devaient sortir les poubelles.

— Le bon vieil ultimatum façon « rejoignez-moi ou mourez », dis-je. Bon Dieu ! Peu importe le nombre de fois où on m'a fait le coup, en voilà un qui ne se démode jamais.

— Votre passé indique que vous êtes trop dangereux pour être laissé en vie, j'en ai peur. Et mon emploi du temps est chargé, répondit Nicodemus.

Un emploi du temps ? Alors il devait œuvrer en temps limité.

— J'ai effectivement cette tendance à jouer les importuns, dis-je. N'y voyez rien de personnel.

— Ce n'est pas le cas, m'assura-t-il. Ce n'est facile pour aucun de nous. J'utiliserais bien une technique psychologique quelconque sur vous, mais je ne me suis pas encore tenu informé des derniers progrès. (Il prit un toast et entreprit de le beurrer.) D'un autre côté, je suppose que rares sont les psychologues sachant conduire un chariot, donc peut-être que tout cela s'équilibre.

La porte s'ouvrit de nouveau et une jeune femme fit son entrée. Elle avait de longs cheveux bruns emmêlés par le sommeil, des yeux sombres et un visage un peu trop long pour être considéré comme joli selon les critères conventionnels. Elle portait un kimono de soie rouge lâchement retenu par une ceinture, si bien que l'on apercevait son corps au rythme de ses mouvements. De toute évidence, elle ne portait rien en dessous. Comme je l'ai dit, il fait froid dans les Caves.

La fille bâilla et s'étira paresseusement tout en me regardant. Elle aussi s'exprimait avec un accent étrange et vaguement

britannique :

— Bonjour.

— Bonjour, ma petite chérie. Harry Dresden, je ne crois pas que vous ayez été présenté à ma fille, Deirdre.

J'étudiai la fille, qui me semblait vaguement familière.

— Nous ne nous sommes jamais rencontrés.

— Mais si, répondit Deirdre en tendant la main pour saisir une fraise sur la table. (Elle prit lentement une bouchée, ses lèvres serrées autour du fruit.) Au port.

— Ah, madame Méduse, je présume !

Deirdre soupira.

— Je ne l'avais jamais entendue, celle-là. C'est tellement amusant. Je peux le tuer, père ?

— Pas pour le moment, répondit Nicodemus. Mais si cela doit arriver, je m'en chargerai.

Deirdre hocha la tête d'un air somnolent.

— J'ai manqué le petit déjeuner ?

Nicodemus lui sourit.

— Pas du tout. Donne-moi un baiser.

Elle se glissa sur ses genoux et obtempéra. Avec la langue. Beurk !

Au bout d'un moment, elle se releva et Nicodemus tira pour elle une des chaises sur laquelle elle s'assit. Il se rassit ensuite et annonça :

— Il y a trois chaises, Dresden. Êtes-vous sûr de ne pas vouloir prendre le petit déjeuner avec nous ?

J'étais sur le point de lui dire où il pouvait se cacher sa troisième chaise, mais l'odeur de la nourriture m'arrêta. Je me sentis soudain douloureusement et désespérément affamé. L'eau devint plus froide.

— Qu'aviez-vous à l'esprit ?

Nicodemus fit signe à un de ses gorilles. L'homme s'approcha de moi et tira une boîte à bijoux de sa poche. Il l'ouvrit et me la tendit.

Je mimai un hoquet de surprise.

— Mais c'est tellement soudain !

Le gorille me jeta un regard noir. Nicodemus sourit. À l'intérieur de la boîte se trouvait une antique pièce d'argent,

semblable à celle que j'avais vue dans l'allée derrière l'hôpital. La ternissure de la pièce formait un autre symbole.

— Vous m'aimez bien. Vous m'appréciez vraiment, dis-je sans enthousiasme. Vous voulez que je vous rejoigne ?

— Vous n'avez pas à le faire si vous ne le souhaitez pas, répondit Nicodemus. Je veux simplement que vous entendiez notre version des choses avant de décider de mourir inutilement. Acceptez la pièce. Petit-déjeunez avec nous. Nous discuterons. Après cela, si vous ne voulez rien avoir à faire avec moi, vous serez libre de partir.

— Vous me laisseriez simplement filer. Mais bien sûr !

— Si vous acceptez la pièce, je doute d'être capable de vous arrêter.

— Alors qui vous dit que je ne vais pas me rebeller et m'en servir contre vous ?

— Rien, répliqua Nicodemus. Mais je crois fermement en la bonté intrinsèque de la nature humaine.

*Mon œil !*

— Vous pensez vraiment pouvoir me convaincre de me joindre à vous ?

— Oui, dit-il. Je vous connais.

— J'en doute.

— Mais si, affirma-t-il. J'en sais plus sur vous que vous en savez vous-même.

— Comme par exemple ?

— Comme la raison pour laquelle vous avez choisi ce genre d'existence. Pour vous nommer vous-même protecteur de la race des mortels et devenir l'ennemi de tous ceux qui voudraient leur faire du tort. Pour vivre à l'écart de votre race, sujet de plaisanteries et de moqueries de la part de l'essentiel de ses représentants. Vivre dans une mesure, et s'en sortir tout juste. Rejeter la gloire et l'argent. Pourquoi faire tout cela ?

— C'est évident : je suis un disciple du tao de Peter Parker, répondis-je.

Nicodemus ne devait pas être fan de *comics*, car il ne comprit pas.

— C'est tout ce que vous vous autorisez. Et je sais pourquoi.

— D'accord. Pourquoi ?

— Parce que vous êtes gouverné par la peur. Vous avez peur, Dresden.

— De quoi ?

— De ce que vous pourriez être si vous sortiez un jour du droit chemin, répondit Nicodemus. De la puissance que vous pourriez employer. Vous avez songé à ce qui pourrait se passer si vous assujettissiez le monde à votre volonté. Les choses que vous pourriez avoir. Les gens. Une partie de vous-même a pris du plaisir à envisager l'idée d'utiliser vos talents pour prendre ce dont vous avez envie. Et vous craignez ce plaisir. Alors vous vous dirigez à la place vers un rôle de martyr.

J'eus envie de rejeter ses paroles. Mais je ne pouvais pas. Il avait raison, ou en tout cas il n'avait pas tout à fait tort. Les mots passèrent mes lèvres à voix basse :

— Tout le monde connaît ce genre de pensées, de temps à autre.

— Non, répondit Nicodemus. La plupart des gens n'envisagent jamais de telles actions. Cela ne leur vient pas à l'esprit. Le mortel lambda n'aurait aucun moyen sûr de s'emparer d'un tel pouvoir. Mais pour vous, c'est différent. Vous pouvez prétendre être comme eux. Mais ce n'est pas le cas.

— Ce n'est pas vrai, répliquai-je.

— Bien sûr que si, dit Nicodemus. Il peut vous déplaire de l'admettre, mais ce n'en est pas moins vrai. C'est du déni. Vous l'exprimez de plusieurs manières dans votre vie. Vous ne voulez pas voir ce que vous êtes, donc vous n'avez que peu de photos de vous-même. Pas de miroirs non plus.

Je serrai les dents.

— Je ne suis pas différent, pas d'une manière qui compte. Je ne suis pas meilleur que qui que ce soit d'autre. Nous enfilons tous nos pantalons une jambe à la fois.

— Je l'admet, concéda Nicodemus. Mais dans un siècle, vos associés mortels seront en train de pourrir au cœur de la terre tandis que vous, à moins d'une amputation ou d'un changement radical de la mode, continuerez à enfiler votre pantalon une jambe à la fois. Tous ces alliés et ces amis que vous vous êtes faits se seront flétris et seront morts, alors que vous commencerez à peine à atteindre votre plein potentiel. Vous

avez l'apparence d'un mortel, Dresden. Mais ne vous y trompez pas : vous n'en êtes pas un.

— Oh, la ferme !

— Vous êtes différent. Vous êtes une aberration. Dans une ville de plusieurs millions d'âmes, vous êtes pratiquement le seul de votre espèce.

— Ce qui explique ma vie amoureuse, lançai-je sans toutefois réussir à rendre mes paroles très mordantes.

Quelque chose au fond de ma gorge me pesait.

Nicodemus fit signe au valet de servir du café à Deirdre mais il versa lui-même une cuillerée de sucre dans la tasse de sa fille.

— Vous avez peur, mais ce n'est pas nécessaire. Vous êtes au-dessus d'eux, Dresden. Un monde entier vous attend. Il y a une infinité de voies à suivre. Des alliés prêts à rester auprès de vous au fil des ans. Qui vous accepteront au lieu de vous mépriser. Vous pourrez découvrir ce qui est arrivé à vos parents. Les venger. Retrouver votre famille. Trouver un endroit où vous serez vraiment à votre place.

Il avait choisi d'employer des mots qui frappaient fort sur ma plus ancienne blessure, une meurtrissure d'enfant qui n'avait jamais complètement guéri. Cela me faisait mal d'entendre ces mots. Ils réveillaient un espoir insensé, une folle envie. Je me sentais perdu. Vidé.

Seul.

— Harry, dit Nicodemus d'une voix presque compatissante, j'ai autrefois été très proche de ce que vous êtes aujourd'hui. Vous êtes piégé. Vous vous mentez à vous-même. Vous prétendez être comme n'importe quel autre mortel car vous êtes trop terrifié pour admettre que ce n'est pas le cas.

Je n'avais pas de réponse à ça. La pièce d'argent luisait, toujours à portée de ma main.

Nicodemus remit la main sur le couteau.

— J'ai bien peur de devoir vous demander de prendre immédiatement une décision.

Deirdre regarda le couteau, puis se tourna vers moi, le regard enflammé. Elle lécha du sucre qui avait été renversé sur le bord de sa tasse de café et resta silencieuse.

Et si je prenais cette pièce ? Si Nicodemus n'avait pas menti,

je pourrais au moins rester en vie pour avoir une chance de combattre. Je ne doutais pas que Nicodemus allait me tuer, comme il avait tué Gaston LaRouche, Francisca Garcia et ce pauvre type que Butters avait ensuite charcuté. Rien ne l'arrêterait et, avec l'eau me coulant toujours dessus, je doutais que même mon Ultime Malédiction fonctionne à cent pour cent.

Je n'arrivais pas à m'empêcher d'imaginer ce que ça ferait de saigner à mort sous ce torrent d'eau glacée. Une ligne chaude et brûlante sur ma gorge. Froid et vertiges. La faiblesse se muant en une chaleur qui deviendrait obscurité, sans fin et parfaite. La mort.

Que Dieu me vienne en aide, je ne voulais pas mourir.

Mais j'avais vu le pauvre hère qu'Ursiel avait réduit en esclavage et rendu fou. Ce qu'il avait connu était pire que la mort. Et tout laissait à penser que si je prenais la pièce, le démon qui allait avec pourrait me corrompre et me forcer à suivre le même chemin. Je ne suis pas un saint. Et moralement parlant, je suis loin d'être immaculé. J'ai déjà connu de sombres désirs. Ils m'ont fasciné. Attiré. Et, plus d'une fois, je leur ai cédé.

C'était une faiblesse que le démon retenu dans l'antique pièce de monnaie pourrait exploiter. Je n'étais pas insensible à la tentation. Le démon, le Déchu, me noierait dedans. C'est ce que les Déchus font le mieux.

Je pris ma décision.

Nicodemus m'observait, le regard fixe, la main tenant le couteau parfaitement immobile.

— « Ne nous soumets pas à la tentation », dis-je. « Mais délivre-nous du mal. » C'est comme ça qu'on dit, non ?

Deirdre se pourlécha les lèvres. Le gorille referma la boîte et recula.

— Vous êtes certain, Dresden ? demanda Nicodemus à mi-voix. C'est votre toute dernière chance.

Ma tête et mon corps retombèrent, affaiblis. Les bravades ne semblaient plus servir à grand-chose à présent. J'avais fait mon choix et les dés étaient jetés.

— J'en suis certain. Va te faire foutre, Nic.

Nicodemus m'observa, impassible pendant un instant. Puis il

se releva, le couteau à la main, en disant :

— Je crois que j'ai assez mangé.

## Chapitre 22

Nicodemus s'avança vers moi, avec sur le visage une expression presque distraite. Je me rendis compte avec un frisson glacé qu'il donnait l'impression d'un homme en train de planifier le reste de ses activités pour la journée. Pour Nicodemus, je n'étais plus une personne. J'étais une ligne dans sa liste de choses à faire, une note dans son agenda. Me trancher la gorge reviendrait au même pour lui que de faire une petite croix dans une case.

Lorsque je fus à portée de sa main, je ne pus m'empêcher d'essayer de m'éloigner de lui. Je m'agitai et tirai sur les cordes, accroché à l'espoir désespéré qu'une d'elles pourrait céder et me laisser une chance de me battre, de m'enfuir, de vivre. Les cordes ne se rompirent pas. Je ne me libérai pas. Nicodemus me regarda faire jusqu'à ce que j'aie de nouveau épuisé mes forces.

Puis il saisit une poignée de mes cheveux et tira mon menton vers le haut et en arrière, en tordant ma tête sur le côté droit. Je tentai de l'en empêcher mais j'étais entravé et épuisé.

— Ne bougez pas, dit-il. Je vais faire ça proprement.

— Vous voulez le bol, père ? demanda Deirdre.

Une ombre d'agacement passa sur le visage de Nicodemus. Sa voix se teinta d'impatience.

— Où ai-je la tête aujourd'hui ? Porter, apportez-le-moi.

Le valet grisonnant ouvrit la porte et quitta la pièce.

Le temps d'un battement de cœur plus tard, on entendit un grognement sifflant, et Porter vola à travers le seuil avant de s'effondrer sur le dos. Il poussa un croassement douloureux puis se recroquevilla en position fœtale.

Nicodemus se tourna en soupirant.

— Et flûte ! Qu'est-ce que c'est, cette fois ?

Nicodemus avait eu l'air de s'ennuyer quand Anna Valmont

lui avait vidé son chargeur dessus. Lorsque mon feu magique avait provoqué l'apparition d'un trou en forme de Nicodemus dans le mur de l'hôtel, il s'en était sorti sans une mèche de cheveux de travers. Mais lorsqu'il vit le valet allongé sur le sol devant la porte ouverte, le visage de Nicodemus pâlit. Il écarquilla les yeux et fit rapidement deux pas en arrière pour se placer derrière moi, son couteau plaqué contre ma gorge. Même son ombre eut un mouvement de recul et s'éloigna de la porte ouverte en tourbillonnant.

— Le Jap, gronda Nicodemus. Tuez-le.

Il y eut une seconde de silence surpris puis les gorilles tendirent la main vers leurs armes. Celui qui se tenait le plus près de la porte n'eut pas le temps de sortir la sienne du holster. Shiro, toujours habillé de la tenue qu'il arborait chez McAnnally, jaillit à travers l'ouverture dans un flash de noirs, de blancs et de rouges, sa canne à la main. Il en plongea l'extrémité dans le cou de Gorille A et l'homme de main s'effondra sur le sol.

Gorille B saisit son arme et la braqua sur Shiro. Le vieil homme fit un bond sur la gauche puis une roulade agile vers la droite. Le pistolet aboya et des étincelles jaillirent sur deux des murs tandis que la balle ricochait. Shiro tira *Fidelacchius* de son fourreau de bois tout en virevoltant vers le gorille, le mouvement si vif que le sabre ressemblait à une feuille d'acier brillant et flou. Le flingue de Gorille B vola dans les airs, sa main toujours agrippée à la détente. L'homme regarda fixement le moignon de son bras tandis que son sang se mettait à couler et Shiro se tourna de nouveau, son talon s'élevant au niveau du menton de son adversaire. Le coup de pied brisa quelque chose dans la mâchoire de l'homme de main blessé et celui-ci s'écroula sur le sol froid et humide.

Shiro avait neutralisé trois hommes en moitié moins de secondes et il n'avait pas cessé de se mouvoir. *Fidelacchius* fendit une nouvelle fois l'air et la chaise sur laquelle Deirdre était assise s'écroula, la projetant au sol. Le vieil homme posa immédiatement les pieds sur l'opulente chevelure sombre de la fille, fit tournoyer le sabre et en plaça la pointe sur la nuque de Deirdre.

La pièce devint presque totalement silencieuse. Shiro maintint sa lame contre le cou de Deirdre et Nicodemus la sienne contre le mien. Le petit vieux ne ressemblait pas à la personne à qui j'avais parlé. Pas tant parce qu'il avait beaucoup changé physiquement que parce que sa présence même était différente : ses traits étaient aussi durs que la pierre, les années ne le faisant que paraître plus fort. Lorsqu'il se déplaçait, c'était avec la grâce, la vitesse et l'agilité d'un danseur. Ses yeux luisaient de l'éclat d'une force silencieuse qui était restée dissimulée jusque-là et ses mains, ainsi que ses avant-bras, révélaient des muscles noueux. La lame de son sabre brillait de l'éclat rouge du sang et des torches.

L'ombre de Nicodemus recula un peu plus devant le vieil homme.

Je pense que l'eau glacée se mélangeait à une soudaine poussée d'espoir en moi et me faisait un peu perdre les pédales. Je me surpris à chanter à voix haute :

— « Accours vers nous, prince de l'espace ! Viens vite, viens nous aider ! Viens défendre notre terre, elle est en danger ! »

— Silence ! cracha Nicodemus.

— Vous êtes sûr ? demandai-je. Je peux aussi chanter le générique de *Super Souris*, si vous préférez. C'est vrai qu'Actarus était du genre à se doper avant sa métamorphose.

Nicodemus appuya un peu plus sa lame sur mon cou mais ma bouche était en pilote automatique :

— C'avait l'air rapide. Je veux dire, je ne suis pas un grand escrimeur, mais ce petit vieux m'a paru incroyablement rapide. Il vous a paru rapide, à vous aussi ? Je parie que cette épée pourrait vous transpercer et que vous ne vous en rendriez même pas compte avant que votre tête s'abatte à vos pieds.

J'entendis Nicodemus grincer des dents.

— Harry, dit doucement Shiro, je vous en prie.

Je la fermai et restai là, un couteau sur la gorge, à frissonner, souffrir et espérer.

— Le magicien est à moi, dit Nicodemus. C'est fini pour lui. Vous le savez. Il a choisi de participer à tout ça.

— Oui, dit Shiro.

— Vous ne pouvez pas me l'arracher.

Shiro jeta des coups d'œil appuyés aux gorilles allongés par terre puis à la captive qu'il maintenait au sol.

— Peut-être que oui, peut-être que non.

— Prenez le risque et le magicien mourra. Vous ne pouvez invoquer aucune rédemption ici.

Shiro resta silencieux un moment.

— Alors faisons un marché.

Nicodemus se mit à rire.

— Ma fille en échange du magicien ? Non. J'ai des plans pour lui et sa mort me servira aussi bien maintenant que plus tard. Faites du mal à Deirdre et je le tuerai immédiatement.

Shiro regarda le deniére sans ciller.

— Je ne parlais pas de votre fille.

Un sentiment nauséieux s'empara soudain de mon estomac. J'entendis presque le sourire de Nicodemus dans sa voix :

— Très habile, vieil homme. Vous saviez que je ne laisserais pas passer une telle occasion.

— Je vous connais, dit Shiro.

— Alors vous devez savoir que votre offre ne suffit pas, rétorqua Nicodemus. Même pas à moitié.

Le visage de Shiro ne traduisit aucune surprise.

— Annoncez votre prix.

La voix de Nicodemus se fit plus basse :

— Jurez-moi que vous ne ferez aucune tentative pour vous échapper. Que vous n'invoquerez aucune aide. Que vous ne vous libérerez pas discrètement.

— Pour vous laisser me garder pendant des années ? Non. Mais je vais vous donner cette journée. Vingt-quatre heures. C'est suffisant.

Je secouai la tête à l'intention de Shiro.

— Ne faites pas ça. Je savais ce que je faisais. Michael aura besoin de votre...

Nicodemus me frappa vivement au niveau des reins et je perdis mon souffle.

— Silence ! ordonna-t-il.

Il reporta son attention sur Shiro et inclina lentement la tête.

— Vingt-quatre heures. C'est d'accord.

Shiro reprit exactement son geste.

— À présent, laissez-le partir.

— Très bien, dit Nicodemus. Dès que vous aurez libéré ma fille et déposé votre sabre, le magicien sera libre de partir. Je le jure.

Le vieux chevalier se contenta de sourire.

— Je connais la valeur de vos promesses. Et vous connaissez celle des miennes.

Je perçus la tension pleine d'impatience de mon tortionnaire. Il se pencha en avant pour dire :

— Jurez-le.

— Je le jure, répondit Shiro.

Ce faisant, il posa doucement la main sur la pointe de la lame de son épée. Il la souleva pour montrer une coupure droite sur sa main, de laquelle du sang coulait déjà.

— Libérez-le. Je prendrai sa place, comme vous l'exigez.

L'ombre de Nicodemus se mit à onduler et à bouillonner sur le sol à mes pieds, certains fragments bondissant impatiemment en direction de Shiro. Le deniérier émit un rire dur et le couteau quitta mon cou. Mon tortionnaire fit deux mouvements rapides pour trancher les cordes qui retenaient mes poignets.

Sans le soutien des liens, je m'écroulai. Mon corps hurla de douleur. J'avais si mal que je ne sentis pas qu'on tranchait les liens qui retenaient mes pieds jusqu'à ce que je sois libre. Je ne fis pas un bruit. En partie parce que j'étais trop orgueilleux pour laisser Nicodemus voir à quel point je me sentais mal. Et en partie parce que je n'avais pas assez de souffle pour gémir.

— Harry, dit Shiro, levez-vous.

J'essayai. Je ne sentais ni mes pieds ni mes jambes.

La voix de Shiro changea, porteuse d'une note discrète d'autorité et de commandement :

— Levez-vous !

Je m'exécutai. De justesse. Ma blessure à la jambe était chaude et douloureuse et le muscle tout autour tremblait et se contractait de façon involontaire.

— Stupidité, commenta Nicodemus.

— Courage, rétorqua Shiro. Harry, venez par ici. Mettez-vous derrière moi.

Je réussis à rejoindre Shiro en titubant. Pas un instant le

vieil homme n'avait détourné les yeux de Nicodemus. Ma tête tournait un peu et je faillis perdre l'équilibre. J'avais l'impression que mes jambes étaient en bois au-dessous de mes genoux, et j'avais des crampes dans le dos. Je serrai les dents et soufflai :

— Je ne sais pas si je vais pouvoir marcher longtemps.

— Il le faut, dit Shiro.

Il s'agenouilla à côté de Deirdre, plaqua son genou contre l'échine de la jeune femme et enroula un bras autour de sa gorge. Elle commença à bouger mais le vieil homme appliqua une pression et Deirdre s'immobilisa de nouveau avec un gémissement de douleur. Cela fait, Shiro imprima un léger mouvement à *Fidelacchius* et les gouttes de sang qui en constellaient la lame allèrent s'écraser sur une des parois. Il rengaina la lame d'un mouvement fluide, retira la canne-fourreau de sa ceinture puis me tendit l'épée, la garde en avant.

— Prenez-la.

— Euh, dis-je, je ne suis pas connu pour savoir me servir de ces trucs comme il le faudrait.

— Prenez-la.

— Michael et Sanya pourraient légèrement m'en vouloir si je le faisais.

Shiro resta silencieux un instant avant de répondre :

— Ils comprendront. À présent, prenez-la.

Je déglutis avant d'obtempérer. Le manche de bois du sabre me parut trop chaud pour cette pièce et je sentis le bourdonnement d'énergie qui en émanait en vagues ondoyantes. Je m'assurai de le tenir fermement.

Shiro reprit à voix basse :

— Ils vont venir pour vous. Partez. Deuxième à droite. Échelle vers le haut.

Nicodemus me regarda tandis que je passais le seuil pour pénétrer dans la pénombre du couloir au-delà. Je regardai fixement Shiro pendant un moment. Il s'agenouilla sur le sol, tordant toujours le cou de Deirdre presque jusqu'au point de rupture, les yeux fixés sur Nicodemus. D'où j'étais, je pouvais voir la peau ridée à l'arrière de son cou, les taches de vieillesse sur son crâne récemment rasé. L'ombre de Nicodemus avait

grandi jusqu'à faire la taille d'un écran de cinéma : elle recouvrait le mur du fond et une partie du sol, oscillant et serpentant lentement en direction de Shiro.

Je me retournai et me dirigeai vers le tunnel aussi vite que je le pouvais. Derrière moi, j'entendis Nicodemus dire :

— Respecte ta parole, Japon. Relâche ma fille.

Je regardai en arrière. Shiro relâcha la fille et se releva. Elle s'écarta vivement de lui et, au même moment, l'ombre de Nicodemus s'élança en avant à la façon d'une vague et s'écrasa sur le vieux chevalier. L'instant d'avant, il était là. Le suivant, la pièce dans laquelle il se trouvait devint entièrement noire, remplie par la masse grinçante et bouillonnante de l'ombre démoniaque de Nicodemus.

— Tue le magicien, gronda Nicodemus. Récupère l'épée.

Quelque part dans les ténèbres, Deirdre poussa un cri primal. J'entendis des bruits de déchirures, de broyage. J'entendis des bruits secs qui évoquaient des os brisés ou des articulations déboîtées. Puis j'entendis le grincement métallique et glissant de la chevelure de Deirdre et une demi-douzaine de torons d'acier jaillirent dans ma direction depuis l'obscurité.

Je reculai et les lames retombèrent avant de m'atteindre. Je me retournai et entrepris de m'enfuir en boitillant. Je ne voulais pas laisser Shiro là mais, si j'étais resté, je serais simplement mort avec lui. La honte me transperçait comme un poignard.

D'autres lames émergèrent des ténèbres, sans doute encore pendant que Deirdre se transformait pour revêtir sa forme démoniaque. Cela ne prendrait pas longtemps avant qu'elle ait terminé et bondisse dans le couloir à ma poursuite. Si je n'arrivais pas à m'éloigner, j'étais fichu.

Donc je m'enfuis une fois de plus en courant le plus vite possible. Et je me détestai pour ça.

## Chapitre 23

Les cris moururent plus vite que je l'aurais imaginé et je fis de mon mieux pour me déplacer en ligne droite. L'obscurité était presque totale. J'aperçus en les dépassant deux portes sur ma gauche et j'avançai en trébuchant jusqu'à trouver la deuxième sur ma droite. Je la franchis et trouvai une échelle menant vers une sorte de tuyau ou de conduit, avec une lumière en haut qui devait bien se trouver un bon millier de kilomètres au-dessus de ma tête.

J'avais gravi deux ou trois échelons lorsque quelque chose me heurta au niveau du genou, agrippa mes jambes et tira. Je tombai au bas de l'échelle et la canne heurta bruyamment le sol. J'aperçus brièvement le visage d'un homme, puis mon agresseur émit un grognement inintelligible et me frappa violemment à l'œil gauche.

Je basculai et roulai en arrière sous l'effet du coup. La bonne nouvelle, c'était qu'il ne m'avait pas arraché le visage ni rien de ce genre, ce qui voulait dire que la personne qui m'avait balancé ce coup de poing était sans doute un mortel. La mauvaise nouvelle, c'était qu'il était bien plus massif que moi et qu'il possédait probablement bien plus de muscles. Il se jeta sur moi et tenta de m'agripper à la gorge.

Je courbai le dos et rentrai le plus possible la tête dans mes épaules pour l'empêcher de faire exploser mon crâne. Il me balança un autre coup de poing, mais c'est un art difficile lorsqu'on roule sur le sol dans le noir. Il me manqua et je décidai de le prendre en traître. Je lançai la main vers le haut et lui griffai les yeux de mes ongles. J'en touchai un et il poussa un cri accompagné d'un mouvement de recul involontaire. Je parvins à me contorsionner suffisamment pour m'extirper de son emprise et le poussai de toutes mes forces, ce qui ajouta à

l'élan de son mouvement de recul. Il tomba, roula sur lui-même et entreprit de se relever.

Je lui donnai un coup de pied dans la tête avec mes chaussures de location. Ma chaussure s'envola, ce qui – j'en étais presque certain – n'arrive jamais à James Bond. Le gorille hésita, chancelant, si bien que j'ajoutai un coup de mon autre pied. C'était un dur. Il encaissa le coup et tenta de nouveau de se relever. Penché sur lui, j'abattis mon poing, façon marteau-piqueur, plusieurs fois sur sa nuque. Je hurlai tout en le frappant et les bords de mon champ de vision se mirent à brûler d'un éclat rouge.

Il s'écroula sur le sol, inanimé, terrassé par le coup du lapin.

— Putain, haletai-je tout en cherchant à tâtons la canne de Shiro, je ne me suis pas fait botter le cul.

— C'est le bon jour pour t'offrir un billet de loterie, lança Susan.

Elle descendit les derniers barreaux de l'échelle, de nouveau vêtue de son pantalon de cuir noir et de son manteau sombre. Elle vérifia que le gorille ne simulait pas, puis se tourna vers moi :

— Où est Shiro ?

Je secouai la tête.

— Il ne viendra pas.

Susan eut comme un hoquet, puis hocha la tête.

— Tu peux grimper ?

— Je crois, dis-je en examinant l'échelle. (Je lui tendis la canne :) Tu me tiens ça ?

Susan tendit la main pour saisir la lame. Il y eut un éclair argenté d'électricité statique et elle recula vivement la main en poussant un cri sifflant.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Épée magique.

— Eh bien, elle craint ! décida Susan. Vas-y. Je monterai derrière toi.

Je me débattis un peu avec la canne, puis la glissai du mieux possible sous ma ceinture de smoking. Je commençai à grimper à l'échelle et, une nouvelle fois, le cri de Deirdre retentit. Sa voix était cette fois totalement démoniaque et résonnait de façon

étrange à travers les corridors de pierre.

— C'était pas... ? demanda Susan en agitant les doigts.

— Ouais. Grimpe, dis-je. Grimpe vite !

L'action et l'adrénaline m'avaient réchauffé, ou en tout cas c'était l'impression que ça me faisait. Mes doigts me picotaient mais ils étaient fonctionnels et je gagnai en vitesse tout en grimpant.

— Comment m'as-tu trouvé ?

— Shiro, répondit Susan. Nous sommes allés chez Michael pour demander de l'aide. Il semblait savoir où aller. Comme par instinct.

— J'ai vu Michael faire ça, une fois, répondis-je en haletant. Il m'a dit qu'il savait comment trouver l'endroit où on avait besoin de lui. Elle est encore longue cette putain d'échelle ?

— Encore au moins six ou huit mètres, lança Susan. Elle vient de la cave d'un immeuble abandonné au sud du quartier des affaires. Martin nous attend dans la voiture.

— Pourquoi est-ce que ce type t'a parlé d'une confrérie lorsqu'il t'a vue à la vente de charité ? demandai-je. Quelle confrérie ?

— C'est une longue histoire.

— Résume-la.

— Plus tard.

— Mais...

Je n'eus pas l'occasion de protester plus avant car je glissai et manquai de tomber en atteignant le haut de l'échelle. Je retrouvai mon équilibre et m'avancai à l'intérieur d'une pièce entièrement sombre. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et vis la silhouette de Susan qui se découpait légèrement sur une lumière d'or et de vert mêlés.

— C'est quoi cette lumière ? demandai-je.

— Des yeux, répondit Susan. (Sa voix était un peu tremblante.) En train de monter. Bouge de là.

Ce que je fis. Susan glissa sur le sol près de moi tandis que la lumière vert et doré gagnait en intensité. J'entendis le siflement métallique des cheveux de Deirdre en contrebas. Susan se tourna et tira quelque chose de la poche de sa veste. Il y eut un tintement métallique. Puis elle murmura :

— Un. Et mille. Deux. Et mille. Trois. Et mille. Quatre. Et mille.

Puis elle laissa tomber quelque chose le long de l'échelle.

Elle se retourna vers moi et je sentis ses doigts couvrir mes yeux en écartant ma tête de l'échelle. Je compris alors et me penchai à l'opposé du puits d'où sortait l'échelle juste avant que surviennent un bruit d'une puissance infernale et un flash de lumière qui me sembla écarlate à travers les doigts de Susan.

Mes oreilles tintèrent et mon sens de l'équilibre se fit la malle. Susan m'aida à me remettre debout et entreprit de se déplacer dans le noir d'un pas vif et assuré. J'entendis les cris de fureur de la démone qui montaient du puits, de plus en plus faiblement.

— C'était une grenade ? demandai-je.

— Seulement incapacitante, expliqua Susan. Beaucoup de lumière et de bruit.

— Et tu avais ça dans ta poche ?

— Non. Martin l'avait. Je la lui ai empruntée.

Je trébuchai sur un obstacle vaguement élastique dans l'obscurité, une forme inanimée.

— Hou là ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je ne sais pas. Une sorte d'animal de garde. Shiro l'a tué.

Mon pied s'enfonça ensuite dans quelque chose d'humide et de tiède qui imbiba immédiatement ma chaussette.

— Génial.

Susan ouvrit à la volée une porte menant sur le Chicago nocturne et je pus de nouveau voir quelque chose. Nous laissâmes le bâtiment derrière nous et descendîmes une volée de marches en béton jusqu'à la rue. Je ne reconnaissais pas ce coin à première vue, mais ce n'était pas un quartier tranquille. Il en émanait une impression angoissante qui aurait fait passer *Boyz N the Hood* pour *Mary Poppins*. Le ciel était légèrement illuminé. De toute évidence, l'aube n'était pas loin.

Susan scruta la rue de tous les côtés et jura à mi-voix.

— Où est-il ?

Je me tournai pour regarder Susan. Les volutes et les pointes sombres de son tatouage étaient toujours visibles sur sa peau. Son visage me semblait plus émacié que dans mon souvenir.

Un nouveau cri suraigu nous parvint depuis l'intérieur du bâtiment.

— C'est vraiment pas le bon moment pour être en retard, dis-je.

— Je sais, dit-elle en ouvrant et en refermant les poings. Harry, je ne sais pas si je pourrai contenir cette salope démoniaque si elle nous attaque de nouveau. (Elle baissa les yeux sur sa main, sur laquelle le tatouage s'enroulait et s'incurvait.) Je suis presque au bout.

— Au bout ? dis-je. De quoi ?

Sa lèvre se retroussa en une grimace silencieuse et ses grands yeux noirs scrutèrent la rue une fois encore.

— De mon contrôle.

— Oooooookay, dis-je. On ne peut pas rester là. Il faut qu'on bouge.

Juste à ce moment-là, un moteur gronda et une berline de location verte tourna au coin en faisant crisser ses pneus. Elle fit une embardée du mauvais côté de la rue puis grimpa sur le trottoir avant de s'arrêter.

Martin ouvrit la portière arrière d'un geste vif. Une coupure lui balafrait la tempe et du sang avait coulé le long de sa mâchoire. Des tatouages similaires à celui de Susan mais en plus épais encadraient un de ses yeux et la partie gauche de son visage.

— Ils sont derrière moi, dit-il. Faites vite.

Il n'eut pas besoin de le dire deux fois. Susan me projeta sur la banquette arrière et s'engouffra juste après moi. Martin avait déjà relancé la voiture avant qu'elle ait refermé la portière. En regardant par la vitre arrière, je vis qu'une berline nous suivait. Au pâté de maisons suivant, une deuxième voiture se glissa derrière la première et les deux accélérèrent sur nos talons.

— Bon sang ! gronda Martin en jetant un coup d'œil dans son rétroviseur. Qu'est-ce que vous avez fait à ces gens, Dresden ?

— J'ai dit « non » à leur responsable du recrutement, dis-je.

Martin hocha la tête et fit faire une embardée à angle droit à la voiture.

— On dirait qu'ils ne savent pas très bien gérer les refus. Où est le vieil homme ?

— Parti.

Il expira par le nez.

— Ces idiots vont nous faire atterrir en prison si ça continue comme ça. Ils sont vraiment remontés contre vous ?

— Plus que la plupart des gens.

Martin opina du chef.

— Vous avez un refuge sûr ?

— Chez moi. J'ai des glyphes d'urgence que je peux activer. Ils seraient capables de bloquer même les envois postaux d'un club de vente de disques par correspondance. (Je haussai les sourcils en direction de Susan.) Pendant un temps, en tout cas.

Martin prit un autre tournant en épingle à cheveux.

— Ce n'est pas loin. Vous pourrez sauter de la voiture. Nous les attirerons plus loin.

— Impossible, objecta Susan. Il peut à peine bouger. Il a été blessé et il pourrait se retrouver en état de choc. Il n'est pas comme nous, Martin.

Celui-ci fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu suggères ?

— J'irai avec lui.

Il observa Susan pendant plusieurs secondes dans le rétroviseur.

— C'est une mauvaise idée.

— Je sais.

— C'est dangereux.

— Je sais, dit-elle d'une voix tendue. On n'a pas le choix. Ni le temps de discuter.

Martin reporta son regard sur la route et demanda :

— Tu es sûre ?

— Ouais.

— Que Dieu vous vienne en aide à tous les deux, alors ! Soixante secondes.

— Attendez une minute, dis-je. Qu'est-ce que vous...

Martin fit crisser les pneus à un nouveau tournant et la voiture s'élança en rugissant à toute vitesse. J'allai heurter la portière de mon côté et m'écrasai la joue contre la vitre. J'en profitai pour reconnaître mon quartier. Je jetai un coup d'œil au compteur de vitesse de la voiture et me pris à souhaiter ne pas

l'avoir fait.

Susan glissa une main dans mon dos pour ouvrir la portière et m'annonça :

— On descend ici.

Je la regardai d'un air surpris puis fis un geste vague en direction de la portière.

Elle croisa mon regard et ce fameux sourire à la fois dur et ravi s'étala sur ses lèvres.

— Fais-moi confiance. C'est un truc pour les gamins.

— Les dessins animés, c'est pour les gamins. Les zoos, c'est pour les gamins. Sauter d'une voiture en marche, c'est *pour les dingues*.

— Tu l'as déjà fait auparavant, m'accusa-t-elle. Les lycanthropes.

— C'était différent.

— Oui. Tu m'avais laissée dans la voiture.

Susan grimpa par-dessus mon entrejambe, qui apprécia beaucoup. En particulier du fait de son pantalon en cuir moulant. Mes yeux étaient parfaitement d'accord avec mon entrejambe. En particulier à propos de ce pantalon en cuir moulant. Puis Susan s'accroupit, un pied sur le plancher, une main sur la portière, et me tendit son autre main.

— Viens.

Susan avait changé durant l'année écoulée. Ou peut-être que non. Elle avait toujours été douée pour ce qu'elle faisait. Elle s'était simplement concentrée sur autre chose que les reportages. Elle était désormais capable d'affronter des meurtriers démoniaques en combat à mains nues, d'arracher des appareils ménagers du mur pour les balancer d'une seule main, et d'utiliser des grenades dans le noir. Si elle se disait capable de sauter d'une voiture en marche et de faire en sorte qu'aucun de nous n'en meure, je la croyais. *Et puis merde*, pensai-je. Ce n'était pas comme si je ne l'avais pas déjà fait avant... quoiqu'à une vitesse cinq fois moins élevée.

Mais il y avait quelque chose de plus profond que ça, quelque chose de plus sombre que le sourire carnassier de Susan avait réveillé en moi. Une partie sauvage et irresponsable de mon être qui avait toujours adoré le danger, l'adrénaline, et qui avait

toujours aimé me mettre à l'épreuve face à tous les dangers potentiellement mortels croisant mon chemin. Il y avait quelque chose d'extatique à se trouver sur le fil du rasoir, une énergie vitale introuvable ailleurs. Et une partie de moi – une partie stupide, démente, mais indéniablement puissante – se languissait lorsque c'était terminé.

Cette sauvagerie s'empara de moi et m'affubla d'un sourire équivalent à celui de Susan.

Je pris sa main. La seconde d'après, nous sautâmes hors de la voiture. Et je m'entendis rire comme un dément.

## Chapitre 24

Au moment de sauter par la portière, Susan me tint serré fort contre elle. D'une façon générale, j'approvai. Elle avait placé un bras à l'arrière de ma tête, pour protéger mon crâne et ma nuque. Nous heurtâmes le sol, Susan se trouvant sous moi, rebondîmes une fois, puis une autre fois après un roulé-boulé et frappâmes de nouveau le sol. Les impacts secouaient mais je ne fus en contact direct avec le sol qu'une seule fois. Le reste du temps, je ne ressentis les impacts qu'au travers de mon contact avec Susan.

Nous nous retrouvâmes sur le minuscule terrain herbeux, à deux portes de ma maison, face à des appartements réhabilités, bon marché. Plusieurs secondes plus tard, les deux voitures qui nous poursuivaient passèrent en trombe dans le sillage de Martin et de sa berline de location. Je gardai la tête baissée jusqu'à ce qu'elles aient disparu, puis regardai Susan.

J'étais sur elle. Elle haletait sans bruit, allongée sur le sol. L'une de ses jambes était pliée au niveau du genou, maintenant en partie ma cuisse entre les siennes. Ses yeux sombres scintillèrent et je sentis ses hanches tressaillir avec le genre de mouvements qui ramenaient à l'esprit un certain nombre de soirées – et de matinées, d'après-midi et de couchers tardifs.

J'avais envie de l'embrasser. Très envie. Je me retins.

— Tout va bien ? demandai-je.

— C'est bien la première fois que je te vois douter entre mes bras, répondit-elle. (Sa voix était un peu essoufflée.) Rien de trop sérieux. Et toi ? Tu es blessé quelque part ?

— Oui, à mon ego, dis-je. Tu m'embarrasses avec ta superforce et tout le reste. (Je me relevai et lui pris la main pour l'aider à faire de même.) Comment un mec est-il censé s'y prendre pour faire preuve de virilité, avec tout ça ?

— Tu es un grand garçon. Tu trouveras bien un moyen.

Je scrutai les alentours et hochai la tête.

— Je pense que nous ferions bien de dégager d'ici, et vite.

— Est-ce que s'enfuir et se cacher constitue une démonstration de virilité ?

Nous nous dirigeâmes vers mon appartement.

— Oui, pour la partie qui fait qu'on ne meurt pas.

Elle acquiesça.

— C'est plein de bon sens, mais je ne suis pas sûre que ce soit très viril.

— La ferme !

— Eh ben, voilà ! dit Susan en souriant.

Nous ne fîmes que quelques pas avant que je sente arriver le sort. Il commença comme un long frisson sur ma nuque et mes yeux se levèrent presque de leur propre volonté vers le toit de la maison que nous longions. Je vis quelques briques de l'une des cheminées se détacher du mortier qui les retenait. J'agrippai le col de Susan et fis un pas de côté, en la tirant vers moi. Les briques se brisèrent sur le trottoir en éclats de pierre et poussière rouge, à quelques centimètres des pieds de Susan.

Celle-ci se tendit et leva les yeux.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Une malédiction d'entropie, soufflai-je.

— Une quoi ?

Je regardai autour de nous pour tenter de percevoir d'où la prochaine décharge magique pourrait surgir.

— Une sorte de sortilège de malchance. Un sort de grosse, grosse malchance. Le genre de magie idéale pour se débarrasser de quelqu'un qui t'agace.

— Qui l'a lancé ?

— À mon avis ? M. Serpent. Il semble plutôt doué et il a très bien pu obtenir un peu de mon sang afin de me désigner comme cible. (Je perçus un nouveau jaillissement d'énergie sur ma droite et mes yeux se dirigèrent vers les lignes à haute tension qui couraient au-dessus de nos têtes.) Oh ! merde ! Cours !

Susan et moi nous mêmes à sprinter. Comme nous courions, j'entendis l'une des lignes électriques se rompre dans un crissement aigu. La partie la plus longue du câble coupé fila

droit sur nous, un nuage d'étincelles bleu et blanc dans son sillage. Elle vint frapper le sol quelque part derrière nous.

Mes vêtements étaient encore humides en raison de l'accueil que Nicodemus réservait à ses invités. S'il avait plu, la ligne électrique qui venait de s'abattre aurait pu me tuer. En l'occurrence, je sentis un picotement vibrant et mordant s'emparer de mes jambes. Je faillis tomber mais parvins à faire quelques pas de plus à l'écart du câble crachotant et retrouvai le contrôle de mes jambes.

Je sentis qu'une nouvelle frappe magique s'amorçait, portant avec elle une bourrasque de vent. Mais avant que j'aie pu la repérer tout à fait, Susan me poussa sur le côté d'un coup d'épaule. Je chutai sur le sol et au même instant j'entendis un grand craquement. Une branche aussi épaisse que ma cuisse s'écroula par terre près de moi. En levant les yeux, je vis sur le vieil arbre derrière ma maison une large étendue d'écorce blanche.

Susan m'aida à me remettre debout et nous courûmes sur le reste du chemin jusqu'à mon appartement. Comme nous atteignions la porte, je sentis qu'une autre attaque se préparait, plus puissante que la précédente. J'ouvris fébrilement la serrure tandis que le tonnerre grondait dans le gris précédent l'aube et nous entrâmes chez moi.

Je percevais toujours la malédiction qui s'amplifiait et se dirigeait vers moi. Elle était puissante, et je n'étais pas certain que le seuil de mon appartement ou mes glyphes de protection habituels puissent la tenir à distance. Je claquaï la porte derrière moi et la verrouillai. La pièce fut plongée dans l'obscurité tandis que je plongeais la main dans le panier près de la porte. S'y trouvait un bloc de cire de la taille de mon poing, que je saisis et frappai fort contre la porte, dans l'interstice entre le panneau et le chambranle. Je trouvai la mèche qui sortait de la cire, me concentrâi dessus et rassemblai ma volonté.

Je murmurai :

— *Flickum bicus !*

Et je libérai la magie : la mèche se mit soudain à brûler d'une flamme blanche et pure.

Au même instant, dans la pièce, une vingtaine d'autres

bougies de cire blanche ou de la couleur du beurre s'allumèrent doucement du même éclat blanc. Comme elles s'enflammaient, je perçus la vibration soudaine de ma propre magie, préparée des mois auparavant, s'élever en un rempart autour de mon domicile. La malédiction vibra de nouveau quelque part au dehors et vint marteler la barrière. Mais mes protections tinrent bon. L'énergie malveillante se brisa sur elles.

— Dans ta face, fils de serpent, marmonnai-je en poussant un soupir plein de tension. Carre-toi ça dans ton cul écailleux et fume-le.

— Le bon mot du héros de film d'action ne marche pas si tu y ajoutes une métaphore, me souffla Susan en haletant.

— On dirait bien qu'il n'y aura pas de figurines articulées Harry Dresden, alors.

— Tu l'as eu ?

— J'ai claqué la porte au nez de ses malédictions, répondis-je. Nous devrions être en sécurité pendant un moment.

Susan regarda les bougies allumées autour d'elle tout en reprenant son souffle. Je vis son expression s'adoucir et devenir un peu triste. Nous avions partagé de nombreux dîners ici, à la lueur des bougies. Nous avions fait beaucoup de choses aux chandelles. J'étudiai ses traits tandis qu'elle restait là, perdue dans ses pensées. Les tatouages la transformaient, conclus-je. Ils changeaient les proportions et les lignes de son visage. Ils lui conféraient une sorte d'attitude distante, une beauté étrange.

— Tu as soif ? demandai-je.

Elle me jeta un regard où brillait une lueur de frustration. Je levai les mains en l'air.

— Désolé, j'ai parlé sans réfléchir.

Elle hocha la tête et se détourna légèrement de moi.

— Je sais. Navrée.

— Coca ?

— Ouais.

Je boitai jusqu'au frigo, qui allait bientôt avoir besoin d'être alimenté en glace. Il ne me restait pas assez d'énergie pour retransformer magiquement l'eau en glace. Je saisis deux canettes de Coca-Cola, les ouvris toutes les deux et en tendis une à Susan. Elle prit une longue gorgée et je l'imitai.

— Tu boites, dit-elle après avoir bu.

Je baissai les yeux sur mes pieds.

— Une seule chaussure. Ça me fiche de travers.

— Tu es blessé, ajouta-t-elle. (Son regard se fixa sur ma jambe.) Tu saignes.

— Ce n'est pas trop grave. Je vais nettoyer tout ça dans une minute.

Les yeux de Susan n'avaient pas bougé, mais ils étaient plus sombres. Sa voix s'était adoucie.

— Tu as besoin d'aide ?

Je me détournai légèrement, avec prudence, pour qu'elle ne puisse pas voir ma jambe blessée. Elle frissonna et fit un effort visible pour détourner les yeux. Les tatouages sur son visage étaient plus clairs à présent. Ils ne s'étaient pas estompés, mais avaient changé de couleur.

— Je suis navrée, Harry. Je suis navrée, mais je ferais mieux de partir.

— Tu ne peux pas, dis-je.

Elle continua à parler d'une voix basse, sans timbre :

— Tu ne comprends pas. Je t'expliquerai tout dans quelque temps. Je te le promets. Mais je dois partir.

Je m'éclaircis la voix.

— Hum... Non, c'est toi qui n'as pas saisi. Tu ne peux pas. Vraiment pas. Littéralement.

— Quoi ?

— Les défenses que j'ai élevées ont deux côtés et il n'y a pas de bouton « off ». Littéralement et physiquement, nous ne pouvons pas sortir avant qu'elles s'abaissent.

Susan leva les yeux vers moi puis croisa les doigts en se concentrant sur sa canette de Coca.

— Merde, dit-elle. Combien de temps ?

Je secouai la tête.

— Je les ai conçues pour fonctionner pendant environ huit heures. Le lever du soleil va dégrader un peu le sort, cela dit. Peut-être quatre heures, cinq au plus.

— Cinq heures, souffla-t-elle. Mon Dieu !

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle agita vaguement la main.

— J'ai... j'ai utilisé une partie du pouvoir. Pour être plus rapide. Plus forte. Si je suis calme, ça ne se réveille pas. Mais je n'ai pas été très calme. Ça s'est accumulé en moi. C'est comme de l'eau contre un barrage. Ça veut se libérer, se répandre.

J'humectai mes lèvres. Si Susan perdait le contrôle d'elle-même, il n'y aurait aucun endroit où fuir.

— Que puis-je faire pour t'aider ?

Elle secoua la tête et refusa de me regarder.

— Je ne sais pas. Laisse-moi un peu de tranquillité. Que j'essaie de me détendre.

Quelque chose de froid et d'affamé brilla dans ses yeux.

— Va soigner cette jambe. Je peux le sentir. C'est... perturbant.

— Vois si tu peux faire un feu, lui lançai-je avant de me glisser dans la chambre.

Je fermai la porte derrière moi. Je me rendis dans la salle de bains et fermai également cette porte-là. Mon kit de premiers soins avait son étagère réservée. J'avalai deux comprimés d'antalgique, me glissai hors de ce qui restait de mon smoking de location et nettoyai la coupure sur ma jambe. C'était une plaie peu profonde mais d'une bonne dizaine de centimètres de long et elle avait beaucoup saigné. J'utilisai du savon désinfectant et de l'eau froide pour la nettoyer, puis l'enduisis d'un gel antibactérien avant de poser plusieurs couches de pansements plastifiés par-dessus la blessure pour la tenir fermée. Cela ne me fit pas mal. Ou plutôt, je ne distinguai pas particulièrement cette douleur parmi tous les signaux de souffrance dont mon corps abreuvait mon cerveau.

Tremblant de nouveau, j'enfilai un pantalon de jogging, un tee-shirt et une robe de chambre en flanelle. Je farfouillai dans mon armoire à la recherche d'un ou deux autres trucs utiles préparés pour les coups durs. Je pris une des potions que j'avais concoctées, celle destinée à contrer le venin de la Cour Rouge, et la rangeai dans ma poche. Mon bracelet-bouclier me manquait.

J'ouvris la porte du salon et trouvai Susan debout, à moins de deux mètres de moi ; ses yeux étaient noirs, sans plus aucune trace de blanc, et les motifs sur sa peau couleur bordeaux foncé.

— Je perçois encore ton sang, murmura-t-elle. Je crois qu'il

faut que tu trouves un moyen de me tenir à l'écart, Harry. Et tout de suite.

## Chapitre 25

Il ne me restait plus beaucoup de ressources en termes de magie. Et je n'en aurais plus jusqu'au moment où j'aurais une chance de me reposer et de récupérer de ce que Nicodemus m'avait fait subir. J'aurais peut-être pu lancer un sort capable de retenir une personne normale, mais pas un vampire affamé. Et c'était ce que Susan était devenue. Elle avait gagné en force de multiples manières et pas simplement physiquement, ce qui n'allait pas sans une certaine quantité de défense magique, ne serait-ce que dans sa volonté de se battre. Le nuage de reptiles de l'homme-serpent était l'un des sorts les plus maléfiques que j'aie jamais vus et il n'avait fait que ralentir Susan.

Si elle m'attaquait, et il semblait qu'elle pouvait le faire, je ne serais pas capable de l'arrêter.

Ma devise, ces dernières années, consistait à être bien préparé. J'avais une chose dont je savais qu'elle pourrait contenir Susan... si toutefois j'arrivais à passer devant elle pour accéder au tiroir dans lequel la chose se trouvait.

— Susan, dis-je à voix basse. Susan, j'ai besoin que tu restes avec moi. Parle-moi.

— Veux pas parler, dit-elle. (Ses paupières se baissèrent et elle inhala lentement.) Je ne veux pas que ça sente si bon. Ton sang. Ta peur. Mais c'est comme ça.

— La Confrérie, dis-je. (Je luttai pour maîtriser mes émotions. Pour son bien-être à elle, je ne pouvais pas me permettre d'avoir peur. Je m'approchai légèrement d'elle.) Asseyons-nous. Tu pourras me parler de la Confrérie.

L'espace d'un instant, je crus qu'elle ne céderait pas. Mais si.

— Confrérie, dit-elle. La Confrérie de Saint-Gilles.

— Saint Gilles, repris-je. Le saint patron des lépreux.

— Et des autres parias. Comme moi. Ils sont tous comme

moi.

— Tu veux dire « infectés » ?

— Infectés. À moitié transformés. À moitié humains. À moitié morts. Il y a beaucoup de manières de le dire.

— C'est vrai. Alors, que font-ils ?

— La Confrérie essaie d'aider les gens auxquels la Cour Rouge a fait du mal. De travailler contre la Cour Rouge. De révéler sa présence partout où c'est possible.

— De trouver un remède ?

— Il n'y a pas de remède.

Je posai la main sur son bras et la guidai vers mon canapé. Elle se déplaçait avec une sorte de langueur rêveuse.

— Et ces tatouages, alors, qu'est-ce que c'est ? Ta carte de membre ?

— Un engagement, dit-elle. Un sort tracé à même ma peau. Pour m'aider à tenir les ténèbres à l'intérieur. Pour m'avertir lorsqu'elles s'éveillent.

— Que veux-tu dire par « t'avertir » ?

Elle baissa les yeux vers sa main recouverte de motifs, puis me la montra. Les tatouages, là et sur son visage, gagnaient progressivement en intensité et prenaient désormais une teinte rougeâtre.

— Pour m'avertir quand je suis en train de perdre le contrôle. Rouge, rouge, rouge. Danger, danger, danger.

La première nuit, lorsqu'elle était arrivée, lorsqu'elle s'était battue avec quelque chose avant d'entrer, elle était restée dans l'ombre durant les premiers moments passés à l'intérieur. Elle avait dissimulé ses tatouages.

— Ici, indiquai-je à voix basse. Assieds-toi.

Elle s'assit sur le canapé et croisa mon regard.

— Harry, murmura-t-elle. Ça fait mal. Ça fait mal de combattre ça. Je suis fatiguée de le retenir. Je ne sais pas pendant combien de temps je vais pouvoir tenir.

Je m'agenouillai pour être à la même hauteur qu'elle.

— Est-ce que tu me fais confiance ?

— De tout mon cœur. Je te confierais ma vie.

— Ferme les yeux, dis-je.

Elle obtempéra.

Je me relevai et m'avançai lentement jusqu'au tiroir de la cuisine. Je me déplaçai sans précipitation. On ne s'écarte pas à grands pas de quelque chose qui songe à faire de vous son casse-croûte. Ça pourrait tout faire basculer. Ce qui avait été placé en elle, quoi que ce soit, était en train de grandir. Je pouvais le sentir, le voir, l'entendre dans sa voix.

J'étais en danger. Mais cela n'avait pas d'importance, car elle aussi.

Je garde habituellement un pistolet dans le tiroir de ma cuisine. À ce moment-là, j'avais un pistolet et une petite longueur de corde blanc et argenté. Je récupérai la corde et revins vers Susan.

— Susan, dis-je doucement. Donne-moi tes mains.

Elle ouvrit les yeux et regarda la corde, douce et fine.

— Ça ne me retiendra pas.

— Je l'ai fabriquée au cas où un ogre que j'avais énervé viendrait me rendre visite. Donne-moi tes mains.

Elle resta silencieuse quelques instants. Puis elle enleva sa veste d'un mouvement d'épaules et tendit les mains, poignets vers le haut.

Je lançai la corde vers elle et murmurai :

— *Manacus*.

J'avais enchanté la corde six mois auparavant, mais j'avais bien fait les choses. Un simple mot de pouvoir murmuré suffit à l'animer. Elle fendit l'air, ses fils d'argent scintillant à la lumière des bougies, et s'enroula autour des poignets de Susan en formant des boucles soignées.

Susan réagit instantanément : son corps se raidit totalement. Je la vis se redresser et lutter contre les cordes. Je l'observai, attendant une bonne demi-minute avant qu'elle commence à trembler et cesse de tenter de briser ses liens. Elle poussa un soupir mal assuré, la tête penchée en avant, ses cheveux dissimulant son visage. Je faisais un pas vers elle lorsqu'elle se releva, les jambes écartées en vue d'un effort soutenu, et fit une nouvelle tentative, les bras levés.

Je me passai la langue sur les lèvres et j'attendis. Je ne pensais pas qu'elle briserait la corde, mais j'avais sous-estimé des gens par le passé. Son visage et ses yeux, bien trop noirs,

m'effrayaient. Elle lutta de nouveau contre la corde et le mouvement souleva son chemisier, dévoilant son ventre brun et plat, ainsi que les tourbillons et les barbelures de ses tatouages d'un rouge pur contre sa peau. Des hématomes sombres étaient visibles le long de ses côtes, et des zones de son épiderme étaient à vif. Elle n'était finalement pas sortie totalement indemne de notre plongeon hors de la voiture de Martin.

Au bout d'une minute d'efforts, elle poussa un profond soupir et se rassit, ses cheveux formant une masse indisciplinée qui recouvrait en partie son visage. Je sentais ses yeux sur moi plus que je les voyais. Ce n'étaient plus les yeux de Susan. Les tatouages rouge sang étaient affreusement visibles sur sa peau. Je reculai, toujours avec lenteur, calmement, et récupérai le kit de premiers soins dans la salle de bains.

Lorsque je ressortis, elle bondit vers moi à la vitesse de l'éclair et dans un silence total. Je m'y étais préparé et criai :

— *Forzare !*

La corde argentée s'illumina d'un éclat bleuté et fila vers le plafond. Les poignets de Susan s'élèvèrent et elle se retrouva soulevée au-dessus du sol. Ses pieds se balancèrent dans le vide et elle se tordit sur elle-même, toujours sans un bruit, pour lutter contre ses liens. Elle ne se libéra pas et je la laissai ainsi suspendue jusqu'à ce que ses jambes aient cessé de s'agiter, ses orteils touchant à peine le sol.

Elle émit un bref sanglot et murmura :

— Je suis désolée, Harry. Je ne peux pas m'en empêcher.

— Tout va bien. Je m'occupe de toi. (Je me rapprochai pour examiner les blessures sur son tronc et fis la grimace.) Bon Dieu ! Tu as été bien amochée.

— Je déteste cette situation. Je suis navrée.

Entendre sa voix me faisait mal. Elle contenait plus qu'assez de douleur pour nous deux.

— Chut, dis-je. Laisse-moi prendre soin de toi.

Elle se tut alors, même si je percevais encore en elle des étincelles de cette faim sauvage. J'allai chercher une cuvette remplie d'eau et un gant de toilette puis j'entrepris de nettoyer les blessures du mieux que je le pouvais. Elle tressaillit plusieurs fois. À un moment, elle poussa un gémissement de douleur. Les

bleus remontaient jusqu'en haut de son dos et elle avait une autre blessure sur le cou. Je posai une main sur sa tête et poussai doucement. Elle pencha la tête en avant pendant que je nettoyais la plaie.

C'est à ce moment-là que la nature de la tension changea. Je sentis l'odeur de ses cheveux, de sa peau, mélange de fumée de bougie et de cannelle. Je fus soudain terriblement conscient de la courbe de son dos, de ses hanches. Elle se pencha un peu en arrière vers moi, si bien que son corps entra en contact avec le mien. Sa chaleur était telle qu'elle semblait pouvoir me brûler. Sa respiration changea, se fit plus rapide, plus lourde. Susan tourna la tête, suffisamment pour me regarder par-dessus son épaule. Ses yeux étaient brûlants et sa langue vint caresser ses lèvres.

— Besoin de toi, chuchota-t-elle.

Je déglutis.

— Susan. Je pense que peut-être...

— Ne pense pas, dit-elle. (Ses reins vinrent frotter contre mon pantalon de jogging et je me retrouvai soudainement dur au point que c'en était douloureux.) Ne pense pas. Touche-moi.

Quelque part, je savais que ce n'était pas l'idée du siècle. Mais je posai les doigts d'une main sur la courbe de sa taille, les enroulant lentement autour de sa chair en feu. Une douceur lisse caressa ma main. Il y avait du plaisir dans cet acte simple, un plaisir primitif et possessif à la toucher. Je fis courir ma paume et mes doigts écartés le long de son flanc, de son ventre, en cercles longs et légers. Elle se cambra sous la caresse, les yeux fermés, et murmura « oui » encore et encore. « Oui ».

Je laissai tomber le gant de toilette que j'avais dans l'autre main et levai le bras pour toucher sa chevelure. Encore plus de douceur, une texture riche et dense, des cheveux sombres glissant entre mes doigts. Je perçus une seconde de tension grondant en elle puis elle tourna vivement la tête, les dents découvertes et visant ma main. J'aurais dû l'écartier. Au lieu de quoi je renforçai ma prise sur ses cheveux et les tirai en arrière, la forçant à redresser le menton et l'empêchant de m'atteindre.

Je m'attendais à de la colère de sa part, au lieu de quoi son corps redevint flexible et se mit à bouger contre moi avec un

abandon plus grand encore. Un sourire languissant apparut sur ses lèvres et se transforma en un halètement de surprise lorsque je fis glisser mon autre main sous son chemisier de coton en passant doucement le bout de mes doigts sur ses seins. Elle soupira et ce son fit disparaître toutes mes inquiétudes, mes peurs, mes colères et mes peines récentes... Tout cela s'envola, consumé par le feu subit d'un besoin sauvage. La sentir de nouveau sous ma main, avoir la tête remplie de son parfum : j'en avais rêvé pendant bien trop de nuits froides et solitaires.

Ce n'était pas la chose intelligente à faire. C'était la seule chose à faire.

Je fis glisser mes deux mains sur son corps et taquinai ses seins. J'adorais la façon dont leurs mamelons durcissaient pour former des pointes arrondies sous mes doigts. Elle tenta de nouveau de se retourner pour m'agresser, mais je tirai brusquement son dos contre moi et pressai ma bouche sur le côté de sa gorge, l'empêchant ainsi de tourner la tête. Cela ne fit que l'exciter plus encore.

— Besoin, souffla-t-elle, haletante. De toi. N'arrête pas.

Je n'étais pas sûr d'en être capable. La saveur de sa peau sur mes lèvres me rendait fou. Impatient, je relevai son chemisier au-dessus de ses seins, jusqu'en haut de son buste, et passai un long et délicieux moment à suivre de la langue et des lèvres la ligne de son épine dorsale, goûtant à sa peau dont je testais la texture de mes dents. Une part de moi luttait pour me rappeler de me montrer doux. Une autre part s'en moquait éperdument. *Ressens. Goûte. Profite.*

Mes dents laissèrent quelques marques ici et là sur sa peau, et je me souviens d'avoir pensé qu'elles donnaient un résultat intéressant à côté des formes écarlates enroulées qui dessinaient une spirale autour de son corps. Le cuir noir de son pantalon bloqua ma bouche, horreur soudaine sous mes lèvres, et je me redressai avec un grondement pour l'écartier de mon passage.

Bon à savoir : les pantalons de cuir moulants ne sont pas faciles à enlever. Un désir charnel incontrôlable n'est certainement pas le meilleur état d'esprit pour les retirer. Mais je ne me laissai pas arrêter par ce genre de détail. Elle hoqueta

lorsque j'entrepris de lui enlever le sien et commença à se tortiller et à se déhancher pour essayer de m'aider. Qu'elle se frotte contre moi sous l'effet de son désir sinueux et délicieux me rendit pratiquement fou. Ses halètements contenaient à présent une intention très claire, un son qui disait son envie intense et m'encourageait à continuer.

Je baissai le pantalon sous ses hanches. Elle ne portait rien en dessous. Je frissonnai et m'arrêtai le temps de profiter d'un autre moment à la savourer de mes mains et de mes lèvres, plaçant des baisers délicats sur ses éraflures, mordillant la peau intacte pour déclencher d'autres mouvements désespérés et des gémissements plus sonores. Son odeur me rendait dingue.

— Maintenant, murmura-t-elle. (Sa voix avait quelque chose de frénétique.) Maintenant.

Mais je ne me hâtai pas. Je ne sais pas combien de temps je restai là à l'embrasser et à la toucher tandis que sa voix prenait un ton de plus en plus aigu et de plus en plus désespéré. Je savais simplement que quelque chose que j'avais voulu, dont j'avais eu besoin, que j'avais désiré, m'était revenu. À cet instant rien sur Terre, dans les cieux ou en enfer ne comptait plus pour moi.

Elle me regarda par-dessus son épaule, ses yeux noirs rendus brillants par la faim. Elle tenta de nouveau de me mordre la main, désormais au-delà de la parole. Je dus reprendre le contrôle de sa tête, en serrant ses boucles entre mes doigts, tandis que ma main libre écartait du passage les vêtements inopportun. Elle poussa des miaulements de désir pur jusqu'à ce que j'attire de nouveau ses reins contre moi. Je trouvai instinctivement mon chemin et, dans un élan à la fois doux et fougueux, je me laissai glisser en elle.

Ses yeux s'ouvrirent en grand, flous, et elle poussa un cri tout en se pressant contre moi, accompagnant mes mouvements des siens. Je songeai brièvement à ralentir. Mais n'en fis rien. Nous ne le voulions ni l'un ni l'autre. Je la pris ainsi, ma bouche sur son oreille, sa gorge, une main dans ses cheveux, les siennes tendues au-dessus de sa tête, son corps pressé en arrière pour se caler contre le mien.

Dieu, qu'elle était belle !

Elle cria et se mit à trembler, et j'eus toutes les peines du monde à ne pas exploser. Je repoussai l'inévitable quelques instants de plus. Susan s'affaissa après un moment jusqu'à ce que mes mains, ma bouche et les brusques poussées de mon corps transforment de nouveau ses gémissements discrets en feulements de désir. Elle cria encore, bougeant son corps en mouvements vifs, fluides, désespérés, et rien n'aurait pu m'empêcher d'être emporté par-dessus bord avec elle.

Nos cris se mêlèrent comme nous nous étreignions. La pression des muscles, des corps et des désirs me submergea.

Un plaisir incandescent nous consuma tous les deux et réduisit mes pensées en cendres.

Le temps passa au-dessus de nous sans nous toucher.

Lorsque je repris mes esprits, je découvris que j'étais allongé sur le sol. Susan gisait sous moi, sur le ventre, ses bras, toujours ligotés, tendus au-dessus de sa tête. Il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps. Nous avions encore le souffle court. Je frissonnai et sentis que j'étais toujours en elle. Je ne me souvenais pas d'avoir annulé le sort qui maintenait les liens au plafond mais j'avais dû le faire. Je bougeai la tête pour embrasser son épaule, sa joue, tout doucement.

Ses paupières clignèrent lentement et s'ouvrirent sur des yeux de nouveau humains, même si les pupilles étaient dilatées au point de dissimuler presque entièrement le brun des iris. Son regard restait vague. Elle sourit et fit un petit bruit, quelque chose entre le gémissement et le ronronnement d'un chat. Je la regardai un long moment et finis par remarquer que les dessins sur son visage étaient redevenus noirs et avaient commencé à s'estomper. Ils disparurent complètement, sous mes yeux, dans les instants qui suivirent.

— Je t'aime, murmura-t-elle.

— Je t'aime.

— J'en avais envie.

— Moi aussi, dis-je.

— C'était dangereux. Harry, tu aurais pu être blessé. J'aurais pu...

Je me penchai pour embrasser le coin de ses lèvres et la faire taire.

— Tu ne m'as rien fait. Tout va bien.

Elle frissonna mais hocha la tête.

— Tellelement fatiguée.

Rien ne m'aurait fait plus envie que de m'endormir sur place, mais je me forçai à me relever. Susan émit un petit cri de plaisir et de protestation mêlés. Je la soulevai et la posai sur le canapé. Je touchai la corde en lui ordonnant de la libérer et le lien magique s'écarta de la peau de Susan pour venir s'enrouler proprement dans ma main. Je tirai la couverture qui se trouvait sur le dossier du canapé et en couvris Susan.

— Dors, dis-je. Repose-toi.

— Tu devrais...

— J'y vais. Promis. Mais... je ne crois pas que ce serait une bonne idée de dormir près de toi.

Susan hocha la tête d'un air las.

— Tu as raison. Excuse-moi.

— Tout va bien, dis-je.

— Je devrais appeler Martin.

— Le téléphone ne passera pas, dis-je. Pas avant que mes défenses s'abaissent.

Je ne pense pas qu'il y ait eu beaucoup de déception dans le ton de sa voix tandis qu'elle se blottissait un peu plus sur le canapé.

— Oh, dit-elle. On va devoir attendre jusque-là, alors.

— Ouais, dis-je. (Je lui caressai les cheveux.) Susan...

Elle toucha ma main de ses doigts et ferma les yeux.

— Ça va. Je t'avais dit que je ne serais jamais capable de séparer les différentes envies avec toi. Ça... Ça m'a libérée. Ça a dissipé une partie de la pression. J'en avais envie. J'en avais besoin.

— Je t'ai fait mal ?

Elle émit un ronronnement sans ouvrir les yeux.

— Peut-être un peu. Ça ne m'a pas gênée.

Je frissonnai et demandai :

— Tu vas bien ?

Elle hocha lentement la tête.

— Aussi bien que possible. Va te reposer, Harry.

— D'accord, dis-je.

Je lui caressai de nouveau les cheveux et me glissai dans ma chambre à coucher. Je ne fermai pas la porte. Je posai mes oreillers au pied du lit, afin de voir le canapé. Je contemplai son visage éclairé par la pâle lueur des bougies, jusqu'à ce que mes yeux se ferment.

Elle était tellement merveilleuse.  
J'aurais aimé qu'elle soit avec moi.

## Chapitre 26

J'ouvris les yeux un peu plus tard et vit Susan debout dans le salon, les paupières closes. Elle était accroupie, les bras tendus devant elle comme si elle agrippait un ballon de basket invisible. Tandis que je la regardais, elle se mit à bouger, ses bras et ses jambes flottant au rythme de mouvements fluides et circulaires. Tai-chi. Il s'agit d'une forme d'exercice méditatif qui trouve ses origines dans les arts martiaux. Beaucoup d'individus pratiquant le tai-chi ne se rendent pas compte que les mouvements qu'ils effectuent sont en réalité de splendides ralentis de projections capables de briser des os ou de clés d'immobilisation.

J'avais le sentiment que Susan le savait. Elle portait un tee-shirt et un de mes shorts de course à pied. Elle se déplaçait avec la simplicité gracieuse d'un talent naturel affiné par l'entraînement.

Un tour sur elle-même me dévoila son visage : son expression était celle d'une concentration paisible. Je passai une minute à la regarder silencieusement en faisant la liste de mes propres douleurs.

Soudain, elle sourit sans ouvrir les yeux et dit :

— Ne te mets pas à baver, Harry.

— C'est chez moi. Je peux baver autant que je veux.

— Qu'est-ce que c'était que cette corde que tu as utilisée ? demanda-t-elle tout en continuant son enchaînement. J'ai déjà brisé des menottes auparavant. Magique ?

Discussion professionnelle. J'avais espéré un autre genre d'échange. Ou peut-être que je m'étais senti nerveux à cette idée. Discuter boulot présentait aussi certains attraits pour moi. C'était sans risques.

— Fabriquée par les fées, dis-je. Contient des fibres prélevées

sur la crinière d'une licorne.

— Vraiment ?

Je haussai les épaules.

— C'est ce que Fix m'a dit. J'imagine qu'il sait de quoi il parle.

— Ce serait pratique de l'avoir sous la main au cas où les deniéries se pointeraient de nouveau, tu ne crois pas ?

— Uniquement s'ils venaient ici, dis-je. La corde est réglée pour cet endroit. Si je l'emporte ailleurs, elle ne fonctionnera pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas encore assez doué pour ça, dis-je. C'est facile de faire quelque chose qui fonctionne chez soi. Transporter un enchantement avec soi demande bien plus de savoir-faire que j'en ai.

Je sautai du lit et m'activai. L'horloge indiquait qu'il n'était pas encore 10 heures. Je pris rapidement ma douche, m'habillai, passai un peigne dans ma tignasse et décidai que le look « mal coiffé mal rasé » était à la mode.

Le temps que je retourne au salon, Susan avait remis son pantalon de cuir et il ne restait plus que quatre ou cinq bougies allumées. Les barrières défensives étaient en train de se dissiper.

— Qu'est-ce qui s'est passé après que Martin a quitté l'hôtel ? demandai-je.

Susan se laissa tomber au creux d'un fauteuil.

— Je lui ai demandé de s'arrêter. Il n'a rien voulu savoir. Nous nous sommes disputés et il m'a mis un flingue sous le nez.

Je manquai de m'étouffer.

— Il a fait *quoi* ?

— Pour être honnête, je n'étais pas tout à fait raisonnable.

— Par l'enfer !

— Martin ne voulait pas, mais je l'ai convaincu d'aller chez Michael. J'ai pensé que si quelqu'un pouvait te sortir de ce pétrin avec les deniéries, c'était lui.

— Ça me semble plutôt raisonnable, dis-je.

J'hésitais entre café et Coca. Le Coca l'emporta pour son côté pratique. Susan hocha la tête avant que je puisse lui poser la

question et j'en sortis également un pour elle.

— Et Anna Valmont ?

— Elle était en état de choc. Charity l'a mise au lit.

— Vous avez appelé la police ?

Susan fit « non » de la tête.

— J'ai pensé qu'elle pourrait savoir quelque chose susceptible de nous aider. Nous n'aurions pas pu savoir de quoi il s'agissait si elle était en colère... ou en prison.

— Qu'est-ce que Michael en a dit ?

— Il n'était pas là, expliqua Susan. Mais Shiro si. Charity a dit que Michael et un dénommé Sanya n'étaient pas revenus de Saint-Louis et n'avaient pas appelé pour prévenir.

Je fronçai les sourcils et lui tendis la deuxième canette.

— Ça ne lui ressemble pas.

— Je sais. Ils étaient inquiets. (Elle fit la moue.) En tout cas, Charity l'était. Je ne pense pas que Shiro se soit inquiété. C'était presque comme s'il s'était attendu à tout ça. Il était toujours habillé en samouraï et il a ouvert la porte d'entrée avant que j'aie eu le temps de frapper.

— Michael m'a déjà fait ce genre de coup auparavant. Un avantage annexe de son job, semble-t-il.

Susan secoua la tête.

— « Les voies du Seigneur sont impénétrables. »

Je haussai les épaules.

— C'est possible. Shiro a dit quelque chose ?

— Il a simplement indiqué à Martin où tourner à gauche ou à droite et où se garer. Puis il m'a demandé de lui donner deux minutes d'avance et d'être prête à te ramener à la voiture. Et pendant tout ce temps, il se contentait... de sourire légèrement. C'aurait été un peu flippant sur n'importe qui d'autre. Il semblait satisfait. Peut-être qu'il était simplement doué pour le poker.

Je fis rouler la canette entre mes doigts.

— Est. Il est doué pour le poker.

Susan haussa un sourcil.

— Je ne comprends pas.

— Je ne pense pas qu'il soit mort. Pas encore. Il... il a donné son accord pour rester entre les mains des deniériens, s'ils me

laissaient partir en échange. Le chef des deniériens, qui a dit s'appeler Nicodemus, a fait promettre à Shiro de ne pas lutter ni s'échapper pendant vingt-quatre heures.

— Ce n'est pas très prometteur.

Je fus parcouru d'un frisson.

— Ouais. Je pense que ce sont des ennemis jurés. Lorsque Shiro s'est proposé, Nicodemus a eu l'air d'un gamin au matin de Noël.

Susan prit une gorgée de soda.

— Ces gens, à quel point sont-ils mauvais ?

Je songeai à Nicodemus et à son couteau. À l'impuissance totale que j'avais ressentie lorsqu'il m'avait tiré la tête en arrière pour exposer ma gorge. Je songeai à des corps tranchés et découpés en petits dés.

— Très mauvais.

Susan scruta mon visage sans rien dire pendant un moment, tandis que je restais les yeux fixés sur ma boisson.

— Harry ? finit-elle par demander. Tu vas ouvrir cette canette ou te contenter de la regarder ?

Je secouai la tête et tirai sur la capsule de la canette. Mes poignets me faisaient mal, ma peau avait été sérieusement entamée sur tout leur périmètre. Apparemment, Nicodemus préférait les cordages normaux aux fabrications spéciales à base de crinière de licorne.

— Désolé. J'ai beaucoup de choses en tête.

— Ouais, dit-elle d'une voix radoucie. Qu'allons-nous faire ensuite ?

Je vérifiai les bougies. Plus que trois.

— La barrière va disparaître dans à peu près vingt minutes. Nous allons appeler un taxi, récupérer la Coccinelle chez McAnnally et rouler jusqu'à chez Michael.

— Et si les deniériens nous attendent dehors ?

Je récupérai mon bâton de combat sur la commode dans le coin près de la porte et le fis tournoyer entre mes doigts.

— Ils devront se trouver leur propre taxi.

— Et ensuite ?

Je saisis ma crosse et l'appuyai contre le mur près de la porte.

— Nous dirons ce qui s'est passé à Michael et Sanya.

— En admettant qu'ils soient revenus.

— Oui. (J'ouvris le tiroir de la cuisine et en sortis mon revolver et son holster.) Après ça, je demanderai au gentil deniérier de relâcher Shiro.

Susan eut un hochement de tête.

— On demande ?

J'ouvris le bariillet du revolver et le chargeai.

— Je dirai « s'il vous plaît », expliquai-je en refermant le bariillet d'un coup sec.

Les yeux de Susan scintillèrent.

— Je suis avec toi, dit-elle.

Elle me regarda enfiler le holster et y glisser mon arme.

— Harry, dit-elle, je ne voudrais pas perturber ce climat de vengeance vertueuse, mais il y a quelques questions qui me tracassent vraiment.

— Pourquoi les deniériens veulent-ils le suaire et que vont-ils en faire ?

— Ouais.

Je récupérai un vieux blouson coupe-vent dans ma chambre et l'enfilai. Impression désagréable. Ces dernières années, je n'avais rien porté d'autre que mon ancien cache-poussière en toile ou le plus récent en cuir que Susan m'avait offert. Je vérifiai les bougies : elles s'étaient toutes éteintes. Je posai une main contre le mur et testai les défenses. Il restait un faible écho de leur présence, mais rien de substantiel. Je retournai donc dans le salon et j'appelai un taxi.

— Nous sommes prêts à partir. Je pense avoir une idée de ce qu'ils font, mais je ne peux pas en être certain.

Elle redressa sans y penser le col de mon blouson.

— Très négligé de ta part. Tu n'as pas eu droit à l'exposé mégalomane classique de la part de ce Nicodemus ?

— Il a dû lire cette fameuse liste du Grand Méchant<sup>5</sup> sur Internet.

— On dirait quelqu'un de bien décidé à finir ce qu'il a commencé.

---

<sup>5</sup> Liste disponible sur Internet, dans plusieurs variantes, recensant les choses qu'un Grand Méchant (« Evil Overlord ») doit absolument éviter de faire pour ne pas ruiner ses propres plans. (NdT)

C'était le moins qu'on puisse dire.

— Il a laissé filtrer un ou deux trucs. Je pense que nous pourrons prendre un peu d'avance sur lui.

Elle secoua la tête.

— Harry, quand je suis descendue là-bas avec Shiro, je n'ai pas vu grand-chose. Mais j'ai entendu leurs voix à travers les tunnels. Il y avait... (Elle ferma les yeux pendant un instant, l'air un peu dégoûté.) C'est difficile à expliquer. Leurs voix m'ont fait forte impression. Celle de Shiro sonnait comme... Je ne sais pas... Une trompette. Claire et puissante. L'autre... Sa voix puait. Elle était pourrie. Corrompue.

Je ne compris pas ce qui pouvait faire dire ça à Susan. Peut-être était-ce un truc que les vampires lui avaient fait. Peut-être était-ce quelque chose qu'elle avait appris entre deux cours de tai-chi. Peut-être s'agissait-il d'une pure intuition. Mais je savais ce qu'elle voulait dire. Il y avait une aura autour de Nicodemus, l'aura de quelque chose de discret, d'immobile et de dangereux... de quelque chose de patient, de vil et de malfaisant au-delà des capacités de compréhension des mortels. Il me terrifiait jusqu'au plus profond de mon être.

— Je vois ce que tu veux dire. Nicodemus n'est pas de ces idéalistes fourvoyés ou un salopard avide prêt à tout pour se faire du fric, dis-je. Il est différent.

Susan acquiesça.

— Maléfique.

— Et il joue pour gagner. (Je n'étais pas bien sûr de savoir si je posais la question pour moi-même ou pour Susan, mais je demandai :) On y va ?

Elle enfila son blouson. Je m'approchai de la porte et elle me suivit.

— C'était le seul truc qui n'allait pas avec le cache-poussière, lança-t-elle. Je ne pouvais plus voir ton joli cul.

— Je n'avais jamais remarqué.

— Si tu te baladais en remarquant ton propre cul, je m'inquiéterais pour toi, Harry.

Je lui jetai un regard souriant par-dessus mon épaule. Elle me rendit mon sourire.

Cela ne dura pas. Nos deux sourires se teintèrent de

tristesse.

— Susan, dis-je.

Elle posa deux doigts sur mes lèvres.

— Ne dis rien.

— Bon sang, Susan. La nuit dernière...

— ... n'aurait pas dû se produire, finit-elle. (Sa voix paraissait fatiguée mais son regard était planté droit dans le mien.) Cela ne...

— ... change rien, terminai-je à sa place.

Ma voix paraissait amère, même à mes propres oreilles. Elle retira sa main et boutonna jusqu'en haut son blouson de cuir sombre.

— Bien, dis-je.

J'aurais dû m'en tenir à la discussion de boulot. J'ouvris la porte et jetai un coup d'œil dehors.

— Le taxi est là. Au travail !

## Chapitre 27

Je saisissais ma crosse, mon bâton de combat et la canne de Shiro et notai mentalement de penser à m'acheter un satané sac de golf. Nous prîmes le taxi jusqu'à chez McAnnally. La Coccinelle bleue était toujours dans le parking d'à côté. Elle n'avait pas été volée, vaporisée ou vandalisée d'une quelconque autre manière.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ta vitre arrière ? demanda Susan.

— Un des gorilles de Marcone m'a gratifié de quelques coups de feu en sortant du studio du *Larry Fowler*.

Susan fit la grimace.

— Tu es retourné au *Larry Fowler* ?

— Je ne veux pas en parler.

— Compris. Et pour le capot ?

— Les petits trous proviennent du gros bras de Marcone. Le gros impact d'un golem végétal.

— Un quoi ?

— Un monstre-plante.

— Oh ! Pourquoi tu ne dis pas simplement « monstre-plante » ?

— J'ai ma fierté.

— Ta pauvre voiture.

Je sortis les clés mais Susan posa sa main sur la mienne et fit le tour de la voiture. Elle s'agenouilla pour regarder dessous deux ou trois fois, puis se tourna vers moi :

— OK.

Je m'installai à l'intérieur.

— Merci, agent 007, mais personne ne ferait sauter une Coccinelle. Elles sont trop mignonnes.

Susan s'installa côté passager et me répondit :

— De mignons petits confettis, si tu ne fais pas gaffe, Harry.

J'émis un grognement et mis la voiture en route pour pétarader jusqu'à chez Michael.

Le matin était froid et clair. L'hiver n'avait pas encore relâché sa prise sur les Grands Lacs et là où allait le lac Michigan, Chicago suivait. Susan sortit de la Coccinelle et contempla la pelouse devant la maison en fronçant les sourcils derrière ses lunettes noires.

— Comment fait-il pour rendre cet endroit si charmant, gérer sa propre affaire et combattre les démons sur son temps de loisirs ?

— Il regarde sûrement un paquet de ces émissions de déco, dis-je.

Elle eut une moue dubitative.

— L'herbe est verte. On est en février et l'herbe est verte. Ça ne te paraît pas un peu bizarre ?

— Les voies du gazon sont impénétrables.

Elle émit un bruit écœuré puis me suivit jusqu'à la porte d'entrée.

Je frappai. Un instant plus tard, le père Forthill demanda :

— Qui est là ?

— Sonny et Cher, dis-je. Salt-N-Pepa a demandé qu'on les remplace.

Il ouvrit la porte, souriant derrière ses lunettes à monture dorée. C'était toujours le même vieux Forthill, petit, trapu et dégarni, mais il semblait tendu et fatigué. Les rides de son visage étaient plus profondes que dans mon souvenir.

— Bonjour Harry.

— Mon père, répondis-je. Vous connaissez Susan ?

Il la regarda d'un air songeur.

— De réputation, dit-il. Entrez, entrez.

Ce que nous fîmes. Ce faisant, je vis Forthill reposer une batte de base-ball Louisville Slugger dans le coin derrière la porte. Je haussai les sourcils, échangeai un regard avec Susan puis posai ma crosse et la canne de Shiro à côté de la batte. Nous suivîmes Forthill en direction de la cuisine.

— Où est Charity ? demandai-je.

— Elle a emmené les enfants chez sa mère, expliqua Forthill. Elle ne devrait pas tarder à rentrer.

Je poussai un soupir de soulagement.

— Et Anna Valmont ?

— Chambre d'amis. Elle dort.

— Je dois appeler Martin, dit Susan. Excusez-moi.

Elle s'éloigna vers la petite salle d'étude.

— Café ? Beignet ? proposa le père Forthill.

Je m'assis à la table.

— Mon père, vous n'avez jamais été aussi près de me convertir.

Il se mit à rire.

— Le Fantastique Forthill, grand sauveur des âmes, un croissant à la fois. (Il me présenta le nectar des dieux eux-mêmes dans un sachet en papier de chez *Dunkin Donuts* et des gobelets en polystyrène, puis se servit à son tour.) J'ai toujours admiré votre capacité à plaisanter face à l'adversité. La situation est grave.

— J'avais remarqué, dis-je tout en mâchant une grosse bouchée de beignet au sucre glace. Où est Michael ?

— Sanya et lui sont partis à Saint-Louis pour enquêter sur la présence possible de deniériens. Ils ont tous les deux été arrêtés par la police locale.

— Ils ont... quoi ? Pour quel motif ?

— Aucune charge n'a été retenue, répondit Forthill. Ils ont été arrêtés, retenus pendant vingt-quatre heures, puis relâchés.

— Coincés dans le bunker, dis-je. Quelqu'un les voulait hors de son chemin.

Forthill hocha la tête.

— C'est ce qu'il semble. Je leur ai parlé il y a deux heures. Ils sont en route et devraient arriver sous peu.

— Alors dès qu'ils seront revenus, nous irons récupérer Shiro.

Forthill fronça les sourcils et opina du chef.

— Que vous est-il arrivé hier soir ?

Je lui racontai la version courte : tout ce qui concernait la vente aux enchères d'œuvres d'art et les deniériens, mais j'omis les détails de la suite qui n'avaient rien à voir avec ses chastes affaires. Et que j'aurais été embarrassé de raconter. Je ne suis pas particulièrement religieux mais, bon, ce type était un prêtre,

quoi.

Lorsque j'eus terminé, Forthill retira ses lunettes et me regarda droit dans les yeux. Les siens étaient bleus comme un ciel d'été et son regard pouvait se montrer terriblement intense.

— Nicodemus, dit-il à voix basse. Vous êtes *sûr* que c'est le nom qu'il vous a donné ?

— Ouais.

— Aucun doute possible ?

— Non. On a pas mal discuté.

Forthill croisa les mains et expira lentement.

— Sainte mère de Dieu ! Harry, pourriez-vous me le décrire ? J'obtempérai, tandis que le vieux prêtre m'écoutait.

— Oh ! Et il portait toujours une corde autour du cou. Pas une corde de navire, plutôt une cordelette, une corde à linge. J'ai d'abord pensé que c'était une sorte de cravate.

Les doigts de Forthill se portèrent vers le crucifix suspendu à sa gorge.

— Avec un nœud coulant ?

— Ouais.

— Qu'avez-vous pensé de lui ? demanda-il.

Je baissai les yeux vers mon beignet entamé.

— Il m'a carrément fait flipper. Il est... dangereux, j'imagine.

Louche.

— Le mot que vous cherchez est « maléfique », Harry.

Je haussai les épaules et mangeai le reste de mon beignet sans chercher à le contredire.

— Nicodemus est un ennemi très ancien des chevaliers de la Croix, expliqua Forthill à voix basse. Nos informations à son sujet sont limitées. Il s'est donné pour tâche de trouver et détruire nos archives à peu près tous les cent ans, si bien que nous ne pouvons pas être sûrs de son identité ni de son âge. Il se peut même qu'il ait déjà arpентé la Terre lorsque le Sauveur a été crucifié.

— Il ne faisait pas plus de cinq cents ans, marmonnai-je. Comment se fait-il qu'aucun chevalier ne se soit chargé de lui arranger une belle raie au milieu ?

— Ils ont essayé, répondit Forthill.

— Et il s'en est tiré ?

Le regard et la voix de Forthill restèrent les mêmes.

— Il les a tués. Il les a tous tués. Plus de cent chevaliers. Plus d'un millier de prêtres, de nonnes, de moines. Trois mille hommes, femmes et enfants. Et il ne s'agit là que de ceux référencés dans les pages récupérées malgré la destruction des archives. Seuls deux chevaliers l'ont affronté et ont survécu.

J'eus soudain un éclair de compréhension.

— Shiro est l'un d'eux. Voilà pourquoi Nicodemus était d'accord pour l'échanger contre moi.

Forthill hocha la tête et ferma les yeux un instant.

— Probablement. Les deniéries gagnent en puissance en infligeant douleur et souffrances à d'autres. Ils deviennent ainsi plus habiles à manier la force que les Déchus leur confèrent. Et c'est en faisant du mal à ceux dont la mission est de les arrêter qu'ils gagnent le plus.

— Il torture Shiro, dis-je.

Forthill posa sa main sur la mienne pendant un moment, puis reprit de sa voix paisible, apaisante :

— Nous devons garder la foi. Nous pouvons encore arriver à temps pour le sauver.

— Je pensais que le but des chevaliers était de faire régner la justice, dis-je. Les poings de Dieu, tout ça. Alors comment se fait-il que Nicodemus soit capable de les équarrir en masse ?

— Pour à peu près les mêmes raisons qui font qu'un homme peut en tuer un autre, répondit Forthill. Il est intelligent. Prudent. Doué. Impitoyable. Comme l'ange déchu qui le protège.

Je tentai de deviner son nom.

— Sadiquiel ?

Forthill en sourit presque.

— Anduriel. C'était un capitaine de Lucifer, après la Chute. Anduriel est le meneur des trente Déchus qui ont investi les pièces. Nicodemus n'a pas été séduit par Anduriel avant de tomber sous sa coupe. C'est un partenariat. Nicodemus travaille avec le Déchu presque comme un égal et de son plein gré. Aucun prêtre, ni personne d'aucun ordre de chevalerie que ce soit, ni même aucun des chevaliers de la Croix, n'a jamais réussi à ne serait-ce que l'égratigner.

— Le nœud coulant, dis-je. La corde. Elle est comme le suaire, n'est-ce pas ? Elle a un pouvoir.

Forthill hocha la tête.

— C'est ce que nous pensons, en effet. La même corde que celle que le traître a utilisée à Jérusalem.

— Combien de deniéries travaillent avec lui ? J'imagine qu'ils ne s'entendent probablement pas très bien les uns avec les autres, si ?

— Vous avez raison, Dieu soit loué ! Nicodemus a rarement plus de cinq ou six deniéries travaillant pour lui, d'après nos informations. D'habitude, il en garde trois près de lui.

— L'homme-serpent, la démone et Ursiel.

— Oui.

— Combien de pièces se baladent à travers le monde ?

— Il n'y en a que neuf dont la localisation est connue à ce jour. Dix, avec la pièce d'Ursiel.

— Donc Nicodemus pourrait théoriquement avoir dix-neuf autres Déchus travaillant avec lui. Plus un supplément de gorilles.

— De gorilles ?

— Des gorilles. Des hommes de main normaux, d'après leur apparence.

— Oh ! ils ne sont pas normaux, expliqua Forthill. D'après ce que nous avons pu apprendre, ils forment presque un petit État à eux seuls. Des fanatiques. Leur charge est héréditaire, transmise de père en fils, de mère en fille.

— De mieux en mieux.

— Harry, reprit Forthill. Je ne connais aucune manière diplomatique de poser la question, alors je vais simplement vous la poser. Vous a-t-il donné une des pièces ?

— Il a essayé, dis-je. J'ai refusé.

Les yeux de Forthill restèrent fixés sur moi pendant un moment avant que le prêtre laisse échapper un soupir.

— Je vois. Vous souvenez-vous du symbole dessiné dessus ?

J'eus un grognement affirmatif, saisis une guimauve recouverte de chocolat et dessinai le symbole dans le chocolat avec mon index.

Forthill pencha la tête sur le côté, en fronçant les sourcils.

— Lasciel, murmura-t-il.

— Lasciel ? dis-je.

Ma voix sortit un peu étouffée car j'étais en train de lécher le chocolat sur mon doigt.

— La Séductrice, murmura Forthill. (Il fit passer son doigt sur le chocolat pour effacer le symbole.) Lasciel est également appelée « la Tisseuse », ou « la Tentatrice », dit-il en se léchant à son tour le doigt. Cela dit, il est étrange que Nicodemus veuille la libérer. Habituellement, elle ne suit pas les ordres d'Anduriel.

— Un ange rebelle parmi les anges rebelles ?

— Peut-être, répondit Forthill. C'est quelque chose qu'il est préférable de ne pas aborder pour le moment.

Susan sortit du petit bureau, un téléphone sans fil plaqué contre l'oreille.

— D'accord, dit-elle dans l'appareil.

Elle passa devant nous et nous enjoignit de la suivre d'un geste de la main. Le père Forthill haussa les sourcils et nous sortîmes pour gagner le salon de la famille Carpenter.

C'était une pièce assez gigantesque, divisée en plusieurs zones meublées. Le téléviseur se trouvait dans la plus réduite et semblait malgré tout trois fois trop petit. Susan alla droit dessus, l'alluma et se mit à zapper.

Elle s'arrêta sur une chaîne locale, un bulletin d'informations qui montrait un hélicoptère faisant le tour d'un bâtiment dans lequel un incendie faisait rage. Une dizaine de camions de pompiers rouge et jaune tournaient autour, mais il était évident qu'ils ne faisaient que contenir le feu. Le bâtiment était perdu.

— De quoi s'agit-il ? demanda Forthill.

— Bon sang ! grondai-je en me détournant du téléviseur pour faire les cent pas.

— C'est le bâtiment dans lequel Shiro nous a emmenés hier soir, expliqua Susan. Les deniériens se trouvaient dans des tunnels en dessous.

— Plus maintenant, dis-je. Ils sont partis en effaçant leurs traces. Merde, ils ont eu quoi ? Six heures ? Ils peuvent très bien se trouver à deux ou trois États de là maintenant.

— Nicodemus, dit Forthill. C'est son style.

— Nous les trouverons, affirma Susan à mi-voix.

— Comment ? demandai-je.

Elle pinça les lèvres et se détourna de moi. Elle parla à voix basse dans le téléphone. Je n'entendis pas ce qu'elle dit, mais le ton était celui d'une fin de conversation. Elle éteignit le combiné un instant plus tard.

— Que pouvons-nous faire ?

— Je peux me rendre dans les Abysses, dis-je. Y obtenir des informations. Mais je ne peux pas y aller avant le coucher du soleil.

— Vous n'avez pas à faire ça, dit doucement le père Forthill. C'est bien trop dangereux. Aucun des chevaliers ne voudrait...

Ma main fendit l'air pour l'interrompre.

— Nous avons besoin d'informations, sans quoi Shiro mourra. Non seulement ça, mais si nous ne filons pas le train à Nicodemus il va pouvoir faire le truc maléfique qu'il a prévu de faire avec le suaire. Si je dois descendre jusqu'aux Profondeurs pour obtenir des réponses, alors c'est ce que je ferai.

— Et Michael ? demanda Susan. Ne pourrait-il pas retrouver Shiro de la même manière que Shiro a retrouvé Harry ?

Forthill secoua la tête.

— Pas nécessairement. Ce n'est pas quelque chose qu'il peut contrôler. De temps à autre, les chevaliers se voient confier ce genre de discernement, mais ce n'est pas quelque chose qu'ils peuvent invoquer à volonté.

Je regardai ma montre et calculai des distances.

— Michael et Sanya devraient être de retour dans quoi ? Une heure environ ?

— Sauf imprévu, oui, répondit Forthill.

— Bien. Nous verrons si le camp des anges veut s'impliquer. Sinon, je ferai appel à Chauncy dès que le soleil sera couché.

Je pris le téléphone des mains de Susan et sortis de la pièce.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— Parler à Anna Valmont. Et après ça, j'appellerai mon client. Dans le cas improbable où je survivrais, je tiens au moins à donner l'impression d'avoir essayé d'être professionnel.

Charity avait aménagé une chambre d'amis qui avait lentement été envahie par une montagne de tissus. De grandes boîtes transparentes pleines de trucs de toutes les couleurs

imaginables s'empilaient contre un mur, et une petite machine à coudre était posée sur une table, à peine visible au milieu de piles d'étoffes soigneusement rangées. D'autres boîtes de tissus étaient regroupées pour former un rempart autour d'un lit à une place occupé par une masse enfouie sous plusieurs édredons.

J'allumai une petite lampe sur la table de couture en espérant que la pièce n'allait pas s'enflammer d'un seul coup.

— Anna ! Réveillez-vous.

La masse émit un marmonnement et s'agita un peu avant de s'immobiliser de nouveau.

J'allumai le téléphone et laissai la tonalité résonner dans le silence de la pièce.

— Je sais que vous êtes réveillée, mademoiselle Valmont. Et vous savez que j'ai sauvé votre peau au *Marriott*. Donc si vous ne vous asseyez pas immédiatement pour me parler, j'appelle les flics pour qu'ils viennent vous chercher.

Elle ne bougea pas. Je composai un numéro et laissai le téléphone sonner.

— Salopard ! siffla-t-elle avec son accent britannique si particulier.

Elle s'assit, une expression pleine de prudence sur le visage, les couvertures pressées contre sa poitrine. Ses épaules étaient nues.

— Très bien. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Mon manteau, pour commencer, répondis-je. Mais, comme je doute que vous l'ayez caché au creux de votre main, je vais me contenter du nom de votre acheteur.

Elle me regarda fixement un instant avant de répondre :

— Si je vous le révélais, je pourrais me faire tuer.

— Si vous ne dites rien, je vous livrerai à la police.

Elle haussa les épaules.

— Ce qui, quoique ce soit déplaisant, ne me tuera pas. Et puis, vous avez l'intention de me livrer de toute façon.

Je lui jetai un regard ombrageux.

— Je vous ai sauvé la vie. Deux fois.

— J'en ai bien conscience, dit-elle. (Elle me regarda sans me voir pendant quelques instants avant d'ajouter :) C'est tellement difficile à croire. Même si c'est à moi que c'est arrivé. Ça

semble... fou. Comme un rêve.

— Vous n'êtes pas folle, dis-je. Ou, en tout cas, vous n'avez pas eu d'hallucinations, ni rien de ce genre.

Elle esquissa un rire.

— Je sais. Cisca est morte. Gaston est mort. Ça leur est arrivé à eux aussi. Mes amis. (Sa voix se brisa et Valmont commença à cligner rapidement des paupières.) Je voulais juste boucler cette affaire. Pour qu'ils ne soient pas morts pour rien. Je leur devais bien ça.

Je soupirai.

— Bon, laissez-moi vous simplifier la tâche. C'était Marcone ?

Elle haussa les épaules sans fixer son regard sur moi.

— Nous sommes passés par un intermédiaire, donc je ne peux pas en être sûre.

— Mais est-ce que c'était Marcone ?

Valmont hocha la tête.

— Si je devais deviner, c'est ce que je dirais. L'acheteur était quelqu'un ayant beaucoup d'argent et d'influence au plan local.

— Sait-il que vous savez ?

— On ne mentionne pas à l'acheteur qu'on connaît son nom s'il a pris des précautions pour l'éviter. C'est impoli.

— Si vous connaissez un tant soit peu Marcone, vous savez qu'il ne va pas vous payer et vous laisser partir sans avoir livré la marchandise.

Elle se frotta les yeux.

— Je vais proposer de rendre l'argent.

— Bonne idée ! S'il ne vous tue pas avant que vous ayez eu le temps de le lui proposer.

Elle tourna brièvement vers moi son regard noir. Elle était en colère et elle pleurait.

— Que voulez-vous de moi ?

Je pris une boîte de mouchoirs derrière une pile de coton jaune et la lui tendis.

— Des informations. Je veux tout savoir. Il est possible que vous ayez vu ou entendu quelque chose susceptible de m'aider à récupérer le suaire. Aidez-moi et je pourrai peut-être vous faire gagner assez de temps pour quitter la ville.

Elle prit la boîte et se tamponna les yeux avec un mouchoir.

— Comment puis-je être sûre que vous tiendrez parole ?

— La Terre appelle Criminelle Spice. Répondez Criminelle Spice. Je vous ai sauvé la vie deux fois. Je pense que vous pouvez sans trop de risques me croire de bonne foi.

Elle baissa les yeux en se mordant la lèvre.

— Je... Je ne sais pas.

— C'est une offre limitée dans le temps.

Elle prit une inspiration hésitante.

— D'accord. D'accord. Laissez-moi juste m'arranger un peu. M'habiller. Je vous dirai ce que je sais.

— Très bien, dis-je. Venez. Il y a une douche dans la salle de bains au bout du couloir. Je vais vous trouver des serviettes et tout le tralala.

— C'est votre maison ?

— Celle d'amis. Mais j'ai déjà séjourné ici.

Elle hocha la tête et tâtonna jusqu'à retrouver le haut noir qu'elle portait la nuit précédente. Elle l'enfila et se leva. Elle avait de jolies et longues jambes pleines de contusions et, en posant le pied droit par terre, elle poussa un cri et bascula en avant. Je la rattrapai avant qu'elle heurte le sol et elle s'appuya contre moi en levant haut son pied.

— Saloperie ! siffla-t-elle. J'ai dû me tordre la cheville hier soir. (Elle me jeta un regard dur.) Vos mains.

J'écartai la main de quelque chose d'agréablement lisse et ferme.

— Désolé. Un accident. Vous y arriverez ?

Elle secoua la tête, en équilibre sur une jambe.

— Je ne crois pas. Prêtez-moi votre bras un moment.

Je l'aidai à descendre le couloir en boitant pour gagner la salle de bains. Je sortis des serviettes du placard à linge et les lui passai à travers la porte légèrement entrouverte. Elle la verrouilla derrière elle et entreprit de se doucher.

Je secouai la tête et retournai dans le couloir pour téléphoner au numéro du père Vincent. Il répondit à la cinquième sonnerie. Sa voix semblait lasse et tendue :

— Vincent.

— Ici Harry Dresden, dis-je. Je sais où le suaire est arrivé à

Chicago et qui voulait l'acheter. Il a été intercepté par des tiers qui l'ont actuellement en leur possession.

— Vous en êtes certain ? voulut savoir Vincent.

— Ouais.

— Savez-vous où il est ?

— Pas exactement, mais je vais le découvrir. Je devrais le savoir d'ici à ce soir, peut-être même plus tôt.

— Pourquoi vous faudrait-il attendre ce soir ? demanda le père Vincent.

— Eh bien... euh... c'est un peu compliqué à expliquer.

— Peut-être que la police devrait gérer la suite de l'enquête.

— Je ne le conseille pas.

— Pourquoi ?

— J'ai des informations qui laissent à penser que votre manque de confiance pourrait bien être fondé.

— Oh ! répondit le religieux. (Sa voix semblait inquiète.) Je pense que nous devrions nous rencontrer pour discuter, monsieur Dresden. Je préférerais ne pas parler de tout ça par téléphone. Deux heures, dans la chambre de la dernière fois ?

— Ça me semble faisable, dis-je.

— À tout à l'heure, répondit le père Vincent.

Puis il raccrocha.

Je retournai au salon et j'y trouvai Susan assise, occupée à lire le journal devant un café et un beignet. L'un des panneaux de verre coulissants qui menait auparavant vers le patio était ouvert. De l'autre côté se trouvait une grande quantité de bois et de plastique : l'extension que Michael était en train de construire. Le grincement râpeux d'une scie me parvenait par l'ouverture.

Je sortis et trouvai le père Forthill en plein travail. Il avait retiré son manteau et son col, révélant une chemise noire à manches courtes. Il portait des gants de travail en cuir et des lunettes de protection. Il termina de scier une poutre et souffla la sciure autour de la découpe avant de se redresser.

— Comment va le père Vincent ?

— Il a l'air fatigué, répondis-je. J'irai lui parler un peu plus tard, si nous n'avons pas entamé d'autre démarche entre-temps.

— Je m'inquiète à son sujet, dit Forthill. (Il souleva la poutre

jusqu'au sommet de ce qui deviendrait, à terme, une fenêtre.) Tenez ça pour moi, voulez-vous ?

J'obéis. Forthill entreprit de planter plusieurs clous, tout en en conservant quelques-uns entre ses lèvres.

— Et Mlle Valmont ?

— Elle prend une douche. Elle va coopérer avec nous.

Forthill fronça les sourcils et prit un clou entre ses lèvres.

— Je ne me serais vraiment pas attendu à cela de sa part, d'après ce que j'ai perçu d'elle.

— C'est ma personnalité pleine de charme, dis-je. Les femmes n'y résistent pas.

— Mmmm..., marmonna Forthill entre ses clous.

— C'est la seule chose sensée à faire. Et elle est au pied du mur, non ?

Forthill planta son clou et se renfrogna. Il se tourna vers moi.

Je lui rendis son regard pendant quelques instants, avant de dire :

— Je vais aller voir où elle en est.

J'avais à peine traversé la moitié du salon que j'entendis claquer une portière de voiture, puis le bruit d'un moteur. Je fonçai vers la porte d'entrée et l'ouvris juste à temps pour voir la vitre arrière brisée de la Coccinelle bleue s'éloigner dans la rue.

Je fouillai maladroitement mes poches et grognai. Mes clés n'y étaient plus.

— Oh, *putain* ! grondai-je. (Je frappai du poing le chambranle de la porte, par pure frustration. Je ne frappai pas trop fort : j'étais en colère, mais pas au point de chercher à me briser les phalanges.) Le coup classique de la fille... du faux pas jusque dans mes bras. Et je m'étais laissé avoir.

Susan s'avança derrière moi en soupirant.

— Harry, espèce d'idiot. Tu es un type bien. Mais un idiot dès qu'il s'agit des femmes.

— D'abord mon manteau et maintenant ma voiture. Bonjour la gratitude !

Susan hocha la tête.

— Les actes généreux sont toujours punis.

Je la fixai des yeux.

— T'es en train de te ficher de moi ?

Elle me fit face, dissimulée derrière un visage parfaitement impassible. Mais sa voix était légèrement étranglée :

— Non.

— Si.

Son visage rosit et elle secoua la tête.

— Tu te réjouis de mon malheur, lancai-je.

Elle se détourna et se dirigea vers le salon où elle reprit son journal. Elle s'assit et tint celui-ci de manière que je ne puisse pas voir son visage. Des bruits étouffés me parvinrent de derrière les pages dépliées.

Je retournai en grognant vers l'extension en construction. Forthill me regarda, le sourcil levé.

— Donnez-moi quelque chose à casser. Ou sur lequel taper très fort, lui dis-je.

Ses yeux brillèrent.

— Vous vous feriez mal. Allez, tenez-moi ça.

Je maintins une autre planche découpée à sa place tandis que Forthill levait les bras pour la clouer. Son geste fit glisser les manches de sa chemise, me révélant deux lignes vertes sur son bras.

— Attendez, dis-je en posant brusquement la main sur son coude.

La planche glissa de mon autre main et vint heurter mon crâne. Je lui balançai un regard noir et grimaçai, mais n'en tirai pas moins la manche vers le haut.

Forthill avait un tatouage à l'intérieur de son bras droit.

Un œil de Thoth.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demandai-je.

Forthill regarda autour de lui puis remit sa manche en place.

— Un tatouage.

— Sans blague, un tatouage. J'avais vu. Que signifie-t-il ?

— C'est quelque chose que j'ai fait lorsque j'étais jeune, répondit-il. Une organisation à laquelle j'ai appartenu.

Je tentai de me calmer mais ma voix résonna durement malgré tout :

— Quelle organisation ?

Forthill me regarda d'un air un peu surpris.

— Je ne comprends pas ce qui vous contrarie à ce point, Harry...

— *Quelle organisation ?*

La situation le plongeait visiblement dans la confusion.

— Juste quelques-uns d'entre nous qui étions rentrés dans les ordres ensemble. Nous n'étions guère plus que des gamins, à vrai dire. Et nous avions, eh bien, nous avions été confrontés à certains des événements les plus étranges de notre époque. Un vampire avait tué deux personnes en ville et nous l'avions arrêté ensemble. Personne ne nous a crus, évidemment.

— Évidemment, dis-je. Et ce tatouage ?

Forthill pinça les lèvres, l'air pensif.

— Ça fait si longtemps que je n'y avais pas repensé. Eh bien, le lendemain matin nous sommes allés nous faire tatouer. Nous avons fait le serment de toujours rester vigilants face aux forces des ténèbres, de nous entraider dès que nous le pourrions.

— Et ensuite ?

— Une fois la gueule de bois disparue, nous avons fait un maximum d'efforts pour nous assurer qu'aucun membre important du clergé ne verrait nos tatouages, répondit Forthill en souriant. Nous étions jeunes.

— Et après ça ?

— Après ça, aucun événement surnaturel ne s'est présenté durant les années qui ont suivi et notre petit « club des Cinq » s'est dispersé. Jusqu'à ce que je sois recontacté par Vittorio... par le père Vincent, la semaine dernière. Cela faisait des années que je n'avais eu de nouvelles d'aucun d'eux.

— Attendez. Vincent a le même tatouage ?

— J'imagine qu'il a pu se le faire enlever. Ce serait bien son style.

— Et les autres membres du groupe ?

— Ils sont décédés durant ces dernières années, répondit Forthill.

Il retira l'un de ses gants et contempla sa main burinée.

— À l'époque, je doute qu'aucun d'entre nous ait imaginé vivre vieux.

Les rouages cliquetèrent dans ma tête et je compris. Je compris ce qui était en train de se passer et pourquoi. Par pure

intuition, je fonçai vers l'entrée de la maison en rassemblant mes affaires au passage. Le père Forthill me suivit.

— Harry ?

Je passai devant Susan qui reposa son journal et se leva pour m'emboîter le pas.

— Harry ?

J'arrivai devant la porte d'entrée et l'ouvris à la volée.

Le moteur de la camionnette de Michael s'arrêta en vrombissant au même moment et Sanya sortit du véhicule. Ils étaient un peu ébouriffés et mal rasés, mais avaient l'air en forme. Michael me regarda en clignant des paupières.

— Harry ? Je crois que je viens de voir une femme conduisant ta voiture en direction de l'autoroute. Qu'est-ce qui se passe ?

— Prends ce dont tu as besoin pour te battre, dis-je. Nous partons.

## Chapitre 28

Lorsque le père Vincent vint ouvrir à la porte, je lui en balançai le panneau dans la tronche d'un coup de pied aussi violent que possible. Il tomba en arrière avec un grognement de surprise. J'entrai dans la pièce avec la batte modèle Louisville du père Forthill entre les mains et en enfonçai l'extrémité la plus large dans la gorge de Vincent.

Le vieux prêtre émit un croassement pathétique et agrippa son cou durant sa chute.

Je n'en restai pas là. Je lui donnai un coup de pied dans les côtes, deux fois, et lorsqu'il roula sur lui-même pour tenter de s'éloigner de moi, j'abattis mon pied sur sa nuque. Puis je sortis mon flingue et le lui appuyai sur le crâne.

— *Dio*, sanglota Vincent en haletant. *Dio*, attendez ! Je vous en prie, ne me faites pas de mal !

— Je n'ai pas le temps de jouer, répondis-je. Arrêtez la comédie.

— Je vous en supplie, monsieur Dresden. Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Il toussa, hors d'haleine, et je vis des gouttelettes écarlates tomber sur la moquette. Je lui avais mis le nez en sang, peut-être la lèvre. Il tourna légèrement la tête, les yeux agrandis par la panique.

— Je vous en prie, ne me faites pas de mal. Je ne sais pas ce que vous voulez, mais je suis sûr que nous pouvons en discuter.

Je tirai le chien de mon revolver en annonçant :

— Je suis sûr du contraire.

Il devint livide.

— Non, attendez !

— Je suis fatigué de jouer à ce petit jeu. Trois.

— Mais je ne sais pas... (Il s'étouffa et je l'entendis faire de

son mieux pour ne pas vomir.) Vous devez m'expliquer...

— Deux, dis-je. Je ne vais pas en dire beaucoup plus sur le chiffre qui vient ensuite.

— Vous ne pouvez pas ! Non !

— Un, dis-je.

Et je pressai la détente.

Dans l'instant entre le mot et l'action, Vincent changea. Un fourreau d'écailles vertes apparut sur sa peau et ses jambes se fondirent pour former le corps long et sinueux d'un serpent. Les yeux vinrent en dernier, se transformant en orbes fendus verticalement tandis qu'une deuxième paire d'yeux verts et brillants s'ouvrait au-dessus de la première.

La détente s'abattit sur une chambre vide. « Clic. »

Le serpent se retourna pour me mordre mais je m'étais déjà écarté. Michael surgit par la porte, une expression de détermination sur son visage mal rasé ; *Amoracchius* luisait de son éclat blanc si particulier. L'homme-serpent se tourna en sifflant pour faire face à Michael. Celui-ci tenta une attaque horizontale mais l'homme-serpent esquiva par en dessous et fila vers la porte dans un éclair d'écailles vertes et luisantes.

Lorsque l'homme-serpent passa la porte, Sanya lui abattit un bon mètre de poutre en bois sur la tête. Le coup aplati contre le sol le menton de la créature, qui fut parcourue d'un bref tressaillement puis s'immobilisa.

— Tu avais raison, commenta Michael.

Il rangea son épée dans son fourreau.

— Mieux vaudrait le rentrer avant qu'une femme de ménage le voie, dis-je.

Michael acquiesça et saisit la queue de l'homme-serpent, puis le tira à l'intérieur de la chambre d'hôtel.

Sanya jeta un œil dans la pièce, opina brièvement du chef et posa sa lourde massue de bois sur le sol avec une certaine satisfaction. Je me rendis alors compte qu'il l'avait maniée d'une seule main. Bon sang. Il fallait que je me remette au sport.

— Bon, dit le grand Russe. Laissez-moi remettre ça dans la camionnette et puis je vous rejoins.

Quelques minutes plus tard, l'homme-serpent se réveilla dans un coin de la chambre d'hôtel avec Michael, Sanya et moi

debout au-dessus de lui. Sa langue jaillit à plusieurs reprises hors de sa bouche et ses deux paires d'yeux scrutèrent rapidement la pièce.

— Qu'est-ce que j'ai manqué ? s'enquit la chose.

Sa voix avait quelque chose de sifflant.

— Un tatouage, dis-je. Le père Vincent avait un tatouage à l'intérieur du bras droit.

— Il n'y avait pas de tatouage, rétorqua l'homme-serpent.

— Peut-être qu'il était recouvert par tout le sang. Tu as fait une erreur. C'est compréhensible. La plupart des criminels ne sont pas très malins, tu étais mal barré dès le départ.

L'homme-serpent émit un sifflement en agitant nerveusement ses écailles et un capuchon semblable à celui d'un cobra se développa autour de son cou et de ses épaules.

Michael tira *Amoracchius* et Sanya fit de même avec *Esperacchius*. Les deux lames émirent leur lumière blanche sur la créature qui se calma avec un mouvement de recul.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Parler, répondis-je. Voilà comment ça marche : c'est moi qui pose les questions. Toi, tu y réponds. Et tant que tu le feras, tout le monde sera content.

— Et sinon ? siffla l'homme-serpent.

— Je récupérerai une nouvelle paire de bottes.

Les anneaux écailleux du serpent s'enroulèrent les uns autour des autres avec un chuintement. Ses yeux restaient fixés sur les deux chevaliers.

— Allez-y.

— Voici ce qui est arrivé selon moi. D'une manière ou d'une autre, votre joyeux petit club a appris que les Rats d'église avaient été embauchés pour trouver et voler le suaire. Vous avez pensé le leur piquer lorsqu'ils quitteraient la ville, mais vous avez raté votre coup. Vous avez capturé Gaston LaRouche mais il n'avait pas le suaire. Alors vous l'avez torturé jusqu'à ce qu'il vous dise tout.

— Et même après qu'il nous eut tout dit, précisa l'homme-serpent. Nicodemus voulait faire plaisir à sa petite salope.

— Je trouve que c'est adorable de voir un père et sa fille faire des choses ensemble. Donc vous avez découvert ce que

LaRouche savait, l'avez tué et avez laissé son corps là où il serait retrouvé, pointant dans la direction vers laquelle allait le suaire. Vous vous êtes dit que vous alliez laisser les autorités mortelles faire le boulot et retrouver les voleurs pour vous, après quoi vous prendriez le suaire.

— Un travail pénible. Indigne de nous.

— Tu vas me faire pleurer, mon p'tit serpent. Vous avez découvert qui l'Église envoyait. Et vous avez chopé le pauvre père Vincent à l'aéroport. Tu as pris sa place.

— N'importe quel enfant de trois ans aurait pu déduire tout ça, siffla le deniérier.

Je tirai une chaise et m'assis.

— Voilà où ça devient intéressant. Parce que vous avez décidé de m'engager. Pourquoi ?

— À votre avis, pourquoi ?

— Pour garder un œil sur les chevaliers, dis-je. Ou pour les distraire en les incitant à m'empêcher de continuer les recherches. Ou peut-être que vous pensiez que je pourrais réellement récupérer le suaire pour vous. Les trois à la fois, sans doute. Inutile de faire quelque chose pour une seule raison lorsqu'on peut en ajouter quelques autres gratuitement. Tu m'as même donné un échantillon du suaire pour augmenter mes chances de le retrouver. (Je m'appuyai contre le dossier de ma chaise.) C'est là que j'ai commencé à trouver la situation un peu bizarre. J'ai parlé à Marcone de son nouvel homme de main qui m'avait tiré dessus et il a eu l'air surpris.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, répondit l'homme-serpent.

— Marcone était l'acheteur.

Un rire froid s'échappa de la bouche de l'homme-serpent.

— Un mortel. Rien de plus.

— Ouais, eh bien, le mortel avait compris que le père Vincent avait été remplacé et il a envoyé un assassin pour te tuer. Ce type à l'extérieur du studio de Fowler n'en avait pas après moi. C'était toi qu'il voulait.

— Impossible, affirma l'homme-serpent.

— Ton orgueil te jouera des tours, l'ami. Marcone n'est pas né de la dernière pluie.

— Je suis sûr que vous êtes très fier de vos déductions, magicien.

— Ce n'est pas fini, dis-je en souriant. Vois-tu, Nicodemus n'a pas lâché grand-chose, à part le fait qu'il devait agir en un temps limité et qu'il avait besoin de quelqu'un s'y connaissant en surnaturel. Mais sa fille, oui. Elle a demandé s'il ne voulait pas un bol en argent. C'est un bol cérémoniel. Et si je devais jouer aux devinettes, je dirais qu'il était conçu pour capturer l'énergie vitale. Pour alimenter un rituel.

La queue de l'homme-serpent s'agita nerveusement.

— Je pense que le père Vincent n'était qu'une sorte d'échauffement. Un test pour le rituel. Je pense qu'il est arrivé ici avec deux échantillons du suaire et que vous avez utilisé l'un d'eux comme support pour la malédiction épidémique qui l'a tué. Une fois assuré qu'elle fonctionnerait, vous vous êtes mis en quête du suaire lui-même.

— Vous ne savez rien, lança l'homme-serpent. (Le symbole lumineux sur son front scintillait en même temps que sa seconde paire d'yeux.) Vous êtes pathétique.

— Oh ! tu vas me vexer ! Ne m'oblige pas à aller chercher la batte, rétorquai-je. Nicodemus a effacé ses traces ce matin en faisant brûler le bâtiment dans lequel vous étiez. J'imagine qu'il t'a envoyé pour que tu t'assures que tout serait au poil avec les flics et moi. Je pense qu'il a quelque chose en tête et je pense que ç'aura lieu ce soir. Alors pourquoi ne pas cracher ta Valda, histoire de faire de ceci une discussion plutôt plaisante finalement ?

— Pensez-vous m'effrayer, magicien ? demanda le deniérien. Je détruisais déjà des hommes plus puissants que vous avant la naissance de cette pathétique nation.

— Où est Nicodemus et que va-t-il faire du suaire ? Je vais te donner un indice. Ç'a quelque chose à voir avec une malédiction épidémique.

— Je sers Nicodemus depuis...

— ... depuis mon dernier rendez-vous chez le dentiste, j'ai bien compris, coupai-je. Mais laisse-moi te signaler quelque chose. Nicodemus n'est pas ici. (Je tendis les paumes de chaque

côté, à la manière de Vanna White<sup>6</sup>.) Ces deux messieurs sont bien là, eux. Et très en colère.

Son sabre entre les mains, oscillant légèrement d'avant en arrière, Sanya regardait fixement le deniérier. Il gronda. Personnellement, c'aurait suffi pour m'inciter à m'écartier de lui.

— Écoute, dis-je. Nous allons trouver Nicodemus et lui démonter la tronche. Nous allons mettre un terme à ce qu'il prépare et nous allons récupérer Shiro. Et tu vas nous dire ce que nous voulons savoir.

— Ou bien ?

Michael répondit, d'une voix très douce :

— Je vous anéantis.

L'homme-serpent m'observa pendant un très long moment. Puis il se mit à trembler et à émettre des crissements. Il me fallut une minute pour comprendre qu'il riait de moi. Les serpents ne sont pas vraiment conçus pour le rire. Cela ne convenait guère à son corps reptilien.

— Vous ne pouvez pas me menacer, dit-il. Vous ne pouvez rien me faire.

— J'aperçois ici une ou deux lames saintes qui me font penser le contraire.

— Non, répondit le deniérier.

Il leva la main vers son front et griffa le symbole qui s'y trouvait, comme s'il tentait de l'arracher à sa propre chair. La rune scintilla puis s'évanouit, ainsi que la deuxième paire d'yeux. Tout son corps fut parcouru par une onde et les écailles fondirent brusquement. L'espace d'une seconde, les traits du père Vincent émergèrent. Puis eux aussi s'évanouirent pour laisser place au visage pincé et rugueux d'un autre homme. Il était brun de peau, peut-être maure, et n'était pas très grand. Un mètre cinquante et des poussières pour soixante-cinq kilos maxi. Une stature moyenne... plusieurs siècles auparavant.

L'homme abaissa la main et laissa une petite pièce d'argent terne rouler au sol jusqu'aux pieds de Michael.

— Mon nom est Quintus Cassius et j'ai longtemps été l'esclave de la volonté du démon Saluriel.

---

<sup>6</sup> Célèbre présentatrice de la version américaine de *La Roue de la fortune*. (NdT)

Ses yeux noirs brillaient d'un éclat malveillant et sa voix était suintante de sarcasme.

— Je vous supplie de m'épargner et de me donner une chance de m'amender. Je ferai n'importe quoi pour vous remercier, noble chevalier, de m'avoir sauvé de ce tourment.

Merde ! Il jouait la carte du repentir. Je décochai un coup d'œil vers Michael.

Le grand gaillard regardait Cassius le Reptile d'un air perplexe, mais il ne perdit pas une seconde avant de sortir un mouchoir blanc brodé d'une croix d'argent dans lequel il enroula la pièce. Michael et Sanya échangèrent un long regard, puis tous deux rangèrent leurs armes.

— Euh, les gars... Qu'est-ce que vous me faites, là ? C'est un dangereux meurtrier démoniaque, vous vous en souvenez ?

— Harry, dit Michael, nous ne pouvons rien faire. Pas s'il a rendu la pièce et imploré notre miséricorde.

— *Quoi ?* demandai-je. C'est *stupide* !

— Bien sûr, intervint Cassius. (Sa voix résonnait d'une joie malsaine.) Ils savent que je ne suis pas sincère. Ils savent que je me retournerai contre eux à la première occasion. Que j'obtiendrai l'une des autres pièces et que je retournerai à ce que j'ai fait pendant des siècles.

Je me levai, suffisamment en colère pour faire tomber la chaise derrière moi.

— Michael, si tu tends l'autre joue à ce salopard, il va t'arracher le visage. Tu es censé être un putain de poing de Dieu !

— Non, Harry, répondit Michael. Le but des chevaliers n'est pas de détruire ceux qui servent le mal.

— En effet, dit Cassius. (Étrangement, sa voix semblait plus sifflante à présent que lorsqu'il était transformé en serpent.) Ils sont là pour nous sauver.

— Pour les *sauver* ? (Je regardai fixement Michael.) Il plaisante ?

Michael secoua la tête.

— Personne d'autre ne peut affronter les deniériens, Harry. Personne d'autre ne peut défier les Déchus. Cet instant pourrait être l'unique chance pour Cassius de se détourner de ce qu'il a

choisi. De changer de voie.

— Super ! Je suis totalement pour l'idée qu'il change de voie. Changeons-la pour un aller simple vers le fond du lac Michigan.

Michael prit une expression peinée.

— Les chevaliers sont ici pour protéger la liberté. Pour donner à ceux qui sont opprimés par des forces obscures une chance de s'en libérer. Je ne saurais juger l'âme de cet homme, Harry Dresden. Ni pour toi ni pour quiconque. Tout ce que je peux faire, c'est rester fidèle à ma vocation. Lui donner une chance de voir un espoir pour son avenir. Lui témoigner l'amour et la compassion que tout être humain devrait avoir pour son semblable. Le reste ne dépend pas de nous.

J'observai le visage de Cassius tandis que Michael parlait. Son expression changea. Elle devint plus dure. Plus crispée. Et amère. Ce que Michael avait dit le touchait. Je ne croyais pas une seconde qu'il soit suffisamment ému pour changer d'orientation. Mais cela l'atteignait suffisamment pour le mettre en colère.

Je me tournai vers Michael.

— Tu crois vraiment que cette chose va se mettre à boire le lait de la bonté humaine ?

— Non, répondit Michael. Mais cela ne change pas mon but. Il nous a livré sa pièce et l'influence qu'elle exerçait. Le reste ne dépend pas de Sanya et moi. Le reste revient à Cassius.

— Tu as vu ces monstres, grondai-je en m'avancant pour faire face à Michael. J'ai vu les cadavres qu'ils laissent derrière eux. Ils m'auraient tué moi, Susan, toi – nous tous, bon sang ! – sans hésiter une seconde. Dieu seul sait ce qu'ils ont prévu de faire avec la malédiction qu'ils sont en train de préparer.

— Tout pouvoir a ses limites, Harry. (Il secoua la tête.) Le mien trouve ici la sienne.

Sans vraiment réfléchir, je repoussai son épaule en arrière.

— Ils ont peut-être déjà *tué* Shiro. Et tu vas laisser ce salopard se tirer ?

Michael m'agrippa le bras d'une main et le tordit. Michael est fort. Je dus me mettre sur la pointe des pieds pour relâcher la pression qu'il exerçait sur mon coude. Il me repoussa loin de lui ; ses yeux étaient durs, froids et furieux comme jamais.

— Je sais tout ça, dit-il de la même voix mortellement calme. Je sais qu'ils lui ont fait du mal. Qu'ils vont le tuer. Tout comme Shiro savait que Nicodemus trahirait sa promesse de te libérer. C'est l'une des choses qui nous différencient d'eux, Harry. Le fait qu'ils aient du sang sur les mains ne nous donne pas la permission de salir les nôtres de la même manière. Mes choix ne peuvent se mesurer qu'à la seule valeur de mon âme. Pas à celle des taches qui constellent la leur.

Il jeta un regard vers Cassius et le deniérier tressaillit devant la flamme silencieuse de l'expression de Michael.

— Il ne me revient pas de juger son âme. Quelle qu'en soit mon envie.

— Par les cloches de l'enfer ! soufflai-je. Pas étonnant que Nicodemus ait tué autant de chevaliers si vous agissez tous de façon aussi stupide.

— Harry..., commença Michael.

Je l'interrompis :

— Regarde-le, Michael. Ce n'est pas une victime. C'est un putain de collaborateur. Ce pauvre idiot de Rasmussen avait peut-être été piégé et forcé à travailler avec les deniériens, mais Cassius fait tout ceci parce qu'il le veut.

— Il n'y a aucun moyen pour vous d'en être sûr, Harry, intervint Sanya.

— Pourquoi est-ce que vous lui donnez une telle chance ? Est-ce que l'un d'eux s'est *jamais* détourné des pièces ?

Sanya posa sa main sombre sur mon épaule et dit :

— Oui, moi.

Je me tournai vers lui, perplexe.

— J'étais parmi eux, dit Sanya. J'étais moins expérimenté. Idiot. Orgueilleux. Je n'avais pas prévu de devenir un monstre mais autant de pouvoir vous corrompt. Shiro a fait face au Déchu que j'avais laissé entrer. Il a exposé ses mensonges. Et j'ai fait le bon choix.

— Traître, cracha Cassius d'une voix glaciale. Nous t'avons offert le monde. Le pouvoir. La gloire. Tout ce dont tu pouvais rêver.

Sanya lui fit face.

— Ce que je voulais, vous n'auriez jamais pu me le donner.

J'ai dû le trouver tout seul. (Il tendit la main.) Cassius, vous pouvez les quitter tout comme je l'ai fait. Aidez-nous, je vous en prie. Et laissez-nous vous aider.

Cassius eut un mouvement de recul, comme si la main de Sanya pouvait le brûler, et siffla :

— Je te dévorerai les yeux.

— Nous ne pouvons pas le laisser ici, dis-je. Il nous tirera dans le dos. Il essaiera de nous tuer.

— Peut-être, dit doucement Michael.

Il ne bougea pas. J'aurais voulu être en colère contre Sanya et Michael. Mais j'en étais incapable. Je suis humain, moi aussi. J'avais flirté avec les pouvoirs obscurs, auparavant. Conclu des accords stupides. Fait de mauvais choix. On m'avait offert la chance de travailler pour m'en libérer, sans quoi je serais mort depuis bien longtemps.

Je comprenais ce que Michael et Sanya disaient et faisaient. Je comprenais pourquoi. Je n'aimais pas ça mais je ne pouvais pas vraiment les contredire sans me transformer en gros hypocrite. Voilà où j'en étais, à défaut de posséder une pièce hantée par un démon.

Cassius se mit à respirer de manière sifflante et à rire de son rire sec et méprisant.

— Filez, dit-il. Filez donc. Je réfléchirai à vos paroles. Réexaminerai ma vie. Choisirai la voie étroite de la droiture.

— Allons-y, dit calmement Michael.

— On ne peut pas le laisser ici, répétaï-je, insistant.

— La police n'aura rien contre lui, Harry. Nous n'allons pas le tuer. Nous en avons fini ici. Garde la foi. Nous trouverons une réponse, d'une manière ou d'une autre.

Cassius se mit à rire dans le dos de Michael tandis que ce dernier sortait. Sanya le suivit, en se retournant un instant pour me regarder.

— Imbéciles, murmura Cassius en se redressant. Faibles et imbéciles.

Je repris ma batte et me tournai vers la porte.

— Tu as tort, dis-je à Cassius.

— Faible, répéta-t-il. Le vieil homme hurlait déjà au bout de une heure, vous savez. Nicodemus a commencé par son dos. L'a

fouetté avec des chaînes. Puis Deirdre a joué avec lui.

Je balançai à Cassius un regard mauvais par-dessus mon épaule. Il souriait d'un air méprisant en dévoilant ses dents.

— Deirdre aime briser les doigts et les orteils. J'aurais aimé pouvoir rester plus longtemps. Je n'ai pu que lui arracher les ongles des pieds. (Son sourire s'élargit, ses yeux brillèrent.) La femme, celle de la Confrérie. Elle est à toi ?

Je sentis mes propres lèvres se retrousser sur mes dents.

Les yeux de Cassius scintillèrent.

— Elle a joliment saigné, n'est-ce pas ? La prochaine fois que je l'attraperai, tu ne seras plus là pour interrompre mon sortilège. Je laisserai les serpents la dévorer. Morceau par morceau.

Je le regardai fixement.

Cassius sourit de nouveau.

— Mais j'ai droit à la miséricorde, n'est-ce pas ? Le pardon. Vraiment, Dieu est grand.

Je me détournai une fois de plus et dit, très doucement :

— Les gens comme toi prennent toujours la compassion pour de la faiblesse. Michael et Sanya ne sont pas faibles. Par chance pour toi, ce sont des hommes bons.

Cassius se mit à rire. Il se foutait de moi.

— Malheureusement pour toi, ce n'est pas mon cas.

Je me retournai et abattis la batte de toutes mes forces, brisant le genou droit de Cassius.

Le choc et la surprise lui firent pousser un cri et il s'écroula. D'étranges craquements se firent entendre au niveau de son articulation.

Je frappai de nouveau et lui brisé la cheville droite.

Cassius hurla.

Je lui détruisis également le genou gauche. Et la cheville gauche. Comme il battait des bras et se roulait par terre, il me fallut une dizaine d'essais.

— Arrêtez ! réussit-il à articuler. Stop, stop, stop !

Je lui décochai un coup de pied dans la mâchoire pour le faire taire, coinçai son bras droit contre le sol et lui broyai la main d'une bonne dizaine de coups supplémentaires.

Je bloquai ensuite son bras gauche de la même façon et posai

la batte sur mon épaule.

— Écoute-moi bien, espèce d'ordure merdeuse. Tu n'es pas une victime. Tu as choisi d'être l'un d'eux. Tu as servi les forces des ténèbres pendant toute ta vie. Freddie Mercury dirait que Belzébuth a mis un démon de côté rien que pour toi.

— Qu'est-ce que vous croyez faire ? (Il haletait.) Vous ne pouvez pas... Vous n'allez pas...

Je me penchai et tordis son faux col de prêtre en l'étranglant à moitié.

— Les chevaliers sont des hommes bons. Pas moi. Et te tuer ne m'empêchera pas de dormir.

Je le secouai pour accompagner chaque mot, suffisamment fort pour faire trembler ses dents ensanglantées.

— Où. Est. Nicodemus ?

Cassius flancha et se mit à sangloter. Sa vessie s'était relâchée à un moment et la pièce sentait l'urine. Il s'étrangla et recracha du sang et un morceau de dent.

— Je vais parler, dit-il. Je vous en prie... Non...

Je lâchai son col et me redressai.

— Où ?

— Je ne sais pas, dit-il en évitant mon regard. Il ne m'a rien dit. Le voir ce soir. Je devais le voir ce soir. Huit heures.

— Où ça ?

— Aéroport, lâcha Cassius. (Il se mit à vomir. Je tenais toujours son bras immobilisé, donc il se vomit essentiellement dessus.) Je ne sais pas où exactement.

— Que fait-il ?

— La malédiction. Il va libérer la malédiction. Utiliser le suaire. Le sang du vieil homme. Il doit être en train de se préparer pour terminer le rituel.

— Pourquoi ?

— La malédiction est une contagion. Il doit la diffuser aussi loin que possible. Plus d'exposition. Cela le rendra plus fort. A... Apocalypse.

Je retirai mon pied de son bras et fis exploser le téléphone du motel d'un coup de batte. Je récupérai son téléphone portable et le mis également en morceaux. Puis je portai la main à ma poche et en tirai une pièce de vingt-cinq cents que je laissai

tomber sur le sol près de lui.

— Il y a un téléphone public de l'autre côté du parking, derrière une petite étendue de verre pilé. Tu ferais bien de te dégotter une ambulance. (Je me détournai et me dirigeai vers la porte sans regarder en arrière.) Si jamais je te revois un jour, n'importe où, je te tue.

Michael et Sanya m'attendaient dehors. Le visage de Sanya exprimait une certaine satisfaction. L'expression de Michael était grave, inquiète. Ses yeux cherchèrent les miens.

— Il fallait le faire, dis-je à Michael. (Ma voix avait quelque chose de froid.) Il est vivant. C'est plus que ce qu'il mérite.

— Peut-être, dit Michael. Mais ce que tu as fait, Harry, ce n'était pas bien.

Une partie de moi se sentait mal. Une autre tout à fait satisfaite. Je n'étais pas sûr de savoir laquelle était prépondérante.

— Tu as entendu ce qu'il a dit sur Shiro. Sur Susan.

Les yeux de Michael s'assombrirent et il hocha la tête.

— Cela ne justifie rien.

— Non, dis-je. (Je soutins son regard.) Tu crois que Dieu me pardonnera ?

Michael resta silencieux quelques instants, puis son expression s'adoucit. Il me prit par l'épaule en me disant :

— Dieu est toujours miséricordieux.

— Ce que vous lui avez fait était plutôt généreux, affirma Sanya avec philosophie. Relativement parlant. Il est sans doute blessé mais il est, après tout, en vie. Cela va lui offrir un bon et long moment pour revoir ses choix.

— C'est ça, dis-je. Je suis un être généreux. J'ai fait ça pour son bien.

Sanya hocha la tête d'un air grave.

— De bonnes intentions.

Michael acquiesça.

— Qui sommes-nous pour te juger ? (Ses yeux brillèrent et il demanda à Sanya :) Tu as vu la tête du serpent quand Harry s'est retourné avec la batte ?

Sanya sourit et se mit à siffloter tandis que nous traversons le parking.

Nous nous entassâmes dans la camionnette.

— Larguez-moi chez moi, dis-je. Je dois récupérer quelques trucs. Et passer deux ou trois coups de fil.

— Le duel ? demanda Michael. Harry, tu es sûr que tu ne veux pas que je...

— Je m'en charge, dis-je. Tu as déjà du pain sur la planche. Je peux m'en occuper. Je te retrouverai à l'aéroport ensuite pour t'aider à trouver Shiro.

— Si vous survivez, intervint Sanya.

— Oui. Merci, camarade LaPalice.

Le Russe me fit un grand sourire.

— C'est une pièce de vingt-cinq cents que vous avez donnée à Cassius ?

— Ouais.

— Pour le téléphone ?

— Ouais.

— Les appels téléphoniques coûtent plus cher que ça de nos jours, fit remarquer Michael.

Je me laissai aller en arrière et m'autorisai un petit sourire.

— Ouais. Je sais.

Sanya et Michael éclatèrent de rire. Michael donna plusieurs coups de poing sur le volant.

Je ne me joignis pas à eux mais profitai de leurs rires pendant que je le pouvais encore. Le soleil de février était déjà en train de décliner rapidement à l'horizon.

## Chapitre 29

De retour chez moi, j'appelai Murphy sur son portable personnel. J'utilisai des phrases simples et lui racontai tout.

— Mon Dieu, dit-elle. (Je suis doué pour résumer, hein ?) Ils peuvent infecter toute la ville avec ce truc de malédiction ?

— On dirait bien, répondis-je.

— Comment puis-je t'aider ?

— Nous devons les empêcher de l'utiliser depuis le ciel. Ils ne prendront pas un moyen de transport public. Vois s'il y a des avions affrétés pour décoller entre 7 heures et 8 h 30. Idem pour les hélicoptères.

— Un instant, me dit Murphy. (J'entendis cliquer des touches de clavier et Murphy qui disait quelque chose dans une radio de la police. Un moment plus tard, elle reprit, d'une voix tendue :) Il y a un problème.

— Ouais ?

— Il y a deux inspecteurs en route pour t'arrêter. On dirait que la criminelle veut t'interroger. Il n'y a pas de mandat enregistré.

— Merde ! (Je pris une profonde inspiration.) Rudolph ?

— Ce sale lèche-cul, grogna Murphy. Harry, ils sont presque arrivés chez toi. Tu n'as que quelques minutes.

— Tu peux les leurrer ? Envoyer des hommes à l'aéroport ?

— Je ne sais pas, dit Murphy. Je suis censée rester à distance de cette affaire. Et ce n'est pas comme si je pouvais annoncer que des terroristes sont sur le point d'utiliser une arme biologique sur la ville.

— Sers-toi de Rudolph, dis-je. Dis-lui que je t'ai informée officieusement que le suaire va quitter Chicago dans un avion affrété depuis l'aéroport. Que ce soit lui qui s'en prenne plein la tête s'ils ne trouvent rien.

Murphy eut un petit rire dur.

— Il y a des moments où tu peux te montrer vraiment malin, Harry. Ça me surprendra toujours.

— Eh bien, merci !

— Que puis-je faire d'autre ?

Je le lui dis.

— Tu déconnes.

— Non. Nous pourrions avoir besoin de renforts et le B.E.S. ne peut pas s'impliquer.

— Et dire que j'avais un espoir quant à ton intelligence.

— Tu le feras ?

— Ouais. Je ne peux rien te promettre, mais je le ferai. Maintenant, file. Ils sont à moins de cinq minutes de chez toi.

— Je ne suis plus là. Merci, Murphy.

Je raccrochai le téléphone puis j'ouvris le placard et fouillai dans deux vieilles boîtes en carton que je gardais au fond jusqu'à ce que je retrouve mon vieux cache-poussière en toile. Il était usé et il avait quelques accrocs ici et là, mais il était propre. Il n'avait pas le poids rassurant du modèle en cuir, mais il dissimulait mieux mon flingue que le faisait mon blouson. Et il me donnait l'air cool. Plus cool, en tout cas.

Je récupérai mes affaires et verrouillai mon appartement en sortant, puis me glissai dans la voiture de location de Martin. Martin n'était pas dedans. Susan se tenait derrière le volant.

— Vite, dis-je.

Elle opina du chef et démarra.

Quelques minutes plus tard, personne ne nous avait sommés de nous arrêter.

— Je devine que Martin ne va pas nous aider.

Susan secoua la tête.

— Non. Il a dit qu'il avait d'autres missions prioritaires. Et que c'était également mon cas.

— Qu'est-ce que tu as répondu ?

— Que c'était un salaud obtus, étroit d'esprit, anachronique et égotiste.

— Pas étonnant qu'il t'adore.

Susan eut un petit sourire.

— La Confrérie est toute sa vie. Il sert une cause.

— Qu'est-ce que ça veut dire pour toi ?

Susan resta longtemps silencieuse tandis que nous traversons la ville.

— Comment ça s'est passé ?

— Nous avons attrapé l'imposteur. Il nous a dit où les méchants allaient se trouver plus tard dans la soirée.

— Qu'est-ce que vous avez fait de lui ?

Je le lui racontai.

Elle me regarda pendant quelques instants avant de demander :

— Comment tu vas ?

— Bien.

— Tu n'as pas l'air bien.

— C'est fait.

— Mais est-ce que tu vas bien ?

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas. Je suis content que tu n'aies pas vu ça.

— Ah ? Pourquoi ? demanda Susan.

— Tu es une fille. Tabasser les méchants, c'est un truc de garçon.

— Espèce de gros macho ! me lança Susan.

— Ouais. C'est la faute de Murphy. Elle a une mauvaise influence sur moi.

Nous arrivâmes au premier panneau indiquant la direction du stade. Susan se tourna vers moi.

— Tu crois vraiment pouvoir gagner ?

— Ouais. Après tout, Ortega n'est guère que le troisième ou quatrième truc le plus dérangeant avec lequel je suis obligé de composer aujourd'hui.

— Mais, même si tu gagnes, qu'est-ce que ça changera ?

— Le fait de ne pas me faire tuer tout de suite. Comme ça, je pourrai me faire tuer plus tard ce soir.

Susan se mit à rire. Il n'y avait rien de joyeux dans ce rire.

— Tu ne mérites pas de vivre comme ça.

Je plissai les yeux et pris une voix rauque pour répondre :

— Le mérite n'a rien à...

— Que Dieu m'en soit témoin, si tu te mets à me citer du Clint Eastwood, j'enroule cette bagnole autour du prochain

poteau téléphonique.

— Tu veux tenter ta chance, petite<sup>7</sup> ?

Je souris et levai la main, paume tournée vers elle.

Un instant plus tard, je sentis sa main se poser doucement sur la mienne et elle répondit :

— Une fille doit savoir fixer des limites.

Nous fîmes le reste du trajet jusqu'au stade en silence, main dans la main.

Je n'étais jamais allé au stade Wrigley alors qu'il était désert. Ce n'était pas vraiment la raison d'être d'un stade. On y allait pour se retrouver au milieu d'un bon milliard de gens pour assister à quelque chose. Cette fois, avec des hectares et des hectares d'asphalte désert, le stade au centre avait l'air énorme et étrangement plus squelettique que lorsqu'il était rempli de véhicules et de spectateurs en train d'applaudir. Le vent sifflait en soupirant et en gémissant à travers la structure. Le crépuscule était arrivé et les réverbères éteints projetaient des ombres arachnéennes sur l'étendue du parking. L'obscurité s'immisçait sous les arches et dans les entrées du stade, aussi vides que les orbites d'un crâne.

— Dieu merci, ce n'est pas du tout flippant ni rien, grommelai-je.

— Que va-t-il se passer maintenant ? demanda Susan.

Une autre voiture s'avança derrière nous. Je la reconnus pour l'avoir vue chez McAnnally la veille. La voiture se gara à une quinzaine de mètres de là et coupa son moteur. Ortega en sortit et se pencha pour chuchoter quelque chose au conducteur, un homme au teint basané et aux lunettes ambrées. Il y avait deux autres hommes assis à l'arrière, mais je ne distinguai pas grand-chose d'eux. J'étais prêt à parier qu'ils faisaient tous partie de la Cour Rouge.

— N'ayons pas l'air effrayés, dis-je.

Je sortis de la voiture. Je ne regardai pas Ortega mais tirai ma crosse et la plantai par terre en contemplant le stade. Le vent s'engouffra dans mon manteau et le fit voler suffisamment

---

<sup>7</sup> Référence à la fameuse réplique « Tu ne dois te poser qu'une question : "Est-ce que je tente ma chance ?" Vas-y, tu la tentes ou pas ? » de Clint Eastwood dans le film *L'Inspecteur Harry (Dirty Harry)*. (N.d.T)

en arrière pour laisser entrevoir le revolver à ma ceinture. J'avais échangé mon jogging contre un jean sombre et une chemise de soie noire. Les Mongols, ou je ne sais plus quelle ethnique, portaient des chemises en soie car l'étoffe s'enroulait autour de la pointe des flèches susceptibles de les frapper, permettant de retirer ensuite les têtes barbelées sans déchiqueter les entrailles. Je n'avais pas prévu de me faire cribler de flèches barbelées, mais des choses plus bizarres que ça m'étaient déjà arrivées.

Susan sortit également et fit le tour pour venir se placer près de moi. Elle aussi regarda le stade et le vent repoussa ses cheveux en arrière dans le même mouvement que mon cache-poussière.

— Très chouette, murmura-t-elle en bougeant à peine les lèvres. Ça te va bien, ce look. Le chauffeur d'Ortega est sur le point de mouiller son pantalon.

— Tu me dis vraiment des trucs charmants...

Nous restâmes là pendant deux minutes, jusqu'à ce que je perçoive un grondement bas et rythmé... une de ces chaînes à basses exagérées dans une bagnole de crétin. Le grondement se fit plus fort, fut suivi d'un crissement de pneus dans un virage à angle droit, puis Thomas fit son apparition, dans une voiture de sport différente de celle qu'il conduisait la fois précédente. La musique enfla tandis qu'il accélérerait sur le parking pour venir se garer en diagonale en travers des lignes que j'avais inconsciemment respectées en m'arrêtant. Il éteignit son autoradio et sortit de sa voiture, accompagné d'un nuage de fumée. Ce n'était pas de la fumée de cigarette.

— Paolo ! s'exclama Thomas.

Il portait un jean moulant et un tee-shirt noir affichant le logo de *Buffy contre les vampires*. Le lacet de l'une de ses bottes de combat était dénoué et il avait une bouteille de whisky à la main. Il en avala une longue gorgée puis se dirigea en chancelant vers Ortega. Thomas lui tendit la bouteille en vacillant.

— Prenez donc un petit verre.

D'un geste, Ortega fit voler la bouteille hors de la main de Thomas. Elle alla exploser au sol.

— G... gaspilleur..., dit Thomas d'une voix mal assurée. Holà, Harry ! Holà, Susan ! (Il nous fit un grand signe de la main et faillit tomber.) J'allais vous en proposer, à vous aussi, mais mon plan est passé à la trappe, maintenant.

Une lumière bleue apparut dans l'un des tunnels du stade. Un instant plus tard, un véhicule – entre la voiture citadine et le chariot de golf – s'avança sur le parking, un gyrophare bleu clignotant sur son toit. Avec le bourdonnement discret d'un moteur électrique, il s'avança vers nous et s'immobilisa. Kincaid était assis derrière le volant et il désigna les sièges arrière d'un geste du menton.

— Montez. Tout est prêt à l'intérieur.

Nous approchâmes du véhicule de sécurité. Ortega fit mine d'y monter, mais je l'arrêtai d'un geste de la main.

— Les dames d'abord, dis-je en tendant la main à Susan pour lui permettre de prendre place.

Je la suivis. Ortega et Thomas s'installèrent ensuite. Thomas avait mis un casque à écouteurs et hochait vaguement du menton d'une manière censée être en rythme avec la musique.

Kincaid mit le chariot en route et me lança par-dessus son épaule :

— Où est le vieux ?

— Pas là, dis-je. (Je désignai Susan du pouce.) Il a dû retourner sur le banc.

Le regard de Kincaid oscilla entre Susan et moi et il haussa les épaules.

— Pas mal, le remplaçant.

Il nous conduisit le long de plusieurs allées du stade, retrouvant son chemin malgré l'absence de lumière. Pour ma part, j'y voyais à peine. Finalement, nous arrivâmes sur le terrain par une des zones d'entraînement des lanceurs. Le stade était vide, à l'exception de trois spots qui éclairaient la position du lanceur ainsi que la première et la troisième base. Kincaid nous conduisit jusqu'au monticule du lanceur, s'arrêta et annonça :

— Tout le monde descend.

Ce que nous fîmes. Kincaid alla garer la voiture sur le côté puis se déplaça au milieu des ombres jusqu'à la tranchée de

l'équipe des visiteurs.

— Ils sont là, dit-il à mi-voix.

L'Archive émergea de la tranchée, tenant une petite boîte de bois sculpté. Elle portait une robe sombre dénuée de rubans ou de jabot et une cape grise maintenue fermée par une broche argentée. Elle était toujours petite, toujours adorable, mais quelque chose dans son maintien ne laissait aucune illusion quant à la différence entre son âge apparent, son savoir et ses capacités.

Elle s'avança vers le monticule du lanceur sans regarder quiconque, toute son attention concentrée sur la boîte qu'elle portait devant elle. Elle la posa, tout doucement, puis en souleva le couvercle et fit un pas en arrière.

Une vague de froid écœurante jaillit lorsqu'elle ouvrit la boîte. Elle me dépassa, me traversa. Je fus le seul présent à y réagir. Susan posa la main sur mon bras et, gardant les yeux sur Ortega et Thomas, me demanda :

— Harry ?

Mon dernier repas avait consisté en un *taco* acheté au drive-in sur la route du retour de notre rencontre avec Cassius, mais il tentait de s'échapper. Je le retins dans mon estomac et me forçai à faire passer son chemin à ce froid écœurant avec un effort de volonté. La sensation s'atténuua.

— Ça va, dis-je. Je vais bien.

L'Archive leva les yeux vers moi, ses traits enfantins pleins de gravité.

— Vous savez ce qui se trouve dans la boîte ?

— Je pense. Mais je n'en ai jamais vu, en fait.

— Vu quoi ? demanda Thomas.

Au lieu de répondre, l'Archive prit une petite boîte dans sa poche. Elle l'ouvrit et en sortit délicatement un arachnide aussi long que son doigt. Un scorpion, qu'elle tenait par la queue. Elle regarda autour d'elle pour s'assurer d'avoir capté l'attention de tous. C'était le cas. Alors elle laissa tomber le scorpion dans la première boîte.

Un bruit retentit instantanément, quelque part entre le cri de chat sauvage et le sifflement du bacon venant frapper un poêlon chaud. Quelque chose qui ressemblait vaguement à un nuage

d'encre au milieu d'une eau claire s'éleva en flottant depuis la boîte. Cela faisait à peu près la taille d'une tête de bébé. Des dizaines de vrilles d'ombre soutenaient le scorpion, l'attirant dans les airs en même temps que le nuage foncé. Des flammes d'un violet sombre parcoururent le corps de l'insecte pendant deux ou trois secondes, puis la bestiole s'effrita d'un seul coup, sa carapace réduite en poussière.

La masse nuageuse s'éleva à environ un mètre cinquante avant que l'Archive murmure un mot. La chose se figea, oscillant doucement dans les airs.

— Merde alors, dit Thomas. (Il retira ses écouteurs. Une flopée de guitares électriques se firent discrètement entendre.) Et qu'est-ce que c'est ?

— De la mordite, dis-je à mi-voix. Pierre de mort.

— En effet, confirma l'Archiviste.

Ortega prit lentement son inspiration et hocha la tête d'un air de compréhension.

— Une pierre de mort, hein ? demanda Thomas. On dirait que quelqu'un a tagué une bulle de savon. En lui ajoutant des tentacules.

— Il ne s'agit pas d'une bulle de savon, dis-je. Il y a une partie solide à l'intérieur. L'énergie qu'elle transporte crée cet effet de voile tout autour.

Thomas tendit un doigt vers la chose.

— Qu'est-ce que ça fait ?

J'agrippai son poignet avant qu'il puisse la toucher et repoussai sa main.

— Ça tue. D'où le nom de « pierre de mort », espèce d'imbécile.

— Oh ! fit Thomas en hochant la tête avec la sagacité propre aux hommes ivres. C'avait l'air cool quand c'a zigouillé ce petit truc, mais... alors ? C'est un insecticide ?

— Si tu manques de respect envers cette chose, ça risque de te tuer, lui lançai-je en guise d'avertissement. Elle tuerait n'importe quel être vivant de la même manière. N'importe lequel. Ce truc n'est pas de ce monde.

— C'est extraterrestre ? voulut savoir Susan.

— Vous ne comprenez pas, mademoiselle Rodriguez, dit

doucement Ortega. La mordite ne vient pas de cette galaxie, ni de cet univers. Elle ne provient pas de notre réalité.

J'avais quelques réserves quant à la présence d'Ortega sur la liste de l'équipe receveuse, mais j'acquiesçai.

— Elle vient de l'Extérieur. C'est... de l'antivie congelée. Un copeau de ce truc ferait passer les déchets nucléaires pour de la fumée de tabagisme passif. S'en approcher suffit à perdre petit à petit la vie. Celui qui la touche meurt. Point final.

— Précisément, dit l'Archive. (Elle s'avança pour nous regarder, Ortega et moi.) Un enchantement maintient la particule en place. Il est également sensible à la volonté qui lui est appliquée. Les duellistes se feront face, la mordite entre eux. Utilisez votre volonté pour la diriger vers votre adversaire. Celui disposant de la volonté la plus forte contrôlera la mordite. Le duel prendra fin lorsqu'elle aura dévoré l'un de vous.

Pas glop.

L'Archive continua.

— Les témoins observeront depuis la première et la troisième base, en faisant face à l'adversaire de leur duelliste. M. Kincaid s'assurera qu'aucune interférence inappropriée ne sera exercée par l'un ou l'autre des témoins. Je lui ai donné ordre de s'en charger par les moyens les plus radicaux.

Thomas vacilla légèrement et regarda l'Archive d'un air interrogateur.

— Hein ?

La petite fille se tourna vers lui.

— Il vous tuera si vous intervenez.

— Oh ! fit Thomas d'une voix joyeuse. Pigé, ma mignonne.

Ortega jeta sur Thomas un regard noir accompagné d'un grognement écœuré. Thomas trouva autre chose à regarder et recula prudemment d'un pas.

— Je surveillerai pour ma part les duellistes et m'assurerai qu'aucune énergie magique n'est employée. Je mettrai fin moi aussi à toute infraction par les moyens les plus radicaux. Est-ce bien compris ?

Ortega hocha la tête. Je me contentai d'un :

— Ouais.

— Y a-t-il des questions, messieurs ? demanda l'Archive.

Je secouai la tête. Ortega fit de même.

— Chacun de vous peut faire une brève déclaration, ajouta l'Archive.

Ortega tira un bracelet de perles noires et argentées de sa poche. Sans devoir faire le moindre effort, je sentis immédiatement les énergies défensives contenues à l'intérieur. Il me regarda d'un air de méfiance nonchalante en attachant le bracelet à son poignet gauche et annonça :

— Cela ne peut se terminer que d'une seule façon.

Pour toute réponse, je tirai une des potions antivenin de ma poche, fis sauter le bouchon de la fiole et l'avalai d'un trait. Je rotai avant d'ajouter :

— Excusez-moi.

— Tu as vraiment de la classe, Dresden, me souffla Susan.

— Je suinte la classe par tous les orifices, admis-je. (Je lui tendis ma crosse et mon bâton.) Garde-les-moi.

— Témoins, veuillez prendre vos places, dit l'Archive.

Susan posa une main sur mon bras et ses doigts me serrèrent fort pendant un bref instant. Je levai le bras et lui touchai la main. Elle me lâcha et se dirigea à reculons vers la troisième base.

Thomas proposa à Ortega de faire « tope là ! » avec lui. Ortega lui balança un regard noir. Thomas lui répondit par un sourire Colgate et se dirigea d'un pas hésitant vers la première base. En chemin, il tira une flasque d'argent d'une poche latérale et prit une gorgée.

Le regard de l'Archive oscilla entre Ortega et moi. Elle se tenait sur le monticule du lanceur, à côté du globe d'énergie glaçante, si bien qu'elle était légèrement plus grande qu'Ortega et légèrement plus petite que moi. Son visage arborait une expression solennelle, voire sinistre. Cela ne convenait pas très bien à une enfant qui aurait dû se lever pour aller à l'école le lendemain matin.

— Etes-vous tous les deux résolus à participer à ce duel ?

— Je le suis, affirma Ortega.

— Oui, oui, dis-je en hochant la tête.

L'Archive opina du chef.

— Messieurs, présentez votre main droite, je vous prie.

Ortega leva le bras droit, la paume tournée vers moi. Je l'imitai. L'Archive fit un geste et la sphère de mordite s'éleva en flottant jusqu'à être précisément à mi-chemin entre Ortega et moi. Une tension se fit sentir contre ma paume, une pression invisible et silencieuse. C'était un peu comme quand on lève la main devant une sortie de circulation d'eau à l'intérieur d'une piscine : c'était quelque chose de ténu, qui donnait l'impression de pouvoir aisément glisser sur le côté.

Si cela arrivait, je ferais intimement connaissance avec la mordite. Mon cœur trébucha sur un ou deux battements et je pris une profonde inspiration pour tenter de me concentrer et de me préparer. Si j'étais Ortega, je voudrais ouvrir le bal avec tout ce que j'avais en réserve dès la première seconde de la compétition, histoire d'y mettre fin avant même qu'elle ait commencé. J'inspirai deux fois encore, longuement, et rétrécis mon champ de vision ; je tâchai de ne plus penser à rien, jusqu'à occulter tout ce qui ne relevait pas de la pression sur ma main et des ténèbres mortelles à quelques pas de là.

— Commencez, dit l'Archive.

Elle battit vivement en retraite.

Ortega poussa un cri, une clameur de guerre, son corps s'inclinant légèrement, les hanches fléchies. Il tendit le bras devant lui comme un homme tentant de refermer d'une main la porte d'un coffre-fort. Sa volonté jaillit vers moi, sauvage et puissante, et la pression me repoussa en arrière sur mes talons. La mordite franchit trois des quatre pas qui la séparaient de moi.

La volonté d'Ortega était forte. Vraiment très forte. Je tentai de la dévier, de la surpasser et de stopper la sphère. L'espace d'une seconde de panique, il ne se passa rien. La sphère continua à se rapprocher de moi. Trente centimètres. Vingt-cinq. Quinze. De petites vrilles de ténèbres jaillirent depuis le nuage autour de la mordite, cherchant aveuglément mes doigts.

Je serrai les dents, rassemblai ma volonté et stoppai la chose à dix centimètres de ma main. Je tentai d'impulser un élan à mon tour, mais Ortega me résista avec force.

— Ne faites pas durer les choses, mon garçon, siffla-t-il entre ses dents. Votre mort sauvera des vies. Même si vous gagnez,

mes vassaux de Casaverde ont juré de vous traquer et de vous tuer. Vous, ainsi que tous ceux que vous connaissez et aimez.

La sphère se rapprocha un peu.

— Vous aviez dit que vous ne leur feriez pas de mal si je donnais mon accord pour le duel, grondai-je.

— J'ai menti, admit Ortega. Je suis venu ici pour vous tuer et mettre fin à cette guerre. Rien d'autre ne compte.

— Salopard !

— Arrêtez de lutter, Dresden. Évitez-vous des souffrances. Si vous me tuez, ils seront exécutés. En vous rendant, vous les préservez. Votre Mlle Rodriguez. La femme flic. L'enquêteur qui vous a appris le métier. Le propriétaire de ce bar. Le chevalier et sa famille. Le vieil homme dans les collines d'Ozark. Les enfants-loups de l'université. Tous.

Je poussai un cri rageur.

— Mon gars, tu viens de dire ce qu'il ne fallait pas.

Je laissai la colère déclenchée par les paroles d'Ortega se déverser à travers mon bras.

Un nuage d'étincelles écarlates jaillit contre la sphère de mordite et je la vis reculer lentement.

Les traits du visage d'Ortega se tendirent et sa respiration se fit plus lourde. Il ne dépensait plus d'énergie pour parler, désormais. Ses yeux s'assombrirent jusqu'à devenir entièrement noirs et inhumains.

Des tremblements étaient visibles un peu partout sur sa peau, ce masque de chair contenant le monstre vaguement semblable à une chauve-souris qu'étaient vraiment les membres de la Cour Rouge. Le monstrueux Ortega, le véritable Ortega, s'agitait sous sa pseudo-coquille humaine. Et il avait peur.

La sphère se rapprocha. Ortega renouvela ses efforts avec un autre cri de guerre. Mais la sphère atteignit le point médian et continua à progresser vers lui.

— Imbécile, lâcha-t-il dans un hoquet.

— Meurtrier, contrai-je en propulsant la sphère de trente centimètres supplémentaires dans sa direction.

Ses mâchoires se serrèrent plus encore, les muscles de son visage gonflés à bloc.

— Vous allez tous nous détruire.

— En commençant par vous.

La sphère se rapprocha un peu plus.

— Vous êtes un fou, un égoïste et un hypocrite.

— Vous assassinez et réduisez les enfants en esclavage, dis-je. (Je repoussai la sphère de mordite à moins de trente centimètres de lui.) Vous menacez les gens que j'aime. (Je la rapprochai encore.) Qu'est-ce que ça vous fait, Ortega, d'être trop faible pour vous protéger ? Qu'est-ce que ça vous fait de savoir que vous êtes sur le point de mourir ?

Pour toute réponse, un sourire apparut lentement sur son visage. Ses épaules bougèrent légèrement et je vis que l'un de ses bras pendait, inerte, sur son flanc, comme une manche vide. Un petit gonflement apparut sur le côté de son estomac, comme une arme tenue dans la poche d'un pardessus.

Je le regardai, choqué. Il avait retiré son vrai bras de sa carapace de chair. Il braquait une arme sur moi.

— Ce que ça fait ? demanda-t-il tout doucement. À vous de me le dire.

## Chapitre 30

— Vous ne pouvez pas, dis-je. (Je jetai un coup d'œil vers la zone du point de départ mais l'Archive n'avait apparemment pas remarqué que quelque chose clochait. Ma volonté vacilla et la sphère de mordite se mit à osciller d'avant en arrière.) Ils vont entendre le coup de feu. Ils vont vous tuer.

— C'est possible, admit Ortega. Comme je l'ai dit, je suis prêt à l'accepter.

Ses paroles me glacèrent et la sphère de mordite fonça vers ma tête. Je la rattrapai à cinquante petits centimètres de ma tête et la retins, mais de justesse.

— Je vous l'ai dit, Dresden. Cela ne peut se finir que d'une seule façon. J'aurais préféré une mort honorable pour vous, mais n'importe quelle mort fera l'affaire.

Je regardai fixement le flingue qu'il dissimulait.

Un point de lumière rouge vif apparut sur la poitrine d'Ortega et remonta lentement.

Mon expression avait dû changer car Ortega aussi baissa les yeux. Le point lumineux de visée laser vint se placer sur son corps et ne bougea plus.

Les yeux d'Ortega s'écarquillèrent et son visage prit une expression furieuse.

Un paquet de trucs se produisirent au même moment.

Il y eut un bruit sifflant, suivi d'un choc mat, et une large section de la poitrine d'Ortega s'enfonça. Du rouge éclaboussa le sol derrière lui. Un instant plus tard, un « boum » retentissant, bien plus grave que le bruit d'un fusil, résonna à travers le stade.

Ortega poussa un cri qui vira dans le suraigu. Du feu jaillit de l'arme cachée, traversant le masque de chair et la chemise du vampire et révélant la gueule d'un revolver de petit calibre qu'agrippait une main noire inhumaine. La balle qu'Ortega avait

encaissée l'avait fait tournoyer à moitié sur lui-même et il me rata. Je songeai que rester là pour lui permettre de faire une deuxième tentative serait une mauvaise idée, je me jetai donc sur le côté tout en donnant un élan supplémentaire à la sphère de mordite.

Ortega esquiva la mordite. Même blessé, il était rapide. Un point rouge apparut sur sa cuisse pendant une demi-seconde et, avec un autre sifflement suivi immédiatement d'un bruit de tonnerre, le tireur invisible le cueillit de nouveau. J'entendis les os de la jambe d'Ortega se briser.

Susan me lança ma crosse et mon bâton puis bondit vers Ortega. Elle attrapa le bras libre du comte et le tordit comme pour projeter son propriétaire au sol. Au lieu de quoi, le vampire se contorsionna bizarrement et elle se retrouva en train de lui arracher son masque de chair, comme on arrache la peau d'une banane, révélant la créature flasque et gluante en dessous : le véritable Ortega. Il tenait toujours son arme, cela dit, et il se tourna pour me tirer de nouveau dessus.

Je hurlai :

— *Ventas servitas !*

J'y avais mis toutes mes forces, projetant ma volonté vers la terre du monticule où se trouvait le tireur. Celle-ci forma un cyclone miniature de terre brune, forçant le vampire à détourner la tête et à se protéger les yeux. Le deuxième coup de feu se perdit à son tour et je cherchai précipitamment mon bâton de combat de la main.

Le tourbillon de terre la ralentit, mais Susan se jeta malgré tout sur la main armée d'Ortega. Ce fut une erreur. Même doté d'une seule jambe valide, Ortega poussa un nouveau cri, tournoya sur lui-même et projeta Susan depuis le monticule jusqu'à la troisième rangée de sièges derrière la première base. Elle les heurta avec une violence capable de lui briser les os et s'écroula, hors de ma vue.

Des cris aigus emplirent soudain l'air et, en levant les yeux, je découvris une dizaine de membres de la Cour Rouge, arborant leur véritable forme, entrant dans le stade. Certains escaladèrent les murs, d'autres sautèrent depuis les niveaux supérieurs ou jaillirent hors de loges privées dans une explosion

de débris de verre.

Je me tournai vivement vers Ortega, levai mon bâton de combat et projetai ma volonté à l'intérieur en hurlant :

— *Fuego !*

Un jet de flammes aussi épais que mon bras rugit dans sa direction, mais l'un des nouveaux arrivants lui agrippa l'épaule et l'emporta hors de ma ligne de tir. Le vampire providentiel fut cependant touché et sa peau graisseuse s'enflamma à la façon d'un bûcher. Il poussa un cri horrible tout en se consumant.

Je sentis un mouvement dans mon dos et, me retournant, je vis Kincaid courir à toute vitesse dans ma direction. Il s'empara de l'Archive et se dirigea vers une des tranchées. Un vampire de la Cour Rouge lui barra le passage. Le bras de Kincaid se détendit, une arme semi-automatique apparaissant comme par miracle dans sa main, et — sans même ralentir — il mit deux balles entre les yeux du vampire. Celui-ci partit en arrière et, en le dépassant, Kincaid lui tira une demi-douzaine de balles supplémentaires dans le ventre, lequel se transforma en bouillie écarlate. Kincaid abandonna à son sort le vampire hurlant et battant des bras.

— Harry, derrière toi ! cria Thomas.

Je ne me retournai pas. J'imaginai le pire et fis un bond en avant. J'entendis un vampire siffler en me manquant, puis se précipiter de nouveau vers moi. Je me tournai et libérai un nouveau jet de flammes, mais sans toucher ma cible. Le vampire me bondit dessus en me crachant sa salive venimeuse au visage.

J'avais déjà été touché par du venin de vampire auparavant et savais que ce truc agissait vite, surtout en grande quantité. Mais j'avais pris la potion pour le bloquer, et cela ne fit que me démanger légèrement. Tandis que le vampire m'aspergeait, je préparai une nouvelle attaque que je laissai jaillir depuis mon bâton pressé contre le corps flasque de la créature. Elle laissa dans son ventre un trou de la taille de mon poing et une ouverture de plus de soixante centimètres dans son dos. La créature fut prise de faibles spasmes et je la repoussai d'un coup de pied avant de me relever.

Sept ou huit vampires se trouvaient à moins de quinze mètres de moi et se rapprochaient rapidement. Thomas sprinta

dans ma direction, un poignard scintillant dans la main, et frappa l'un d'eux par-derrière. Il ouvrit le ventre de la créature d'un seul coup et celle-ci s'écroula au sol.

— Harry, sors de là !

— Non ! criai-je. Tire Susan d'ici !

Thomas grinça des dents mais changea de direction. Il bondit par-dessus la tranchée de la première base et sauta adroitement par-dessus la rambarde pour atteindre les rangées de sièges.

Il n'allait pas pouvoir m'aider et je n'avais pas le temps de chercher d'autres options. Je m'accroupis et me concentrerai en psalmodiant en une litanie continue :

— Défendre, défendre.

C'était difficile à faire sans l'aide de mon bracelet-bouclier pour me servir de support, mais je réussis à former autour de moi un dôme composé de toutes les énergies protectrices que je pouvais rassembler.

Les vampires s'abattirent dessus en hurlant leur rage aveugle. N'importe lequel d'entre eux aurait pu retourner ma voiture dans le sens de la longueur sans grands efforts. Leurs coups contre le bouclier auraient suffi à briser du béton. En quelques secondes. Et je savais que je ne pourrais pas maintenir le dôme bien longtemps. Lorsqu'il s'affaisserait, ils allaient littéralement me démembrer. Je mis tout ce que j'avais dans mon bouclier et les sentis qui l'abattaient petit à petit.

Puis il y eut un rugissement et un éclair de lumière aveuglante. Un jet de feu fendit l'air au-dessus de moi et vint frapper l'un des vampires en pleine tête. Ce dernier s'enflamma brusquement en hurlant et en agitant ses bras horriblement maigres, puis s'effondra sur le sol en tremblant comme un insecte à moitié écrasé. Mon écran s'écroula, surchargé, et le bracelet se mit à me brûler le poignet. Je m'accroupis plus bas encore.

Un autre jet de feu jaillit, incinérant la tête d'un deuxième vampire. Tous les autres s'arrêtèrent et se tassèrent sur eux-mêmes en criant sous le coup de la confusion.

Kincaid se trouvait à l'extérieur de la tranchée. Il laissa son fusil à pompe fumant retomber sur le sol. Puis il plongea la

main dans un sac de golf qui se trouvait à côté de lui et, d'un geste fluide et professionnel, tira un second fusil à deux coups. L'un des vampires bondit vers lui mais Kincaid était trop rapide. Il pressa la détente et le fusil rugit. Un jet de flammes jaillit et traversa le cou du vampire avant de frapper la palissade de la partie droite du terrain dans laquelle il laissa un trou de la taille de ma tête. Un bruit retentit derrière Kincaid qui se retourna et vida l'autre canon dans un vampire qui bondissait parmi les rangées au-dessus de la tranchée de la troisième base. Il mit le contenu de son arme pile au milieu de la gorge de la créature, et le monstre s'enflamma brutalement.

Kincaid abandonna aussi ce fusil et tendit la main pour en prendre un troisième dans son sac de golf.

Les autres vampires foncèrent sur Kincaid tandis qu'il leur tournait le dos.

Ils se retrouvèrent face à l'Archive.

L'enfant sortit de derrière le sac de golf, la sphère de mordite ténébreuse flottant entre ses mains. Elle libéra la sphère et fit un seul geste.

Le petit nuage de ténèbres fila en direction des vampires et les frappa l'un après l'autre à la vitesse d'un marteau manié par un ouvrier survolté, « bang-bang-bang ». Lorsque la sphère de mordite les toucha, il y eut un flash de lumière froide et violacée et un jaillissement d'obscurité, puis la sphère continua son chemin. Elle ne laissait derrière elle qu'une pluie de cendres et d'os noircis. Je pus à peine la suivre des yeux tant elle se déplaçait vite. L'instant d'avant, les vampires étaient tous là, le suivant, ils avaient tout simplement disparu. Des os noirs et des cendres grises jonchaient le sol tout autour de moi.

Le silence retomba et la seule chose que j'entendis fut ma propre respiration hachée et le rugissement des battements de mon cœur dans mes oreilles. Je regardai affolé autour de moi mais ne vis Ortega nulle part. Les deux vampires éventrés s'agitaient faiblement sur le sol. Kincaid tira un dernier fusil à pompe de son sac de golf et, avec deux nouveaux crachats de flammes, les acheva tous les deux.

La sphère de mordite revint en douceur flotter entre les mains minuscules de l'Archive qui resta debout à me

contempler pendant un long et silencieux moment. Il n'y avait rien dans son expression. Rien dans ses yeux. Rien. Je sentis le début d'une Vision et détournai le visage, en vitesse.

— Qui a brisé le premier l'intégrité du duel, Kincaid ? demanda l'Archive.

— Je ne pourrais pas dire, répondit Kincaid. (Il n'était même pas essoufflé.) Mais Dresden était en train de gagner.

L'Archive resta immobile un instant de plus avant d'ajouter :

— Merci de m'avoir laissé caresser votre chat, monsieur Dresden. Et de m'avoir donné un nom.

Cela ressemblait terriblement à un au revoir, mais je me devais de répondre poliment :

— Je vous en prie, Ivy.

L'Archive hocha la tête.

— Kincaid, la boîte, je vous prie.

Je levai les yeux et vis Kincaid déposer la boîte en bois sur le sol. L'Archive y envoya lentement la sphère de mordite flottante puis referma le couvercle.

— Cette opération est terminée.

Je contemplai les ossements, la poussière et les corps calcinés des vampires.

— Vous croyez ?

L'Archive posa sur moi un regard empreint de neutralité et dit :

— Allons-y. L'heure du coucher est dépassée pour moi.

— J'ai faim, lança Kincaid en balançant son sac de golf par-dessus son épaule. On passera par un *drive-in*. Vous pourrez garder les cookies.

— Les cookies ne sont pas bons pour moi, répondit l'Archive.

Mais elle souriait.

Kincaid se tourna vers moi.

— Dresden, passez-moi ça, voulez-vous ?

Mon regard anesthésié suivit son geste. L'un des fusils à pompe se trouvait devant moi. Ses canons étaient encore fumants. Je m'en saisis maladroitement par la crosse et le tendis à Kincaid, qui l'enveloppa ainsi que l'autre fusil qu'il avait utilisé avec une sorte de couverture à doublure argentée.

— Qu'est-ce que c'est que ces trucs ? demandai-je.

— Des cartouches incendiaires, expliqua-t-il. (Il me tendit la crosse que j'avais laissé tomber.) Ça marche très bien sur les Rouges, mais elles sont tellement brûlantes qu'elles déforment les canons. Sur un coup de malchance, le deuxième tir peut vous exploser à la tronche. Donc il faut utiliser des armes jetables.

Je le remerciai d'un signe de tête et saisis ma crosse.

— Où puis-je m'en procurer ?

Kincaid me fit un grand sourire.

— Je connais un type. Je lui dirai de vous appeler. À la prochaine, Dresden.

Kincaid et l'Archive s'éloignèrent vers la sortie du stade.

Une pensée se fraya finalement un chemin à travers l'adrénaline et je m'élançai en courant vers la tranchée de la première base. Thomas avait simplement sauté par-dessus. Je réussis à l'escalader tant bien que mal pour gagner les sièges.

Thomas s'y trouvait déjà, assis par terre près de Susan. Il lui avait retiré son blouson et s'en était servi pour lui surélever légèrement les pieds. Il lui avait apparemment basculé la tête en arrière pour dégager ses voies respiratoires. Il leva les yeux vers moi et dit :

— Elle est inconsciente, mais vivante.

Je m'accroupis à mon tour et tâtai la gorge de Susan, juste pour en être sûr.

— Elle est gravement touchée ?

Il secoua la tête.

— Impossible à dire.

— Alors il faut l'emmener à l'hôpital, dis-je en me redressant.

Thomas me saisit le bras.

— Tu ne voudrais pas qu'elle entre, blessée et étourdie, dans un endroit plein de proies affaiblies ?

— Alors qu'est-ce qu'on peut faire, par l'enfer ?

— Écoute, vu qu'elle n'est pas morte, il y a de fortes chances pour qu'elle se remette.

Thomas leva la main et tira un stylo à bille de sa poche. Il le fit pivoter comme pour l'ouvrir et annonça :

— Endroit dégagé.

Puis il fit la manœuvre inverse et le rangea.

Un instant plus tard, Martin descendait rapidement l'allée.

D'une manière inexplicable, il parvint même à rendre ça banal, comme s'il n'était qu'un spectateur désireux de reprendre sa place avant le prochain lancer. Un exploit plutôt impressionnant, vu qu'il portait un énorme fusil, une arme de tireur d'élite militaire dotée d'un viseur télescopique et d'une visée laser. Il posa le fusil à terre et se pencha au-dessus de Susan pendant quelques instants en la palpant ici et là, avant d'annoncer :

— Elle va être méchamment endolorie.

— Vous ? m'étonnai-je. C'était vous le tireur ?

— Évidemment, répondit Martin. Pourquoi pensiez-vous que nous étions à Chicago depuis le début ?

— Susan m'a dit qu'elle venait récupérer ses affaires.

Il me jeta un regard sceptique.

— Vous y avez cru ? J'aurais imaginé que vous connaissiez suffisamment bien Susan pour savoir que les biens matériels n'ont guère d'importance pour elle.

— Je sais, dis-je. Mais elle a dit...

Ma voix s'estompa et je secouai la tête.

Martin leva les yeux vers moi et dit :

— Nous savions qu'Ortega venait pour vous tuer. Nous savions que s'il réussissait, cela pouvait mettre un terme à la guerre, pour mieux la reprendre dans une vingtaine d'années, dans une position nettement consolidée. J'ai été envoyé pour m'assurer qu'Ortega ne vous tuerait pas et pour l'éliminer si possible.

— Et vous avez réussi ?

Martin secoua la tête.

— Il avait prévu une telle éventualité. Deux de ses vassaux l'ont rejoint durant le combat. Ils l'ont sorti de là. Je ne sais pas à quel point ses blessures étaient sérieuses, mais il est probable qu'il retourne à Casaverde.

— Vous voulez que la guerre continue. Vous espérez que le Conseil Blanc détruira la Cour Rouge pour vous.

Martin acquiesça.

— Comment avez-vous découvert qu'il y aurait un duel ?

Martin ne répondit pas. Je plissai les yeux et me tournai vers Thomas. Celui-ci afficha une expression innocente.

— Ne me regarde pas comme ça. Je suis un play-boy ivre et drogué qui ne fait rien d'autre que prendre du bon temps, dormir et se nourrir. Et même si j'avais l'idée de prendre une quelconque revanche sur la Cour Rouge, je n'aurais pas les tripes nécessaires pour me dresser contre qui que ce soit. (Il me fit un grand sourire.) Je suis totalement inoffensif.

— Je vois, dis-je.

Je pris une profonde inspiration et contemplai silencieusement le visage de Susan pendant un moment. Puis je me penchai, fouillai ses poches et récupérai les clés de la voiture de location.

— Vous repartez à présent, Martin ?

— Oui. Je ne pense pas que notre présence ici sera remarquée, mais il n'y a aucune raison de prendre le risque.

— Prenez soin d'elle pour moi, dis-je.

Martin leva les yeux vers moi pendant une seconde puis répondit, d'une voix très douce :

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir. Vous avez ma parole.

Je hochai la tête.

— Merci.

Je me relevai et me dirigeai vers la sortie en tenant mon manteau contre moi pour dissimuler mon arme.

— Où vas-tu ? me lança Thomas.

— À l'aéroport, répondis-je. J'ai des gens à voir à propos d'un vieillard et d'un drap de lit.

## Chapitre 31

Je me garai sur le parking des voitures de location à l'extérieur de l'aéroport d'O'Hare à 19 heures passées de quelques minutes. Je sortis de la voiture avec ma crosse et mon bâton à la main. Il n'y avait qu'une seule lumière allumée sur le parking, mais la lune s'était levée, énorme et lumineuse, et je n'eus aucun mal à voir Michael arriver. Sa camionnette blanche s'arrêta lourdement sur le gravier devant moi. Je fis le tour jusqu'à la portière côté passager. Sanya l'ouvrit pour moi puis se décalra sur le côté. Il portait une veste en jean bleue et un grand chapeau de cow-boy.

— Harry ? demanda Michael lorsque je montai dans la camionnette. Je commençais à m'inquiéter. Tu as gagné ?

— Pas exactement.

— Tu as perdu ?

— Pas exactement. J'ai envoyé Ortega dans les cordes et il a triché. On a tous les deux quitté le ring. Je m'en suis sorti en un seul morceau. Il s'en est sorti en plusieurs, mais il a réussi à filer.

— Susan va bien ?

— Elle a été propulsée dans les airs sur plus de vingt-cinq mètres avant de s'écraser sur de l'acier et du béton. Elle s'en tirera.

Quelque chose me chatouillait le nez qui se mit à couler. Une odeur très nette de métal emplissait la cabine de la camionnette.

— Michael, tu portes l'armure ?

— Je porte l'armure, répondit Michael. Ainsi que la cape.

— La Terre appelle Michael. Nous allons entrer dans un aéroport. Le genre d'endroit qui abrite des détecteurs de métaux.

— Ça ira, Harry. Tout ira bien.

— Est-ce que ça ira bien au son d'une alarme ? (Je jetai un coup d'œil au plus jeune chevalier.) Sanya ne porte pas d'armure, lui.

Sanya se tourna en partie vers moi et entrouvrit sa veste en jean pour me montrer le gilet en Kevlar qu'il portait dessous.

— Si, si, dit-il sobrement. Quinze couches, avec des protections en céramique sur les zones critiques.

— Bon, au moins vous n'avez pas l'air de sortir d'un festival médiéval, dis-je. Ce truc pourrait réellement vous protéger en plus de vous conférer un look un peu moins moyenâgeux. C'est un modèle récent ou à l'ancienne ?

— Le nouveau, répondit-il. Ça arrête les munitions des civils et même certaines armes militaires.

— Mais pas les poignards ou les griffes, souffla Michael. Ni les flèches.

Sanya reboutonna sa veste en fronçant les sourcils.

— La tienne n'arrêtera pas les balles.

— Ma foi me protège, rétorqua Michael.

J'échangeai un regard sceptique avec Sanya.

— D'accord, d'accord, Michael. A-t-on une idée de l'endroit où se trouvent les méchants de l'histoire ?

— À l'aéroport, répondit Michael.

Je restai assis sans rien dire pendant un instant avant de lancer :

— Aiguille. Botte de foin. Où ça dans l'aéroport ?

Michael haussa les épaules, sourit et ouvrit la bouche pour répondre. Je levai la main.

— Nous devons avoir la foi, dis-je en imitant de mon mieux la voix de Michael. Comment n'y ai-je pas pensé avant. Tu as apporté *Fidelacchius* ?

— Dans le compartiment à outils, répondit-il.

Je hochai la tête.

— Shiro aura besoin qu'on la lui rende.

Michael resta silencieux un instant avant de répondre :

— Oui, bien sûr.

— Nous allons le sauver.

— Je prie pour que ce soit le cas, Harry.

— Nous le sauverons, affirmai-je. (Je regardai par la fenêtre

tandis que Michael entrait dans l'aéroport proprement dit.) Il n'est pas trop tard.

O'Hare est gigantesque. Nous roulâmes au milieu des parkings bondés et des zones de fret pendant presque une demi-heure avant que Michael ralentisse brusquement la camionnette près du hall international, son échine et son cou soudain tendus comme s'il venait d'entendre un coup de klaxon.

Sanya lui jeta un coup d'œil en coin en demandant :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu sens ça ? lui demanda Michael.

— Sentir quoi ?

— Ferme les yeux, répondit Michael. Essaie de calmer le fil de tes pensées.

— Je sens une grande perturbation dans la Force, marmonnai-je.

— Vraiment ? me demanda Michael d'un air surpris.

Je soupirai et me frottai l'arête du nez. Sanya ferma les yeux et, une seconde après, ses traits affichèrent un air de dégoût.

— Pourriture, annonça le Russe. Lait caillé. Moisissures. L'air a quelque chose de graisseux.

— Il y a une boutique *Pizza Hut* à moins de quinze mètres d'ici, annonçai-je en regardant à travers les vitres du hall. Mais c'est peut-être une coïncidence.

— Non, dit Michael. C'est Nicodemus. Il laisse une sorte de tache partout où il passe. Arrogance. Ambition. Mépris.

— Je ne perçois que des odeurs de pourriture, dit Sanya.

— Tu le sens, toi aussi, affirma Michael. Ton esprit l'interprète différemment. Il est ici.

Il s'apprêtait à redémarrer lorsqu'un taxi vint s'arrêter devant lui. Le chauffeur sortit du véhicule et entreprit de décharger les bagages d'un couple âgé.

Je marmonnai dans ma barbe en reniflant. J'étendis même mes sens magiques vers l'extérieur pour tenter de détecter ce que Michael avait senti. Je ne perçus rien d'autre que l'habituel bruit blanc de milliers de vies se déplaçant autour de nous.

J'ouvris les yeux et me retrouvai les yeux fixés sur l'arrière du crâne de l'inspecteur Rudolph. Il arborait son habituel costume coûteux et se tenait à côté d'un homme sec à la coiffure

soignée que je reconnus comme faisant partie du bureau du procureur.

Je m'immobilisai un instant. Puis je saisie le Stetson noir de Sanya pour me l'enfoncer sur le crâne. Je tirai le bord du chapeau au niveau de mes yeux et me tassai autant que possible sur mon siège.

— Que se passe-t-il ? voulut savoir Michael.

— La police, dis-je.

Je scrutai plus attentivement les alentours. Je repérai sept officiers en uniforme et peut-être une dizaine d'autres hommes qui portaient des costumes et des vêtements ordinaires mais se tenaient et marchaient comme des flics.

— Je leur ai fait passer un message affirmant que le suaire pouvait être en train de quitter Chicago depuis cet aéroport.

— Alors pourquoi te caches-tu ?

— Un témoin a rapporté m'avoir vu quitter la scène d'un meurtre. Si quelqu'un me reconnaît, je vais passer les prochaines vingt-quatre heures à me faire interroger et ça n'aidera pas Shiro.

Des rides d'inquiétude apparurent sur le front de Michael.

— C'est vrai. La police est au courant pour les deniériens ?

— Sans doute pas. Le B.E.S. n'est pas sur l'affaire. On leur a sans doute dit qu'il s'agit d'un groupe de terroristes potentiellement dangereux.

Le taxi devant nous avait enfin fini de décharger et Michael quitta la zone d'arrêt minute pour se diriger vers le parking.

— Ça ne suffit pas. Ils ne peuvent pas rester ici.

— Tant que la police sera sur place, les mouvements des deniériens seront limités. Ça va les obliger à baisser la tête et à la jouer discrète.

Michael secoua la tête.

— La plupart des créatures surnaturelles hésiteraient avant de tuer un officier de police. Mais pas Nicodemus. Il n'a que du mépris envers les autorités des mortels. Si nous l'exposons, il tuera *à coup sûr* quiconque tentera de l'arrêter et prendra certainement des otages pour les utiliser contre nous.

Sanya opina du chef.

— Sans oublier que si cette malédiction épидémique est aussi

redoutable que vous le dites, ce sera dangereux pour tous ceux qui se trouveront aux alentours.

— C'est pire que ça, dis-je.

Michael tourna son volant en direction d'une place de parking.

— C'est-à-dire ?

— Forthill m'a dit que les deniéries gagnaient en puissance en faisant du mal aux gens, c'est ça ? En semant le chaos et la destruction ?

— Exact, répondit Michael.

— La malédiction ne durera que quelques jours, mais durant cette période elle fera passer la peste noire pour une simple varicelle. Voilà pourquoi il est venu ici. C'est l'un des terminaux internationaux les plus actifs au monde.

— Sainte mère de Dieu ! jura Michael.

Sanya se contenta d'un sifflement.

— Les vols au départ rejoignent directement les pays les plus importants du monde. Si le mal propagé par les deniéries est facilement transmissible...

— Je pense avoir plutôt bien résumé la chose avec mon histoire de peste noire, Sanya.

Le Russe haussa les épaules.

— Désolé. Qu'est-ce qu'on va faire ?

— On déclenche une alerte à la bombe. Pour faire évacuer les gens et bloquer les avions.

— Il nous faudra être immédiatement à l'intérieur, dit Sanya. Combien de temps les autorités vont-elles mettre à réagir ?

— Cela ne marcherait que si je savais qui appeler pour obtenir une réaction instantanée.

— Et vous le savez ? demanda Sanya.

Je tendis la main vers Michael. Il fit claquer son téléphone portable contre ma paume.

— Non, dis-je. Mais je connais quelqu'un qui le sait.

J'appelai Murphy en tentant de rester calme et en espérant que le téléphone n'allait pas m'explorer au visage. Lorsque j'obtins une connexion, elle fut trouble et ponctuée de parasites mais je parvins à expliquer à Murphy ce qui se passait.

— Tu es dingue, Dresden, me dit-elle. Est-ce que tu te rends

compte à quel point il est incroyablement irresponsable – et illégal – de lancer une fausse alerte à la bombe ?

— Ouais. Moins irresponsable que de laisser des flics et des civils sur le chemin de ces gens.

Murphy resta silencieuse une seconde avant de demander :

— À quel point sont-ils dangereux ?

— Pires que le loup-garou, dis-je.

— J'appelle.

— Tu as pu le joindre ? demandai-je.

— Je crois, oui. Il te faut plus de renforts ?

— J'ai ce qu'il faut, dis-je. Ce qui me manque, c'est du temps.

Fais vite, je t'en prie.

— Sois prudent, Harry.

Je raccrochai le téléphone et sortis de la camionnette. Michael et Sanya m'emboîtèrent le pas.

— Murphy va signaler une alerte à la bombe. Les flics évacueront tout le monde du bâtiment. Ça dégagera la zone pour nous.

— Ce qui laissera les deniériens sans personne à infecter ou à prendre en otage, ajouta Sanya.

— C'est l'idée. Après ça, les flics appelleront les démineurs et des renforts. Nous aurons au maximum vingt minutes pour tirer parti de la confusion.

Michael déverrouilla le compartiment à outils et sortit la canne de Shiro. Il y accrocha une courroie et la passa à son épaule. Pendant ce temps, Sanya accrocha *Esperacchius* à sa hanche puis tira carrément un fusil d'assaut du compartiment.

— Une kalachnikov, c'est ça ? demandai-je. Voilà un look carrément Charlton Heston pour les chevaliers de la Croix.

Sanya enclencha un chargeur dans son arme, fit coulisser une cartouche dans la chambre et s'assura que le cran de sûreté était mis.

— Je me considère comme un progressiste.

— Trop aléatoire à mon goût, dit Michael. Trop facile de blesser la mauvaise personne.

— Possible, répondit Sanya. Mais les seules personnes à l'intérieur devraient être les deniériens, non ?

— Et Shiro, dis-je.

— Je ne tirerai pas sur Shiro, m'affirma Sanya.

Michael passa *Amoracchius* à son côté.

— Combien de temps cela va-t-il prendre ?

La sonnerie bourdonnante d'une alarme incendie résonna depuis le hall et les policiers se rassemblèrent. Un inspecteur grisonnant vêtu d'un costume mal coupé prit les choses en main et entreprit d'organiser les hommes en civil et en uniforme. Des gens commencèrent à sortir précipitamment du hall.

— Demande et tu seras exaucé, dis-je. Faisons le tour, histoire de passer par une entrée de service.

Sanya glissa le fusil d'assaut à l'intérieur d'un sac de sport qu'il tenait en bandoulière mais garda une main sur la crosse. Michael me fit un signe de tête et j'ouvris la voie. Nous fimes le tour du bâtiment jusqu'à apercevoir certains des avions. Les équipes au sol couraient dans tous les sens et plusieurs types tenant des lampes torches orange les agitaient en direction des appareils en approche afin de diriger les jets perdus à l'écart des rampes menant au terminal.

Nous dûmes escalader une clôture et sauter d'un mur de trois mètres de haut pour atteindre l'arrière du terminal mais, au cœur de l'obscurité et de la confusion, personne ne nous remarqua. J'ouvris le chemin : j'entrai par une porte réservée au personnel au sol et traversai une pièce qui tenait à la fois du garage et de l'entrepôt à bagages. Les lumières annonçant une situation d'urgence étaient allumées et les alarmes incendie retentissaient toujours. Je passai devant une section de mur recouverte de calendriers de pin-up, d'images de camions et d'un plan du terminal.

— Oh ! là, stop ! dis-je.

Sanya vint heurter mon dos. Je lui balançai un regard noir puis m'intéressai au plan.

— Ici, dis-je en pointant une porte marquée. Nous déboucherons sur cet escalier.

— En plein milieu, par contre, nota Michael. Dans quel sens irons-nous ?

— On se sépare, suggéra Sanya.

Michael et moi répondîmes exactement en même temps :

— Mauvaise idée.

— Réfléchissons, marmonnai-je essentiellement pour moi-même. Si j'étais un terroriste arrogant, psychotique et collaborant avec un démon désireux de déclencher une apocalypse, où est-ce que je serais ?

Sanya se pencha pour regarder la carte et dit :

— La chapelle.

— La chapelle, répétai-je. Au bout de ce couloir, en haut de l'escalier et sur la gauche.

Nous traversâmes le corridor en courant et montâmes les marches. Je poussai sur la porte qui s'ouvrit et j'entendis une voix enregistrée qui m'invitait à rester calme et à me rendre jusqu'à la sortie la plus proche. Je regardai à droite avant de regarder à gauche, et ça me sauva la vie.

Un homme vêtu d'un costume ordinaire surveillait la porte, armé d'une mitrailleuse légère. En me voyant, il leva son arme, hésita durant une fraction de seconde puis se mit à tirer.

La courte pause m'avait permis de repartir en arrière. Deux ou trois balles traversèrent la porte coupe-feu en métal, mais je battis en retraite jusqu'à buter de nouveau contre Sanya. Celui-ci m'agrippa et tourna sur lui-même pour placer son dos entre moi et les balles. Je le sentis tressaillir et l'entendis pousser un grognement, après quoi nous heurtâmes le mur et chutâmes.

Je savais que le tireur allait arriver. À l'instant, il devait sans doute être en train de marcher en arc de cercle pour se coller au mur opposé à la porte. Une fois qu'il aurait une ligne de mire dégagée sur l'escalier, il s'avancerait et nous abattrait.

Je vis son ombre dans l'interstice entre la porte et le sol et je luttai pour me relever. Sanya faisait de même, mais nous ne réussîmes qu'à nous gêner l'un l'autre. Le tireur se rapprocha, son ombre s'avançant jusqu'au petit espace sous le bas de la porte.

Michael nous enjamba, Sanya et moi, brandissant *Amoracchius*, et poussa un cri en se fendant vers l'avant, ses deux mains propulsant l'épée en direction de la porte d'acier. La lame traversa la porte et s'y enfonça presque jusqu'à la garde.

Une rafale désordonnée se fit entendre. Michael retira l'épée de la porte. Du sang luisait, humide et écarlate, sur toute la longueur de sa lame. Michael se plaça le dos contre le mur de la

cage d'escalier. La mitraillette cracha encore deux balles, puis se tut. Au bout d'une minute, une flaque grandissante de sang apparut sous la porte.

Sanya et moi nous relevâmes.

— Tu es touché.

Michael s'était déjà déplacé et se tenait derrière Sanya. Il fit courir ses mains sur le dos du Russe, grogna puis exposa à nos yeux un petit morceau de métal brillant, sans doute la balle.

— Elle a touché une plaque de protection. Le gilet l'a arrêtée.

— Progressiste, haleta Sanya en grimaçant.

— Une chance que la balle ait dû traverser une porte d'acier avant de vous atteindre, marmonnai-je.

Je préparai un bouclier et ouvris lentement la porte.

Le tireur était allongé par terre. Le coup de Michael l'avait atteint au niveau des côtes flottantes et devait avoir touché une artère pour le tuer aussi vite. Il tenait toujours son arme, le doigt relâché sur la gâchette.

Sanya et Michael se glissèrent hors de la cage d'escalier. Sanya avait son fusil à la main. Ils montèrent la garde tandis que je me penchais pour ouvrir de force la bouche du mort. Il n'avait pas de langue.

— L'un des hommes de Nicodemus, dis-je à voix basse.

— Il y a quelque chose qui cloche, dit Michael. (Du sang coulait de la pointe de son épée sur le sol.) Je ne le perçois plus.

— Si tu peux le sentir, est-ce que lui peut te sentir ? Est-ce qu'il pourrait le savoir si tu te rapprochais de lui ?

Michael haussa les épaules.

— Ça semble probable.

— Il est prudent, dis-je en me souvenant de la façon dont Nicodemus avait réagi lorsque Shiro avait passé la porte. Il ne prend pas de risques. Il ne resterait pas sur place pour se lancer dans un combat qu'il ne serait pas sûr de remporter. Il est en fuite. (Je me relevai et me dirigeai vers la chapelle.) Allons-y.

Au moment où j'atteignais la porte de la chapelle, celle-ci s'ouvrit sur deux hommes supplémentaires qui enfonçaient tous les deux un chargeur dans leur fusil-mitrailleur. L'un d'eux ne releva pas la tête assez vite pour me voir, donc je le saluai d'un coup de crosse assené à deux mains et de toutes mes forces. Sa

tête partit en arrière et il s'écroula. L'autre tireur releva le canon de son arme mais je la repoussai en arrière d'un coup de ma crosse avant de lui en abattre l'extrémité sur le nez. Il n'eut pas le temps de s'en remettre. Sanya fondit sur lui et lui assena un coup de kalachnikov sur le crâne. L'homme s'affala sur le premier type, sa bouche béante révélant une absence de langue.

Je les enjambai pour entrer dans la chapelle.

C'était au départ une petite salle modeste. Il y avait deux rangées de bancs d'église, une chaire, une table et un éclairage tamisé. Il n'y avait pas d'ornements religieux spécifiques dans cet endroit. C'était simplement une salle prévue pour accueillir les besoins spirituels des voyageurs de toutes les fois et confessions qui passaient ici venant du monde entier.

N'importe lequel d'entre eux se serait senti souillé par ce qui avait été fait de cette salle.

Les murs étaient recouverts de symboles similaires à ceux que j'avais vus sur les deniériens jusqu'à présent. Ils étaient peints avec du sang... et encore frais. La chaire avait été appuyée contre le mur du fond et la lourde table renversée juste à côté. De part et d'autre de la table se trouvait une chaise recouverte de morceaux d'ossements et de quelques bougies. L'une des chaises accueillait un bol en argent presque entièrement rempli de sang frais. Une odeur douceâtre imprégnait les lieux et quelque chose dans les bougies rendait l'air épais, languissant et brumeux. De l'opium, peut-être. Ce qui expliquait sans doute la lenteur de réaction des deux gorilles. Les bougies diffusaient une lumière sourde sur la surface de la table.

Ce qui restait de Shiro s'y trouvait étendu.

Il était sur le dos, sans chemise. De la chair déchiquetée et des hématomes noirs et sauvages, dont certains dessinaient clairement la forme de maillons de chaîne, couvraient son torse en remontant depuis son dos. Ses mains et ses pieds étaient affreusement enflés. Ils avaient été brisés si violemment et en tellement d'endroits qu'ils ressemblaient plus à des saucisses qu'à des extrémités humaines. Son ventre et sa poitrine avaient été découpés de la même manière que ce que j'avais pu voir auparavant sur les cadavres du véritable père Vincent et de Gaston LaRouche.

— Il y a tellement de sang, murmurai-je.

Je sentis Michael entrer dans la pièce derrière moi. Il émit un léger hoquet étouffé.

Je m'approchai des restes de Shiro, en prenant note de détails cliniques. Son visage avait été laissé plus ou moins intact. Il y avait plusieurs objets éparpillés autour de lui sur le sol – des instruments rituels. Quel que soit l'usage qu'ils avaient prévu d'en faire sur lui, c'était fait à présent. Des plaies étaient visibles sur sa peau, et sa gorge était enflée. *Des cloques de fièvre*, songeai-je. Les dommages causés à son épiderme dissimulaient sans doute nombre d'autres signes de maladies.

— Nous arrivons trop tard, dit Michael à voix basse. Ils ont déjà lancé le sortilège ?

— Ouais, dis-je en m'asseyant sur le premier banc.

— Harry ? dit Michael.

— Il y a tellement de sang, dis-je. Ce n'était pas un homme très grand. On n'imaginera pas qu'il y ait tant de sang.

— Harry, nous ne pouvons plus rien faire.

— Je le connaissais et il n'était pas très grand. On ne croirait pas qu'il y aurait assez de sang pour la peinture. Pour le rituel.

— Nous devrions partir, dit Michael.

— Et faire quoi ? L'épidémie a déjà commencé. Il est probable que nous ayons déjà attrapé le mal. Si nous partons, nous ne ferons que le diffuser. Nicodemus a le suaire et il cherche sans doute un bus plein d'écoliers ou quelque chose du même genre. Il est parti. Nous avons échoué.

— Harry, dit doucement Michael. Nous devons...

La colère et la frustration enflammèrent soudain mon regard.

— Si tu me reparles de foi, je te tue.

— Tu n'es pas sérieux, répondit Michael. Je te connais trop bien.

— La ferme, Michael !

Il s'approcha de moi et appuya la canne de Shiro contre mon genou. Puis, sans un mot, il recula vers le mur et attendit.

Je ramassai la canne et tirai suffisamment la poignée de bois du sabre du vieil homme pour exposer une quinzaine de centimètres de métal lisse et luisant. Je le rengainai

brusquement, m'avançai vers Shiro et fis de mon mieux pour arranger son corps. Puis je déposai l'épée à côté de lui.

Lorsqu'il toussa et hoqueta, je faillis hurler.

Je n'aurais pas imaginé que quelqu'un puisse survivre à autant de mauvais traitements. Mais Shiro prit une inspiration difficile et ouvrit une paupière. L'autre œil avait été arraché et sa paupière était bizarrement enfoncée.

— Par les cloches de l'enfer ! bredouillai-je. Michael !

Michael et moi nous précipitâmes vers lui. Il lui fallut un moment pour fixer son œil sur nous.

— Ah, bien ! souffla-t-il. Je commençais à me lasser de vous attendre.

— Il faut le transporter vers un hôpital, dis-je.

Le vieil homme fit un petit geste négatif de la tête.

— Trop tard. Ne servirait à rien. Le nœud coulant. La malédiction de Barabbas.

— De quoi parle-t-il ? demandai-je à Michael.

— Le nœud que porte Nicodemus. Tant qu'il l'arbore, il ne peut apparemment pas mourir. Nous pensons que ce nœud est celui que Judas a utilisé, dit Michael à voix basse.

— Et cette histoire de malédiction de Barabbas ?

— Tout comme les Romains avaient donné aux Juifs la possibilité de choisir chaque année le prisonnier condamné qui serait pardonné et épargné, le nœud permet à Nicodemus d'ordonner une mort qui ne peut être évitée. Barabbas était le prisonnier choisi par les Juifs, alors que Pilate voulait épargner le Sauveur. La malédiction porte son nom.

— Et Nicodemus l'a utilisée sur Shiro ?

La tête de Shiro tressaillit de nouveau et un léger sourire apparut sur ses lèvres.

— Non, mon garçon. Sur vous. Il était en colère que vous lui ayez échappé malgré sa traîtrise.

Par l'enfer ! La malédiction d'entropie qui avait failli tuer Susan en même temps que moi. Je regardai Shiro un instant, puis Michael.

Celui-ci hocha la tête.

— Nous ne pouvons pas stopper la malédiction, dit-il. Mais nous pouvons prendre la place de sa cible si nous le choisissons.

C'est pour cela que nous voulions que tu restes à l'écart, Harry. Nous avions peur que Nicodemus te prenne pour cible.

Je plongeai mon regard dans le sien, puis dans celui de Shiro. Ma vision se troubla.

— C'est moi qui devrais être allongé ici, dis-je. Bon sang !

— Non, dit Shiro. Il y a encore beaucoup de choses que vous ne comprenez pas. (Il toussa et un éclair de douleur traversa son visage.) Vous comprendrez. Vous comprendrez. (Son bras le plus proche de l'épée tressaillit.) Prenez-la. Prenez-la, mon garçon.

— Non, dis-je. Je ne suis pas comme vous. Comme aucun de vous. Et je ne le serai jamais.

— Souvenez-vous. Dieu voit les cœurs, mon garçon. Et maintenant je vois le vôtre. Prenez-la. Gardez-la en sûreté jusqu'à ce que vous ayez trouvé celui à qui elle revient.

Je tendis la main et pris la canne.

— Comment saurai-je à qui la donner ?

— Vous le saurez, affirma Shiro d'une voix qui s'affaiblissait. Ayez foi en votre cœur.

Sanya pénétra dans la pièce et s'avança jusqu'à nous à pas de loup.

— La police a entendu les coups de feu. Un commando se prépare à...

Il s'immobilisa, le regard fixé sur Shiro.

— Sanya, dit celui-ci. Nos chemins se séparent ici, mon ami. Je suis fier de toi.

Sanya déglutit et s'agenouilla auprès du vieil homme. Il embrassa le front de Shiro. Du sang lui tachait les lèvres lorsqu'il se releva.

— Michael, reprit Shiro. Le combat est tien à présent. Fais preuve de sagesse.

Michael posa la main sur la tête chauve de Shiro et hocha la tête. Il pleurait, bien que son visage arbore un sourire tranquille.

— Harry, souffla Shiro. Nicodemus a peur de vous. A peur que vous ayez vu quelque chose. Je ne sais pas quoi.

— Il a bien raison d'avoir peur, dis-je.

— Non, répondit le vieil homme. Ne le laissez pas vous

détruire. Vous devez le trouver. Lui reprendre le suaire. Tant qu'il le touche, l'épidémie grandit. S'il le perd, elle prendra fin.

— Nous ne savons pas où il est, dis-je.

— Train, murmura Shiro. Son plan de secours. Un train pour Saint-Louis.

— Comment le sais-tu ? demanda Michael.

— L'a dit à sa fille. Ils pensaient que j'étais parti. (Shiro se concentra sur moi et dit :) Arrêtez-les.

Ma gorge se serra. J'opinai du chef et réussis à émettre un grognement :

— Merci.

— Vous comprendrez, promit Shiro. Bientôt.

Puis il soupira, comme un homme qui vient de déposer un lourd fardeau. Son œil se ferma.

Shiro mourut. Il n'y avait rien de beau là-dedans. Il n'y avait aucune dignité dans sa fin. Il avait été brutalisé et sauvagement assassiné... et il avait permis que cela lui arrive plutôt qu'à moi.

Mais lorsqu'il mourut, il avait un petit sourire de satisfaction sur le visage. Peut-être le sourire de quelqu'un qui arrive en bout de course sans avoir dévié de sa trajectoire. Quelqu'un qui a servi quelque chose de plus grand que lui-même. Qui a donné sa vie volontairement, si ce n'est avec plaisir.

D'une voix tendue, Sanya lança :

— Nous ne pouvons pas rester ici.

Je me redressai et passai la courroie de la canne à mon épaule. J'avais froid et je frissonnais. Je portai une main à mon front qui se révéla humide et moite. La peste.

— Ouais, dis-je. (Je me dirigeai à grands pas vers l'escalier plein de sang.) L'heure tourne.

Michael et Sanya m'emboîtèrent le pas.

— Où va-t-on ?

— Le terrain d'aviation, dis-je. Il est malin. Il comprendra. Il y sera.

— Qui ? demanda Michael.

Je ne répondis pas. Nous redescendîmes jusqu'au garage, et je les conduisis sur la piste de l'aérodrome. Nous longeâmes le terminal d'un pas rapide puis traversâmes les hectares d'asphalte qui s'étendaient des terminaux jusqu'aux terrains

d'atterrissement. Une fois sur place, je défis mon amulette en forme de pentacle et la tins en l'air. Je me concentrerai dessus jusqu'à ce qu'elle émette une lumière bleue distinctive.

— Que fais-tu ? demanda Sanya.

— Je nous signale.

— À qui ?

— Notre chauffeur.

Il fallut peut-être quarante-cinq secondes avant que le bruit des pales d'un hélicoptère nous parvienne. Le véhicule, un appareil commercial peint en bleu et blanc, descendit vivement jusqu'à flotter au-dessus de nous avant d'opérer un atterrissage précis quoique précipité.

— Venez, dis-je en me dirigeant vers l'appareil.

La porte sur le flanc s'ouvrit et je grimpai à l'intérieur, Michael et Sanya sur mes talons.

Johnny Gentleman Marcone, vêtu d'un treillis sombre, me fit un signe de tête, ainsi qu'aux deux chevaliers.

— Bonsoir messieurs, dit-il. Dites-moi simplement où vous emmener.

— Cap sud-ouest, dis-je en criant pour couvrir le bruit de l'hélicoptère. Ils seront à bord d'un train en direction de Saint-Louis.

Michael observait Marcone, l'air surpris.

— C'est l'homme qui a ordonné le vol du suaire au départ, dit-il. Tu ne t'imagines pas qu'il va collaborer avec nous ?

— Bien sûr que si, dis-je. Si Nicodemus s'enfuit avec le suaire et lance sa grosse malédiction, Marcone aura dépensé tout cet argent en vain.

— Sans oublier que cette épidémie serait très mauvaise pour les affaires, ajouta Marcone. Je crois que nous pouvons tomber d'accord pour nous entraider contre ce Nicodemus. Nous pourrons discuter du sort réservé au suaire par la suite.

Il se retourna et donna deux tapes sur l'épaule du pilote en lui criant des instructions. Le pilote jeta un coup d'œil vers nous et je reconnus le profil de Gard qui se découpait sur la lumière des instruments. Hendricks se pencha en avant depuis un siège passager pour écouter ce que disait Marcone. Puis il hocha la tête à son tour.

— Très bien, lança Marcone en se tournant de nouveau vers nous.

Il s'empara d'un fusil de chasse de gros calibre qui se trouvait sur un râtelier et s'installa sur un siège en bouclant sa ceinture.

— Vous feriez mieux de vous attacher, messieurs. Allons récupérer le saint suaire.

Je m'installai et lançai à Michael :

— Ah, si seulement nous avions un petit morceau de Wagner pour nous accompagner en chemin !

Je vis le reflet de Gard déchiffrer mes paroles dans la vitre de l'hélico. Elle activa alors un ou deux interrupteurs et *La Chevauchée des Valkyries* retentit soudain dans la cabine de l'appareil.

— Yi-ha ! m'écriai-je tandis qu'une douleur tenace s'emparait de mes coudes et de mes genoux. Tant qu'à quitter ce monde, autant le faire avec style.

## Chapitre 32

Au bout de quelques minutes, la balade devint agitée. L'hélico commença à faire des embardées imprévisibles dans toutes les directions. Si je n'avais pas été attaché, mon crâne aurait sûrement heurté les parois ou le plafond.

Marcone coiffa un casque et se mit à parler dans un micro. Il écouta la réponse puis se tourna vers nous en criant :

— Le reste du trajet risque de secouer. Les stabilisateurs sont contrôlés par l'ordinateur de bord, lequel vient de flancher. (Il me regarda droit dans les yeux.) Je ne peux que spéculer quant à la cause de l'incident.

Je regardai autour de moi, saisis des écouteurs et les ajustai avant de répondre :

— Allez vous faire foutre.

— Pardon ? lança la voix visiblement choquée de Gard.

— Pas vous, miss Blonde. Je parlais à Marcone.

Celui-ci croisa les bras avec un demi-sourire.

— Tout va bien, mademoiselle Gard. La compassion demande que nous soyons cléments. M. Dresden n'a jamais appris à manier la diplomatie. Il devrait être hébergé dans un abri pour les sans-tact.

— Je vais vous dire ce que vous pouvez faire de votre abri, lançai-je. Marcone, j'ai à vous parler.

Marcone fronça les sourcils dans ma direction puis hocha la tête.

— Combien de temps avant que nous atteignions les voies ferrées allant vers le sud ?

— Nous sommes déjà au-dessus de la première, répondit Gard. Nous aurons rejoint le train dans trois minutes.

— Informez-moi lorsque nous l'aurons rejoint. Monsieur Hendricks, merci de transférer les écouteurs de la cabine sur le

canal deux.

Hendricks ne répondit rien et je me demandai pourquoi il avait pris la peine de mettre un casque.

— Voilà, dit la voix de Marcone au bout d'un moment. Nous parlons en privé.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? demandai-je.

— Que je n'avais pas envoyé M. Franklin après vous ?

— Ouais.

— M'auriez-vous cru ?

— Non.

— Auriez-vous imaginé que je jouais à un jeu quelconque avec vous ?

— Oui.

— Alors pourquoi perdre du temps à le faire et risquer de vous rendre plus suspicieux ? D'une façon générale, vous êtes plutôt perspicace... quand on vous en donne le temps. Et je vous connais suffisamment bien pour savoir que je ne souhaite pas vous compter parmi mes ennemis.

Je lui lançai un regard noir. Il haussa un sourcil et rencontra mon regard sans exprimer ni crainte ni hostilité.

— Pourquoi voulez-vous le suaire ?

— Ce ne sont pas vos affaires.

Mes yeux s'étrécirent.

— En fait, si. Précisément. Pourquoi le voulez-vous ?

— Et vous ?

— Parce que les deniéries vont tuer beaucoup de gens avec. Marcone haussa les épaules.

— C'est une raison qui me suffit également.

— C'est ça !

— Ce sont les affaires, monsieur Dresden. Je ne peux pas conclure d'affaires avec un monceau de cadavres.

— Pourquoi est-ce que j'ai du mal à vous croire ?

Le sourire de Marcone révéla ses dents.

— Parce que, quand on vous en donne le temps, vous êtes un individu plutôt perspicace.

Il y eut un « bip » dans les écouteurs et Gard annonça :

— Quinze secondes, monsieur.

— Merci, répondit Marcone. Dresden, pourquoi ces gens

amèneraient-ils le suaire et ce fléau qu'ils ont créé à Saint-Louis ?

— C'est un autre aéroport international, dis-je. Le hub central pour la TWA. Et puis, tant qu'ils y seront, ils pourront même s'offrir un petit bain dans le Mississippi.

— Pourquoi ne pas simplement rester à Chicago ?

D'un mouvement du menton, je désignai Michael et Sanya.

— À cause d'eux. Et je pense qu'ils savent que Murphy et le B.E.S. leur donneraient du fil à retordre. Même les flics ordinaires étaient à leurs trousses, et en grand nombre.

Il tourna un regard spéculatif vers Michael et Sanya.

— J'imagine que vous avez le moyen de localiser le suaire s'il s'agit du bon train ?

— Ouais, dis-je. Et voilà ma proposition : vous nous larguez et on récupère le suaire.

— Je viens avec vous, me dit Marcone.

— Non.

— Je peux toujours donner à Mlle Gard l'ordre de retourner sur O'Hare.

— Où nous mourrons tous de maladie puisque nous n'avons pas arrêté les deniériens.

— Possible. Dans les deux cas, je vous accompagne.

Je lui balançai un regard mauvais et m'appuyai en frissonnant contre le dossier de mon siège.

— Vous craignez. Vous craignez du boudin avarié, Marcone.

Seules les lèvres de Marcone sourirent.

— Très pittoresque. (Il regarda par la fenêtre avant de reprendre :) Mes hommes m'informent qu'il n'y a que trois trains quittant Chicago pour Saint-Louis ce soir. Deux trains de marchandises et un train de voyageurs.

— Ils ne seront pas dans le train de voyageurs, assurai-je. Ça les obligerait à lâcher armes et gorilles. Pas leur genre.

— Il y a donc une chance sur deux pour que celui-ci soit le bon, dit Marcone.

L'hélico descendit jusqu'à ce que les arbres près des rails se mettent à osciller sous l'effet des courants d'air. C'est ça qui est bien avec le Midwest. Éloignez-vous de trente kilomètres de la mairie de n'importe quelle ville et vous ne trouverez rien d'autre

que des régions champêtres et peu peuplées. Je jetai un coup d'œil par la vitre et vis un long train qui filait bruyamment.

Michael se redressa et me fit un signe de tête.

— C'est le bon, dis-je à Marcone. Et maintenant ?

— J'ai acheté cet hélicoptère dans les surplus des gardes-côtes. Il est équipé d'un treuil de secourisme. Nous allons l'utiliser pour descendre jusqu'au train.

— Vous plaisantez, c'est ça ?

— Rien n'est facile qui mérite d'être fait, Dresden.

Marcone retira ses écouteurs et s'adressa en criant à Sanya et Michael. La réaction de Sanya fut semblable à la mienne, mais Michael se contenta de hocher la tête et de détacher sa ceinture. Marcone ouvrit un casier et en sortit plusieurs harnais de Nylon. Il en enfila un et en passa un à chacun de nous. Puis il tira sur la porte latérale de l'hélico pour l'ouvrir. Le vent s'engouffra dans la cabine. Marcone ouvrit un meuble de rangement dont il tira une longueur de câble. Je jetai un œil par-dessus son épaule et vis le treuil à l'intérieur. Marcone fit passer le câble dans un anneau à l'extérieur de la porte, puis demanda :

— Qui y va en premier ?

Michael s'avança.

— Moi.

Marcone acquiesça et accrocha le câble au harnais du volontaire. Une minute plus tard, Michael sautait de l'hélicoptère. Marcone actionna un interrupteur près du treuil électrique et le câble commença à se dérouler. Marcone surveilla attentivement l'opération puis hocha la tête.

— Il y est.

Le treuil remonta le filin et Sanya s'avança jusqu'à la porte. Cela prit plusieurs minutes et j'eus l'impression que l'hélico bougeait trop, mais Marcone finit par opiner du chef.

— Dresden.

Ma bouche me parut sèche tandis que Marcone vérifiait mon harnais et y accrochait le câble. Puis il cria :

— Go !

Je ne voulais pas sauter mais je n'allais certainement pas me dégonfler devant Marcone. Je serrai ma crosse et mon bâton

contre moi, m'assurai que la canne de Shiro était bien accrochée dans mon dos, pris une profonde inspiration et sautai. Je me balançai un peu au bout du câble puis me sentis descendre.

Les tourbillons causés par l'hélicoptère m'aveuglaient presque complètement mais, lorsque je regardai autour de moi, je vis le train en contrebas. On nous déposait sur un wagon situé presque en queue de train, un grand container en métal doté d'un toit plat. L'hélicoptère braquait un projecteur sur le train et je distinguai Michael et Sanya, accroupis, qui levaient les yeux vers moi.

J'oscillai dans tous les sens comme le premier Yo-Yo d'un gamin. Mes jambes furent heurtées par une branche d'arbre devenue trop longue qui me frappa avec assez de force pour laisser des bleus. Lorsque je fus suffisamment près, Michael et Sanya m'agrippèrent et me tirèrent sur le container, en un seul morceau.

Marcone descendit, son fusil à l'épaule. J'en déduisis que Hendricks actionnait le treuil. Les chevaliers l'aiderent à nous rejoindre sur le toit du wagon et il détacha le câble. Celui-ci s'écarta d'un mouvement vif tandis que l'hélico reprenait de l'altitude en éloignant son projecteur. Mes yeux eurent besoin d'un petit moment pour s'habituer à la lune brillante et je restai accroupi afin de garder mon équilibre.

— Harry ? demanda Michael. Où va-t-on ?

— Direction la motrice, dis-je. Cherchons un wagon couvert, le genre dans lequel ils auraient facilement pu se glisser.

Michael acquiesça.

— Sanya, arrière-garde.

Le grand Russe souleva son fusil comme l'aurait fait un militaire bien entraîné et alla se placer en queue de notre petit groupe pour surveiller nos arrières. Michael prit la tête, une main posée sur son épée. Il se déplaçait avec la grâce et la détermination d'un prédateur.

Je jetai un regard plein de méfiance à Marcone et lui dis :

— Je n'irai nulle part avec vous derrière moi.

Il sourit de nouveau et fit glisser son fusil au bas de son épaule. Lui aussi avait l'air d'un militaire expérimenté. Il s'élança sur les talons de Michael.

Je tirai mon vieux cache-poussière en arrière jusqu'à libérer la poignée de mon pistolet, afin d'être prêt à dégainer. Ça n'évoquait sans doute pas une façon de faire très martiale mais plutôt un western spaghetti. Je m'engageai derrière Marcone, crosse dans la main gauche et bâton dans la droite.

Nous avançâmes tous les quatre au-dessus des voitures de marchandises, comme dans tous les westerns que vous avez pu voir. Si je n'avais pas été fiévreux et nauséieux, ç'aurait même pu être drôle.

Soudain, Michael s'accroupit et tint son poing fermé derrière son oreille. Marcone s'arrêta immédiatement et s'accroupit en épaulant son fusil. Le poing fermé veut dire : « stop ». Pigé. Je m'accroupis à mon tour.

Michael se retourna pour nous faire face, désigna ses yeux à l'aide de deux doigts, en leva trois autres vers le haut puis désigna la voiture devant nous. J'en conclus qu'il avait repéré trois méchants. Michael fit signe à Sanya de s'approcher et le Russe fila discrètement vers lui. Michael me désigna du doigt, puis la queue du train. Je hochai la tête et gardai un œil sur nos arrières.

Je regardai brièvement par-dessus mon épaule et j'aperçus Michael et Sanya qui se laissaient tomber entre les voitures et disparaissaient hors de ma vue.

En reportant mon regard vers l'arrière du train, je vis un cauchemar qui me fonçait dessus par-dessus les voitures.

Quel que soit le processus de création que cette chose avait connu, il n'avait rien de bienveillant. Dotée de quatre pattes, dégingandée, elle ressemblait vaguement à un chat. Mais elle n'avait pas de fourrure. Sa peau était parcheminée, plissée et marbrée. Sa tête semblait être à mi-chemin entre le jaguar et le cochon sauvage. Sa gueule ouverte et baveuse laissait voir des défenses et des crocs. La chose se déplaçait avec une rapidité complètement dénuée de grâce.

Je poussai un cri étranglé et levai mon bâton de combat. Je projetai mon pouvoir à travers, hurlai le mot *ad hoc* et projetai un éclair de feu droit sur elle. L'éclair la frappa en pleine face juste au moment où elle s'apprêtait à me bondir dessus. Elle poussa un vagissement perturbant puis se convulsa de douleur

en bondissant et chuta sur le côté du wagon.

Le feu m'aveugla pendant un instant, laissant un motif verdâtre superposé à ma vision. J'entendis la créature suivante arriver, mais ne pus la voir. Je m'aplatis sur le toit et hurlai :

— Marcone !

Le fusil rugit trois fois, à intervalles délibérément espacés. J'entendis d'abord la chose hurler puis, mes yeux redevenant opérationnels, je la vis. Elle gisait sur le toit du wagon, à une dizaine de mètres de moi, ses pattes arrière griffues s'agitant et luttant pour la propulser vers l'avant.

Marcone se rapprocha, leva son fusil de chasse et lui tira froidement une balle entre les yeux. La créature tressaillit, s'écroula et glissa lentement le long du flanc du train.

Marcone la suivit du regard.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Un genre de chien de garde, dis-je.

— Intéressant. Un démon ?

Je me remis debout.

— J'en doute. Les démons sont généralement bien plus coriaces.

— Alors de quoi s'agissait-il ?

— Comment le saurais-je ? Je n'ai jamais rien vu de ce genre auparavant. Où sont Michael et Sanya ?

Nous allâmes voir. La voiture suivante, avec des lattes de bois espacées et un toit ouvert, était pratiquement vide. Cela ressemblait à une bête à abattoir. Trois hommes y gisaient, inconscients ou morts. Michael était en train de grimper le long du mur opposé pour atteindre la voiture suivante.

Nous descendîmes à l'intérieur du wagon.

— Mort ? demanda Marcone.

— Ils dorment, répondit Sanya.

Marcone hocha la tête.

— Nous devrions les achever. Ces hommes sont des fanatiques. S'ils se réveillent, ils nous attaqueront sans hésitation, armés ou non.

Je le dévisageai.

— Nous n'allons pas les assassiner de sang-froid.

— Vous avez une raison particulière de ne pas le faire ?

— La ferme, Marcone.

— Ils ne nous montreraient aucune miséricorde. Et si nous les laissons vivre, ils seront sans aucun doute utilisés par les deniéries pour causer douleur et mort. Tel est leur but.

— Nous n'allons pas les tuer.

La bouche de Marcone se tordit en un sourire amer.

— Pourquoi ne suis-je pas étonné ?

Il ouvrit un petit boîtier accroché à sa ceinture et lança deux paires de menottes à Sanya. Le Russe les attrapa et menotta les hommes assommés les uns aux autres avant de passer l'un des anneaux autour d'un des montants métalliques du wagon.

— Voilà, dit Marcone. J'imagine que nous allons devoir prendre le risque en espérant qu'aucun d'eux ne se dévorera le poignet pour se libérer.

— Sanya !

La voix de Michael tonna par-dessus le bruit du train et un soudain éclat de lumière blanche apparut sur le toit de la voiture suivante, accompagné du choc de l'acier contre l'acier.

Sanya me lança son fusil d'assaut. Je l'attrapai et il me dépassa pour escalader la paroi vers le wagon suivant. Il s'aida de son bras droit, son bras blessé pendant le long de son flanc, et se hissa sur le bord de la bâtaillère. Il se releva, tira *Esperacchius* dans un autre éclat de lumière blanche et se jeta vers la suivante avec un grondement rageur.

Je laissai tomber ma crosse et me débattis avec le fusil d'assaut pour tenter de trouver le cran de sûreté. Marcone mit son fusil de chasse à son épaule et me lança :

— Vous allez vous blesser tout seul !

Il me prit l'arme des mains, vérifia deux ou trois trucs sans même avoir besoin de l'examiner puis la passa également par-dessus son épaule avant de grimper vers l'extérieur du wagon. Je maugréai dans ma barbe avant d'escalader les planches derrière lui.

La voiture suivante était un container en métal. Les épées de Michael et de Sanya brillaient avec l'intensité du soleil et je dus me protéger les yeux de leur éclat. Ils se tenaient côte à côte, me tournant le dos, face à l'avant du train.

Nicodemus se tenait devant eux.

Le seigneur des deniéries portait une chemise de soie grise et un pantalon noir. Le suaire était enroulé autour de son torse à la manière des participantes à un concours de beauté. La corde à son cou oscillait dans le vent en direction de l'arrière du train. Il tenait un sabre à la main, un katana japonais à la garde usée. Des gouttes de sang tachaient l'extrémité de la lame. Il tenait l'arme le long de son flanc, un petit sourire sur les lèvres, en apparence parfaitement détendu.

Michael jeta un coup d'œil vers moi par-dessus son épaule et je vis une ligne sanglante sur son visage.

— Reste en arrière, Harry.

Nicodemus attaqua à l'instant où l'attention de Michael s'était portée ailleurs. L'arme du deniérier fendit l'air et Michael eut à peine le temps de parer avec *Amoracchius*. Il fut déséquilibré et mit un genou à terre, pendant une seconde fatale. Mais Sanya passa à l'attaque en rugissant. Son épée traça dans l'air des cercles sifflants et Nicodemus recula. Le Russe repoussa le deniérier jusqu'au flanc opposé de la voiture.

Je vis le piège se refermer et m'écriai :

— Sanya, reculez !

Le Russe n'était pas en mesure de stopper entièrement son élan vers l'avant mais il pivota sur lui-même et bondit sur le côté. Au même instant, des lames d'acier jaillirent depuis l'intérieur du wagon. Le métal du toit hurla tandis que les lames le transperçaient en s'élevant à presque deux mètres de haut, à quelques centimètres seulement de Sanya. Nicodemus se retourna pour poursuivre le Russe.

Michael se releva, fit tournoyer la lourde lame d'*Amoracchius* et frappa à trois reprises le toit du wagon. Une section triangulaire d'un mètre de côté retomba à l'intérieur de la voiture et les bords du métal prirent un éclat orangé sous l'effet de la chaleur dégagée pour fendre l'acier. Michael se laissa tomber à l'intérieur du trou et disparut.

Je levai mon bâton de combat et me concentrai sur Nicodemus. Il me jeta un bref coup d'œil et fit un mouvement du poignet dans ma direction.

Son ombre traversa le toit du wagon et vint s'écraser contre moi. L'ombre m'arracha des mains mon bâton de combat,

l'emporta dans les airs puis le réduisit en morceaux.

Sanya poussa un cri tandis qu'une lame fendait le toit du wagon et l'une de ses jambes s'écroula sous lui. Il mit un genou à terre.

Puis une lumière brillante jaillit depuis l'intérieur de la voiture sous les combattants, semblable à des lances de blancheur traversant les trous laissés par les lames dans le métal. J'entendis la forme démoniaque de Deirdre pousser un cri aigu à l'intérieur du wagon, sous nos pieds, et les lames qui harcelaient Sanya disparurent.

Nicodemus émit un grondement féroce. Il brandit la main dans ma direction et son ombre projeta les éclats de bois de mon bâton de combat vers mon visage. Tandis qu'ils volaient vers moi, Nicodemus attaqua Sanya, son katana scintillant dans la lumière lunaire.

Je levai les bras à temps pour bloquer les éclats de bois mais sans pouvoir rien faire pour aider Sanya. Nicodemus balaya le sabre de Sanya sur le côté. Le Russe roula sur lui-même pour éviter une attaque qui l'aurait décapité. Cette action laissa le bras blessé de Sanya étalé au sol et Nicodemus y abattit le talon de sa botte.

Sanya hurla de douleur.

Nicodemus leva son sabre pour lui infliger le coup fatal.

Johnny Gentleman Marcone ouvrit le feu avec la kalachnikov.

Marcone lâcha trois courtes rafales. La première traversa la poitrine et le cou de Nicodemus, juste au-dessus du suaire. La seconde le frappa au bras et à l'épaule à l'opposé du suaire, manquant de peu de les séparer de son torse. La dernière déchiqueta sa hanche et sa cuisse exposées par le drapé du suaire. L'expression de Nicodemus se teinta de fureur, mais les balles avaient réduit la moitié de son corps en pièces et il tomba de la voiture, disparaissant à nos regards.

En contrebas retentit un autre cri démoniaque accompagné d'un bruit de déchirement métallique. Les cris s'éloignèrent en direction de la tête du train et, un moment plus tard, Michael grimpa les barreaux de l'échelle sur le flanc du wagon de marchandises, l'épée au fourreau.

Je bondis en avant et courus vers Sanya. Sa jambe saignait beaucoup. Il avait déjà retiré sa ceinture et je l'aidai à l'enrouler autour de sa cuisse pour y faire un garrot de fortune.

Marcone s'avança jusqu'à l'endroit où Nicodemus était tombé. Il fronça les sourcils.

— Bon sang ! Il aurait dû s'écrouler sur place. Maintenant il va falloir repartir en arrière pour récupérer le suaire.

— Oh ! non ! dis-je. Vous ne l'avez pas tué. Vous n'avez sans doute fait que l'énerver.

Michael passa devant Marcone pour aller aider Sanya tout en arrachant un morceau de sa cape blanche.

— Vous croyez ? me demanda Marcone. Les dégâts m'ont paru importants.

— Je ne crois pas qu'il puisse être tué, dis-je.

— Intéressant. Est-ce qu'il peut courir plus vite qu'un train ?

— Sans doute, répondis-je.

Marcone se tourna vers Sanya.

— Vous auriez un autre chargeur ?

— Où est Deirdre ? demandai-je à Michael.

Il secoua la tête.

— Blessée. Elle s'est frayé un chemin à travers la cloison avant du wagon pour rejoindre le suivant. Trop risqué de la poursuivre dans un environnement aussi étroit.

Je me relevai et retournai en rampant vers le wagon à bestiaux. Je descendis à l'intérieur pour récupérer ma crosse. Après une seconde d'hésitation, je récupérai également le fusil de Marcone et entrepris de remonter.

Il se trouva que j'avais eu tort. Nicodemus ne pouvait pas courir plus vite qu'un train.

Il volait plus vite qu'un train.

Il fondit sur nous depuis le ciel, son ombre étendue à la manière d'immenses ailes de chauve-souris. Son épée jaillit en direction de Marcone. Mais les réflexes de celui-ci auraient pu faire passer un cobra royal pour une limace. Il esquiva et roula sur le côté, hors d'atteinte.

Nicodemus plana jusqu'au wagon suivant et atterrit en position accroupie, face à nous. Un symbole lumineux était apparu sur son front. Le signe en lui-même avait quelque chose

de sinueux qui donnait la nausée rien qu'en le regardant. La peau du deniérier était tachée et amochée là où les tirs de Marcone l'avaient frappé mais son corps était entier et semblait se régénérer un peu plus à chaque seconde. Son visage était déformé par la fureur et une sorte de douleur extatique et son ombre jaillit vers l'avant, couvrant la longueur de la voiture devant lui et plongeant entre la sienne et la nôtre.

Il y eut un bruit de torsion métallique et le wagon tressaillit, suivi d'un son de déchirure et d'un tremblement.

— Il a décroché les wagons ! m'écriai-je.

Au même instant, la voiture de Nicodemus commença à s'éloigner de nous tandis que la nôtre ralentissait, creusant un fossé entre les deux.

— Allez-y ! cria Sanya. Je m'en sortirai !

Michael se releva et s'élança sans hésitation au-dessus de l'ouverture. Marcone abandonna le fusil d'assaut et se mit à sprinter en direction du fossé. Il s'élança au-dessus, ses bras battant l'air, et atterrit, de justesse, sur le toit de l'autre wagon.

Je grimpai jusqu'au toit de la voiture et fis la même chose. Je m'imaginai manquant l'autre wagon et atterrissant sur la voie devant la partie détachée du train. Même sans motrice, la vitesse acquise serait largement suffisante pour me tuer. Je lâchai le fusil de Marcone et rassemblai ma volonté au sein de ma crosse. Au moment de sauter, je brandis ma crosse derrière moi et hurlai :

— *Forzare !*

La force brute que je balançai derrière moi me projeta vers l'avant. En fait, elle me projeta trop en avant. J'atterris plus près de Nicodemus que l'étaient Michael et Marcone, sans toutefois m'étaler à ses pieds.

Michael s'avança pour venir près de moi et, une seconde plus tard, Marcone fit de même. Il tenait un pistolet automatique dans chaque main.

— Ce garçon n'est pas très rapide, hein, Michael ? lança Nicodemus. Vous faites un adversaire correct, j'imagine. Pas aussi expérimenté que vous pourriez l'être, mais c'est difficile de trouver quelqu'un avec plus de trente ou quarante ans de pratique, et encore plus avec vingt siècles. Pas aussi talentueux

que le Japonais, mais il faut dire que rares sont ceux qui le sont.

— Renoncez au suaire, Nicodemus, cria Michael. Il ne vous appartient pas de le prendre.

— Oh, mais si, répondit Nicodemus. Vous n'êtes certainement pas en mesure de m'arrêter. Et lorsque j'en aurai fini avec vous et le magicien, je retournerai achever le garçon. Trois chevaliers sur mon chevalet. Pas mal.

— Il n'a pas le droit de faire des blagues foireuses, dis-je. C'est mon truc.

— Au moins, il ne vous a pas totalement ignoré, répondit Marcone. Je me sens presque insulté.

— Hé ! criai-je. Mon vieux Nic, je peux vous poser une question ?

— Allez-y, magicien. Une fois que le combat commencera, vous n'en aurez plus guère l'occasion.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Je vous demande pardon ?

— Pourquoi ? demandai-je de nouveau. Par l'enfer, pourquoi est-ce que vous faites tout ça ? Je veux dire, je comprends pourquoi vous avez volé le suaire. Vous aviez besoin d'une grosse batterie. Mais pourquoi une épidémie ?

— Avez-vous lu les Révélations ?

— Pas depuis un moment, admis-je. Mais je n'arrive pas à croire que vous pensez vraiment déclencher l'Apocalypse.

Nicodemus secoua la tête.

— Dresden, Dresden. L'Apocalypse, puisque c'est ainsi que vous faites référence à ce que nous vivons, n'est pas un événement. En tout cas, ce n'est pas un événement spécifique. Un jour, je n'en doute pas, il y aura une apocalypse qui amènera véritablement la fin, mais je doute que ce soit cet événement-ci qui la déclenche.

— Alors pourquoi faire ça ?

Nicodemus m'étudia quelques instants avant de sourire.

— L'Apocalypse est un état d'esprit, dit-il. Une croyance. Une capitulation devant l'inévitable. C'est le désespoir vis-à-vis de l'avenir. C'est la mort de l'espoir.

Michael ajouta à mi-voix :

— Et dans ce genre d'environnement, la souffrance abonde.

Plus de douleur, plus de désespoir. Plus de pouvoir pour les Abysses et leurs serviteurs.

— Exactement, répondit Nicodemus. Nous avons un groupe terroriste prêt à revendiquer la responsabilité de cette épidémie. Cela déclenchera sans doute des représailles, des manifestations, des hostilités. Toutes sortes de choses.

— Un pas de plus, dit Michael. C'est ainsi qu'il le voit. Un progrès.

— J'aime y songer simplement comme étant l'entropie à l'œuvre, dit Nicodemus. La vraie question, pour moi, est de savoir pourquoi vous vous opposez à moi ? C'est ainsi que fonctionne l'univers, chevalier. Les choses vont en se désagrégant. Votre résistance est dénuée de sens.

Pour toute réponse, Michael tira son épée.

— Ah ! dit Nicodemus. Quelle éloquence !

— Reste en arrière, me dit Michael. Ne me déconcentre pas.

— Michael...

— Je suis sérieux.

Il s'avança à la rencontre de Nicodemus. Celui-ci prit son temps et fit quelques pas nonchalants vers Michael. Il croisa brièvement le fer avec lui puis releva sa lame pour saluer. Michael fit de même.

Nicodemus attaqua et *Amoracchius* s'enflamma de son éclat aveuglant. Les deux hommes se rencontrèrent et échangèrent quelques attaques d'estoc et de taille. Ils se séparèrent puis se heurtèrent de nouveau, leurs pas les faisant se croiser. Tous deux en ressortirent indemnes.

— Lui tirer dessus semble à peine le gêner, me souffla Marcone. J'en déduis que seule l'arme du chevalier peut le blesser ?

— Michael pense que non, dis-je.

Marcone cligna des paupières en me dévisageant.

— Alors pourquoi l'affronte-t-il ?

— Parce qu'il faut que quelqu'un le fasse.

— Vous savez ce que je me dis ? demanda Marcone.

— Vous pensez que nous devrions tirer dans le dos de Nicodemus à la première occasion pour mieux laisser Michael le découper en rondelles, dis-je.

— Exactement.

Je tirai mon pistolet.

— D'accord.

Juste à ce moment-là, les yeux luisants de Deirdre la démone apparaissent plusieurs voitures devant nous et celle-ci se précipita vers nous en sprintant. J'eus le temps de l'apercevoir avant qu'elle bondisse jusqu'à notre wagon, tout en écailles souples et en chevelure façon Taz. Mais cette fois, elle tenait une épée à la main.

— Michael ! criai-je. Derrière toi !

Michael se tourna et dégagea sur le côté en évitant la première attaque de Deirdre. La chevelure de la démone le poursuivit et se tendit vers lui en agrippant la garde de son épée.

Je réagis sans réfléchir. Je tirai la canne de Shiro et la lançai à mon ami en lui criant :

— MICHAEL !

Ce dernier ne tourna même pas la tête. Il tendit le bras, attrapa la canne et, d'un geste large, se débarrassa du fourreau de bois. La lame de *Fidelacchius* se mit à luire de son propre éclat. Sans marquer le moindre temps d'arrêt, le chevalier abattit son épée de rechange et repoussa la chevelure emmêlée de Deirdre loin de son bras. La démone vacilla en arrière.

Nicodemus l'attaqua et Michael partit à sa rencontre en criant :

— *O Dei ! Lava quod est sordium !*

Comprenez : « Purifie ce qui est impur, ô Dieu ». Michael réussit à tenir bon face à Nicodemus, tandis que leurs lames s'entrechoquaient. Il repoussa Nicodemus sur le côté et le dos du deniérier se trouva dans ma ligne de mire. Je tirai. À mes côtés, Marcone fit de même.

Les tirs cueillirent Nicodemus par surprise et il perdit l'équilibre. Michael poussa un cri et lança un mouvement offensif ; il prit l'avantage pour la première fois. Les deux lames lumineuses plongeaient et tournoyaient, attaque après attaque, et Michael repoussa Nicodemus, pas après pas.

— Par l'enfer, mais il va gagner, marmonnai-je.

Mais Nicodemus tira un flingue passé à sa ceinture, dans son dos.

Il l'appuya contre le plastron de la cuirasse de Michael et pressa sur la détente. Plusieurs fois. La lumière et le tonnerre firent taire jusqu'au grondement du train en marche.

Michael s'écroula et ne bougea plus.

La lumière des deux épées s'éteignit.

— Non ! hurlai-je.

Je levai mon arme et me mis à tirer. Marcone se joignit à moi.

Nous nous débrouillâmes plutôt bien considérant le fait que nous étions à bord d'un train en marche et tout ça. Mais Nicodemus ne sembla pas s'en soucier. Il se dirigea vers nous au milieu des balles qui sifflaient, en tressaillant et vacillant occasionnellement. D'un coup de pied nonchalant, il fit passer les deux épées par-dessus bord.

J'arrivai à court de balles et Nicodemus m'arracha le pistolet des mains d'un coup de son épée. L'arme heurta le toit du wagon puis rebondit et disparut dans la nuit. Le train traversa en tonnant une longue rampe menant vers un pont. La démonne Deirdre rejoignit son père d'un bond et atterrit à quatre pattes, le visage déformé par une joie mauvaise. Des vrilles de ses cheveux coururent amoureusement le long de la forme immobile de Michael.

Je rassemblai mon bouclier diffus en une barrière devant moi et lançai :

— Ne vous fatiguez même pas à m'offrir une pièce.

— Je n'avais rien prévu de tel, répondit Nicodemus. Vous ne me faites pas l'impression de savoir jouer en équipe. (Il regarda derrière moi et ajouta :) Mais j'ai entendu parler de vous, Marcone. Seriez-vous intéressé par un travail ?

— J'allais vous demander la même chose, répondit le Gentleman.

Nicodemus sourit :

— Bravo mon cher. Je comprends. Je suis forcé de vous tuer, mais je comprends.

J'échangeai un regard avec Marcone en dirigeant brièvement mon regard vers le pont qui approchait. Il prit une profonde inspiration et hocha la tête.

Nicodemus leva son arme et visa ma tête. Son ombre se

glissa soudain en avant, sous et autour de mon bouclier, pour saisir ma main gauche. Elle tira sur mon bras armé et me déséquilibra.

Marcone était prêt. Il laissa tomber un de ses pistolets vides et tira d'on ne sait où un poignard qu'il projeta vers le visage de Nicodemus.

Celui-ci eut un mouvement de recul et je tentai de m'emparer de son arme. Le flingue partit. Mes sens explosèrent dans un flash de lumière et je perdis toute sensation dans le bras gauche. Mais je coinçai son arme entre mon corps et mon bras droit et forçai ses doigts à s'ouvrir.

Marcone lui fonça dessus avec un autre couteau. La lame passa devant mon visage, sans me toucher. Mais elle toucha le suaire. Marcone le trancha net, s'en saisit et l'arracha entièrement du torse de Nicodemus.

Je sentis la libération d'énergie qui accompagnait le retrait du suaire, une vague de magie brûlante comme la fièvre qui me traversa comme une onde soudaine et puissante. Lorsqu'elle disparut, mes frissons et les douleurs dans mes articulations s'étaient envolés. La malédiction était levée.

— Non ! s'écria Nicodemus. Tue-le !

Deirdre bondit sur Marcone. Celui-ci se retourna et sauta du train juste au moment où il débouchait au-dessus de la rivière. Tenant toujours le suaire, le Gentleman alla heurter la surface de l'eau, les pieds les premiers, et disparut dans les ténèbres.

Je forçai les doigts de Nicodemus à lâcher son pistolet. Il m'agrippa par les cheveux, tira ma tête en arrière et fit passer son bras autour de ma gorge. Il commença à m'étrangler en sifflant :

— Je vais prendre des jours avant de vous tuer, Dresden.

« *Il a peur de vous* », dit la voix de Shiro dans mon esprit.

Dans mes souvenirs, je revis Nicodemus s'écartier de Shiro alors que le vieil homme entrait dans la pièce.

Le nœud coulant le rendait invulnérable à tout dommage durable.

Mais, dans un éclair de perspicacité, je fus soudain prêt à parier que la seule chose contre laquelle le nœud ne le protégeait pas était lui-même.

Je tendis la main en arrière, tâtonnant jusqu'à sentir le nœud. Je tirai dessus aussi fort que je le pouvais puis le tordis en enfonçant les articulations de mes doigts dans la gorge de Nicodemus.

Celui-ci réagit d'une façon brusque et visiblement paniquée. Il relâcha sa prise sur ma gorge et lutta pour s'écartier de moi. Je m'accrochai de toutes mes forces et le déséquilibrai. Je tentai de le balancer hors du train en relâchant le nœud au tout dernier moment. Il bascula par-dessus le bord mais Deirdre poussa un cri aigu et bondit en avant. Ses vrilles s'enroulèrent autour du bras de Nicodemus et le maintinrent en équilibre.

— Tue-le ! cria Nicodemus en s'étouffant. Tue-le maintenant !

Toussant et sifflant, je saisis de mon mieux le corps toujours inerte de Michael et sautai du train.

Nous touchâmes l'eau en même temps. Michael se mit à couler. Je ne pouvais pas le lâcher, donc je coulai moi aussi. Je tentai de nous sortir de là mais j'en fus incapable et tout commença à devenir confus et à s'obscurcir.

J'avais presque abandonné tout espoir lorsque je sentis quelque chose près de moi dans l'eau. Je crus qu'il s'agissait d'une corde et m'en saisis. J'agrippais toujours Michael et celui, ou celle, qui m'avait lancé la corde se mit à me hisser hors de l'eau.

Je remplis brusquement mes poumons lorsque ma tête jaillit à la surface et quelqu'un m'aida à tirer le corps de Michael jusqu'à l'eau peu profonde près de la rive.

C'était Marcone. Et il ne m'avait pas lancé une corde.

Il m'avait tiré des flots à l'aide du suaire.

## Chapitre 33

Je me réveillai à l'arrière de la camionnette de Michael, le visage tourné vers les étoiles et la lune. Je souffrais affreusement. Sanya était assis à l'arrière du véhicule et me faisait face. Michael était allongé, immobile et inerte, à côté de moi.

— Il est réveillé, dit Sanya en me voyant bouger.

La voix de Murphy me parvint depuis l'avant du véhicule.

— Harry, ne bouge pas, d'accord ? Nous ne savons pas à quel point la blessure par balle est sérieuse.

— D'accord, répondis-je. Salut, Murph. Il aurait dû se déchirer.

— Quoi ? demanda Murphy.

— Le suaire. Il aurait dû se déchirer comme un Kleenex humide. C'est carrément bizarre, non ?

— Chut, Harry. Reste calme et ne parle pas.

Ça m'allait. Lorsque je rouvris les yeux, je me trouvais à la morgue.

Ce qui, en soi, est largement suffisant pour vous gâcher la journée.

J'étais allongé sur une table d'examen médical et Butters, équipé de sa blouse de chirurgien et de son plateau d'instruments d'autopsie, se tenait au-dessus de moi.

— Je ne suis pas mort ! bredouillai-je. Pas mort !

Murphy apparut dans mon champ de vision ; sa main était posée sur ma poitrine.

— Nous le savons, Harry. Du calme. Nous devons extraire la balle de ton corps. On ne peut pas t'emmener aux urgences, ils doivent déclarer toutes les blessures par balle.

— Je ne sais pas, intervint Butters. Cette machine à rayons X déconne à pleins tubes. Je ne suis pas sûr qu'elle me montre où

se trouve la balle. Si je ne fais pas ça comme il faut, je risque de faire empirer les choses.

— Vous pouvez y arriver, dit Murphy. La technologie ne fonctionne jamais correctement auprès de lui.

Les choses se mirent à tourbillonner.

À un moment, Michael se tint au-dessus de moi, une main sur ma poitrine.

— Du calme, Harry. C'est presque fini.

Et je songeai : *Super, je vais demander une escorte armée pour m'assurer d'aller en enfer.*

Lorsque je me réveillai une fois de plus, j'étais dans une petite chambre à coucher. Des piles, des boîtes et des étagères pleines de tissus remplissaient l'endroit presque jusqu'au plafond et je souris en reconnaissant les lieux. La chambre d'amis des Carpenter.

Sur le sol, près du lit, se trouvait le plastron de métal de Michael. Il était percé de quatre trous là où les balles l'avaient traversé. Je m'assis dans le lit. Mon épaule hurla de douleur et je découvris qu'elle était recouverte de bandages.

Il y eut un bruit près de la porte. Une paire d'yeux apparut contre le chambranle et le petit Harry Carpenter me fixa de ses grands yeux bleu-gris.

— Salut, dis-je.

Il leva consciencieusement ses petits doigts grassouillets et me fit un signe de la main.

— Je m'appelle Harry, ajoutai-je.

Il fronça les sourcils d'un air songeur, puis répondit :

— Hawwy.

— C'est à peu près ça, mon gars.

Il s'en alla en courant. Un instant plus tard, il revint, le bras levé bien au-dessus de sa tête pour pouvoir tenir les doigts de son père. Michael entra dans la chambre et me sourit. Il portait un jean, un tee-shirt blanc propre et des bandages sur un bras. La coupure sur son visage était en voie de guérison et il paraissait reposé, apaisé.

— Bonjour, me dit-il.

Je le gratifiai d'un sourire fatigué.

— Ta foi te protège, hein ?

Michael tendit le bras et retourna le plastron. Une matière couleur crème en garnissait l'intérieur, dans laquelle on pouvait voir quatre bosselures profondes. Il écarta la doublure pour révéler couche après couche du tissu pare-balles recouvrant des plaques blindées en céramique placées à l'intérieur du plastron.

— Ma foi me protège. Et mon Kevlar l'aide pas mal.

J'eus un petit rire.

— Charity t'a forcé à en mettre ?

Michael souleva le petit Harry et le plaça sur ses épaules.

— Elle l'a fait elle-même. En disant qu'elle n'allait pas se décarcasser à fabriquer un plastron pour que je me fasse tuer ensuite par balle.

— Elle a fabriqué le plastron ? demandai-je.

Michael hocha la tête.

— Mon armure tout entière. Elle travaillait sur des motos, autrefois.

Mon épaule s'enflamma soudain assez fort pour me faire louper la phrase suivante.

— Pardon. Qu'est-ce que tu as dit ?

— J'ai dit que tu avais besoin de prendre tes médicaments.

Est-ce que tu te sens capable de manger un peu avant ?

— Je vais essayer.

Je pris une soupe. Ce fut épuisant. J'avalai ensuite un cachet de Vicodin et m'endormis d'un sommeil sans rêve.

Au cours des deux jours qui suivirent, je réussis à reconstituer ce qui s'était passé en discutant d'abord avec Michael puis, le deuxième jour, avec Sanya.

Le grand Russe s'en était finalement bien sorti. Marcone, après nous avoir tirés de l'eau, Michael et moi, avait appelé Murphy pour lui dire où elle pourrait nous récupérer. Elle était déjà en route et était arrivée quelques minutes plus tard seulement.

L'équipage du train avait apparemment été tué. Les trois gorilles que nous avions ligotés dans le train avaient mordu dans des capsules létales et ils étaient déjà morts lorsque les flics les avaient trouvés. Murphy nous avait tous ramenés auprès de Butters au lieu de nous conduire aux urgences. En effet, si ma blessure par balle avait été signalée, Rudolph et

compagnie auraient fait de ma vie un enfer.

— Je dois être devenue folle, me dit Murphy lorsqu'elle vint me rendre visite. Je te jure, Dresden, que si cette histoire me retombe dessus, je me chargerai en personne de te tanner le cuir.

— Nous combattons pour la bonne cause, Murph, répondis-je.

Elle leva les yeux au ciel mais répondit :

— J'ai vu le cadavre du terminal de l'aéroport, Harry. Tu le connaissais ?

Je regardai par la fenêtre les trois plus jeunes enfants de Michael en train de jouer dans la cour, surveillés par une Molly tolérante.

— C'était un ami. J'aurais pu être à sa place.

Murphy frissonna.

— Je suis navrée, Harry. Les gens qui ont fait ça... Est-ce qu'ils vous ont échappé ?

Je me tournai vers elle.

— C'est moi qui leur ai échappé. Je ne pense pas avoir fait beaucoup plus que les gêner.

— Qu'est-ce qui se passera lorsqu'ils reviendront ?

— Je ne sais pas, dis-je.

— Faux, affirma Murphy. La réponse à cette question est que tu ne sais pas exactement mais que tu t'assureras d'appeler Murphy dès le départ. Tu prends moins de coups quand je suis dans le coin.

— C'est vrai. (Je pris sa main.) Merci, Murphy.

— Tu vas me faire vomir, Dresden, lança-t-elle. Ah, au fait ! Rudolph a quitté le B.E.S. L'assistant du procureur pour qui il travaillait a bien aimé ses manières flagorneuses.

— Rudolph, le petit renne au nez brun à force de jouer les lèche-culs.

Murphy fit une grimace amusée.

— Au moins je ne l'aurai plus dans les pattes. C'est le problème des affaires internes, maintenant.

— Rudolph aux affaires internes. Ça ne présage rien de bon.

— Un monstre à la fois.

Le quatrième jour, Charity examina ma blessure et informa

Michael que je pouvais partir. Elle ne m'adressa jamais directement la parole, ce que je considérai comme un mieux par rapport à mes précédentes visites. Cet après-midi-là, Michael et Sanya vinrent me voir. Michael portait la vieille canne usée de Shiro.

— Nous avons récupéré les épées, dit-il. Celle-ci est pour toi.

— Tu auras une bien meilleure idée de ce qu'il faut en faire que moi, répondis-je.

— Shiro voulait que tu l'aies, rétorqua Michael. Oh ! et tu as du courrier !

— J'ai quoi ?

Michael me tendit une enveloppe en même temps que la canne. Je pris les deux et fronçai les sourcils en découvrant le pli. La calligraphie des lettres noires coulait élégamment à la surface du papier.

— « À l'attention de Harry Dresden. » Et c'est ton adresse, Michael. Le cachet date d'il y a deux semaines.

Michael se contenta de hausser les épaules.

J'ouvris l'enveloppe et y trouvai deux pages. La première était une copie de rapport médical. L'autre était élégamment manuscrite, tout comme l'enveloppe. Elle disait ceci :

« Cher monsieur Dresden,

Lorsque vous lirez cette lettre, je serai mort. Je n'ai pas reçu beaucoup de détails mais je sais qu'un certain nombre de choses vont se produire durant les prochains jours. Je vous écris à présent pour vous dire ce que je ne pourrai peut-être pas vous dire de vive voix.

Votre chemin plonge souvent dans l'obscurité. Vous n'avez pas toujours le luxe dont nous bénéficions en tant que chevaliers de la Croix. Nous luttons contre les forces des ténèbres. Nous vivons en noir et blanc alors que vous devez faire face à un monde fait de dégradés de gris. Il n'est jamais facile de trouver sa voie dans un tel endroit.

Fiez-vous à votre cœur. Vous êtes un homme bien. Dieu vit dans de tels cœurs.

Vous trouverez ci-joint un rapport médical. Ma famille en est informée, bien que je n'aie partagé ces résultats ni avec Michael

ni avec Sanya. J'espère qu'il vous apportera un certain réconfort à la lumière de mon choix. Ne versez pas de larmes pour moi. J'aime mon travail. Nous devons tous mourir. Il n'y a pas de meilleure manière de le faire qu'en faisant quelque chose que l'on aime.

Puissiez-vous cheminer dans la miséricorde et la vérité,  
Shiro »

Je lus ensuite le compte-rendu médical, en clignant des yeux pour repousser les larmes.

— De quoi s'agit-il ? demanda Sanya.

— Ça vient de Shiro, dis-je. Il était mourant.

Michael me regarda d'un air perplexe.

Je lui tendis le rapport médical.

— Cancer. Phase terminale. Il le savait en arrivant ici.

Michael saisit la feuille et poussa un profond soupir.

— Maintenant je comprends.

— Pas moi.

Michael passa le document à Sanya et sourit.

— Shiro devait savoir que nous aurions besoin de toi pour arrêter les deniériens. C'est pour ça qu'il a pris ta place en échange de ta liberté. Et c'est pour ça qu'il a accepté la malédiction à ta place.

— Pourquoi ?

Michael haussa les épaules.

— Tu étais celui dont nous avions besoin. Tu avais toutes les informations. Tu es celui qui a compris que Cassius se faisait passer pour le père Vincent. Tu avais les contacts au sein des autorités locales pour obtenir plus d'informations et pour nous aider lorsqu'il a fallu évacuer l'aérogare. Tu es celui qui pouvait appeler Marcone pour lui demander assistance.

— Je ne suis pas sûr que tout ça soit forcément flatteur pour moi, dis-je avec un regard sombre.

— Cela montre que tu étais l'homme providentiel, à l'endroit et au moment voulus, répondit Michael. Et le suaire ? Est-ce que Marcone l'a en sa possession ?

— Je pense.

— Comment devrions-nous nous charger de ça ?

— « Nous » ne ferons rien. Je m'en occuperai seul.

Michael me dévisagea un moment avant d'acquiescer :

— Très bien. (Il se releva et dit :) Oh ! le teinturier a téléphoné. Ils ont dit que tu devrais payer une pénalité de retard si tu ne passais pas chercher tes affaires aujourd'hui. Je dois sortir faire des courses. Je peux t'emmener.

— Je n'ai rien qui aille chez le teinturier, maugréai-je.

Mais j'accompagnai quand même Michael. Le teinturier détenait mon cache-poussière en cuir : il avait été nettoyé et recouvert d'un traitement protecteur. Dans une poche se trouvaient les clés de la Coccinelle bleue ainsi qu'un ticket de parking souterrain. À l'arrière du ticket, un mot était écrit en lettres élégantes : « Merci ».

J'en conclus qu'Anna Valmont n'était finalement pas une personne si horrible que ça.

Mais bon, il faut dire que je n'ai jamais su résister à un joli visage.

En rentrant chez moi, je trouvai au courrier une carte postale de Rio sans adresse d'expéditeur. Il y avait un numéro de téléphone au dos. J'appelai et, après quelques sonneries, Susan demanda :

— Harry ?

— Harry, confirmai-je.

— Tout va bien ?

— Blessé par balle, dis-je. Je guérirai.

— Tu as battu Nicodemus ?

— J'ai réussi à lui échapper, répondis-je. Nous avons stoppé l'épidémie. Mais il a tué Shiro.

— Oh ! dit-elle doucement. Je suis navrée.

— J'ai récupéré mon manteau. Et ma voiture. L'échec n'est pas total.

Je commençai à ouvrir mon courrier tout en parlant.

— Et pour le suaire ? me demanda Susan.

— Le jury ne s'est pas encore prononcé. Marcone est impliqué.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

— Il m'a sauvé la vie, dis-je. Et celle de Michael. Il n'avait pas

à le faire.

— Waouh !

— Ouais. Parfois j'ai l'impression que plus je vieillis et plus les choses deviennent incompréhensibles.

Susan toussa.

— Harry, je suis désolée de ne pas avoir été là. Lorsque j'ai repris connaissance, nous étions déjà au-dessus de l'Amérique centrale.

— C'est pas grave, dis-je.

— Je ne savais pas ce que Martin avait en tête, continua-t-elle. Sincèrement. Je voulais te parler, ainsi qu'à Trish, et récupérer quelques-unes de mes affaires. Je pensais que Martin ne venait que pour m'aider. Je ne savais pas qu'il était là pour tuer Ortega. Il m'a utilisée pour dissimuler ses intentions.

— C'est pas grave.

— Si, ça l'est. Et je suis désolée.

J'ouvris une enveloppe, en lus le contenu et ne pus me retenir :

— Oh, c'est une *blague* ?!

— Quoi ?

— Je viens d'ouvrir une lettre. Ça vient de l'avocat de Larry Fowler. Ce crétin m'assigne en justice pour avoir endommagé sa voiture et son studio.

— Il ne pourra rien prouver, dit Susan. N'est-ce pas ?

— Qu'il puisse ou non le prouver, ça va me coûter une fortune en frais d'avocat. Cette espèce de flagorneur hypocrite !

— Dans ce cas, je suis désolée de t'apprendre d'autres mauvaises nouvelles. Ortega est de retour à Casaverde pour se remettre de ses blessures. Il a rassemblé ses vassaux les plus puissants et a largement fait savoir qu'il reviendra en personne pour te tuer.

— Je vais éviter de faire une croix sur lui, dans ce cas. Tu as remarqué mon humour subtil ? Vampire, croix ? Dieu, que je suis drôle !

Susan dit quelque chose en espagnol à l'écart du combiné, puis soupira.

— Merde, je dois partir.

— Au secours des nonnes et des orphelins ?

— Tout en sautant d'un bond d'un immeuble à l'autre. Je devrais probablement mettre des sous-vêtements.

Ses paroles me firent sourire.

— Tu fais bien plus de blagues qu'autrefois, dis-je. Ça me plaît.

J'imaginai sans mal son sourire triste lorsqu'elle répondit.

— Je dois faire face à beaucoup de choses effrayantes, dit-elle. Je crois qu'il faut réagir face à ces choses. Et soit on en rit, soit on devient fou. Ou alors on devient comme Martin. En s'isolant de tout et de tout le monde. En essayant de ne rien ressentir.

— Donc, toi, tu blagues, dis-je.

— C'est toi qui m'as appris ça.

— Je devrais ouvrir une école.

— Peut-être bien, dit-elle. Je t'aime, Harry. J'aurais aimé que les choses soient différentes.

Je sentis ma gorge se serrer.

— Moi aussi.

— Je te communiquerai une adresse de contact. Si jamais tu as besoin de mon aide, fais-moi signe.

— Seulement si j'ai besoin de ton aide ? demandai-je.

Elle expira lentement et répondit :

— Ouais.

Je tentai de dire « d'accord » mais ma gorge était trop serrée pour parler.

— Au revoir, Harry, dit Susan.

— Au revoir, murmurai-je.

Et ce fut tout.

Le bruit du téléphone me réveilla le lendemain matin.

— Hoss, dit Ebenezar. Tu devrais regarder les infos aujourd'hui.

Puis il raccrocha.

Je me rendis jusqu'à un petit restau du quartier pour prendre mon petit déjeuner et demandai à la serveuse d'allumer les infos. Ce qu'elle fit.

« ... événement extraordinaire qui rappelle les terribles récits de science-fiction qui ont fleuri à la fin du dernier

*millénaire. Ce qui semblait être un astéroïde est tombé du ciel pour s'écraser juste à l'extérieur du domaine de Casaverde au Honduras. »*

L'écran changea pour présenter une vue aérienne d'un énorme cratère fumant et un cercle d'arbres abattus sur presque un kilomètre de diamètre. Juste à l'extérieur de ce cercle de destruction s'élevait un petit village d'apparence pauvre.

*« Cependant, les informations provenant de diverses agences à travers le monde indiquent que la supposée météorite était en réalité un satellite de communication soviétique désactivé qui s'est désintégré en orbite avant de retomber sur terre. Aucune estimation du nombre de blessés et de morts n'a encore été remise aux autorités, mais il semble impossible que quiconque dans le domaine ait pu survivre à cet impact. »*

Je me calai contre le fond de mon siège en souriant. Je décidai que ce n'était pas si mal que l'astéroïde Dresden se soit révélé être un vieux satellite soviétique, après tout. Et je notai de ne jamais faire en sorte de me retrouver sur la liste noire d'Ebenezar.

Le lendemain, je suivis la piste de Marcone. Ce ne fut pas facile. Je dus faire jouer quelques relations dans le monde des esprits pour jeter sur lui un sort de balise. Et il connaissait toutes les méthodes pour rompre une filature. Je dus emprunter la camionnette de Michael pour avoir ne serait-ce qu'une chance de le suivre discrètement. La Coccinelle est sans aucun doute sexy, mais subtile, pas vraiment.

Il changea deux fois de voiture et activa d'une façon ou d'une autre l'équivalent magique d'une pulsation électromagnétique destructrice qui brouilla mon sort de balise. Seuls ma capacité à réagir vite et un acte inspiré de la magie combinés à mes talents de détective m'évitèrent de perdre sa trace.

Il resta sur la route jusqu'au soir pour rejoindre un hôpital privé dans le Wisconsin. Un établissement de soins et thérapies à long terme. Il sortit de sa voiture, en tenue de sport et coiffé d'une casquette de base-ball, ce qui en soi sonnait suffisamment faux pour me donner envie de continuer. Il tira du coffre un sac à dos puis entra dans le bâtiment. Je lui laissai un peu d'avance

puis le suivis à l'aide de mon sort de balise. Je restai à l'extérieur, jetant des coups d'œil par les fenêtres en direction des couloirs éclairés. Je maintins mon allure et observai.

Marcone s'arrêta devant une chambre et entra. Je restai près de la fenêtre pour le garder à l'œil. L'étiquette de papier sur la porte donnant sur le couloir indiquait : « DOE, JANE<sup>8</sup> ». Les grosses lettres tracées au marqueur s'étaient délavées au fil du temps. La chambre ne comprenait qu'un seul lit, dans lequel une fille était allongée.

Elle n'était pas vieille. La vingtaine. Elle était si maigre que c'est difficile à décrire. Elle n'était pas sous respirateur artificiel, mais les draps et couvertures étaient parfaitement lisses. En y ajoutant son apparence émaciée, j'en conclus qu'elle était dans le coma, quelle que soit son identité.

Marcone approcha une chaise du lit. Il sortit un ours en peluche et le glissa sous le bras de la fille. Il sortit également un livre et se mit à lire pour elle, à voix haute. Il resta assis là à lui faire la lecture pendant une heure, puis il finit par glisser un marque-page dans le bouquin avant de le ranger dans son sac à dos.

Ensuite il plongea la main dans le sac et en tira le suaire. Il replia la couverture au pied du lit et posa soigneusement le suaire sur la fille en repliant légèrement les bords pour éviter qu'il dépasse. Puis il remit la couverture en place et se rassit, la tête penchée en avant.

Je ne m'étais jamais imaginé John Marcone en train de prier. Mais je vis ses lèvres former les mots « je vous en prie », encore et encore.

Il attendit une heure de plus. Puis, le visage creusé par la fatigue, il se leva et embrassa la fille sur le front. Il remit l'ours en peluche dans son sac à dos et sortit de la pièce.

Je retournai jusqu'à sa voiture et m'assis sur le capot. En me voyant, Marcone s'immobilisa et me regarda fixement. Je restai simplement assis là. Il s'avança prudemment jusqu'à sa voiture et demanda, à voix basse :

— Comment m'avez-vous trouvé ?

---

<sup>8</sup> Jane Doe est le nom donné aux États-Unis aux patientes ou cadavres féminins dont l'identité n'est pas connue. Au masculin, John Doe. (Ndt)

— Ça n'a pas été facile, dis-je.

— Il y a quelqu'un d'autre avec vous ?

— Non.

Je vis les rouages se mettre à tourner sous son crâne. Je le vis paniquer un peu. Je le vis envisager de me tuer. Je le vis se forcer à ralentir pour éviter d'agir de manière irréfléchie.

Il eut un bref hochement de tête et demanda :

— Que voulez-vous ?

— Le suaire.

— Non, dit-il. (Il y avait une pointe de frustration dans sa voix.) Je viens juste de l'apporter jusqu'ici.

— J'ai vu ça, dis-je. Qui est la fille ?

Son regard se voila mais il ne répondit pas.

— D'accord, Marcone, dis-je. Vous pouvez me remettre le suaire ou vous pouvez vous expliquer avec la police lorsqu'elle viendra fouiller cet endroit.

— Vous ne pouvez pas, dit-il. Vous ne pouvez pas lui faire ça. Elle serait en danger.

Mes yeux s'écarquillèrent.

— C'est votre fille ?

— Je vous tuerai, dit-il de la même voix douce. Si vous ne faites ne serait-ce que respirer dans sa direction, je vous tuerai, Dresden. En personne.

Je le crus.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez elle ?

— État végétatif persistant, répondit-il. Coma.

— Vous le vouliez pour la guérir, dis-je à mi-voix. Voilà pourquoi vous l'avez fait voler.

— Exact.

— Je ne crois pas que ça marche comme ça, dis-je. Ce n'est pas aussi simple que brancher une lampe.

— Mais ça pourrait marcher, rétorqua-t-il.

Je haussai les épaules.

— Possible.

— Je vais tenter le coup, dit-il. C'est tout ce qui me reste.

Je tournai mon regard vers la fenêtre et restai silencieux quelques instants. Je finis par prendre ma décision et lui dis :

— Trois jours.

Il fronça les sourcils.

— Quoi ?

— Trois jours, répétaï-je. Trois est un nombre magique. Et c'est censé être le nombre de jours durant lesquels le Christ a été enveloppé dans le suaire. Dans trois jours, trois levers de soleil, vous saurez s'il vous a été utile ou non.

— Et ensuite ?

— Ensuite le suaire sera rendu dans un emballage marron ordinaire au père Forthill, à Sainte-Marie-des-Anges, dis-je. Pas de mot. Rien du tout. Juste rendu.

— Et si je ne le fais pas, vous révélez l'existence de ma fille ?

Je secouai la tête et me redressai.

— Non, je ne ferai pas ça. Je réglerai ça directement avec vous.

Il m'observa un long moment avant que son expression s'adoucisse.

— D'accord.

Je tournai les talons.

La première fois que j'avais rencontré Marcone, il m'avait piégé et obligé à partager une Vision. Même si je n'avais pas appris les détails, j'avais su alors qu'il cachait un secret, la source de l'incroyable volonté et de la force intérieure colossale dont il avait besoin pour diriger l'un des empires criminels les plus vastes du pays. Il y avait quelque chose qui le poussait à se montrer sans pitié, pragmatique, redoutable.

Je savais à présent ce qu'était ce secret.

Marcone était toujours un criminel. Les peines et les souffrances générées par son empire malfaisant représentaient une quantité indicible de malheur humain. Peut-être avait-il agi motivé par une noble raison. Je pouvais le comprendre. Mais cela ne changeait rien. Les bonnes intentions de Marcone auraient pu servir à paver l'intégralité d'une nouvelle voie sur la route de l'enfer.

Mais, bon sang, je ne pouvais plus le haïr ! Je ne pouvais pas le haïr car je n'étais pas sûr qu'à sa place je n'aurais pas fait le même choix.

La haine était plus simple. Mais le monde n'est pas un

endroit simple. Il aurait été plus facile de haïr Marcone.  
Mais je ne pouvais pas m'y résoudre.

Quelques jours plus tard, Michael organisa un barbecue en guise de fête d'adieu pour le départ de Sanya, qui rentrait en Europe maintenant que le suaire avait été rendu au père Forthill. J'étais invité et donc je m'y rendis, histoire de manger environ cent cinquante hamburgers grillés. Une fois ceux-ci engloutis, je me dirigeai vers la maison mais m'arrêtai pour jeter un coup d'œil dans le petit salon près de la porte d'entrée.

Sanya était assis sur une chaise longue, une expression perplexe sur le visage, et regardait fixement le téléphone en clignant des yeux.

— Encore, dit-il.

Molly était assise en tailleur sur le canapé à côté de lui, avec un annuaire sur les genoux et ma liste de courses, celle qu'elle avait récupérée dans la cabane, posée à plat sur la page de droite de l'annuaire. Son expression était sérieuse mais ses yeux brillaient tandis qu'elle traçait une ligne rouge par-dessus une adresse.

— C'est vraiment bizarre, dit-elle.

Elle lut un autre numéro.

Sanya composa le numéro.

— Allô ? dit-il. (Puis, quelques instants plus tard :) Bonjour monsieur. Pourriez-vous me dire s'il vous plaît si vous avez du Prince Albert en boîte... (Il cligna de nouveau des yeux, stupéfait.) Ils ont *encore* raccroché.

— *Étrange*, dit Molly en m'adressant un clin d'œil.

Je sortis avant de commencer à m'étouffer avec le rire que je dus contenir, et retournai dans le jardin. Le petit Harry s'y trouvait seul, jouant dans l'herbe à portée de regard de sa sœur à l'intérieur.

— Salut gamin, dis-je. Tu ne devrais pas être dehors tout seul. Les gens vont t'accuser d'être un fou reclus. Encore un peu et tu vas te retrouver à errer sans but en marmonnant : « Wosebud<sup>9</sup> ».

---

<sup>9</sup> Référence au mystérieux terme « Rosebud » du film *Citizen Kane*. (NdT)

J'entendis un petit bruit métallique. Quelque chose de brillant atterrit dans l'herbe près du petit Harry. Celui-ci se hissa immédiatement sur ses pieds, vacilla brièvement puis se dirigea vers l'objet.

La panique s'empara brusquement de moi et je bondis devant lui en abattant ma main sur une pièce d'argent polie avant que l'enfant ait eu le temps de se baisser pour la ramasser. Je sentis un fourmillement remonter dans mon bras et j'eus la soudaine et intangible impression que quelqu'un, tout près, se réveillait d'une longue sieste et s'étirait.

Je levai les yeux et découvris une voiture dans la rue. La vitre du côté conducteur était baissée. Nicodemus était assis au volant, décontracté et souriant.

— On se reverra, Dresden.

La voiture s'éloigna. Je retirai ma main tremblante de la pièce.

Le symbole noirci de Lasciel s'étalait sous mes yeux. J'entendis une porte s'ouvrir et, instinctivement, je cachai la pièce au creux de ma paume et la glissai dans ma poche. Je me retournai et vis Sanya qui scrutait la rue, l'air préoccupé. Ses narines frémirent plusieurs fois et il avança d'un pas vif jusqu'à moi. Il renifla une ou deux fois encore puis baissa les yeux vers le bébé.

— Ha ! ha ! gronda-t-il. Quelqu'un sent mauvais.

Il prit le gamin dans ses bras. Le petit garçon poussa un cri aigu et se mit à rire.

— Ça ne vous ennuie pas si je vous pique votre compagnon de jeux pendant quelques minutes, Harry ?

— Allez-y, répondis-je. Il faut que j'y aille, de toute façon.

Sanya opina du chef et sourit en me tendant la main. Je la lui serrai.

— Ce fut un plaisir de travailler avec vous, dit Sanya. Peut-être serons-nous amenés à nous revoir.

La pièce dans ma poche me paraissait froide et lourde.

— Ouais. Peut-être bien.

Je quittai le barbecue sans dire au revoir et retournai chez moi. Pendant tout le trajet, j'entendis quelque chose, quelque chose qui chuchotait de façon presque inaudible. Je couvris ces

murmures en chantant haut et faux, puis me mis au travail.

Dix heures plus tard, je reposai ma pioche et jetai un regard sombre vers le trou de soixante centimètres de profondeur que j'avais creusé dans le sol de mon labo. Les murmures dans ma tête avaient enchaîné sur *Sympathy for the Devil* des Rolling Stones.

— Harry..., chuchota une voix douce.

Je déposai la pièce au fond du trou. Je plaçai ensuite autour d'elle un anneau d'acier d'environ huit centimètres de diamètre. En psalmodiant dans ma barbe, je transmis l'énergie de ma volonté au sein de l'anneau. Le chuchotement fut brusquement coupé.

Je vidai deux seaux de ciment dans le trou et lissai la chape jusqu'à ce qu'elle soit à la même hauteur que le reste du sol. Après quoi je sortis en hâte du labo et refermai la porte derrière moi.

Mister s'approcha pour réclamer mon attention. Je m'assis sur le canapé et il sauta pour venir s'étaler de tout son long sur mes jambes. Je le caressai tout en contemplant la canne de Shiro appuyée contre le mur.

— Il a dit que je devais vivre dans un monde en dégradés de gris. Et de me fier à mon cœur.

Je grattai l'endroit favori de Mister, juste derrière l'oreille droite, et il se mit à ronronner en signe d'approbation. Mister, sur le moment au moins, était d'accord pour dire que mon cœur était là où il fallait. Mais il est bien possible qu'il n'ait pas été très objectif.

Au bout d'un moment, je saisis la canne de Shiro pour examiner le bois lisse et ancien. La puissance de *Fidelacchius* vibrait sous mes doigts. Un unique caractère japonais était gravé sur le fourreau. Lorsque j'interrogeai Bob, il me dit que le caractère signifiait simplement « foi ».

Ce n'est pas bon de s'accrocher trop fort au passé. On ne peut pas rester sa vie entière à regarder en arrière. Même lorsqu'on ne voit pas ce qui se trouve devant soi. Tout ce qu'on peut faire, c'est continuer à avancer et tenter de croire que demain sera ce qu'il doit être... même si ce n'est pas ce qu'on attendait.

Je décrochai la photo de Susan. Je rangeai les cartes postales dans une enveloppe marron. Je ramassai la boîte à bijoux contenant la bague de fiançailles de rien du tout que je lui avais offerte et qu'elle avait refusée. Puis je rangeai le tout dans mon placard.

Je déposai la canne du vieil homme sur le manteau de la cheminée.

Peut-être que certaines choses ne sont simplement pas faites pour aller ensemble. Comme l'huile et l'eau. Le jus d'orange et le dentifrice.

Moi et Susan.

Mais demain sera un autre jour.

***Fin du tome 5***